E. 34.

Digitized by Google

C. 34

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de VOLTAIRE,
PREMIERE EDITION.

TOME QUATORZIEME.

ESSAY
SUR
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE,

ET SUR
LES MOEURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS,
DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUATRIEME.

MDCCLVI.

ESSAY

SUR

L'HISTOIRE

GENERALE,

ET SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A NOS JOURS.

CHAP. CENT-QUARANTE-TROISIEME.

DE HENRI IV.

EN liſant l'hiſtoire de *Henri IV.* dans *Daniel*, on eſt tout étonné de ne le pas trouver un grand-homme. On y voit à peine ſon caractère, très-peu de ces belles réponſes qui ſont l'image de ſon ame, rien de ce diſcours digne de l'immortalité, qu'il tint à l'Aſſemblée des Notables de

Rouen, aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie. Des manœuvres de guerre ſéchement racontées, de longs diſcours au Parlement en faveur des Jéſuites, & enfin la vie du Pére *Coton*, forment dans *Daniel* le régne de *Henri IV.*

Bayle ſouvent auſſi repréhenſible & auſſi petit quand il traite des points d'hiſtoire & des affaires du monde, qu'il eſt judicieux & profond quand il manie la Dialectique, commence ſon article de *Henri IV.* par dire, que *ſi on l'eût fait eunuque, il eût pû effacer la gloire des Alexandres & des Céſars.* Voila de ces choſes qu'il eût dû effacer de ſon Dictionnaire. Sa Dialectique même lui manque dans cette ridicule ſuppoſition; car *Céſar* fut beaucoup plus débauché que *Henri IV.* ne fut amoureux, & on ne voit pas pourquoi *Henri IV.* eût été plus loin qu'*Alexandre.* Il eſt à ſouhaiter, pour l'exemple des Rois & pour la conſolation des Peuples, qu'on liſe ailleurs, comme dans la grande Hiſtoire de *Mezerai*, dans *Pérefix*, dans les Mémoires de *Sully*, ce qui concerne les tems de ce bon Prince.

Faiſons pour nôtre uſage particulier un précis de cette vie qui fut trop courte. Il eſt dès ſon enfance nourri dans les troubles & dans les malheurs. Il ſe trouve à quatorze ans à la bataille de Moncontour. Il eſt rapellé à Paris; il n'épouſe la ſœur de *Charles IX.* que pour voir ſes amis aſſaſſinés autour de lui, pour courir lui-même riſque de ſa vie, & pour reſter près de trois ans priſonnier d'Etat. Il ne ſort de ſa priſon que pour eſſuyer toutes les fa-

fatigues & toutes les fortunes de la guerre, manquant ſouvent du néceſſaire, n'ayant jamais de repos, s'expoſant comme le plus hardi ſoldat, faiſant des actions qui ne paraiſſent pas croyables, & qui ne le deviennent que parce qu'il les a répétées, comme lorſqu'à la priſe de Cahors en 1599. il fut ſous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue ſans preſque prendre de repos. La victoire de Coutras fut duë principalement à ſon courage. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs.

Le meurtre de *Henri III.* le fait Roi de France: mais la Religion ſert de prétexte à la moitié des Chefs de l'armée pour l'abandonner, & à la Ligue pour ne pas le reconnaître. Elle choiſit pour Roi un fantôme, un Cardinal de *Bourbon-Vendôme*; & le Roi d'Eſpagne *Philippe II.* maître de la Ligue par ſon argent, compte déja la France pour une de ſes Provinces. Le Duc de Savoie, gendre de *Philippe*, envahit la Provence & le Dauphiné. Le Parlement de Languedoc défend ſous peine de la vie de le reconnaître, & le déclare *incapable de poſſéder jamais la Couronne de France, conformément à la Bulle de nôtre St. Pére le Pape.*

Henri IV. n'avait pour lui que la juſtice de ſa cauſe, ſon courage, & quelques amis. Jamais il ne fut en état de tenir longtems une armée ſur pied; & encor quelle armée! elle ne ſe monta preſque jamais à douze-mille hommes complets; c'était moins que les détachements de nos jours. Ses ſerviteurs venaient

tour-à-tour ſe ranger ſous ſa banniére, & s'en retournaient les uns après les autres au bout de quelques mois de ſervice. Les Suiſſes qu'à peine il pouvait payer, & quelques Compagnies de Lances, faiſaient le fonds permanent de ſes forces. Il fallait courir de ville en ville combattre & négocier ſans relâche. Il n'y a preſque point de Province en France où il n'ait fait de grands exploits à la tête d'une poignée de monde.

D'abord avec environ cinq-mille combattans il bat à la journée d'Arques auprès de Dieppe l'armée du Duc de *Mayenne* forte de plus de vingt-cinq-mille hommes; enſuite il emporte les fauxbourgs de Paris, & il ne lui manque qu'aſſez de ſoldats pour prendre la ville. Il faut qu'il ſe retire, qu'il force juſqu'aux villages retranchés pour s'ouvrir des paſſages, pour communiquer avec les villes qui défendent ſa cauſe.

Pendant qu'il eſt ainſi continuellement dans la fatigue & dans le danger, un Cardinal *Caetan* Légat de Rome vient tranquilement à Paris donner des Loix au nom du Pape. La Sorbonne ne ceſſe de déclarer qu'il n'eſt pas Roi; & la Ligue régne ſous le nom de ce Cardinal *de Vendôme* qu'elle appellait *Charles X.* au nom duquel on frapait la monnoie, tandis que le Roi le retenait priſonnier à Tours.

Les Religieux animent les Peuples contre lui. Les Jéſuites courent de Paris à Rome & en Eſpagne. Le Pére *Mathieu*, qu'on nommait le *Courier de la Ligue*, ne ceſſe de procurer des Bulles & des ſoldats. Le Roi d'Eſpagne envoye quin-

quinze-cent Lances fournies, qui faiſaient environ quatre-mille Cavaliers, & trois-mille hommes de la vieille Infanterie Vallonne, ſous le Comte *d'Egmont*, fils de cet *Egmont* à qui ce Roi avait fait trancher la tête. Alors *Henri IV.* raſſemble le peu de forces qu'il peut avoir, & n'eſt pourtant pas à la tête de dix-mille combattans. Il livre cette fameuſe bataille d'Ivri aux Ligueurs commandés par le Duc de *Mayenne*, & aux Eſpagnols très-ſupérieurs en nombre, en artillerie, en tout ce qui peut entretenir une armée conſidérable. Il gagne cette bataille comme il avait gagné celle de Coutras, en ſe jettant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de Lances. On ſe ſouviendra dans tous les ſiécles de ces paroles; *Si vous perdez vos enſeignes, ralliez-vous à mon pennache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. Sauvez les Français*, s'écria-t-il quand les vainqueurs s'acharnaient ſur les vaincus.

Ce n'eſt plus comme à Coutras, où à peine il était le maître. Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée le ſuit avec allegreſſe; elle eſt même renforcée. Mais enfin il n'avait pas quinze-mille hommes, & avec ce peu de troupes il aſſiége Paris, où il reſtait alors deux-cent-vingt-mille habitants. Il eſt conſtant qu'il l'eût priſe par famine, s'il n'avait pas permis lui-même, par trop de pitié, que les aſſiégeants nourriſſent les aſſiégés. En vain ſes Généraux publiaient ſous ſes ordres des défenſes ſous peine de mort, de fournir des

vivres aux Pariſiens ; les ſoldats eux-mêmes leur en vendaient. Un jour que pour faire un exemple on allait pendre deux payſans qui avaient amené des charettes de pain à une poterne, *Henri* les rencontra en allant viſiter ſes quartiers : ils ſe jettèrent à ſes genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avaient que cette manière de gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le Roi, en leur donnant auſſi-tôt l'argent qu'il avait ſur lui ; *Le Béarnois eſt pauvre*, ajouta-t-il, *s'il en avait davantage, il vous le donnerait.* Un cœur bien né ne peut lire de pareils traits ſans quelques larmes d'admiration & de tendreſſe.

Pendant qu'il preſſait Paris, les Moines armés faiſaient des Proceſſions, le mouſquet & le crucifix à la main, & la cuiraſſe ſur le dos. Le Parlement, les Cours ſupérieures, les Citoyens faiſaient ſerment ſur l'Evangile, en préſence du Légat, & de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de ne le point recevoir. Mais enfin les vivres manquent, la famine fait ſentir ſes plus cruelles extrémités.

Le Duc de Parme eſt envoyé par *Philippe II.* au ſecours de Paris avec une puiſſante armée. *Henri IV.* court lui préſenter la bataille. Qui ne connait cette lettre qu'il écrivit du champ où il croyait combattre, à cette *Gabrielle d'Eſtrée* rendue célèbre par lui : *Si je meurs, ma dernière penſée ſera à* DIEU, *& l'avant-dernière à vous?* Le Duc de Parme n'accepta point la bataille ; il n'était venu que pour ſecourir Paris, & pour rendre la Ligue plus dépendante du Roi d'Eſpagne. Aſſiéger cette grande ville avec

avec ſi peu de monde, devant une armée ſupérieure, était une choſe impoſſible. Voilà donc encor ſa fortune retardée & ſes victoires inutiles. Du moins il empêche le Duc de Parme de faire des conquêtes, & le cotoyant juſqu'aux derniéres frontiéres de la Picardie, il le fit rentrer en Flandre.

A peine eſt-il délivré de cet ennemi, que le Pape *Grégoire XIV. Sfondrat*, employe les tréſors amaſſés par *Sixte-Quint* à envoyer des troupes à la Ligue. Le Roi avait toûjours à combattre l'Eſpagne, Rome & la France; car le Duc de Parme en ſe retirant avait laiſſé huit-mille ſoldats au Duc de *Mayenne*. Un neveu du Pape entre en France avec des troupes Italiennes, & des monitoires; il ſe joint au Duc de Savoie dans le Dauphiné. *Leſdiguiéres*, celui qui fut depuis le dernier Connétable de France, & le dernier Seigneur puiſſant, battit les troupes Savoiſiennes & celles du Pape. Il faiſait la guerre comme *Henri IV.* avec des Capitaines qui ne ſervaient qu'un tems. Cependant il défit ces armées réglées. Tout était alors ſoldat en France, païſan, artiſan, bourgeois; c'eſt ce qui la dévaſta, mais c'eſt ce qui l'empêcha enfin d'être la proie de ſes voiſins. Les ſoldats du Pape ſe diſſipèrent, après n'avoir donné que des exemples d'une débauche inconnue au-delà de leurs Alpes. Les habitants des campagnes brulaient les chèvres qui ſuivaient leurs Régiments.

Philippe II. du fond de ſon Palais continuait à entretenir & à ménager cet incendie, tou-

jours donnant au Duc de *Mayenne* de petits ſecours, afin qu'il ne fût ni trop faible ni trop puiſſant, & prodiguant l'or dans Paris pour y faire reconnaître ſa fille *Claire Eugénie* Reine de France avec le Prince qu'il lui donnera pour époux. C'eſt dans ces vues qu'il envoye encor le Duc de Parme en France lorſque *Henri IV.* aſſiége Rouen, comme il l'avait envoyé pendant le ſiége de Paris. Il promettait à la Ligue, qu'il ferait marcher une armée de cinquante-mille hommes dès que ſa fille ſerait Reine. *Henri* après avoir levé le ſiége de Rouen fait encor ſortir de France le Duc de Parme.

Cependant il s'en falut peu que la Faction des Seize, penſionnaire de *Philippe II.* ne remplit enfin les projets de ce Monarque, & n'achevât la ruine entiére du Royaume. Ils avaient fait pendre le premier Préſident du Parlement de Paris, & deux Magiſtrats qui s'opoſaient à leurs complots. Le Duc de *Mayenne* prêt à être accablé lui-même par cette Faction, en avait fait pendre quatre à ſon tour. C'était au milieu de ces diviſions & de ces horreurs, que ſe tenaient à Paris les Etats Généraux, ſous la direction d'un Légat du Pape & d'un Ambaſſadeur d'Eſpagne : le Légat même y préſida, & s'aſſit dans le fauteuil qu'on avait laiſſé vuide, & qui marquait la place du Roi qu'on devait élire. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne y eut ſéance : il y harangua contre la *Loi Salique*, & propoſa l'Infante pour Reine. Le Parlement de Paris fit des remontrances au Duc de *Mayenne* en faveur de la Loi Salique ; mais ces remontrances

trances n'étaient-elles pas visiblement concertées avec ce Chef de parti? la nomination de l'Infante ne lui ôtait-elle pas sa place? Le mariage de cette Princesse projetté avec le Duc de *Guise* son neveu ne le rendait-il pas sujet de celui dont il voulait demeurer le maître?

Tandis que ces Etats aussi tumultueux, aussi divisés qu'irréguliers, se tenaient dans Paris, *Henri* était aux portes, & menaçait la ville. Il y avait quelques partisans. Beaucoup de vrais citoyens, lassés de leurs malheurs & du joug d'une Puissance étrangère, soupiraient après la paix; mais le Peuple était retenu par la Religion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux Grands & aux sages; elle compose le plus grand nombre, elle est conduite aveuglément, elle est fanatique; & *Henri IV.* n'était pas en état d'imiter *Henri VIII.* & la Reine *Elizabeth.* Il falut changer de Religion; il en coûte toujours à un brave homme. Les loix de l'honneur, qui ne changent jamais chez les Peuples policés, tandis que tout le reste change, attachent quelque honte à ces changements quand l'intérêt les dicte. Mais cet intérêt était si grand, si général, si lié au bien du Royaume, que les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les Calvinistes, lui conseillèrent d'embrasser la Religion même qu'ils haïssaient. *Il est nécessaire*, lui disait *Roni*, *que vous soyez Papiste*, *& que je demeure Reformé.* C'était tout ce que craignaient les Factions de la Ligue & de l'Espagne. Les noms d'*hérétique* & de *relaps* étaient leurs principales armes, que sa conversion ren-

rendait impuiſſantes. Il falut qu'il ſe fit inſtruire, mais pour la forme; car il était plus inſtruit en effet que les Evêques avec leſquels il conféra. Nourri par ſa mére dans la lecture de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, il les poſſédait tous deux. La controverſe était dans ſon parti le ſujet de toutes les converſations, auſſi-bien que la guerre & l'amour. Les citations de l'Ecriture, les alluſions à ces livres, entraient dans ce qu'on appellait le *bel eſprit* en ces tems-là; & la Bible était ſi familiére à *Henri IV.* qu'à la bataille de Coutras il avait dit, en faiſant priſonnier de ſa main un Officier nommé *Chateaurenard*, *Rends-toi*, *Philiſtin.*

On voit aſſez ce qu'il penſait de ſa converſion par ſa lettre à *Gabrielle d'Eſtrée*: *C'eſt demain que je fais le ſaut périlleux. Je crois que ces gens-ci me feront haïr St. Denis autant que vous haïſſez....* C'eſt immoler la vérité à de très-fauſſes bienſéances, de prétendre, comme le Pére *Daniel*, que quand *Henri IV.* ſe convertit il était dès longtems Catholique dans le cœur: ſa converſion aſſûrait ſans doute ſon ſalut, mais elle n'augmentait en rien ſon droit à ſa Couronne.

Les conférences qu'on eut avec lui, rendirent ſa perſonne chére à tous ceux qui ſortirent de Paris pour le voir. Un des Députés étonné de la familiarité avec laquelle ſes Officiers ſe preſſaient autour de lui, & lui faiſaient à peine place: *Vous ne voyez rien*, dit-il; *ils me preſſent bien autrement dans les batailles.* Enfin ayant repris d'aſſaut la Ville de Dreux avant d'aprendre

prendre ſon nouveau Catéchiſme, ayant enſuite fait ſon abjuration dans *St. Denis*, s'étant fait ſacrer à Chartres, & ayant ſurtout ménagé des intelligences dans Paris, qui avait une garniſon de trois-mille Eſpagnols, avec des Napolitains & des Lanſquenets, il y entre en Souverain, n'ayant pas plus de ſoldats autour de ſa perſonne qu'il n'y avait d'étrangers dans les murs.

Paris n'avait vû ni reconnu de Roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagèrent ſeuls cette révolution, le Maréchal *de Briſſac*, & un brave citoyen dont le nom était moins illuſtre, & dont l'ame n'était pas moins noble, c'était un Echevin de Paris nommé *l'Anglais*. Ces deux reſtaurateurs de la tranquilité publique s'aſſocièrent bientôt les Magiſtrats, & les principaux bourgeois. Les meſures furent ſi bien priſes, le Légat, le Cardinal de *Pellevé*, les Commandants Eſpagnols, les Seize ſi artificieuſement trompés, & enſuite ſi bien contenus, que *Henri IV.* fit ſon entrée dans ſa Capitale, ſans 1594.
qu'il y eût preſque de ſang répandu. Il renvoya tous les étrangers qu'il pouvait retenir priſonniers; il pardonna à tous les Ligueurs.

Pluſieurs villes ſuivirent l'exemple de Paris; mais *Henri* était encor bien éloigné d'être maître du Royaume. *Philippe II.* qui dans la vue d'être toujours néceſſaire à la Ligue n'avait jamais fait de mal au Roi qu'à demi, lui en faiſait encor aſſez dans plus d'une Province. Détrompé de l'eſpérance de régner en France ſous le nom de ſa fille, il ne ſongeait plus qu'à affaiblir pour jamais le Royaume en le démembrant;

brant ; & il était très-vraiſemblable que la France ſerait réduite dans un état pire que quand les Anglais en poſſédaient la moitié, & quand les Seigneurs particuliers tyranniſaient l'autre. Le Duc de *Mayenne* avait la Bourgogne ; le Duc de *Guiſe*, fils du *Balafré*, poſſédait Reims & une partie de la Champagne ; le Duc de *Mercœur* dominait dans la Bretagne, & les Eſpagnols y avaient Blavet, qui eſt aujourdhui le Port-Louis. Les principaux Capitaines même de *Henri IV.* ſongeaient à ſe rendre indépendants, & les Calviniſtes qu'il avait quittés ſe cantonnant contre les Ligueurs, ſe ménageaient déja des reſſources pour réſiſter un jour à l'Autorité Royale. Il falait autant d'intrigues que de combats pour que *Henri IV.* regagnat peu à peu ſon Royaume. Tout maître de Paris qu'il était, ſa puiſſance fut quelque tems ſi peu affermie, que le Pape *Clément VIII.* lui refuſait conſtamment l'abſolution, dont il n'eût pas eu beſoin dans des tems plus heureux. Aucun Ordre Religieux ne priait DIEU pour lui dans les Cloîtres. Enfin la fureur épidémique du fanatiſme poſſédait tellement la populace Catholique, qu'il n'y eut preſque point d'année où l'on n'attentât contre ſa vie. Il les paſſa toutes à combattre tantôt un Chef, tantôt un autre, à vaincre, à pardonner, à négocier, à acheter la ſoumiſſion de ſes ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de ſon tems pour payer les prétentions de tant de Seigneurs. Les Mémoires du Duc de *Sully* en font foi ; & ces promeſſes furent fidélement acquitées, lorſqu'enfin

fin étant Roi abſolu & paiſible, il eût pû refuſer de payer ce prix de la rebellion. Le Duc de *Mayenne* ne fit ſon accommodement qu'en 1596. *Henri* ſe réconcilia ſincérement avec lui, & lui donna le gouvernement de l'Iſle de France. Non-ſeulement il lui dit, après l'avoir laſſé un jour dans une promenade, *Mon Couſin, voilà le ſeul mal que je vous ferai de ma vie*; mais il lui tint parole, & il n'en manqua jamais à perſonne.

Il recouvra ſon Royaume, mais pauvre, déchiré & dans la même ſubverſion où il avait été du tems des *Philippe de Valois*, *Jean* & *Charles VI.* Pluſieurs grands chemins avaient diſparu ſous les ronces, & on ſe frayait des routes dans les campagnes incultes. Paris, qui contient aujourdhui plus de ſept-cent-mille habitans, n'en avait pas cent-quatre-vingt-mille. Les finances de l'Etat diſſipées ſous *Henri III.* n'étaient plus alors qu'un trafic public des reſtes du ſang du peuple que le Conſeil des Finances partageait avec les Traitans.

La Reine d'Angleterre, le Grand Duc de Florence, des Princes d'Allemagne, les Hollandais, lui avaient prêté l'argent avec lequel il s'était ſoutenu contre la Ligue, contre Rome & contre l'Eſpagne; & pour payer ces dettes ſi légitimes on abandonnait les recettes générales, les domaines, à des Fermiers de ces Puiſſances étrangères, qui géraient au cœur du Royaume les revenus de l'Etat. Plus d'un Chef de la Ligue, qui avait vendu à ſon Roi la fidélité qu'il lui devait, tenait auſſi des Receveurs

des

des deniers publics, & partageait cette portion de la Souveraineté. Les Fermiers de ces droits pillaient ſur le Peuple le triple, le quadruple de ces droits aliénés: ce qui reſtait au Roi était adminiſtré de même; & enfin quand la déprédation générale força *Henri IV.* à donner l'adminiſtration entiére des Finances au Duc de *Sully*, ce Miniſtre, auſſi éclairé qu'intègre, trouva qu'en 1596. on levait cent-cinquante millions ſur le Peuple, pour en faire entrer environ trente dans le Tréſor Royal.

Si *Henri IV.* n'avait été que le plus brave Prince de ſon tems, le plus clément, le plus droit, le plus honnête homme, ſon Royaume était ruiné: il falait un Prince qui ſût faire la guerre & la paix, connaître toutes les bleſſures de ſon Etat & connaître les remèdes; veiller ſur les grandes & les petites choſes, tout réformer & tout faire; c'eſt ce qu'on trouva dans *Henri.* Il joignit l'adminiſtration de *Charles le Sage* à la valeur & à la franchiſe de *François I.* & à la bonté de *Loüis XII.*

Pour ſuvenir à tant de beſoins, pour faire à la fois tant de traités & tant de guerres, *Henri* convoqua dans Rouen une aſſemblée des *Notables* du Royaume; c'était une eſpèce d'Etats Généraux; les paroles qu'il y prononça ſont encor dans la mémoire des bons citoyens qui ſavent l'hiſtoire de leur pays: *Déja par la faveur du Ciel, par les conſeils de mes bons ſerviteurs, & par l'épée de ma brave Nobleſſe, dont je ne diſtingue point mes Princes, la qualité de Gentilhomme étant nôtre plus beau titre, j'ai tiré cet Etat de la ſervi-*

vitude & de la ruïne. Je veux lui rendre ſa force & ſa ſplendeur ; participez à cette ſeconde gloire, comme vous avez eu part à la premiére. Je ne vous ai point appellés, comme faiſaient mes prédéceſſeurs, pour vous obliger d'aprouver aveuglément mes volontés, mais pour recevoir vos conſeils, pour les croire, pour les ſuivre, pour me mettre en tutéle entre vos mains. C'eſt une envie qui ne prend guère aux Rois, aux victorieux, & aux barbes griſes ; mais l'amour que je porte à mes ſujets me rend tout poſſible, & tout honorable. Cette éloquence du cœur dans un Héros eſt bien au-deſſus de toutes les harangues de l'antiquité.

Au milieu de ces travaux, & de ces dangers continuels, les Eſpagnols ſurprennent Amiens, dont les bourgeois avaient voulu ſe garder eux-mêmes. Ce funeſte privilége qu'ils avaient, & dont ils ſe prévalurent ſi mal, ne ſervit qu'à faire piller leur ville, & à expoſer la Picardie entiére, à ranimer encor les efforts de ceux qui voulaient démembrer la France. *Henri* dans ce nouveau malheur, manquait d'argent & était malade. Cependant il aſſemble quelques troupes, il marche ſur la frontiére de la Picardie ; il revole à Paris, écrit de ſa main aux Parlements, aux Communautés, *pour obtenir de quoi nourrir ceux qui défendaient l'Etat* : ce ſont ſes propres paroles. Il va lui-même au Parlement de Paris : *Si on me donne une armée*, dit-il, *je donnerai gaiment ma vie pour vous ſauver, & pour relever l'Etat.* Il propoſait des créations de nouveaux offices, pour avoir les promptes reſſources qui étaient néceſſaires ; mais le Parlement

ment ne voyant dans ces reſſources mêmes qu'un nouveau malheur, refuſait de vérifier les Edits, & le Roi eut beſoin d'employer pluſieurs juſſions pour avoir de quoi aller prodiguer ſon ſang à la tête de ſa Nobleſſe.

Enfin par des emprunts, par les ſoins infatigables, & par l'économie de ce *Roni* Duc *de Sully*, ſi digne de le ſervir, il vient à bout d'aſſembler une floriſſante armée. Ce fut la ſeule depuis trente ans qui fût pourvûe du néceſſaire, & la premiére qui eût un hôpital réglé, dans lequel les bleſſés & les malades eurent le ſecours qu'on ne connaiſſait point encore. Chaque troupe auparavant avait ſoin de ſes bleſſés comme elle pouvait, & le manque de ſoins avait fait périr autant de monde que les armes.

Il reprend Amiens à la vue de l'Archiduc *Albert*, & le contraint de ſe retirer. De-là il court pacifier le reſte du Royaume : enfin toute la France eſt à lui. Le Pape qui lui avait refuſé l'abſolution quand il n'était pas affermi, la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne reſtait qu'à faire la paix avec l'Eſpagne ; elle fut conclue à Vervins, & ce fut le premier Traité avantageux que la France eût fait depuis *Philippe Auguſte*.

Alors il met tous ſes ſoins à policer, à faire fleurir ce Royaume qu'il avait conquis : les troupes inutiles ſont licentiées, l'ordre dans les finances ſuccède au plus odieux brigandage ; il paye peu à peu toutes les dettes de la Couronne ſans fouler les Peuples. Les payſans répètent encor aujourdhui qu'il voulait *qu'ils euſſent une pou-*

poule au pot tous les Dimanches; expreſſion triviale, mais ſentiment paternel. La Juſtice était réformée, & ce qui était beaucoup plus difficile, les deux Religions vivent en paix, au moins en apparence. Le Commerce, les Arts ſont en honneur. Les étoffes d'argent & d'or proſcrites d'abord par un Edit ſomptuaire dans le commencement d'un Régne difficile, & dans la pauvreté, reparaiſſent avec plus d'éclat, & enrichiſſent Lyon & la France. Il établit des manufactures de tapiſſeries de haute-liſſe en laine & en ſoie rehauſſée d'or. On commence à faire de petites glaces dans le goût de Veniſe. C'eſt à lui ſeul qu'on doit les vers à ſoie, les plantations de meuriers, malgré les opoſitions de *Sully*, plus eſtimable dans ſa fidélité & dans l'art de gouverner & de conſerver les finances, qu'amoureux des nouveautés. *Henri* fait creuſer le Canal de Briare, par lequel on a joint la Seine & la Loire. Paris eſt agrandi & embelli: il forme la Place Royale: il reſtaure tous les ponts. Le fauxbourg *St. Germain* ne tenait point à la Ville; il n'était point pavé. Le Roi ſe charge de tout. Il fait conſtruire ce beau pont où les Peuples regardent aujourdhui ſa ſtatue avec tendreſſe. St. Germain, Mouceaux, Fontainebleau, & ſurtout le Louvre, ſont augmentés, & preſque entiérement bâtis. Il loge au Louvre, ſous cette longue galerie qui eſt ſon ouvrage, des Artiſtes en tout genre, qu'il encourageait ſouvent de ſes regards comme par des récompenſes. Il eſt enfin le vrai fondateur de la Bibliothéque Royale.

Quand *Don Pédre de Tolède* fut envoyé par *Philippe III.* en Ambaſſade auprès de *Henri*, il ne reconnut plus cette ville, qu'il avait vue autrefois ſi malheureuſe & ſi languiſſante : *C'eſt qu'alors le père de la famille n'y était pas*, lui dit *Henri*, *& aujourdhui qu'il a ſoin de ſes enfans, ils proſpèrent.* Les jeux, les fêtes, les bals, les ballets introduits à la Cour par *Cathérine de Médicis* dans les tems même de troubles, ornèrent ſous *Henri IV.* les tems de la paix & de la félicité.

En faiſant ainſi fleurir ſon Etat, il était l'arbitre des autres. Les Papes n'auraient pas imaginé du tems de la Ligue que le *Béarnois* ſerait le pacificateur de l'Italie, & le modérateur entre eux & Veniſe. Cependant *Paul V.* fut trop heureux d'avoir recours à lui pour le tirer du mauvais pas où il s'était engagé en excommuniant le Doge & le Sénat, & en jettant ce qu'on appelle un interdit ſur tout l'Etat Vénitien, au ſujet des droits inconteſtables que ce Sénat maintenait avec ſa vigueur accoutumée. Le Roi fut l'arbitre du différend. Celui que les Papes avaient excommunié, fit lever (*) l'excommunication de Veniſe.

Il

(*) *Daniel* raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, & il eſt le ſeul qui la raconte. Il prétend que *Henri IV.* après avoir réconcilié le Pape avec la République de Veniſe, gâta lui-même cet accommodement, en communiquant au Nonce à Paris une lettre interceptée d'un Miniſtre de Genève, dans laquelle ce Miniſtre ſe vantait que le Doge de Veniſe & pluſieurs Sénateurs étaient Proteſtants dans le cœur, qu'ils

Il protégea la République naiſſante de la Hol-

 lande,

qu'ils n'attendaient que l'occaſion favorable de ſe déclarer, que le Pére *Fulgentio* de l'Ordre des Servites, le compagnon & l'ami du célèbre *Sarpi* ſi connu ſous le nom de *Fra Paolo*, *travaillait efficacément dans cette vigne.* Il ajoute que *Henri IV.* fit montrer cette lettre au Sénat par ſon Ambaſſadeur, & qu'on en retrancha ſeulement le nom du Doge accuſé. Mais après que *Daniel* a raporté la ſubſtance de cette lettre, dans laquelle le nom de *Fra Paolo* ne ſe trouve pas, il dit cependant que ce même *Fra Paolo* fut cité & accuſé dans la copie de la lettre montrée au Sénat. Il ne nomme point le Miniſtre qui avait écrit cette prétendue lettre interceptée. Il faut remarquer encor que dans cette lettre il était queſtion des Jéſuites, leſquels étaient bannis de la République de Veniſe. Enfin *Daniel* employe cette manœuvre, qu'il impute à *Henri IV.* comme une preuve du zèle de ce Prince pour la Religion Catholique. C'eût été un zèle bien étrange dans *Henri IV.* de mettre ainſi le trouble dans le Sénat de Veniſe, le meilleur de ſes Alliés, & de mêler le rôle mépriſable d'un brouillon au perſonnage glorieux de Pacificateur. Il ſe peut faire qu'il y ait eu une lettre vraïe ou ſuppoſée d'un Miniſtre de Genève, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes aux grands objets de l'Hiſtoire; mais il n'eſt point du tout vraiſemblable que *Henri IV.* ſoit deſcendu à la baſſeſſe dont *Daniel* lui fait honneur; il ajoute que *quiconque a des liaiſons avec les héretiques eſt de leur Religion, ou n'en a point du tout.* Cette réflexion odieuſe eſt même contre *Henri IV.* qui de tous les hommes de ſon tems avait le plus de liaiſons avec les Réformés. Il eût été à déſirer que le *P. Daniel* eût entré plûtôt dans les détails de l'adminiſtration de *Henri IV.* & du Duc de *Sully*, que dans ces petiteſſes qui montrent plus de partialité que d'équité, & qui décèlent malheureuſement un Auteur plus Jéſuite que citoyen. Le Comte de *Boulainvilliers* a bien raiſon de dire qu'il eſt

lande, l'aida de ſon épargne, & ne contribua pas peu à la faire reconnaître libre & indépendante par l'Eſpagne.

Sa gloire était donc affermie au dedans & au dehors de ſon Royaume: il paſſait pour le plus grand-homme de ſon tems. L'Empereur *Rodolphe* n'eut de réputation que chez les Phyſiciens & les Chimiſtes. *Philippe II.* n'avait jamais combattu; il n'était après tout qu'un Tyran laborieux, ſombre, & diſſimulé, & ſa prudence ne pouvait entrer en comparaiſon avec la valeur & la franchiſe de *Henri IV.* qui avec ſes vivacités était encor auſſi politique que lui. *Elizabeth* acquit une grande réputation; mais n'ayant pas eu à ſurmonter les mêmes obſtacles, elle ne pouvait avoir la même gloire. Celle qu'elle mérite fut obſcurcie par les artifices de Comédienne qu'on lui reprochait, & ſouillée par le ſang de *Marie Stuard*, dont rien ne la peut laver. *Sixte-Quint* ſe fit un nom par les Obéliſques qu'il releva, & par les monuments dont il embellit Rome. Mais ſans ce mérite, qui eſt bien loin d'être le premier, on ne l'aurait connu que pour avoir obtenu la Papauté par quinze ans de fauſſeté, & pour avoir été ſévère juſqu'à la cruauté.

Ceux qui reprochent encor à *Henri IV.* ſes amours ſi amérement, ne font pas réflexion que toutes ſes faibleſſes furent celles du meilleur des hommes, & qu'aucune ne l'empêcha de bien gou-

preſqu'impoſſible qu'un Jéſuite écrive bien l'Hiſtoire de France.

gouverner. Il y parut assez, lorsqu'il se préparait à être l'arbitre de l'Europe à l'occasion de la succession de Juliers. C'est une calomnie absurde de *Le Vassor* & de quelques autres compilateurs, que *Henri* voulut entreprendre cette guerre pour la jeune Princesse de *Condé* : il faut en croire le Duc de *Sully*, qui avoue la faiblesse de ce Monarque, & qui en même tems prouve que les grands desseins du Roi n'avaient rien de commun avec la passion de l'amour. Ce n'était pas certainement pour la Princesse de *Condé* que *Henri* avait fait le Traité de Quierasque, qu'il s'était assuré de tous les Potentats d'Italie, de tous les Princes Protestans d'Allemagne, & qu'il allait mettre le comble à sa gloire en tenant la balance de l'Europe entiére.

Il était prêt de marcher en Allemagne à la tête de quarante mille hommes ; quarante-millions en réserve, des préparatifs immenses, des Alliances sures, d'habiles Généraux formés sous lui ; les Princes Protestants d'Allemagne, la nouvelle République des Pays-Bas, prêts à le seconder, tout l'assurait d'un succès solide. La prétendue division de l'Europe en quinze Dominations est reconnue pour une chimère qui n'entrat point dans sa tête. S'il y avait jamais eu quelque négociation entamée sur un dessein si extraordinaire, on en aurait trouvé quelque trace en Angleterre, à Venise, en Hollande, avec lesquelles on suppose que *Henri* avait préparé cette révolution : il n'y en a pas le moindre vestige ; le projet n'est ni vrai, ni vraisemblable : mais par ses alliances, par ses armes,

par ſon œconomie, il allait changer le ſyſtême de l'Europe, & s'en rendre l'arbitre: il mettait le comble à ſa gloire.

Si on faiſait ce portraît fidèle de *Henri IV.* à un étranger de bon ſens, qui n'eût jamais entendu parler de lui auparavant, & qu'on finit par lui dire; C'eſt-là ce même homme qui a été aſſaſſiné au milieu de ſon Peuple, & qui l'a été pluſieurs fois, & par des hommes auxquels il n'avait pas fait le moindre mal, il ne le pourait croire.

C'eſt une choſe bien déplorable, que la même Religion qui ordonne le pardon des injures, ait fait commettre depuis longtems tant de meurtres, & cela en vertu de cette ſeule maxime, que quiconque ne penſe pas comme nous eſt reprouvé, & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur.

Ce qui eſt encor de plus étrange, c'eſt que des Catholiques ne conſpirèrent contre les jours de ce bon Roi que depuis qu'il fut Catholique. Le premier qui voulut attenter à ſa vie, dans le tems-même qu'il faiſait ſon abjuration dans *St. Denis*, fut un malheureux de la lie du peuple nommé *Pierre Barrière.* Il eut quelque ſcrupule quand le Roi eut abjuré; mais il fut confirmé dans ſon deſſein par le plus furieux des Ligueurs, *Aubri* Curé de *St. André des Arts*, par un Capucin, par un Prêtre habitué, & par *Warade* Recteur du Collége des Jéſuites. Le célèbre *Etienne Paquier*, Avocat Général de la Chambre des Comptes, proteſte qu'il a ſçû de la bouche même de ce *Barrière*, que *Warade* l'avait

l'avait encouragé à ce crime. Cette accuſation reçoit un nouveau degré de probabilité par la fuite de *Warade* & du Curé *Aubri*, qui ſe réfugièrent chez le Cardinal Légat, & l'accompagnèrent dans ſon retour à Rome, quand *Henri IV.* entra dans Paris. Et enfin ce qui rend la probabilité encor plus forte, c'eſt que *Warade* & *Aubri* furent depuis écartelés en effigie par Arrêt du Parlement de Paris, comme il eſt raporté dans le Journal de *Henri IV.* *Daniel* fait des efforts pardonnables pour diſculper le Jéſuite *Warade*: les Curés n'en font aucun pour juſtifier les fureurs des Curés de ce tems-là; la Sorbonne avoue les décrets odieux qu'elle donna; les Dominicains conviennent aujourdhui que leur confrère *Clément* aſſaſſina *Henri III.* & qu'il fut exhorté à ce parricide par le Prieur *Bourgoin.* La vérité l'emporte ſur tous les égards; & cette même vérité prononce qu'aucun des Eccléſiaſtiques d'aujourdhui ne doit ni répondre ni rougir des maximes ſanguinaires & de la ſuperſtition barbare de leurs prédéceſſeurs, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne les abhorre; elle conſerve ſeulement les monuments de ces crimes, afin qu'ils ne ſoient jamais imités.

L'eſprit de fanatiſme était ſi généralement répandu, qu'on ſéduiſit un Chartreux imbécille nommé *Ouin*, & qu'on lui mit en tête d'aller plus vite au Ciel en tuant *Henri IV.* Le malheureux fut enfermé comme un fou par ſes Supérieurs. Au commencement de 1599. deux Jacobins de Flandres, l'un nommé *Arger*, l'autre *Ridicovi*, originaire d'Italie, réſolurent de

renouveller l'action de *Jacques Clément* leur confrére: le complot fut découvert: ils expiérent à la potence le crime qu'ils n'avaient pu exécuter. Leur ſupplice n'effraya pas un frére Capucin de Milan qui vint à Paris dans le même deſſein, & qui fut pendu comme eux.

1595. 27. Dec. L'aſſaſſinat commis par *Jean Châtel* eſt celui de tous qui démontre le plus quel eſprit de vertige régnait alors; né d'une honnête famille, de parents riches, bien élevé par eux, jeune, ſans expérience, n'ayant pas encor dix-neuf ans, il n'était pas poſſible qu'il eût formé de lui-même cette réſolution deſeſpérée. On ſait que dans le Louvre il donna un coup de couteau au Roi, & qu'il ne frappa qu'à la bouche, parce que ce bon Prince qui embraſſait tous ſes ſerviteurs lorſqu'ils venaient lui faire leur cour après quelque abſence, ſe baiſſait alors pour embraſſer *Montigni*.

Il ſoutint à ſon premier interrogatoire, *qu'il avait fait une bonne action, & que le Roi n'étant pas encor abſous par le Pape, il pouvait le tuer en conſcience*; par cela ſeul la ſéduction était prouvée.

Il avait étudié longtems au Collége des Jéſuites. Parmi les ſuperſtitions dangereuſes de ces tems, il y en avait une capable d'égarer les eſprits; c'était une *Chambre des méditations*, dans laquelle on enfermait un jeune homme: les murs étaient peints de répréſentations de Démons, de tourments & de flammes, éclairés d'une lueur ſombre: une imagination ſenſible & faible en était ſouvent frapée juſqu'à la démence: cette démen-

démence fut au point dans la tête de ce malheureux, qu'il crut qu'il se rachéterait de l'Enfer en assassinant son Souverain.

Il est indubitable que les Juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient pas fait examiner les papiers des Jésuites, surtout après que *Jean Châtel* eut avoué qu'il avait souvent entendu dire chez quelques-uns de ces Religieux, qu'il était permis de tuer le Roi.

On trouva dans les écrits du Professeur *Guignard* ces propres paroles de sa main, que *ni Henri III. ni Henri IV. ni la Reine Elizabeth, ni le Roi de Suéde, ni l'Electeur de Saxe n'étaient de véritables Rois; que Henri III. était un Sardanapale, le Béarnois un renard, Elisabeth une louve, le Roi de Suéde un grifon, & l'Electeur de Saxe un porc*: cela s'appellait de l'éloquence. *Jacques Clément*, disait-il, *a fait un acte héroïque inspiré par le St. Esprit; si on peut guerroyer le Béarnois, qu'on le guerroye; si on ne peut le guerroyer, qu'on l'assassine.*

Il était bien étrange que *Guignard* n'eût pas brulé cet écrit dans le moment qu'il aprit l'attentat de *Châtel*. On se saisit de sa personne & de celle de *Guéret* Professeur d'une science absurde qu'on nommait *Philosophie*, & dont *Châtel* avait été longtems l'écolier. *Guignard* fut pendu & brulé, & *Guéret* n'ayant rien avoué à la question, fut seulement condamné à être banni du Royaume avec tous les autres Jésuites.

Il faut que le préjugé mette sur les yeux un bandeau bien épais, puisque le Jésuite *Jouvenci* dans

dans ſon Hiſtoire de la Compagnie de *Jeſus*, compare *Guignard* & *Guéret* aux *premiers Chrêtiens perſécutés par Néron.* Il loue ſurtout *Guignard* de n'avoir jamais voulu demander pardon au Roi & à la Juſtice, lorſqu'il fit amende honorable la torche au poing, ayant au dos ſes écrits. Il fait enviſager *Guignard* comme un Martyr qui demande pardon à DIEU, parce qu'après tout il pouvait être pécheur; mais qui ne peut malgré ſa conſcience avouer qu'il a offenſé le Roi. Comment aurait-il donc pû l'offenſer d'avantage qu'en écrivant qu'il falait le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même. *Jouvenci* regarde l'Arrêt du Parlement comme un jugement très-inique: *Meminimus*, dit-il, *& ignoſcimus: Nous nous en ſouvenons, & nous le pardonnons.* Il eſt vrai que l'Arrêt était ſévère; mais aſſurément il ne peut paraître injuſte, ſi on conſidère les écrits du Jéſuite *Guignard*, les emportements du nommé *Hay* autre Jéſuite, la confeſſion de *Jean Châtel*, les écrits de *Tolet*, de *Bellarmin*, de *Mariana*, d'*Emanuel Sa*, de *Sucarès*, de *Salmeron*, de *Molina*, les lettres des Jéſuites de Naples, & tant d'autres écrits, dans leſquels on trouve cette doctrine du parricide. Il eſt très-vrai qu'aucun Jéſuite n'avait conſeillé *Châtel*; mais auſſi il eſt très-vrai que tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine qui alors était trop commune.

Comment peut-on trouver trop injuſte dans de pareils tems, le banniſſement des Jéſuites, quand on ne ſe plaint pas de celui du pére & de la mére de *Jean Châtel*, qui n'avaient d'autre

tre crime que d'avoir mis au monde un malheureux dont on aliéna l'eſprit? Ces parents infortunés furent condamnés à une amende; on démolit leur maiſon, & on éleva à la place une pyramide où l'on grava le crime & l'Arrêt: il y était dit; *La Cour a banni en outre cette ſocieté d'un genre nouveau & d'une ſuperſtition diabolique qui a porté Jean Châtel à cet horrible parricide.* Ce qui eſt encor bien digne de remarque, c'eſt que l'Arrêt du Parlement fut mis à l'*Index* de Rome. Tout cela démontre que ces tems étaient ceux du fanatiſme; que ſi les Jéſuites avaient comme les autres enſeigné des maximes affreuſes, ils paraiſſaient plus dangereux que les autres, parce qu'ils élevaient la jeuneſſe; qu'ils furent punis pour des fautes paſſées, qui trois ans auparavant n'étaient pas regardées dans Paris comme des fautes, & qu'enfin le malheur des tems rendit cet Arrêt du Parlement néceſſaire.

Quelque effrayant que fût l'exemple, il ne détruiſit pas l'eſprit de la Ligue, & *Henri IV.* en fut enfin la victime. *Ravaillac* avait été quelque tems Feuillant, & ſon eſprit était encor échauffé de tout ce qu'il avait entendu dans ſa jeuneſſe. Jamais dans aucun ſiécle la ſuperſtition n'a produit de pareils effets. Ce malheureux crut préciſément, comme *Jean Châtel*, qu'il apaiſerait la juſtice divine en tuant *Henri IV.* Le peuple diſait que ce Roi allait faire la guerre au Pape, parce qu'il allait ſecourir les Proteſtants d'Allemagne. L'Allemagne était diviſée par deux Ligues, dont l'une était l'*Evangelique*, compoſée

ſée de preſque tous les Princes Proteſtants ; l'autre était la *Catholique*, à la tête de laquelle on avait mis le nom du Pape. *Henri IV.* protégeait la Ligue Proteſtante ; voila l'unique cauſe de l'aſſaſſinat. Il faut en croire les dépoſitions conſtantes de *Ravaillac*. Il aſſûra, ſans jamais varier, qu'il n'avait aucun complice, qu'il avait été pouſſé à ce parricide par un inſtinct, dont il ne put être le maître. Il ſigna ſon interrogatoire, dont quelques feuilles furent retrouvées en 1720. par un Greffier du Parlement : je les ai vues : cet abominable nom eſt peint parfaitement, & il y a au-deſſous de la même main ; *Que toûjours dans mon cœur*, JESUS *ſoit le Seigneur* ; nouvelle preuve que ce monſtre n'était qu'un furieux imbécille. Que ce ſoit un tel homme qui ait privé la France de *Henri IV.* & changé l'état de l'Europe, c'eſt un grand exemple de la deſtinée. On oſa imputer ce crime à la Maiſon d'*Autriche*, à *Marie de Médicis* épouſe du Roi, à *Balzac d'Entragues* ſa maîtreſſe, au Duc d'*Epernon* ; conjectures odieuſes, que *Mezerai* & d'autres ont recueillies ſans examen, qui ſe détruiſent l'une par l'autre, & qui ne ſervent qu'à faire voir combien la malignité humaine eſt crédule.

Ravaillac ne fut que l'inſtrument aveugle de l'eſprit du tems, qui n'était pas moins aveugle. *Barriére*, *Châtel*, le Chartreux nommé *Ouin*, un Vicaire de *St. Nicolas des Champs* pendu en 1595., un tapiſſier en 1596., un malheureux qui était ou qui contrefaiſait l'inſenſé, d'autres dont le nom m'échape, méditèrent le

le même assassinat ; presque tous jeunes gens, & tous de la lie du peuple ; tant la Religion devient fureur dans la populace, & dans la jeunesse ! De tous les assassins que ce siécle affreux produisit, il n'y eut que *Poltrot de Méré* qui fût Gentilhomme.

CHAP. CENT-QUARANTE-QUATRIEME.

DE LA FRANCE SOUS LOUIS XIII.

JUSQU'AU MINISTERE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

*Etats Généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le Maréchal d'*Ancre *assassiné ; sa femme condamnée à être brulée. Ministère du Duc de* Luines. *Guerres civiles. Comment le Cardinal de* Richelieu *entra au Conseil.*

ON vit après la mort de *Henri IV.* combien la puissance, la considération, les mœurs, l'esprit d'une Nation dépendent souvent d'un seul homme. Il tenait par une administration douce & forte tous les Ordres de l'Etat réunis, toutes les factions assoupies, les deux Religions dans la paix, les Peuples dans l'abondance. La balance de l'Europe

pe était dans ſa main par ſes alliances, par ſes tréſors, & par ſes armes. Tous ces avantages ſont perdus dès la premiére année de la Régence de ſa veuve *Marie de Medicis.* Le Duc *D'Epernon*, cet orgueilleux mignon de *Henri III.* ennemi ſecret de *Henri IV.* déclaré ouvertement contre ſes Miniſtres, va au Parlement le jour même que *Henri* eſt aſſaſſiné. *D'Epernon* était Colonel-Général de l'Infanterie; le Régiment des Gardes était à ſes ordres: il entre en mettant la main ſur la garde de ſon épée, & force le Parlement à ſe donner le droit de diſpoſer de la Régence, droit qui juſqu'alors n'avait apartenu qu'aux Etats Généraux. Les Loix de toutes les Nations ont toûjours voulu que ceux qui nomment au Trône quand il eſt vacant, nomment à la Régence. Faire un Roi, eſt le premier des droits; faire un Régent eſt le ſecond, & ſuppoſe le premier. Le Parlement de Paris jugea la cauſe du Trône, & décida du pouvoir ſuprême, pour avoir été menacé par le Duc *d'Epernon*, & parce qu'on n'avait pas eu le tems d'aſſembler les trois Ordres de l'Etat.

Il déclara par un Arrêt *Marie de Médicis* ſeule Régente. La Reine vint le lendemain faire confirmer cet Arrêt en préſence de ſon fils, & le Chancelier *de Sillery* dans cette cérémonie qu'on appelle *Lit de Juſtice*, prit l'avis des Préſidents avant de prendre celui des Pairs, & même des Princes du ſang, qui prétendaient partager la Régence.

Vous voyez par-là, & vous avez ſouvent remar-

remarqué, comment les droits & les uſages s'établiſſent, & comment ce qui a été fait une fois ſolemnellement contre les régles anciennes, devient une régle pour l'avenir, juſqu'à-ce qu'une nouvelle occaſion l'aboliſſe.

Marie de Médicis Régente, & non Maitreſſe du Royaume, dépenſe en profuſions pour s'aquerir des créatures, tout ce que *Henri le Grand* avait amaſſé pour rendre ſa nation puiſſante. Les troupes à la tête deſquelles il allait combattre, ſont pour la plupart licentiées; les Princes dont il était l'apui ſont abandonnés. Le 1610.
Duc de Savoye *Charles Emanuel*, nouvel Allié de *Henri IV.* eſt obligé de demander pardon à *Philippe III.* Roi d'Eſpagne, d'avoir fait un Traité avec le Roi de France; il envoye ſon fils à Madrid implorer la clémence de la Cour Eſpagnole, & s'humilier comme un ſujet au nom de ſon Pére. Les Princes d'Allemagne que *Henri* avait protégés avec une armée de quarante-mille hommes, ne ſont que faiblement ſecourus. L'Etat perd toute ſa conſidération au dehors; il eſt troublé au dedans. Les Princes du Sang & les grands Seigneurs rempliſſent la France de factions, ainſi que du tems de *François II.* de *Charles IX.* de *Henri III.* & depuis dans la minorité de *Louïs XIV.*

On aſſemble enfin dans Paris les derniers Etats 1614.
Généraux qu'on ait tenus en France. Le Parlement de Paris ne put y avoir ſéance. Ses députés avaient aſſiſté à la grande aſſemblée des Notables tenue à Rouen en 1594. mais ce n'était point là une convocation d'Etats Généraux: les

les Intendants de finances, les Tréſoriers y avaient pris ſéance comme les Magiſtrats.

L'Univerſité de Paris ſomma juridiquement la Chambre du Clergé de la recevoir comme membre des Etats; c'était, diſait-elle, ſon ancien privilége; mais l'Univerſité avait perdu ſes priviléges, avec ſa conſidération, à meſure que les eſprits étaient devenus plus déliés, ſans être plus éclairés. Ces Etats aſſemblés à la hâte n'avaient point de dépôts des Loix & des uſages comme le Parlement d'Angleterre, & comme les Diettes de l'Empire: ils ne faiſaient point partie de la légiſlation ſuprême; cependant ils auraient voulu être Légiſlateurs; c'eſt à quoi aſpire néceſſairement un Corps qui repréſente une Nation: il ſe forme de l'ambition ſecrette de chaque particulier une ambition générale.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces Etats, c'eſt que le Clergé demanda inutilement que le Concile de Trente fût reçu en France, & que le Tiers-Etat demanda non moins vainement la publication de la loi, *qu'aucune puiſſance ni temporelle ni ſpirituelle n'a droit de diſpoſer du Royaume, & de diſpenſer les ſujets de leur ſerment de fidélité; & que l'opinion qu'il ſoit loiſible de tuer les Rois, eſt impie & déteſtable.*

C'était ſurtout ce même Tiers-Etat de Paris qui demandait cette Loi, après avoir voulu dépoſer *Henri III.* & après avoir ſouffert les extrémités de la famine, plutot que de reconnaître *Henri IV.* Mais les factions de la Ligue étant éteintes, le Tiers-Etat qui compoſe le fonds

fonds de la Nation, & qui ne peut avoir d'intérêt particulier, aimait le Trône, & haïſſait les prétentions de la Cour de Rome. Le Cardinal *Du Perron* oublia dans cette occaſion ce qu'il devait au ſang de *Henri IV.* & ne ſe ſouvint que de l'Egliſe. Il s'opoſa fortement à la Loi propoſée, & s'emporta juſqu'à dire *qu'il ſerait obligé d'excommunier ceux qui s'obſtineraient à ſoutenir que l'Egliſe n'a pas le pouvoir de dépoſſéder les Rois:* il ajouta que la puiſſance du Pape était *pleine*, *pléniſſime*, *directe au ſpirituel & indirecte au temporel.* La Chambre du Clergé gouvernée par le Cardinal *Du Perron*, perſuada la Chambre de la Nobleſſe de s'unir avec elle. Le Corps de la Nobleſſe avait toujours été jaloux du Clergé; mais il affectait de ne pas penſer comme le Tiers Etat. Il s'agiſſait de ſavoir ſi les Puiſſances *ſpirituelles & temporelles* pouvaient diſpoſer du Trône. Le Corps des Nobles aſſemblé ſe regardait au fonds, & ſans ſe le dire, comme une Puiſſance temporelle. Le Cardinal leur diſait, *Si un Roi voulait forcer ſes ſujets à ſe faire Ariens ou Mahométans, il faudrait bien le dépoſer.* Un tel diſcours était bien déraiſonnable; car il y a eu une foule d'Empereurs & de Rois Ariens, & on n'en a dépoſé aucun pour cette raiſon. Cette ſuppoſition, toute chimérique qu'elle était, perſuadait les Députés de la Nobleſſe, qu'il y avait des cas où les premiers de la Nation pouvaient détrôner leur Souverain; & ce droit, quoiqu'éloigné, était ſi flateur pour l'amour propre, que la Nobleſſe voulait le partager avec le Clergé. La

Chambre Eccléſiaſtique ſignifia à celle du Tiers Etat, qu'à la vérité il n'était jamais permis de tuer ſon Roi; mais elle tint ferme ſur le reſte.

Au milieu de cette étrange diſpute, le Parlement rendit un Arrêt, qui déclarait *l'indépendance abſolue du Trône, Loi fondamentale du Royaume.*

C'était ſans doute l'intérêt de la Cour de ſoutenir la demande du Tiers Etat, & l'Arrêt du Parlement, après tant de troubles qui avaient mis le Trône en danger ſous les Régnes précédents. La Cour cependant céda au Cardinal *Du Perron*, au Clergé, & ſurtout à Rome qu'on ménageait: elle étouffa elle-même une opinion, ſur laquelle ſa ſureté était établie; c'eſt qu'au fonds elle penſait alors que cette vérité ne ſerait jamais réellement combattue par les événements, & qu'elle voulait finir des diſputes trop délicates & trop odieuſes: elle ſuprima même l'Arrêt du Parlement, ſous prétexte qu'il n'avait aucun droit de rien ſtatuer ſur les délibérations des Etats, qu'il leur manquait de reſpect, & que ce n'était pas à lui à faire des Loix fondamentables; ainſi elle rejetta les armes de ceux qui combattaient pour elle, comptant n'en avoir pas beſoin; enfin tout le réſultat de cette aſſemblée, fut de parler de tous les abus du Royaume, & de n'en pouvoir réformer un ſeul.

La France reſta dans la confuſion, gouvernée par le Florentin *Concini*, devenu Maréchal de France ſans avoir jamais tiré l'épée, & premier Miniſtre ſans connaître les Loix du Royaume. C'était aſſez qu'il fût étranger, pour que les

les Princes euſſent ſujet de ſe plaindre.

Marie de Médicis était bien malheureuſe; car elle ne pouvait partager ſon autorité avec le Prince de *Condé*, Chef des mécontens, ſans la perdre, ni la confier à *Concini* ſans indiſpoſer tout le Royaume. Le Prince de *Condé Henri* pére du grand *Condé*, & fils de celui qui avait gagné la bataille de Coutras avec *Henri IV.* ſe met à la tête d'un parti, & prend les armes. La Cour conclut avec lui une paix ſimulée, & le fait mettre à la Baſtille. 1616.

Ce fut le ſort de ſon pére, de ſon grand-pére, & de ſon fils. Sa priſon augmenta le nombre des mécontens. Les *Guiſes* autrefois ennemis ſi implacables des *Condés*, ſe joignent à préſent avec eux. Le Duc de *Vendôme* fils de *Henri IV.*, le Duc de *Nevers* de la Maiſon de *Gonzague*, le Maréchal *de Bouillon*, tous les Seigneurs mécontens ſe cantonnent dans les Provinces; ils proteſtent qu'ils ſervent leur Roi, & qu'ils ne font la guerre qu'au premier Miniſtre.

Concini Maréchal *d'Ancre*, aſſuré de la faveur de la Reine, les bravait tous. Il leva ſept mille hommes à ſes dépens, pour maintenir l'Autorité Royale, ou plutôt la ſienne; & ce fut ce qui le perdit. Il eſt vrai qu'il levait ces troupes avec une commiſſion du Roi; mais c'était un des grands malheurs de l'Etat, qu'un étranger qui était venu en France ſans aucun bien, eût de quoi aſſembler une armée auſſi forte que celles avec leſquelles *Henri IV.* avait reconquis ſon Royaume. Preſque toute la France ſoulevée contre

lui ne put le faire tomber ; & un jeune homme dont il ne ſe défiait pas, & qui était étranger comme lui, cauſa ſa ruine, & tous les malheurs de *Marie de Médicis.*

Charles Albert de Luines, né dans le Comtat d'Avignon, admis avec ſes deux fréres parmi les Gentilshommes ordinaires du Roi attachés à ſon éducation, s'était introduit dans la familiarité du jeune Monarque, en dreſſant des pigrièches à prendre des moineaux. On ne s'attendait pas que ces amuſemens d'enfance duſſent finir par une révolution ſanglante. Le Maréchal *d'Ancre* lui avait fait donner le Gouvernement d'Amboiſe, & croyait l'avoir mis dans ſa dépendance : ce jeune homme conçut le deſſein de faire tuer ſon bienfaiteur, d'exiler la Reine, & de gouverner ; & il en vint à bout ſans aucun obſtacle. Il perſuade bientot au Roi qu'il eſt capable de régner par lui-même quoiqu'il n'ait que ſeize ans & demi : il lui dit que la Reine ſa Mére & *Concini* le tiennent en tutelle. Le jeune Roi à qui on avait donné dans ſon enfance le ſurnom de *Juſte*, conſent à l'aſſaſſinat de ſon premier Miniſtre. Le Mar-
1617. quis de *Vitri* Capitaine des Gardes, *Du Hallier* ſon frére, *Perſan*, & d'autres le tuent à coups de piſtolet dans la Cour même du Louvre. On crie, *Vive le Roi*, comme ſi on avait gagné une bataille. *Louis XIII.* ſe met à la fenêtre, & dit, *Je ſuis maintenant Roi.* On ôte à la Reine Mére ſes Gardes : on les déſarme ; on la tient en priſon dans ſon apartement : elle eſt enfin exilée à Blois. La place de

de Maréchal de France qu'avait *Concini* eſt donnée à *Vitri* qui l'avait tué. La Reine avait récompenſé du même honneur *Thémines*, pour avoir arrêté le Prince de *Condé*: auſſi le Maréchal Duc de *Bouillon* diſait, qu'il rougiſſait d'être Maréchal, depuis que cette Dignité était la récompenſe du métier de ſergent & de celui d'aſſaſſin.

La populace toûjours extrême, toûjours barbare quand on lui lâche la bride, va déterrer le corps de *Concini*, inhumé à St. Germain l'Auxerrois, le traine dans les ruës, lui arrache le cœur; & il ſe trouva des hommes aſſez brutaux pour le griller publiquement ſur des charbons & pour le manger. Son corps fut enfin pendu par le peuple à une potence. Il y avait encor dans la Nation un eſprit de férocité que les belles années de *Henri IV.* & le goût des Arts aporté par *Marie de Medicis*, avaient adouci quelque tems, mais qui à la moindre occaſion reparaiſſait dans toute ſa force. Le peuple ne traitait ainſi les reſtes ſanglants du Maréchal *d'Ancre* que parce qu'il était étranger, & qu'il avait été puiſſant.

L'hiſtoire du célèbre *Nani*, les Mémoires du Maréchal *d'Eſtrée*, du Comte de *Brienne*, rendent juſtice au mérite de *Concini*, & à ſon innocence; témoignages qui ſervent au moins à éclairer les vivants, s'ils ne peuvent rien pour ceux qui ſont morts injuſtement d'une manière ſi cruelle.

Cèt emportement de haine n'était pas ſeulement dans le peuple: une commiſſion eſt en-

voyée au Parlement pour condamner le Maréchal après ſa mort, pour juger ſa femme *Eleonor Galigaï*, & pour couvrir par une cruauté juridique l'oprobre de l'aſſaſſinat. Cinq Conſeillers du Parlement refuſèrent d'aſſiſter à ce jugement ; mais il n'y eut que cinq hommes ſages & juſtes.

Jamais procédure ne fut plus éloignée de l'équité, ni plus déshonorante pour la raiſon. Il n'y avait rien à reprocher à la Maréchale ; elle avait été favorite de la Reine, c'était là tout ſon crime : on l'accuſa d'être ſorciére ; on prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des Taliſmans. Le Conſeiller *Courtin* lui demanda de quel charme elle s'était ſervie pour enſorceler la Reine ? *Galigaï* indignée contre le Conſeiller, & un peu mécontente de *Marie de Médicis*, répondit : *Mon ſortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir ſur les eſprits faibles.* Cette réponſe ne la ſauva pas ; quelques Juges eurent aſſez de lumiére & d'équité pour ne pas opiner à la mort : mais le reſte entrainé par le préjugé public, par l'ignorance, & plus encor par ceux qui voulaient recueillir les dépouilles de ces infortunés, condamnèrent à la
1617. fois le mari déja mort, & la femme, comme convaincus de ſortilège, de Judaïſme, & de malverſations. La Maréchale fut brulée, & le Favori *Luines* eut la confiſcation.

C'eſt cette infortunée *Galigaï* qui avait été le premier mobile de la fortune du Cardinal de *Richelieu*, lorſqu'il était jeune encor, & qu'il s'appellait *l'Abbé du Chillon* : elle lui avait procuré

curé l'Evêché de Luçon, & l'avait enfin fait Secretaire d'Etat en 1616. Il fut envelopé dans la diſgrace de ſes protecteurs ; & celui qui depuis en exila tant d'autres du haut du Trône, où il s'aſſit près de ſon Maître, fut alors exilé dans un petit Prieuré au fond de l'Anjou.

Concini ſans être guerrier avait été Maréchal de France ; *Luines* fut quatre ans après Connétable, étant à peine Officier. Une telle adminiſtration inſpira peu de reſpect ; il n'y eut plus que des factions dans les Grands & dans le Peuple, & on oſa tout entreprendre.

Le Duc *d'Epernon*, qui avait fait donner la Régence à la Reine, alla la tirer du château de Blois où elle était reléguée, & la mena dans ſes terres à Angoulême, comme un Souverain qui ſecourrait ſon álliée. 1619.

C'était-là manifeſtement un crime de Léze-Majeſté, mais un crime aprouvé de tout le Royaume, & qui ne donnait au Duc *d'Epernon* que de la gloire. On avait haï *Marie de Médicis* toute-puiſſante, on l'aimait malheureuſe. Perſonne n'avait murmuré dans le Royaume quand *Louis XIII.* avait empriſonné ſa mére au Louvre, quand il l'avait reléguée ſans aucune raiſon ; & alors on regardait comme un attentat l'effort qu'il voulait faire pour ôter ſa mére à un rebelle. On craignait tellement la violence des conſeils de *Luines*, & les cruautés de la faibleſſe du Roi ; que ſon propre Confeſſeur, le Jéſuite *Arnoux*, en prêchant devant lui avant l'accommodement, prononça ces paroles remarquables ; *On ne doit pas croire qu'un*

Prince religieux tire l'épée pour verſer le ſang dont il eſt formé : vous ne permettrez pas, Sire, que j'aye avancé un menſonge dans la chaire de vérité. Je vous conjure, par les entrailles de JESUS-CHRIST, *de ne point écouter les conſeils violents, & de ne pas donner ce ſcandale à toute la Chrêtieuté.*

C'était une nouvelle preuve de la faibleſſe du Gouvernement, qu'on oſât parler ainſi en chaire. Le Pére *Arnoux* ne ſe ferait pas exprimé autrement, ſi le Roi avait condamné ſa mére à la mort. A peine *Louis XIII.* avait-il alors une armée contre le Duc *d'Epernon*. C'était prêcher publiquement contre le ſecret de l'Etat ; c'était parler de la part de DIEU contre le Duc de *Luines*. Ou ce Confeſſeur avait une liberté héroïque & indiſcrète, ou il était gagné par *Marie de Médicis*. Quel que fût ſon motif, ce diſcours public montre qu'il y avait alors de la hardieſſe, même dans les eſprits qui ne ſemblent faits que pour la ſoupleſſe. Le Connétable fit quelques années après renvoyer le Confeſſeur.

Cependant le Roi, loin de s'emporter aux violences qu'on ſemblait craindre, rechercha ſa mére, & traita avec le Duc *d'Epernon* de Cou-
1619. ronne à Couronne. Il n'oſa pas même dans ſa déclaration dire que *d'Epernon* l'avait offenſé.

A peine le traité de réconciliation fut-il ſigné, qu'il fut rompu ; c'était là l'eſprit du tems. De nouveaux partiſans de *Marie* armèrent, & c'était toujours contre le Duc de *Luines*, comme auparavant contre le Maréchal d'*Ancre*, & jamais

jamais contre le Roi. Tout Favori trainait alors après lui la guerre civile. *Louis XIII.* & ſa mére ſe firent en effet la guerre. *Marie de Médicis* était en Anjou à la tête d'une petite armée contre ſon fils; on ſe battit au pont de Cé; & l'Etat était au point de ſa ruine.

Cette confuſion fit la fortune du célèbre *Richelieu.* Il était Surintendant de la maiſon de 1620.
la Reine mére, & avait ſupplanté tous les confidents de cette Princeſſe, comme il l'emporta depuis ſur tous les Miniſtres du Roi. La ſoupleſſe & la hardieſſe de ſon génie devaient partout lui donner la premiére place ou le perdre. Il ménagea l'accommodement de la Mére & du Fils. La nomination au Cardinalat, que la Reine demanda pour lui, & qu'elle obtint difficilement, fut la récompenſe de ce ſervice. Le Duc *d'Epernon* fut le premier à poſer les armes, & ne demanda rien: tous les autres ſe faiſaient payer par le Roi, pour lui avoir fait la guerre.

La Reine & le Roi ſon fils ſe virent à Briſſac, & s'embraſſèrent en verſant des larmes, pour ſe brouiller enſuite plus que jamais. Tant de faibleſſe, tant d'intrigues & de diviſions à la Cour, portaient l'Anarchie dans le Royaume. Tous les vices intérieurs de l'Etat qui l'attaquaient depuis longtems, augmentèrent, & tous ceux que *Henri IV.* avait extirpés, renâquirent.

L'Egliſe ſouffrait beaucoup, & était encor plus déréglée.

L'intérêt de *Henri IV.* n'avait pas été de la réformer; la pieté de *Louis XIII.* peu éclairée laiſſa ſubſiſter le déſordre: la régle & la décence

ce n'ont été introduites que par *Louis XIV.* Preſque tous les Bénéfices étaient poſſédés par des laïcs, qui les faiſaient deſſervir par de pauvres Prêtres à qui on donnait des gages. Tous les Princes du ſang poſſédaient les riches Abayes. Plus d'un bien de l'Egliſe était regardé comme un bien de famille. On ſtipulait une Abaye pour la dot d'une fille ; & un Colonel remontait ſon Régiment avec le revenu d'un Prieuré. Les Eccléſiaſtiques de Cour portaient ſouvent l'épée ; & parmi les duels & les combats particuliers qui déſolaient la France, on en comptait beaucoup où des gens d'Egliſe avaient eu part, depuis le Cardinal de *Guiſe*, qui tira l'épée contre le Duc de *Nevers Gonzague* en 1617. juſqu'à l'Abbé depuis Cardinal de *Rets*, qui ſe battait ſouvent en ſollicitant l'Archevêché de Paris. Les eſprits demeuraient en général groſſiers & ſans culture. Les génies des *Malherbes* & des *Racans* n'étaient qu'une lumiére naiſſante qui ne ſe répandait pas dans la nation. Une pédanterie ſauvage, compagne de cette ignorance qui paſſait pour ſcience, aigriſſait les mœurs de tous les Corps deſtinés à enſeigner la jeuneſſe, & même de la Magiſtrature. On a de la peine à croire que le Parlement de Paris en 1621. deffendit ſous peine de mort de rien enſeigner de contraire à *Ariſtote* & aux anciens Auteurs, & qu'on bannit de Paris un nommé *de Clave* & ſes aſſociés, pour avoir voulu ſoutenir des théſes contre les principes d'*Ariſtote* ſur le nombre des élémens & ſur la matiére & la forme.

Mal-

Malgré ces mœurs ſévères, & malgré ces rigueurs, la juſtice était vénale dans preſque tous les Tribunaux des Provinces. *Henri IV.* l'avait avoué au Parlement de Paris, qui ſe diſtingua toûjours autant par une probité incorruptible que par un eſprit de réſiſtance aux volontés des Miniſtres & aux Edits pécuniaires. *Je ſai*, leur diſait-il, *que vous ne vendez point la juſtice, mais dans d'autres Parlements il faut ſouvent ſoutenir ſon droit par beaucoup d'argent: je m'en ſouviens, & j'ai bourſillé moi-même.*

La Nobleſſe cantonnée dans ſes châteaux, ou montant à cheval pour aller ſervir un Gouverneur de Province, ou ſe rangeant auprès des Princes qui troublaient l'Etat, opprimait les cultivateurs. Les Villes étaient ſans police, les chemins impraticables, & infectés de brigands. Les régiſtres du Parlement font foi que le Guet, qui veille à la ſureté de Paris, conſiſtait alors en quarante-cinq hommes, qui ne faiſaient aucun ſervice. Ces déréglements que *Henri IV.* ne put réformer, n'étaient pas de ces maladies du Corps politique qui peuvent le détruire : les maladies véritablement dangereuſes étaient le dérangement des finances, la diſſipation des tréſors amaſſés par *Henri IV.* la néceſſité de mettre pendant la paix des impots que *Henri* avait épargnés à ſon Peuple, lorſqu'il ſe préparait à la guerre la plus importante; les levées tyranniques de ces impots, qui n'enrichiſſaient que des Traitans; les fortunes odieuſes de ces Traitans, que le Duc de *Sully* avait éloignés, & qui ſous les Miniſtères ſuivants s'en-

s'engraiſſerent du ſang du Peuple.

A ces vices qui faiſaient languir le Corps politique, ſe joignaient ceux qui lui donnaient ſouvent de violentes ſecouſſes. Les Gouverneurs des Provinces, qui n'étaient que les Lieutenants de *Henri IV.* voulaient être indépendants de *Louis XIII.* Leurs droits, ou leurs uſurpations, étaient immenſes : ils donnaient toutes les Places ; les Gentilshommes pauvres s'attachaient à eux, très-peu au Roi, & encor moins à l'Etat. Chaque Gouverneur de Province tirait de ſon Gouvernement de quoi pouvoir entretenir des troupes, au lieu de la garde que *Henri IV.* leur avait ôtée. La Guienne valait un million de livres au Duc *d'Epernon.*

Nous venons de voir ce ſujet protéger la Reine Mére, faire la guerre au Roi, en recevoir la paix avec hauteur. Le Maréchal *de Leſdiguières* avait trois ans auparavant en 1616. ſignalé ſa grandeur & la faibleſſe du Trône d'une manière plus glorieuſe. On l'avait vû lever une véritable armée à ſes dépens, ou plutôt à ceux du Dauphiné, Province dont il n'était pas même Gouverneur, mais ſimplement Lieutenant-Général, mener cette armée dans les Alpes malgré les défenſes poſitives & réitérées de la Cour, ſecourir contre les Eſpagnols le Duc de Savoïe que cette Cour abandonnait, & revenir triomphant. La France alors était remplie de Seigneurs puiſſants comme du tems de *Henri III.* & n'en était que plus faible.

Il n'eſt pas étonnant que la France manquât alors la plus heureuſe occaſion qui ſe fût préſentée

ſentée depuis le tems de *Charles-Quint*, de mettre des bornes à la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, en ſecourant l'Electeur Palatin élu Roi de Bohéme, en tenant la balance de l'Allemagne ſuivant le plan de *Henri IV.* auquel ſe conformèrent depuis les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. La Cour avait conçu trop d'ombrage des Réformés de France, pour protéger les Proteſtants d'Allemagne. Elle craignait que les Huguenots fiſſent en France ce que les Proteſtants faiſaient dans l'Empire. Mais ſi le Gouvernement avait été ferme & puiſſant comme ſous *Henri IV.* dans les derniéres années de *Richelieu* & ſous *Louis XIV.*, il eût aidé les Proteſtants d'Allemagne, & contenu ceux de France. Le Miniſtère de *Luines* n'avait pas ces grandes vuës ; & quand même il eût pû les concevoir, il n'aurait pû les remplir ; il eût falu une autorité reſpectée, des finances en bon ordre, de grandes armées, & tout cela manquait.

Les diviſions de la Cour ſous un Roi qui voulait être Maître, & qui ſe donnait toûjours un maître, répandaient l'eſprit de ſédition dans toutes les Villes. Il était impoſſible que ce feu ne ſe communiquât pas tôt ou tard aux Réformés de France. C'était ce que la Cour craignait ; & ſa faibleſſe avait produit cette crainte ; elle ſentait qu'on déſobéirait quand elle commanderait, & cependant elle voulut commander.

Louis XIII. réuniſſait alors le Béarn à la Couronne par un Edit ſolemnel ; cet Edit reſtituait aux Catholiques les égliſes dont les Huguenots s'étaient emparés avant le régne de *Hen-* 1620.

Henri IV. & que ce Monarque leur avait conſervées. Le parti s'aſſemble à la Rochelle, au mépris de la défenſe du Roi. L'amour de la liberté ſi naturel aux hommes flatait alors les Réformés d'idées républicaines; ils avaient devant les yeux l'exemple des Proteſtants d'Allemagne qui les échauffait. Les Provinces où ils étaient répandus en France étaient diviſées par eux en huit Cercles : chaque Cercle avait un Général comme en Allemagne : & ces Généraux étaient un Maréchal de *Bouillon*, un Duc de *Soubiſe*, un Duc de *la Trimouille*, un *Chatillon* petit-fils de l'Amiral *Coligni*, enfin le Maréchal de *Leſdiguières*. Le Commandant Général qu'ils devaient choiſir en cas de guerre devait avoir un ſceau où étaient gravés ces mots, *Pour Chriſt & pour le Roi*, c'eſt-à-dire contre le Roi. La Rochelle était regardée comme la Capitale de cette République, qui pouvait former un Etat dans l'Etat.

Les Réformés dès-lors ſe préparèrent à la guerre. On voit qu'ils étaient aſſez puiſſants, puiſqu'ils offrirent la place de Général au Maréchal de *Leſdiguières*, avec cent-mille écus par mois. *Leſdiguières* qui voulait être Connétable de France, aima mieux les combattre que les commander, & quitta même bientôt après leur Religion : mais il fut trompé d'abord dans ſes eſpérances à la Cour. Le Duc de *Luines*, qui
1621. ne s'était jamais ſervi d'aucune épée, prit pour lui celle de Connétable ; & *Leſdiguières* trop engagé fut obligé de ſervir ſous *Luines* contre les Réformés, dont il avait été l'apui juſqu'alors.

Il

Il falut que la Cour négociât avec tous les Chefs du parti pour les contenir, & avec tous les Gouverneurs de Province pour fournir des troupes. *Louis XIII.* marche vers la Loire en Poitou, en Béarn, dans les Provinces méridionales; le Prince de *Condé* eſt à la tête d'un corps de troupes; le Connétable de *Luines* commande l'armée Royale.

On renouvella une ancienne formalité aujourdhui entiérement abolie. Lorſqu'on avançait vers une ville où commandait un homme ſuſpect, un Héraut d'armes ſe préſentait aux portes; le Commandant l'écoutait chapeau bas: & le Héraut criait, *A toi, Iſaac*, ou *Jacob* tel; *le Roi ton Souverain Seigneur & le mien, te commande de lui ouvrir & de le recevoir comme tu le dois, lui & ſon armée; à faute de quoi je te déclare criminel de Léze-Majeſté au premier chef, & roturier, toi & ta poſterité: tes biens ſeront confiſqués, tes maiſons raſées, & celles de tes aſſiſtants.*

Preſque toutes les villes ouvrirent leurs portes au Roi, excepté St. Jean d'Angeli dont il démolit les remparts, & la petite ville de Clérac qui ſe rendit à diſcrétion. La Cour enflée 1621.
de ce ſuccès fit pendre le Conſul de Clérac & quatre Paſteurs.

Cette exécution irrita les Huguenots au lieu de les intimider. Preſſés de tous côtés, abandonnés par le Maréchal de *Leſdiguières* & par le Maréchal de *Bouillon*, ils élurent pour leur Général le célèbre Duc *Benjamin de Rohan*, qu'on regardait comme un des plus grands Capitaines

pitaines de ſon ſiécle, comparable aux Princes d'Orange, capable comme eux de fonder une République, plus zélé qu'eux encor pour ſa Religion, ou du moins paraiſſant l'être; homme vigilant, infatigable, ne ſe permettant aucun des plaiſirs qui détournent des affaires, & fait pour être Chef de parti; poſte toujours gliſſant, où l'on a également à craindre ſes ennemis & ſes amis. Ce titre, ce rang, ces qualités de Chef de parti, étaient depuis longtems dans preſque toûte l'Europe l'objet & l'étude des ambitieux. Les *Guelphes* & les *Gibelins* avaient commencé en Italie. Les *Guiſes* & les *Coligni* établirent depuis en France une eſpèce d'école de cette politique, qui ſe perpétua juſqu'à la minorité de *Louis XIV.*

Louis XIII. était réduit à aſſiéger ſes propres villes. On crut réuſſir devant Montauban comme devant Clérac; mais le Connétable de *Lui-*
1621. *nes* y perdit preſque toute l'armée du Roi ſous les yeux de ſon Maître.

*Montauban était une de ces Villes qui ne ſoutiendraient pas aujourdhui un ſiége de quatre jours; ville ſi mal inveſtie, que le Duc de *Rohan* jetta deux fois du ſecours dans la place à travers des lignes des aſſiégeants. Le Marquis *de la Force*, qui commandait dans la place, ſe défendit mieux qu'il ne fut attaqué. C'était ce même *Jacques Nompar de la Force*, ſi ſinguliérement ſauvé de la mort dans ſon enfance aux maſſacres de la *St. Barthelemy*, & que *Louis XIII.* fit depuis Maréchal de France. Les citoyens de Montauban, à qui l'exemple de Clérac inſpirait

ſpirait un courage déſeſpéré, voulaient s'enſevelir ſous les ruines de la ville plutôt que de ſe rendre.

Le Connétable ne pouvant réuſſir par les armes temporelles, employa les ſpirituelles. Il fit venir un Carme Eſpagnol, qui avait, dit-on, aidé par ſes miracles l'armée Catholique des Impériaux à gagner la bataille de Prague contre les Proteſtans. Le Carme nommé *Dominique* vint au camp; il bénit l'armée, diſtribua des *Agnus*, & dit au Roi, *Vous ferez tirer quatre-cent coups de canon; & au quatre-centiéme Montauban capitulera.* Il ſe pouvait faire que quatre-cent coups de canon bien dirigés produiſiſſent cet effet: *Louis* les fit tirer: Montauban ne capitula point, & il fut obligé de lever le ſiége.

Cet affront rendit le Roi moins reſpectable aux Catholiques, & moins terrible aux Huguenots. Le Connétable fut odieux à tout le monde. Il mena le Roi ſe venger de la diſgrace de Montauban ſur une petite ville de Guienne nommée Monheur: une fiévre y termina ſa vie. Toute eſpèce de brigandage était alors ſi ordinaire, qu'il vit en mourant piller tous ſes meubles, ſon équipage, ſon argent par ſes domeſtiques & par ſes ſoldats, & qu'il reſta à peine un drap pour enſevelir l'homme le plus puiſſant du Royaume, qui d'une main avait tenu l'épée de Connétable, & de l'autre les ſceaux de France: il mourut haï du peuple & de ſon Maître. Dec. 1621.

Louis XIII. était malheureuſement engagé dans la guerre contre une partie de ſes ſujets.

Le Duc de *Luines* avait voulu cette guerre pour tenir ſon Maître dans quelque embarras, & pour être Connétable. *Louis XIII.* s'était accoûtumé à croire cette guerre indiſpenſable. On doit tranſmettre à la poſtérité les remontrances que *Dupleſſis-Mornay* lui fit à l'âge de près de quatre-vingt ans. Il lui écrivait ainſi, après avoir épuiſé les raiſons les plus ſpécieuſes: *Faire la guerre à ſes ſujets, c'eſt témoigner de la faibleſſe. L'autorité conſiſte dans l'obéiſſance paiſible du peuple; elle s'établit par la prudence & par la juſtice de celui qui gouverne. La force des armes ne ſe doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu Roi aurait bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la Politique, ces nouveaux Miniſtres d'Etat, qui ſemblables aux Chirurgiens ignorants, n'auraient point eu d'autres remèdes à propoſer que le fer & le feu, & qui ſeraient venus lui conſeiller de ſe couper un bras malade, avec celui qui eſt en bon état.*

Ces raiſons ne perſuadèrent point la Cour. Le bras malade donnait trop de convulſions au corps: & *Louis XIII.* n'ayant pas cette force d'eſprit de ſon pére, qui retenait les Proteſtants dans le devoir, crut pouvoir ne les réduire que par la force des armes. Il marcha donc encor contre eux dans les Provinces au-delà de la Loire, à la tête d'une petite armée d'environ treize à quatorze mille hommes. Quelques autres corps de troupes étaient répandus dans ces Provinces. Le dérangement des finances ne permettait pas des armées plus conſi-

conſidérables; & les Huguenots ne pouvaient en oppoſer de plus fortes.

Soubiſe frére du Duc de *Rohan* ſe retranche avec huit-mille hommes dans l'Iſle de Ries, ſéparée du bas Poitou par un petit bras de mer. Le Roi y paſſe à la tête de ſon armée à la faveur du reflux, défait entiérement les ennemis, & force *Soubiſe* à ſe retirer en Angle- 1622.
terre. On ne pouvait montrer plus d'intrépidité, ni remporter une victoire plus complette. Ce Prince n'avait guère d'autre faibleſſe que celle d'être gouverné; dans ſa maiſon, dans ſon Etat, dans ſes affaires, dans ſes moindres occupations, cette faibleſſe le rendit malheureux toute ſa vie. A l'égard de ſa victoire, elle ne ſervit qu'à faire trouver aux Chefs Calviniſtes de nouvelles reſſources.

On négociait encor plus qu'on ne ſe battait, ainſi que du tems de la Ligue, & dans toutes les guerres civiles. Plus d'un Seigneur rebelle condamné par un Parlement au dernier ſuplice obtenait des récompenſes & des honneurs, tandis qu'on l'exécutait en effigie. C'eſt ce qui arriva au Marquis *de la Force*, qui avait chaſſé l'armée Royale devant Montauban, & qui tenait encor la campagne contre le Roi. Il eut deux-cent-mille écus, & le bâton de Maréchal de France. Les plus grands ſervices n'euſſent pas été mieux payés que ſa ſoumiſſion ne fut achetée. *Chatillon*, ce petit-fils de l'Amiral *Coligni*, vendit au Roi la Ville d'Aiguemortes, & fut auſſi Maréchal. Pluſieurs firent acheter ainſi leur obéiſſance : le ſeul *Leſdiguières*

vendit ſa Religion. Fortifié alors dans le Dauphiné, & y faiſant encor profeſſion du Calviniſme, il ſe laiſſait ouvertement ſolliciter par les Huguenots de revenir à leur parti, & laiſſait craindre au Roi qu'il ne rentrât dans la faction.

On propoſa dans le Conſeil de le tuer, ou de
1622. le faire Connétable: le Roi prit ce dernier parti, & alors *Leſdiguières* devint en un inſtant Catholique: il falait l'être pour être Connétable, & non pas pour être Maréchal de France: tel était l'uſage; l'épée de Connétable aurait pû être dans les mains d'un Huguenot, comme la Surintendance des finances y avait été ſi longtems. Mais il ne fallait pas que le Chef des armées & des Conſeils profeſſât la Religion des Calviniſtes en les combattant. Ce changement de Religion dans *Leſdiguières* aurait déshonoré tout particulier qui n'eût eu qu'un petit intérêt; mais les grands objets de l'ambition ne connaiſſent point la honte.

Louis XIII. était donc obligé d'acheter ſans ceſſe des ſerviteurs, & de négocier avec des rebelles. Il met le ſiége devant Montpellier, & craignant la même diſgrace que devant Montauban, il conſent à n'être reçu dans la ville qu'à condition qu'il confirmera l'Edit de Nantes & tous les priviléges. Il ſemble qu'en laiſſant d'abord aux autres villes Calviniſtes leurs priviléges, & en ſuivant les conſeils de *Du Pleſſis-Mornay*, il ſe ſerait épargné la guerre; & on voit que malgré ſa victoire de Ries il gagnait peu de choſe à la continuer.

Le

Le Duc de *Rohan* voyant que tout le monde négociait, traita auſſi. Ce fut lui-même qui obtint des habitans de Montpellier qu'ils recevraient le Roi dans leur ville. Il entama & il conclut à Privas la paix générale avec le 1622.
Connétable de *Leſdiguières*. Le Roi le paya comme les autres, & lui donna le Duché de Valois en engagement.

Tout reſta dans les mêmes termes où l'on était avant la priſe d'armes. Ainſi il en coûta beaucoup au Roi & au Royaume pour ne rien gagner. Il y eut dans le cours de la guerre quelques malheureux citoyens de pendus, & les Chefs rebelles eurent des récompenſes.

Le Conſeil de *Louis XIII.* pendant cette guerre civile avait été auſſi agité que la France. Le Prince de *Condé* accompagnait le Roi, & voulait conduire l'armée & l'État. Les Miniſtres étaient partagés; ils n'avaient preſſé le Roi de donner l'épée de Connétable à *Leſdiguières* que pour diminuer l'autorité du Prince de *Condé*. Ce Prince laſſé de combattre dans le cabinet, alla à Rome dès que la paix fut faite, pour obtenir que les Bénéfices qu'il poſſédait, fuſſent héréditaires dans ſa Maiſon. Il pouvait les faire paſſer à ſes enfans, ſans le Bref qu'il demanda & qu'il n'eut point. A peine pût-il obtenir qu'on lui donnât à Rome le tître d'Alteſſe; & tous les Cardinaux Prêtres prirent ſans difficulté la main ſur lui. Ce fut là tout le fruit de ſon voyage à Rome.

La Cour délivrée du fardeau d'une guerre civile ruïneuſe & infructueuſe, fut en proïe

à de nouvelles intrigues. Les Miniſtres étaient tous ennemis déclarés les uns des autres; & le Roi ſe défiait d'eux tous.

Il parut bien, après la mort du Connétable de *Luines*, que c'était lui plutôt que le Roi qui avait perſécuté la Reine Mére. Elle fut à la tête du Conſeil dès que le Favori eut expiré. Cette Princeſſe, pour mieux affermir ſon autorité renaiſſante, voulait faire entrer dans le Conſeil le Cardinal de *Richelieu*, ſon Favori, ſon Surintendant, & qui lui devait la pourpre. Elle comptait gouverner par lui, & ne ceſſait de preſſer le Roi de l'admettre dans le Miniſtère. Preſque tous les Mémoires de ce tems-là font connaître la répugnance du Roi. Il traitait de fourbe celui en qui il mit depuis toute ſa confiance. Il lui reprochait juſqu'à ſes mœurs.

Ce Prince dévot, ſcrupuleux, & ſoupçonneux, avait plus que de l'averſion pour les galanteries du Cardinal: elles étaient éclatantes, & même accompagnées de ridicule. Il s'habillait en Cavalier, & après avoir écrit ſur la Théologie, il faiſait l'amour en plumet. Les Mémoires de *Retz* confirment qu'il mêlait encor de la pédanterie à ce ridicule. Vous n'avez pas beſoin de ce témoignage du Cardinal de *Retz*, puiſque vous avez vu les théſes d'amour que *Richelieu* fit ſoutenir chez ſa niéce dans la forme des théſes de Théologie qu'on ſoutient ſur les bancs de Sorbonne. Les Mémoires du tems diſent encor qu'il porta l'audace de ſes deſirs, ou vrais ou affectés, juſqu'à la Reine régnante *Anne d'Autriche*, & qu'il en eſſuya des railleries qu'il ne

ne pardonna jamais. Je vous remets ſous les yeux ces anecdotes qui ont influé ſur les grands événements. Premiérement elles ſont voir que dans ce Cardinal ſi célèbre, le ridicule de l'homme galant n'ôta rien à la grandeur de l'homme d'Etat, & que les petiteſſes de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïſme de la vie publique. En ſecond lieu elles ſont une eſpèce de démonſtration parmi bien d'autres, que le Teſtament politique qu'on a publié ſous ſon nom ne peut avoir été fabriqué par lui. Il n'était pas poſſible que le Cardinal de *Richelieu*, trop connu de *Louis XIII.* par ſes intrigues galantes, & que l'amant public de *Marion Delorme* eût eu le front de recommander la chaſteté au chaſte *Louis XIII.* âgé de quarante ans & accablé de maladies.

La répugnance du Roi était ſi forte, qu'il falut encor que la Reine gagnât le Surintendant *la Vieuville*, qui était alors le Miniſtre le plus accrédité, & qui craignait encor plus que *Louis XIII.* le Cardinal de *Richelieu*. Il eut donc enfin part au Miniſtère malgré le Roi & malgré les Miniſtres : mais il n'eut ni la premiére place que le Cardinal de *la Rochefoucault* occupait, ni le premier crédit que *la Vieuville* conſerva quelque tems encore ; point de département, point de ſupériorité ſur les autres : *il ſe bornait*, dit la Reine *Marie de Médicis* dans une lettre au Roi ſon fils, *à entrer quelquefois au Conſeil.* C'eſt ainſi que ſe paſſèrent les premiers mois de ſon introduction dans le Miniſtère. 29. Avril 1624.

Je ſai encor une fois combien toutes ces petites

tites particularités ſont indignes par elles-mêmes d'arrêter vos regards; elles doivent être anéanties ſous les grands événemens; mais ici elles ſont néceſſaires pour détruire ce préjugé qui a ſubſiſté ſi longtems dans le public, que le Cardinal *de Richelieu* fut premier Miniſtre & Maître abſolu dès qu'il fut dans le Conſeil. C'eſt ce préjugé qui fait dire à l'impoſteur Auteur du Teſtament politique: *Lorſque Votre Majeſté réſolut de me donner en même tems l'entrée de ſes Conſeils & grande part dans ſa confiance, je lui promis d'employer mes ſoins pour rabaiſſer l'orgueil des Grands, ruiner les Huguenots, & relever ſon nom dans les Nations étrangères.*

Il eſt manifeſte que le Cardinal *de Richelieu* n'a pu parler ainſi, puiſqu'il n'eut point d'abord la confiance du Roi. Je n'inſiſte pas ſur l'imprudence d'un Miniſtre qui aurait débuté par dire à ſon Maître: *Je relèverai votre nom*, & par lui faire ſentir que ce nom était avili. Je n'entre point ici dans la multitude des raiſons invincibles qui prouvent que le *Teſtament politique* attribué au Cardinal *de Richelieu* n'eſt, & ne peut être de lui; & je reviens à ſon Miniſtère.

Ce qu'on a dit depuis à l'occaſion de ſon Mauſolée élevé dans la Sorbonne, *magnum diſputandi argumentum*, eſt le vrai caractère de ſon génie & de ſes actions. Il eſt très-difficile de connaître un homme dont ſes flatteurs ont dit tant de bien & ſes ennemis tant de mal. Il eut à combattre la Maiſon d'Autriche, les Calviniſtes,

tes, les Grands du Royaume, la Reine Mére ſa bienfaitrice, le frére du Roi, la Reine régnante à laquelle il oſa tenter de plaire, enfin le Roi lui-même, auquel il fut toujours néceſſaire & ſouvent odieux. Il était impoſſible qu'on ne cherchât pas à le décrier par des libelles ; il y faiſait répondre par des panégiriques. Il ne faut croire ni les uns ni les autres, mais ſe repréſenter les faits.

Pour être ſûr des faits autant qu'on le peut, on doit diſcerner les livres. Que penſer, par exemple. de l'Ecrivain de la vie du Pére *Joſeph*, qui rapporte une lettre du Cardinal à ce fameux Capucin, écrite, dit-il, immédiatement après ſon entrée dans le Conſeil? „ Comme vous „ êtes le principal agent dont DIEU s'eſt ſervi „ pour me conduire dans tous les honneurs „ où je me vois élevé, je me ſens obligé de „ vous aprendre qu'il a plû au Roi de me don- „ ner la Charge de ſon Premier Miniſtre à la „ priére de la Reine.

Le Cardinal n'eut les Patentes de Premier Miniſtre qu'en 1629. & le Capucin *Joſeph* ne l'avait conduit ni aux honneurs ni *dans les honneurs.*

Les livres ne ſont que trop pleins de ſuppoſitions pareilles ; & ce n'eſt pas un petit travail de démêler le vrai d'avec le faux. Faiſons nous ici un précis du Miniſtère orageux du Cardinal *de Richelieu*, ou plutôt de ſon régne.

CHA-

CHAP. CENT-QUARANTE-CINQUIEME.

DU MINISTERE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

LE Surintendant *La Vieuville*, qui avait prêté la main au Cardinal *de Richelieu* pour monter au Miniſtère, en fut écraſé le premier au bout de ſix mois. On l'accuſa ſecrétement des malverſations dont on peut toujours charger un Surintendant.

La Vieuville devait ſa grandeur au Chancellier *de Silleri*, & l'avait fait diſgracier. Il eſt ruïné à ſon tour par celui qui lui devait ſa place. Ces viciſſitudes ſi communes dans toutes les Cours, l'étaient encor plus dans celle de *Louis XIII.* que dans aucune autre. Ce Miniſtre eſt mis en priſon au Château d'Amboiſe. Il avait commencé la négociation du mariage entre la ſœur de *Louis XIII. Henriette*, & *Charles* Prince de Galles, qui fut bientôt après Roi de la Grande-Bretagne: Le Cardinal finit le Traité malgré les Cours de Rome & de Madrid.

Il favoriſe ſous main les Proteſtans d'Allemagne, & il n'en eſt pas moins dans le deſſein d'accabler ceux de France.

Avant ſon Miniſtère, on négociait vainement avec

avec tous les Princes d'Italie, pour empêcher la Maiſon d'Autriche ſi puiſſante alors, de demeurer Maîtreſſe de la Valteline.

Cette petite Province alors Catholique apartenait aux Ligues-Griſes qui ſont Reformées. Les Eſpagnols voulaient joindre ces Vallées au Milanais. Le Duc de Savoie & Veniſe de concert avec la France s'oppoſaient à tout agrandiſſement de la Maiſon d'Autriche en Italie. Le Pape *Urbain VIII.* avait enfin obtenu qu'on ſéqueſtrât cette Province entre ſes mains, & ne déſeſpérait pas de la garder.

Monſieur *de Marquemont* écrit à *Richelieu* une longue dépêche, dans laquelle il étale toutes les difficultés de cette affaire. Celui-ci répond par cette fameuſe lettre: *Le Roi a changé de Conſeil, & le Miniſtère de maxime: on enverra une armée dans la Valteline, qui rendra le Pape moins incertain & les Eſpagnols plus traitables.* Auſſi-tôt le Marquis de *Cœuvres* entre dans la Valteline avec une armée. On ne reſpecte point les drapeaux du Pape, & on affranchit ce pays de l'invaſion Autrichienne. C'eſt-là le premier événement qui rend à la France ſa conſidération chez les étrangers.

L'argent manquait ſous les précédents Miniſtères, & on en trouve aſſez pour prêter aux Hollandais trois-millions deux-cent-mille livres, afin qu'ils ſoient en état de ſoutenir la guerre contre la branche d'Autriche Eſpagnole leur ancienne Souveraine. On fournit de l'argent à ce fameux Chef *Mansfelt*, qui ſoutenait preſque ſeul alors la cauſe de la Maiſon Palatine

tine & des Proteſtants contre la Maiſon Impériale.

Il fallait bien s'attendre en armant ainſi les Proteſtans étrangers, que le Miniſtère Eſpagnol exciterait ceux de France, & qu'il leur rendrait (comme diſait *Mirabel* Ambaſſadeur d'Eſpagne) l'argent donné aux Hollandais. Les Huguenots, en effet, animés & payés par l'Eſpagne, recommencent la guerre civile en France. C'eſt depuis *Charles-Quint* & *François I.* que dure cette politique entre les Princes Catholiques, d'armer les Proteſtans chez autrui, & de les pourſuivre chez ſoi. Pendant cette nouvelle guerre contre le Duc *de Rohan* & ſon parti, le Cardinal négocie encor avec les Puiſſances qu'il a outragées; & ni l'Empereur *Ferdinand II.* ni *Philippe IV.* Roi d'Eſpagne, n'attaquent la France.

La Rochelle commençait à devenir une Puiſſance. Elle avait alors preſqu'autant de vaiſſeaux que le Roi. Elle voulait imiter la Hollande, & aurait pû y parvenir, ſi elle avait trouvé parmi les Peuples de ſa Religion, des Alliés qui la ſecouruſſent. Mais le Cardinal *de Richelieu* ſut d'abord armer contre elle ces mêmes Hollandais, qui par les intérêts de leur ſecte devaient prendre parti pour elle, & juſqu'aux Anglais, qui par l'intérêt d'Etat ſemblaient encor plus la devoir défendre. Ce qu'on avait donné d'argent aux Provinces-Unies, & ce qu'on devait leur donner encore, les engagea à fournir une flotte contre ceux qu'elles appellaient leurs fréres; de ſorte que le Roi Catholique

tholique ſecourait les Calviniſtes de ſon argent; & les Hollandais Calviniſtes combattaient pour la Religion Catholique; tandis que le Cardi- 1625.
nal *de Richelieu* chaſſait les troupes du Pape de la Valteline en faveur des Griſons Huguenots.

C'eſt un ſujet de ſurpriſe que *Soubiſe* à la tête de la flotte Rochelloiſe oſât attaquer la flotte Hollandaiſe auprès de l'Iſle de Ré, & qu'il remportât l'avantage ſur ceux qui paſſaient alors pour 1625.
les meilleurs marins du monde. Ce ſuccès en d'autre tems aurait fait de la Rochelle une République affermie & puiſſante.

Louis XIII. alors avait un Amiral & point de flotte. Le Cardinal en commençant ſon Miniſtère avait trouvé dans le Royaume tout à réparer ou à faire; & il n'avait pu dans l'eſpace d'une année établir une Marine. A peine dix ou douze petits vaiſſeaux de guerre pouvaient être armés. Le Duc *de Montmorenci* alors Amiral, celui-là même qui finit depuis ſa vie ſi tragiquement, fut obligé de monter ſur le vaiſſeau Amiral des Provinces-Unies; & ce ne fut qu'avec des vaiſſeaux Hollandais & Anglais qu'il battit la flotte de la Rochelle.

Cette victoire même montrait qu'il falait ſe rendre puiſſant ſur mer & ſur terre, quand on avait le parti Calviniſte à ſoumettre en France, & la puiſſance Autrichienne à miner dans l'Europe. Le Miniſtre accorda donc la paix aux Huguenots, pour avoir le tems de s'affermir. 1626.

Le Cardinal *de Richelieu* avait dans la Cour de plus grands ennemis à combattre. Aucun Prin-

Prince du Sang ne l'aimait. *Gaſton* frére de *Louis XIII.* le déteſtait. *Marie de Médicis* commençait à voir ſon ouvrage d'un œil jaloux. Preſque tous les Grands cabalaient.

Il ôte la place d'Amiral au Duc *de Montmo-*
1626. *renci*, pour ſe la donner bientôt à lui-même ſous un autre nom, & par là il ſe fait un ennemi irréconciliable. Deux fils de *Henri IV. Céſar de Vendôme*, & le grand Prieur, veulent ſe ſoutenir contre lui, & il les fait enfermer à Vincennes. Le Maréchal *Ornano*, & *Tallerand Chalais* animent contre lui *Gaſton*. Il les fait accuſer de vouloir attenter contre le Roi même. Il envelope dans l'accuſation le Comte *de Soiſſons*, *Gaſton* frére du Roi, & la Reine régnante.

On dépoſe, tantôt que le deſſein des Conjurés a été de tuer le Roi, tantôt qu'on a formé le deſſein de le déclarer impuiſſant, de l'enfermer dans un Cloître, & de donner ſa femme à *Gaſton* ſon frére. Ces deux accuſations ſe contrediſaient, & ni l'une ni l'autre n'étaient vraiſemblables. Le véritable crime était de s'être unis contre le Miniſtre, & d'avoir parlé même d'attenter à ſa vie. Des Commiſſaires ju-
1626. gent *Chalais* à mort; il eſt exécuté à Nantes. Le Maréchal *Ornano* meurt à Vincennes; le Comte *de Soiſſons* fuit en Italie; la Ducheſſe *de Chevreuſe* courtiſée auparavant par le Cardinal, & maintenant accuſée d'avoir cabalé contre lui, prête d'être arrêtée, pourſuivie par ſes Gardes, échape à peine, & paſſe en Angleterre. Le frére du Roi eſt maltraité & obſervé. *Anne d'Autri-*

che

che eſt mandée au Conſeil; on lui défend de parler à aucun homme chez elle qu'en préſence du Roi ſon mari; & on la force de ſigner qu'elle eſt coupable.

Les ſoupçons, la crainte, la déſolation étaient dans la famille Royale, & dans toute la Cour. *Louis XIII.* n'était pas l'homme de ſon Royaume le moins malheureux; réduit à craindre ſa femme & ſon frére, embarraſſé devant ſa mére qu'il avait autrefois ſi mal-traitée, & qui en laiſſait toujours échaper quelque ſouvenir; plus embarraſſé encor devant le Cardinal, dont il commençait à ſentir le joug. La criſe des affaires étrangères était encor pour lui un nouveau ſujet de peine; le Cardinal *de Richelieu* le liait à lui par la crainte & par les embarras, par la néceſſité de réprimer les complots de la Cour, & de ne pas perdre ſon crédit chez les Nations.

Trois Miniſtres également puiſſants faiſaient alors preſque tout le deſtin de l'Europe, *Olivarès* en Eſpagne, *Bukingham* en Angleterre, *Richelieu* en France. Tous trois ſe haïſſaient réciproquement, & tous trois négociaient toûjours à la fois les uns contre les autres. Le Cardinal *de Richelieu* ſe brouillait avec le Duc de *Bukingham*, dans le tems même que l'Angleterre lui fourniſſait des vaiſſeaux contre la Rochelle, & il ſe liguait avec le Comte Duc *Olivarès*, lorſqu'il venait d'enlever la Valteline au Roi d'Eſpagne.

De ces trois Miniſtres le Duc de *Bukingham* paſſait pour être le moins Miniſtre; il brillait com-

comme un Favori & un Grand Seigneur, libre, franc & audacieux, non comme un homme d'Etat; ne gouvernant pas le Roi *Charles I.* par l'intrigue, mais par l'aſcendant qu'il avait eu ſur le pére & qu'il avait conſervé ſur le fils. C'était l'homme le plus beau de ſon tems, le plus fier, & le plus généreux. Il penſait que ni les femmes ne devaient réſiſter aux charmes de ſa figure, ni les hommes à la ſupériorité de ſon caractère. Enivré de ce double amour propre, il avait conduit le Roi *Charles* encor Prince de Galles en Eſpagne, pour lui faire épouſer une Infante, & pour briller dans cette Cour. C'eſt-là que joignant la galanterie Eſpagnole à l'audace de ſes entrepriſes, il attaqua la femme du Premier Miniſtre *Olivarès*, & fit manquer par cette indiſcrétion le mariage du Prince. Etant depuis venu en France en 1625. pour conduire la Princeſſe *Henriette* qu'il avait obtenue pour *Charles I.* il fut encor ſur le point de faire échouer l'affaire par une indiſcrétion plus hardie. Cet Anglais fit à la Reine *Anne d'Autriche* une déclaration, & ne ſe cacha pas de l'aimer, ne pouvant eſpérer dans cette avanture que le vain honneur d'avoir oſé s'expliquer. La Reine élevée dans les idées d'une galanterie permiſe alors en Eſpagne, ne regarda les témérités du Duc de *Bukingham* que comme un hommage à ſa beauté qui ne pouvait offenſer ſa vertu.

L'éclat du Duc de *Bukingham* déplut à la Cour de France, ſans lui donner de ridicule, parce que l'audace & la grandeur n'en ſont pas

pas ſuſceptibles. Il mena *Henriette* à Londres, & y rapporta dans ſon cœur ſa paſſion pour la Reine, augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette même vanité le porta à tenter un ſecond voyage à la Cour de France: le prétexte était de faire un Traité contre le Duc *Olivarès*, comme le Cardinal en avait fait un avec *Olivarès* contre lui. La véritable raiſon qu'il laiſſait aſſez voir, était de ſe raprocher de la Reine: non ſeulement on lui en refuſa la permiſſion, mais le Roi chaſſa d'auprès de ſa femme pluſieurs domeſtiques accuſés d'avoir favoriſé la témérité du Duc de *Bukingham*. Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France, uniquement parce qu'on lui refuſa d'y venir parler de ſon amour. Une telle avanture ſemblait être du tems des *Amadis*. Les affaires du monde ſont tellement mêlées, tellement enchainées, que les amours romaneſques du Duc de *Bukingham* produiſirent une guerre de Religion, & la priſe de la Rochelle. 1627.

Un Chef de parti profite de toutes les circonſtances. Le Duc de *Rohan*, auſſi profond dans ſes deſſeins que *Bukingham* était vain dans les ſiens, obtient du dépit de l'Anglais l'armement d'une flotte de cent vaiſſeaux de tranſport. La Rochelle & tout le parti étaient tranquilles; il les anime, & engage les Rochellois à recevoir la flotte Anglaiſe, non pas dans la Ville même, mais dans l'Iſle de Rhé. Le Duc de *Bukingham* deſcend dans l'Iſle avec environ ſept mille hommes. Il n'y avait qu'un petit Fort à prendre pour ſe rendre maître de l'Iſle, & pour ſéparer

à jamais la Rochelle de la France. Le parti Calviniſte devenait alors indomtable. Le Royaume était diviſé, & tous les projets du Cardinal *de Richelieu* évanouïs, ſi le Duc de *Bukingham* avait été auſſi grand-homme de guerre, ou du moins auſſi heureux, qu'il était audacieux.

Le Marquis, depuis Maréchal de *Thoiras*, fauJuill. va la gloire de la France en conſervant l'Iſle 1627. de Rhé avec peu de troupes, contre les Anglais très ſupérieurs. *Louis XIII.* a le tems d'envoyer une armée devant la Rochelle. Son frére *Gaſton* la commande d'abord. Le Roi y vient bientôt avec le Cardinal. *Bukingham* eſt forcé de ramener en Angleterre ſes troupes diminuées de moitié, ſans même avoir jetté du ſecours dans la Rochelle, & n'ayant paru que pour en hâter la ruïne. Le Duc de *Rohan* était abſent de cette Ville, qu'il avait armée & expoſée. Il ſoutenait la guerre dans le Languedoc contre le Prince de *Condé* & le Duc de *Montmorenci*.

Tous trois combattaient pour eux-mêmes; le Duc de *Rohan* pour être toujours Chef de parti, le Prince de *Condé*, à la tête des troupes Royales, pour regagner à la Cour ſon crédit perdu; le Duc de *Montmorenci* à la tête des troupes levées par lui-même & de ſa ſeule autorité, pour devenir le Maître dans le Languedoc dont il était Gouverneur, & pour rendre ſa fortune indépendante, à l'exemple de *Leſdiguiéres*. La Rochelle n'a donc qu'elle ſeule pour ſe ſoutenir. Les citoyens animés par la Religion & par la liberté, ces deux puiſſants motifs des Peuples, élurent un Maire nommé *Gui-*

Guiton, encor plus déterminé qu'eux. Celui-ci avant d'accepter une place qui lui donnait la Magiſtrature & le Commandement des armes, prend un poignard, & le tenant à la main: *Je n'accepte*, dit-il, *l'emploi de votre Maire qu'à condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui parlera de ſe rendre; & qu'on s'en ſerve contre moi, ſi jamais je ſonge à capituler.*

Pendant que la Rochelle ſe prépare ainſi à une réſiſtance invincible, le Cardinal de *Richelieu* employa toutes les reſſources pour la ſoumettre; vaiſſeaux bâtis à la hâte, troupes de renfort, artillerie, enfin juſqu'au ſecours de l'Eſpagne, profitant avec célérité de la haine du Duc *Olivarès* contre le Duc de *Bukingham*, faiſant valoir les intérêts de la Religion, promettant tout, & obtenant des vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochellois l'eſpérance d'un nouveau ſecours d'Angleterre. Le Comte Duc envoye *Fréderic* de Tolède avec quarante vaiſſeaux devant le port de la Rochelle.

L'Amiral Eſpagnol arrive. Croirait-on que le cérémonial rendit ce ſecours inutile, & que *Louis XIII.* pour n'avoir pas voulu accorder à l'Amiral de ſe couvrir en ſa préſence, vit la flotte Eſpagnole retourner dans ſes ports? Soit que cette petiteſſe décidât d'une affaire ſi importante, comme il n'arrive que trop ſouvent, ſoit qu'alors de nouveaux différens au ſujet de la ſucceſſion de Mantoue aigriſſent la Cour Eſpagnole, ſa flotte parut & s'en retourna. 1628. 1629.

Le Duc de *Bukingham* prépare un nouvel

armement pour ſauver la ville. Il pouvait en très-peu de tems rendre tous les efforts du Roi de France inutiles. La Cour a toujours été perſuadée que le Cardinal *de Richelieu* pour parer ce coup ſe ſervit de l'amour même de *Bukingham* pour *Anne d'Autriche*, & qu'on exigea de la Reine qu'elle écrivît au Duc. Elle le pria, dit-on, de différer au moins l'embarquement, & on aſſûre que la faibleſſe de *Bukingham* l'emporta ſur ſon honneur & ſur ſa gloire.

Cette anecdote peut être fauſſe; mais elle a acquis tant de crédit, qu'on ne peut s'empêcher de la raporter: elle ne dément ni le caractère de *Bukingham*, ni l'eſprit de la Cour; & en effet on ne peut comprendre comment le Duc de *Bukingham* ſe borne à faire partir ſeulement quelques vaiſſeaux, qui ſe montrent inutilement, & qui reviennent dans les ports d'Angleterre.

Il n'eſt pas moins étonnant que le Cardinal ait ſeul commandé au ſiége, tandis que le Roi était retourné à Paris. Il avait des Patentes de Général. Ce fut ſon coup d'eſſai. Il montra que la réſolution & le génie ſuppléent à tout; auſſi exact à mettre la diſcipline dans les troupes, qu'apliqué dans Paris à établir l'ordre, & l'un eſt l'autre étant également difficiles. On ne pouvait réduire la Rochelle, tant que ſon port ſerait ouvert aux flottes Anglaiſes; il falait le fermer & domter la mer. *Pompée Targon*, Ingénieur Italien, avait dans la guerre civile précédente imaginé de conſtruire une eſtacade

tacade dans le tems que *Louïs XIII.* voulait aſſiéger cette ville, & que la paix fut conclue. Le Cardinal *de Richelieu* ſuit cette vüe: la mer renverſe l'ouvrage: il n'en eſt pas moins ferme à le faire recommencer. Il commanda une digue dans la mer d'environ quatre-mille ſept-cent pieds de long; les vents la détruiſent. Il ne ſe rebuta pas, & ayant à la main ſon *Quinte-Curce*, & la deſcription de la digue d'*Alexandre* devant Tyr, il recommence encor la digue. Deux Français, *Meteſau* & *Tiriau*, mettent la digue en état de réſiſter aux vents & aux vagues.

Louis XIII. vient au ſiége, & y reſte depuis le mois de Mars 1628. juſqu'à ſa reddition. Souvent préſent aux attaques, & donnant l'exemple aux Officiers, il preſſe le grand ouvrage de la digue; mais il eſt toujours à craindre que bientôt une nouvelle flotte Anglaiſe ne vienne la renverſer. La fortune ſeconde en tout cette entrepriſe. Le Duc de *Bukingham* était prêt enfin de partir & de conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, lorſqu'un Irlandais fanatique l'aſſaſſina d'un coup de couteau, ſans que jamais on ait pu découvrir ſes inſtigateurs.

Mars 1628.

Sept. 1628.

Cependant la Rochelle ſans ſecours, ſans vivres, tenait par ſon ſeul courage. La mére & la ſœur du Duc de *Roban* ſouffrant comme les autres la plus dure diſette, encourageaient les citoyens. Des malheureux prêts à expirer de faim déploraient leur état devant le Maire *Guiton*, qui répondait; *Quand il ne reſtera plus*

qu'un ſeul homme, il faudra qu'il ferme les portes.

L'eſpérance renaît dans la ville à la vue de la flotte préparée par *Bukingham*, qui paraît enfin ſous le commandement de l'Amiral *Lindſey*. Elle ne peut percer la digue. Quarante piéces de canon établies ſur un fort de bois dans la mer, écartaient les vaiſſeaux. *Louis* ſe montrait ſur ce fort expoſé à toute l'artillerie de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles.

La famine vainquit enfin le courage des Rochelois, & après une année entiére d'un ſiége où ils ſe ſoutinrent par eux-mêmes, ils furent obligés de ſe rendre, malgré le poignard du Maire, qui reſtait toujours ſur la table de l'Hôtel-de-Ville, pour percer quiconque parlerait de capituler. On peut remarquer que ni *Louis XIII.* comme Roi, ni le Cardinal *de Richelieu* comme Miniſtre, ni les Maréchaux de France en qualité d'Officiers de la Couronne, ne ſignèrent la capitulation. Deux Maréchaux de Camp ſignèrent. La Rochelle ne perdit que ſes priviléges ; il n'en coûta la vie à perſonne. La Religion Catholique fut rétablie dans la ville & dans le pays, & on laiſſa aux habitans leur Calviniſme, la ſeule choſe qui leur reſta.

28. Octobre 1628.

Le Cardinal *de Richelieu* ne voulait pas laiſſer ſon ouvrage imparfait. On marchait vers les autres Provinces où les Réformés avaient tant de Places de ſureté, & où leur nombre les rendait encor puiſſants. Il falait abattre & déſarmer tout le parti, avant de pouvoir déployer en ſureté toutes ſes forces contre la Maiſon d'Autriche en Allemagne, en Italie,

en

en Flandre, & vers l'Eſpagne. Il importait que l'Etat fût uni & tranquille, pour troubler & diviſer les autres Etats.

Déja l'intérêt de donner à Mantoue un Duc dépendant de la France & non de l'Eſpagne, après la mort du dernier Souverain, appellait les armes de la France en Italie. *Guſtave Adolphe* voulait deſcendre déja en Allemagne, & il fallait l'apuyer.

Dans ces circonſtances épineuſes le Duc de *Rohan* ferme ſur les ruines de ſon parti, traite avec le Roi d'Eſpagne, qui lui promet des ſecours, après en avoir donné contre lui un an auparavant. *Philippe IV.* ayant conſulté ſon Conſeil de Conſcience, promet trois-cent-mille ducats par an au Chef des Calviniſtes de France; mais cet argent vient à peine. Les troupes du Roi déſolent le Languedoc. Privas eſt abandonnée au pillage, & tout y eſt tué. Le Duc de *Rohan* ne pouvant ſoutenir la guerre, trouve encor le ſecret de faire une paix générale pour tout le parti, auſſi bonne qu'on le pouvait. Le même homme qui venait de traiter avec le Roi d'Eſpagne, en qualité de Chef de parti, traite de même avec le Roi de France ſon Maître, dans le tems qu'il eſt condamné par le Parlement comme rebelle; & après avoir reçu de l'argent de l'Eſpagne pour entretenir ſes troupes, il exige & reçoit cent-mille écus de *Louis XIII.* pour achever de les payer & 1628.
pour les congédier.

Les villes Calviniſtes ſont traitées comme la Rochelle; on leur ôte leurs fortifications &

tous les droits qui pouvaient être dangereux : on leur laiſſe la liberté de conſcience, leurs Temples, leurs Loix municipales, les Chambres de l'Edit qui ne pouvaient pas nuire. Tout eſt appaiſé. Le grand parti Calviniſte, au lieu d'établir une domination, eſt déſarmé & abbattu ſans reſſource. La Suiſſe, la Hollande n'étaient pas ſi puiſſantes que ce parti quand elles s'érigèrent en Souverainetés indépendantes. Genève qui était peu de choſe, ſe donna la liberté, & la conſerva. Les Calviniſtes de France ſuccombèrent : la raiſon en eſt que leur parti même était diſperſé dans leurs Provinces, que la moitié des Peuples & les Parlements étaient Catholiques, que la puiſſance Royale tombait ſur leurs pays tout ouverts, qu'on les attaquait avec des troupes ſupérieures & diſciplinées, & qu'ils eurent à faire au Cardinal *de Richelieu.*

Jamais *Louis XIII.* qu'on ne connait point aſſez, ne mérita tant de gloire par lui-même ; car tandis qu'après la priſe de la Rochelle les armées forçaient les Huguenots à l'obéiſſance, il ſoutenait ſes Alliés en Italie ; il marchait au ſecours du Duc de Mantoue au travers des Alpes, au milieu d'un hyver rigoureux, forçait trois barricades au pas de Suze, s'emparait de Suze, obligeait le Duc de Savoie à s'unir à lui, & chaſſait les Eſpagnols de Caſal.

Mars 1629.

Cependant le Cardinal *de Richelieu* négociait avec tous les Souverains, & contre la plus grande partie des Souverains. Il envoyait un Capucin à la Diette de Ratisbonne, pour tromper les

les Allemands, & pour lier les mains à l'Empereur dans les affaires d'Italie. En même tems *Charnaſſé* était chargé d'encourager le Roi de Suéde *Guſtave Adolphe* à deſcendre en Allemagne : entrepriſe à laquelle *Guſtave* était déja très diſpoſé. *Richelieu* ſongeait à ébranler l'Europe, tandis que la cabale de *Gaſton* & des deux Reines tentait en vain de le perdre à la Cour. Sa faveur cauſait encor plus de trouble dans le Cabinet, que les intrigues n'en excitaient dans les autres Etats. Il ne faut pas croire que ces troubles de la Cour fuſſent le fruit d'une profonde politique, & de deſſeins bien concertés, qui uniſſent contre lui un parti habilement formé pour le faire tomber, & pour lui donner un Succeſſeur capable de le remplacer. L'humeur qui domine ſouvent les hommes même dans les plus grandes affaires, produiſit en grande partie ces diviſions ſi funeſtes. La Reine Mére, quoiqu'elle eût toujours ſa place au Conſeil, quoiqu'elle eût été Régente des Provinces en deça de la Loire pendant l'expédition de ſon fils à la Rochelle, était toujours aigrie contre le Cardinal *de Richelieu*, qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Les mémoires compoſés pour la défenſe de cette Princeſſe rapportent, que le 1629.
Cardinal étant venu la voir, & Sa Majeſté lui demandant des nouvelles de ſa ſanté, il lui répondit enflammé de colère & les lévres tremblantes : *Je me porte mieux que ceux qui ſont ici ne voudraient.* La Reine fut indignée ; le Cardinal s'emporta : il demanda pardon ; la Reine s'adoucit ; & deux jours après ils s'aigrirent encore ;

core ; la Politique qui ſurmonte les paſſions dans le Cabinet, n'en étant pas toujours maîtreſſe dans la converſation.

21. Nov. 1629. *Marie de Médicis* ôte alors au Cardinal la place de Surintendant de ſa maiſon. Le premier fruit de cette querelle fut la Patente de Premier Miniſtre que le Roi écrivit de ſa main en faveur du Cardinal, lui adreſſant la parole, exaltant ſa valeur & ſa magnanimité, & laiſſant en blanc les appointemens de la Charge pour les faire remplir par le Cardinal. Il était déja grand Amiral de France ſous le nom de Surintendant de la Navigation ; & ayant ôté aux Calviniſtes leurs Places de ſûreté, il s'aſſurait pour lui-même de Saumur, d'Angers, de Honfleur, du Havre de Grace, d'Oleron, de l'Iſle de Rhé, qui devenaient ſes Places de ſureté contre ſes ennemis : il avait des Gardes ; ſon faſte effaçait la dignité du Trône : tout l'extérieur royal l'acompagnait, & toute l'autorité réſidait en lui.

Les affaires de l'Europe le rendaient plus que jamais néceſſaire à ſon Maître & à l'Etat. L'Empereur *Ferdinand II.* depuis la bataille de Prague s'était rendu deſpotique en Allemagne, & devenu alors puiſſant en Italie. Ses troupes aſſiégeaient Mantoue. La Savoie héſitait entre la France & la Maiſon d'Autriche. Le Marquis de *Spinola* occupait le Montferrat avec une armée Eſpagnole. Le Cardinal veut lui-même combattre *Spinola* ; il ſe fait nommer Généraliſſime de l'armée qui marche en Italie, & le Roi ordonne dans ſes proviſions, qu'on lui obéiſſe comme à ſa propre perſonne. Ce Premier Miniſtre fai-

faiſant les fonctions de Connétable, ayant ſous lui deux Maréchaux de France, marche en Savoie. Il négocie dans la route, mais en Roi, & veut que le Duc de Savoie vienne le trouver à Lyon; il ne peut l'obtenir. L'armée Françaiſe s'empare de Pignerol, & de Chambery, en deux jours. Le Roi prend enfin lui-même le chemin de la Savoie; il amène avec lui les deux Reines, ſon frére & toute une Cour ennemie du Cardinal, mais qui n'eſt que témoin de ſes triomphes. Le Cardinal revient trouver le Roi à Grenoble; ils marchent enſemble en Savoie. Une maladie contagieuſe attaqua dans ce tems *Louis XIII.* & l'obligea de retourner à Lyon. C'eſt pendant ce tems-là que le Duc de *Montmorenci* remporte avec peu de troupes une victoire ſignalée au combat de Végliane ſur les Impériaux, les Eſpagnols, & les Savoiſiens: il bleſſe & prend lui-même le Général *Doria.* Cette action le combla de gloire. Le Roi lui écrivit; *Je me ſens obligé envers vous autant qu'un Roi le puiſſe être.* Cette obligation n'empêcha pas que ce grand homme ne mourût deux ans après ſur un échafaut.

1630. 1630. Juillet 1630.

Il ne falait pas moins qu'une telle victoire pour ſoutenir la gloire & les intérêts de la France, tandis que les Impériaux prenaient & ſaccageaient Mantoue, pourſuivaient le Duc protégé par *Louis XIII.* & battaient les Vénitiens ſes Alliés. Le Cardinal dont les plus grands ennemis étaient à la Cour, laiſſait le Duc de *Montmorenci* combattre les ennemis de la France, & obſervait les ſiens auprès du Roi. Ce Mo-

Monarque était alors mourant à Lyon. Les confidents de la Reine régnante trop empreſſés, propoſaient déja à *Gaſton* d'épouſer la femme de ſon frére, qui devait être bientôt veuve. Le Cardinal ſe préparait à ſe retirer dans Avignon. Le Roi guérit; & tous ceux qui avaient fondé des eſpérances ſur ſa mort, furent confondus. Le Cardinal le ſuivit à Paris; il y trouva beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie entre l'Empire, l'Eſpagne, Veniſe, la Savoie, Rome & la France.

Mirabel l'Ambaſſadeur Eſpagnol était ligué contre lui avec les deux Reines. Les deux fréres *Marillac*, l'un Maréchal de France, l'autre Garde des Sceaux, qui lui devaient leur fortune, ſe flattaient de le perdre & de ſuccéder à ſon crédit. Le Marechal de *Baſſompierre*, ſans prétendre à rien, était dans leur confidence; le premier valet de chambre *Beringhen* inſtruiſait la cabale de ce qui ſe paſſait chez le Roi. La Reine Mére ôte une ſeconde fois au Cardinal la Charge de Surintendant de ſa maiſon, qu'elle avait été forcée de lui rendre, Emploi qui dans l'eſprit du Cardinal était au-deſſous de ſa fortune & de ſa fierté, mais que par une autre fierté il ne voulait pas perdre. La niéce depuis Ducheſſe *d'Aiguillon* eſt renvoyée, & *Marie de Médicis* à force de plaintes & de priéres redoublées, obtient de ſon fils qu'il le dépouillera du Miniſtère.

Il n'y a dans ces intrigues que ce qu'on voit tous les jours dans les maiſons des particuliers qui ont un grand nombre de domeſtiques; ce

ce ſont des petiteſſes communes ; mais ici elles entrainaient le deſtin de la France & de l'Europe. Les négociations avec les Princes d'Italie, avec le Roi de Suéde *Guſtave Adolphe*, avec les Provinces-Unies & les Princes d'Orange contre l'Empereur & l'Eſpagne, étaient dans les mains *de Richelieu*, & n'en pouvaient guères ſortir ſans danger pour l'Etat. Cependant la faibleſſe du Roi, apuyée en ſecret dans ſon cœur par ce dépit que lui inſpirait la ſupériorité du Cardinal, abandonne ce Miniſtre néceſſaire, il promet ſa diſgrace aux empreſſements opiniâtres & aux larmes de ſa mére. Le Cardinal entra par une fauſſe porte dans la chambre où l'on concluait ſa ruïne. Le Roi ſort, ſans lui parler ; il ſe croit perdu, & prépare ſa retraîte au Havre de Grace, comme il l'avait déja préparée pour Avignon quelques mois auparavant. Sa ruïne paraiſſait d'autant plus ſûre, que le Roi le jour même donne pouvoir au Maréchal de *Marillac*, ennemi déclaré du Cardinal, de faire la guerre & la paix dans le Piémont. Alors le Cardinal preſſe ſon départ ; ſes mulets avaient deja porté ſes tréſors à trente-cinq lieues ſans paſſer par aucune ville, précaution priſe contre la haine publique. Ses amis lui conſeillent de tenter enfin auprès du Roi un nouvel effort.

10. Nov. 1630.

Le Cardinal va trouver le Roi à Verſailles, alors petite maiſon de chaſſe achetée par *Louis XIII.* vingt mille écus, devenue depuis ſous *Louis XIV.* un des plus grands Palais de l'Europe, & un abime de dépenſes. Le Roi qui avait

11. Nov. 1630. avait ſacrifié ſon Miniſtre par faibleſſe, ſe remet par faibleſſe entre ſes mains, & il lui abandonne ceux qui l'avaient perdu. Ce jour qui eſt encor à préſent appellé la journée des dupes, fut celui du pouvoir abſolu du Cardinal. Dès le lendemain le Garde des Sceaux eſt arrêté, & conduit priſonnier à Chateaudun, où il mourut de douleur. Le jour même le Cardinal dépêche un Huiſſier du Cabinet de la part du Roi aux Maréchaux *de la Force* & *Schomberg*, pour faire arrêter le Maréchal de *Marillac* au milieu de l'armée qu'il allait commander ſeul. L'Huiſſier arrive une heure après que le Maréchal de *Marillac* avait reçu la nouvelle de la diſgrace de *Richelieu*. Le Maréchal eſt priſonnier, dans le tems qu'il ſe croyait Maître de l'Etat avec ſon frére. *Richelieu* réſolut de faire mourir ce Général ignominieuſement par la main du boureau, comme concuſſionnaire. Le procès dura près de deux années : il faut en raporter ici les ſuites, pour ne point rompre le fil de cette affaire, & pour faire voir ce que peut la vengeance armée du pouvoir ſuprême, & colorée des apparences de la juſtice.

Le Cardinal ne ſe contenta pas de priver le Maréchal du droit d'être jugé par les Chambres du Parlement aſſemblé, droit qu'on avait déja violé tant de fois : ce ne fut pas aſſez de lui donner dans Verdun des Commiſſaires dont il eſpérait de la ſévérité. Ces premiers Juges ayant malgré les promeſſes & les menaces conclu que l'accuſé ſerait reçu à ſe juſtifier, le Miniſtre fit caſſer l'arrêt : il lui donna

na d'autres Juges, parmi leſquels on comptait les plus violents ennemis de *Marillac*, & ſurtout ce *Paul Hey du Chaſtelet*, connu par une ſatire atroce contre les deux fréres. Jamais on n'avait mépriſé davantage les formes de la Juſtice, & les bienſéances. Le Cardinal leur inſulta au point de transférer l'accuſé, & de continuer le procès à Ruël dans ſa propre maiſon de campagne.

Il eſt expreſſément défendu par les Loix du Royaume de détenir un priſonnier dans une maiſon particulière; mais il n'y avait point de Loix pour la vengeance & pour l'autorité. Celles de l'Egliſe ne furent pas moins négligées dans ce procès que celles de l'Etat & celles de la bienſéance. Le nouveau Garde des Sceaux *Chateauneuf*, qui venait de ſuccéder au frére de l'accuſé, préſida au Tribunal, où la décence devait l'empêcher de paraître; & quoiqu'il fût Sous-diacre, & revêtu de Bénéfices, il inſtruiſit un procès criminel; le Cardinal lui fit venir une diſpenſe de Rome, qui lui permettait de juger à mort.

Ce procès fait bien voir que la vie des infortunés dépend du déſir de plaire aux hommes puiſſants. Il falut rechercher toutes les actions du Maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de ſon Commandement, quelques anciens profits illicites & ordinaires faits autrefois par lui, ou par ſes domeſtiques, dans la conſtruction de la citadelle de Verdun: *choſe étrange*, diſait-il à ſes Juges, *qu'un homme de mon rang ſoit perſécuté avec tant de rigueur & d'injuſti-*

juſtice ; il ne s'agit dans tout mon procès que de foin, de paille, de pierre & de chaux.

Cependant ce Général chargé de bleſſures, & de quarante années de ſervices, fut condamné à la mort, ſous le même Roi qui avait donné des récompenſes à trente ſujets rebelles.

Pendant les premiéres inſtructions de ce procès étrange, le Cardinal fait donner ordre à *Beringhen* de ſortir du Royaume. Il met en priſon tous ceux qui ont voulu lui nuire ou qu'il ſoupçonne. Toutes ces cruautés, & en même tems toutes ces petiteſſes de la vengeance, ne ſemblaient pas faites pour une grande ame occupée de la deſtinée de l'Europe.

Il concluait alors avec *Guſtave Adolphe* le Traité qui devait ébranler le Trône de *Ferdinand II.* Il n'en coûtait à la France que trois-cent-mille livres de ce tems-là une fois payées, & douze-cent-mille par an, pour diviſer l'Allemagne, & pour accabler deux Empereurs de ſuite juſqu'à la paix de Weſtphalie ; & déja *Guſtave Adolphe* commençait le cours de ſes victoires, qui donnaient à la France tout le tems d'établir en liberté ſa propre grandeur. La Cour de France devait être alors paiſible par les embarras des autres Nations. Mais le Miniſtre en manquant de modération, excita la haine publique, & rendit ſes ennemis implacables. Le Duc d'Orléans *Gaſton* frére du Roi
1632. fuit de la Cour, ſe retire dans ſon apanage d'Orléans, & de là en Lorraine, & proteſte qu'il ne rentrera point dans le Royaume tant que le

le Cardinal ſon perſécuteur & celui de ſa Mére, y régnera. *Richelieu* fait déclarer, par un arrêt du Conſeil, tous les amis de *Gaſton* criminels de Lèze-Majeſté. Cet arrêt eſt envoyé au Parlement. Les voix y furent partagées. Le Roi indigné de ce partage manda au Louvre le Parlement, qui vint à pied & qui parla à genoux. Son arrêt de partage fut déchiré en ſa préſence, & trois principaux Membres de ce Corps furent exilés.

Le Cardinal *de Richelieu* ne ſe bornait pas à ſoutenir ainſi ſon autorité liée deſormais à celle du Roi; ayant forcé l'héritier préſomptif de la Couronne à ſortir de la Cour, il ne balança plus à faire arrêter la Reine *Marie de Médicis*. C'était une entrepriſe délicate, depuis que le Roi ſe repentait d'avoir attenté ſur ſa mére, & de l'avoir ſacrifiée à un favori. Le Cardinal fit valoir l'intérêt de l'Etat pour étouffer la voix du ſang, & fit jouer les reſſorts de la Religion pour calmer les ſcrupules. C'eſt dans cette occaſion ſurtout qu'il employa le Capucin *Joſeph du Tremblay*, homme en ſon genre auſſi ſingulier que *Richelieu* même, entouſiaſte & artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, voulant à la fois établir une Croiſade contre le Turc, fonder les Religieuſes du Calvaire, faire des vers, négocier dans toutes les Cours, & s'élever à la pourpre & au Miniſtère. Cet homme admis dans un de ces Conſeils ſecrets de conſcience inventés pour faire le mal en conſcience, remontra au Roi qu'il pouvait, & qu'il devait ſans ſcrupule mettre ſa mére hors d'état de s'oppoſer à

Février 1631. ſon Miniſtre. La Cour était alors à Compiégne. Le Roi en part & y laiſſe ſa mére entourée de Gardes qui la retiennent. Ses amis, ſes créatures, ſes domeſtiques, ſon Médecin même, ſont conduits à la Baſtille & dans d'autres priſons. La Baſtille fut toujours remplie ſous ce Miniſtère. Le Maréchal de *Baſſompierre*, ſoupçonné ſeulement de n'être pas dans les intérêts du Cardinal, y fut renfermé pendant le reſte de la vie du Miniſtre.

Juillet 1631. Depuis ce moment *Marie* ne revit plus ſon fils, ni Paris, qu'elle avait embelli de ce Palais appellé *le Luxembourg*, qui lui devait des aqueducs ignorés juſqu'à elle, & la promenade publique qui porte encor le nom de la *Reine*. Toujours immolée à des Favoris, elle paſſa le reſte de ſes jours dans un exil volontaire, mais douloureux. La veuve de *Henri le Grand*, la mére d'un Roi de France, la belle-mére de trois Souverains, manqua quelquefois du néceſſaire. Le fonds de toutes ces querelles était qu'il falait que *Louis XIII.* fût gouverné, & qu'il aimait mieux l'être par ſon Miniſtre que par ſa mére.

Cette Reine qui avait ſi longtems gouverné la France, fuit d'abord à Bruxelles, & de cet azile elle crie à ſon fils; elle demande juſtice aux Tribunaux du Royaume contre ſon ennemi. Elle eſt ſuppliante auprès du Parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejetté les remontrances, & qu'elle avait renvoyé au ſoin de juger des procès tandis qu'elle fut Régente; tant la manière de penſer change avec la fortune. On voit encor

au-

aujourdhui ſa requête : *Supplie Marie Reine de France & de Navarre, diſant que depuis le 23. Février elle aurait été arrêtée priſonnière au château de Compiégne, ſans être ni accuſée ni ſoupçonnée &c.* Toutes ſes plaintes réitérées contre le Cardinal furent affaiblies par cela même qu'elles étaient trop fortes, & que ceux qui les dictaient mêlant leurs reſſentiments à ſa douleur, joignaient trop d'accuſations fauſſes aux véritables ; enfin en déplorant ſes malheurs, elle ne fit que les augmenter.

Pour réponſe aux requêtes de la Reine envoyées contre le Miniſtre, il ſe fait créer Duc 1631.
& Pair, & nommer Gouverneur de Bretagne. Tout lui réuſſiſſait dans le Royaume, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas. *Jules Mazarin* Miniſtre du Pape dans l'affaire de Mantoue, était devenu le Miniſtre de la France, par la dextérité heureuſe de ſes négociations ; & en ſervant le Cardinal *de Richelieu*, il jettait ſans le prévoir les fondemens de la fortune qui le deſtinait à devenir le ſucceſſeur de ce Miniſtre. Un Traité avantageux venait d'être conclu avec la Savoie ; elle cédait pour jamais Pignerol à la France.

Vers les Pays-Bas le Prince d'Orange, ſecouru de l'argent de la France, faiſait des conquêtes ſur les Eſpagnols, & le Cardinal avait des intelligences juſques dans Bruxelles.

En Allemagne le bonheur extraordinaire des armes de *Guſtave Adolphe* réhauſſait encor les ſervices du Cardinal en France. Enfin toutes les proſpérités de ſon Miniſtère tenaient tous

ſes ennemis dans l'impuiſſance de lui nuire, & laiſſaient un libre cours à ſes vengeances, que le bien de l'Etat ſemblait autoriſer. Il établit une Chambre de Juſtice, où tous les partiſans de la mére & du frére du Roi ſont condamnés. La liſte des proſcrits eſt prodigieuſe; on voit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou ſuivi ou conſeillé *Gaſton* & la Reine; on rechercha juſqu'à des Médecins, & des tireurs d'horoſcopes, qui avaient dit que le Roi n'avait pas longtems à vivre; & deux furent envoyés aux galères. Enfin les biens, le douaire de la Reine Mére furent confiſqués. *Je ne veux point vous attribuer*, écrivit-elle à ſon fils, *la ſaiſie de mon bien, ni l'inventaire qui en a été fait*
1631. *comme ſi j'étais morte; il n'eſt pas croyable que vous ôtiez les alimens à celle qui vous a donné la vie.*

Tout le Royaume murmurait, mais preſque perſonne n'oſait élever la voix. La crainte retenait ceux qui pouvaient prendre le parti de la Reine Mére, & du Duc d'Orléans. Il n'y eut guère alors que le Maréchal Duc *de Montmorenci*, Gouverneur du Languedoc, qui crût pouvoir braver la fortune du Cardinal: il ſe flatta d'être Chef de parti. Mais ſon grand courage ne ſuffiſait pas pour ce dangereux rôle: il n'était point Maître de la Province, comme *Leſdiguiéres* avait ſçu être Maître du Dauphiné: ſes profuſions l'avaient mis hors d'état d'acheter un aſſez grand nombre de ſerviteurs; ſon goût pour les plaiſirs ne pouvait le laiſſer tout entier aux affai-

affaires: enfin pour être Chef d'un parti, il fallait un parti; & il n'en avait pas.

Gaſton le flattait du titre de vengeur de la Famille Royale. On comptait ſur un ſecours conſidérable du Duc de Lorraine *Charles IV.* dont Monſieur avait épouſé la ſœur; mais ce Duc ne pouvait ſe défendre lui-même contre *Louis XIII.* qui s'emparait alors d'une partie de ſes Etats. La Cour d'Eſpagne faiſait eſpérer à *Gaſton* dans les Pays-Bas & vers Trèves une armée qu'il conduirait en France; & il pût à peine raſſembler deux ou trois mille cavaliers Allemands, qu'il ne pût payer, & qui ne vécurent que de rapines. Dès qu'il paraîtrait en France avec ce ſecours, tous les Peuples devaient ſe joindre à lui, & il n'y eut pas une ville qui remuat en ſa faveur dans toute ſa route, des frontiéres de la Franche-Comté aux Provinces de la Loire, & juſqu'en Languedoc. Il eſpérait que le Duc d'*Epernon*, qui avait autrefois traverſé tout le Royaume pour délivrer la Reine ſa mére, & qui avait ſoutenu la guerre & fait la paix en ſa faveur, ſe déclarerait aujourdhui pour la même Reine, & pour un de ſes fils, héritier préſomptif du Royaume, contre un Miniſtre dont l'orgueil avait ſouvent mortifié l'orgueil du Duc *d'Epernon.* Cette reſſource qui était grande, manqua encore. Le Duc *d'Epernon* s'était preſque ruiné pour ſecourir la Reine Mére, & ſe plaignait d'avoir été négligé par elle, après l'avoir ſi bien ſervie. Il haïſſait le Cardinal plus que perſonne, mais il commençait à le craindre.

Le Prince *de Condé*, qui avait fait la guerre au Maréchal d'*Ancre*, était bien loin de ſe déclarer contre *Richelieu*; il cédait au génie de ce Miniſtre, & uniquement occupé du ſoin de ſa fortune, il briguait le commandement des troupes au-delà de la Loire, contre *Montmorenci* ſon beau-frére. Le Comte *de Soiſſons* n'avait encor qu'une haine impuiſſante contre le Cardinal, & n'oſait éclater.

Gaſton abandonné, parce qu'il n'était pas aſſez fort, traverſa le Royaume, plutôt comme un fugitif ſuivi de bandits étrangers, que comme un Prince qui venait combattre un Roi. Il arrive enfin dans le Languedoc. Le Duc de *Montmorenci* y a aſſemblé à ſes dépens, & à force de promeſſes, ſix à ſept mille hommes que l'on compte pour une armée. La diviſion qui ſe met toujours dans les partis affaiblit les forces de *Gaſton*, dès qu'elles furent raſſemblées. Le Duc *d'Elbeuf* favori de Monſieur, voulait partager le Commandement avec le Duc de *Montmorenci*, qui avait tout fait, & qui ſe trouvait dans ſon Gouvernement.

La journée de Caſtelnaudari commença par des reproches entre *Gaſton* & *Montmorenci*. Cette journée fut à peine un combat; ce fut une rencontre, une eſcarmouche, où le Duc ſe porta avec quelques Seigneurs du parti, contre un petit détachement de l'armée royale, commandée par le Maréchal de *Schomberg*: ſoit impétuoſité naturelle, ſoit dépit & déſeſpoir, ſoit encor débauche de vin, qui n'était alors que trop commune, il franchit un large foſſé, ſuivi ſeule-

1. Septemb. 1632.

ſeulement de cinq ou ſix perſonnes : c'était la manière de combattre de l'ancienne Chevalerie, & non pas celle d'un Général. Ayant pénétré dans les rangs ennemis, il y tomba percé de coups, & fut pris à la vuë de *Gaſton* & de ſa petite armée, qui ne fit aucun mouvement pour le ſecourir.

Gaſton n'était pas le ſeul fils de *Henri IV.* préſent à cette journée ; le Comte *de Moret* bâtard de ce Monarque & de Mademoiſelle *de Beuil*, ſe hazarda plus que le fils légitime ; il ne voulut point abandonner le Duc de *Montmorenci*, & fut tué à ſes côtés. C'eſt ce même Comte *de Moret* qu'on a fait revivre depuis, & qu'on a prétendu avoir été longtems Hermite ; vaine fable mêlée à ces triſtes événements.

Le moment de la priſe de *Montmorenci* fut celui du découragement de *Gaſton*, & de la diſperſion d'une armée que *Montmorenci* ſeul lui avait donnée.

Alors ce Prince ne put que ſe ſoumettre. La Cour lui envoye le Conſeiller d'Etat *Bullion*, Controlleur général des Finances, qui lui promet la grace du Duc de *Montmorenci*. Cependant le Roi ne ſtipula point cette grace dans le Traité qu'il fit avec ſon frére, ou plutôt dans l'amniſtie qu'il lui accorda ; ce n'eſt pas agir avec grandeur que de tromper les malheureux, & les faibles ; mais le Cardinal voulait par tous les moyens l'aviliſſement de Monſieur, & la mort de *Montmorenci*. *Gaſton* même promit par un article du Traité, *d'aimer le Cardinal de Richelieu.*

On n'ignore point la triſte fin du Maréchal Duc de *Montmorenci*. Son ſuplice fut juſte, ſi celui du Maréchal de *Marillac* ne l'avait pas été : mais la mort d'un homme de ſi grande eſpérance, qui avait gagné des batailles, & que ſon extrême valeur, ſa généroſité, ſes graces, avaient rendu cher à toute la France, rendit le Cardinal plus odieux que n'avait fait la mort de *Marillac*. On a écrit que lorſqu'il fut conduit en priſon on lui trouva un braſſelet au bras, avec le portrait de la Reine *Anne d'Autriche*: cette particularité a toujours paſſé pour conſtante à la Cour ; elle eſt conforme à l'eſprit du tems. Madame de *Motteville* confidente de cette Reine, avoue dans ſes Mémoires, que le Duc de *Montmorenci* avait, comme *Bukingham*, fait vanité d'être touché de ſes charmes ; c'était le *galantear* des Eſpagnols, quelque choſe d'aprochant des *Sigisbez* d'Italie, un reſte de de Chevalerie, mais qui ne devait pas adoucir la ſéverité de *Louis XIII*. *Montmorenci* avant d'aller à la mort, légua un fameux tableau du *Carache* au Cardinal. Ce n'était pas là l'eſprit du tems, mais un ſentiment étranger, inſpiré aux aproches de la mort, regardé par les uns comme un Chriſtianiſme héroïque, & par les autres comme une faibleſſe.

30. Octobre 1632.

Monſieur n'étant revenu en France que pour faire périr ſur l'échafaut ſon ami & ſon défenſeur, réduit à n'être qu'exilé de la Cour par grace, & craignant pour ſa liberté, ſort encor du Royaume, & va chez les Eſpagnols rejoindre ſa mére à Bruxelles.

15. Nov. 1632.

Sous

Sous un autre Miniſtère, une Reine, un héritier préſomptif de la France, retiré chez les ennemis de l'Etat, tous les Ordres du Royaume mécontens, cent familles qui avaient du ſang à venger, euſſent pu déchirer le Royaume dans les nouvelles circonſtances où ſe trouvait l'Europe. *Guſtave Adolphe*, le fléau de la Maiſon d'Autriche, fut tué alors, au milieu de ſa victoire de Lutzen auprès de Leipzik, & l'Empereur délivré de cet ennemi pouvait avec l'Eſpagne accabler la France. Mais ce qui n'était preſque jamais arrivé, les Suédois ſe ſoutinrent dans un pays étranger après la mort de leur Chef. L'Allemagne fut auſſi troublée, auſſi ſanglante qu'auparavant, & l'Eſpagne devint tous les jours plus faible. Toute cabale devait donc être écraſée ſous le pouvoir du Cardinal. Cependant il n'y eut pas un jour ſans intrigues & ſans factions. Lui-même y donnait lieu par des faibleſſes ſecrettes qui ſe mêlent toujours ſourdement aux grandes affaires, & qui malgré tous les déguiſements qui les cachent décèlent les petiteſſes de la grandeur. On prétend que la Ducheſſe de *Chevreuſe*, toujours intrigante & belle encor, engageait le Cardinal Miniſtre par ſes artifices dans la paſſion qu'elle voulait lui inſpirer, qu'elle le ſacrifiait au Garde des Sceaux *Chateauneuf*. Le Commandeur *de Jars* & d'autres entraient dans la confidence. La Reine Anne femme de *Louis XIII.* n'avait d'autre conſolation dans la perte de ſon crédit, que d'aider la Ducheſſe de *Chevreuſe* à rabaiſſer par le ridicule celui qu'elle

16. Nov. 1632.

ne

ne pouvait perdre. La Ducheſſe feignait du gout pour le Cardinal, & formait des intrigues dans l'attente de ſa mort, que de fréquentes maladies faiſaient voir auſſi prochaine qu'on l'eſpérait. Un terme injurieux dont on ſe ſervait toujours dans cette cabale pour déſigner le Cardinal, fut ce qui l'offenſa davantage *.

Le Garde des Sceaux fut mis en priſon ſans forme de procès, parce qu'on ne pouvait faire
1633. ſon procès. Le Commandeur *de Jars* & d'autres, qu'on accuſa de conſerver quelques intelligences avec le frére & la mére du Roi, furent condamnés par des Commiſſaires à perdre la tète. Le Commandeur eut ſa grace ſur l'échafaut, mais les autres furent exécutés.

On ne pourſuivait pas ſeulement les ſujets qu'on pouvait accuſer d'être dans les intérêts de *Gaſton*. Le Duc de Lorraine *Charles IV.* en
1633. fut la victime. *Louis XIII.* s'empara de Nanci, & promit de lui rendre ſa Capitale, quand il lui mettrait entre les mains ſa ſœur *Marguerite*, qui avait ſecrettement épouſé Monſieur ; ce mariage était une nouvelle ſource de diſputes & de querelles, dans l'Etat, & dans l'Egliſe. Ces diſputes même pouvaient un jour entrainer une grande révolution. Il s'agiſſait de la ſucceſſion à la Couronne ; & depuis la queſtion de la Loi Salique, on n'en avait point débatu de plus importante.

Le

* La Reine *Anne* & la Ducheſſe l'apellaient *Cu pourri*

Le Roi voulait que le mariage de ſon frére avec *Marguerite* de Lorraine fût déclaré nul; ainſi il voulait que s'il naiſſait un Prince de ce mariage, ce Prince ſon neveu, héritier du Royaume, fût un bâtard incapable d'hériter. Le mariage de Monſieur avait été célébré en préſence de témoins, autoriſé par le pére, & par toute la famille de ſon épouſe, conſommé, reconnu juridiquement par les parties, confirmé ſolemnellement par l'Archevêque de Malines. Toute la Cour de Rome, toutes les Univerſités étrangères regardaient ce mariage comme valide & indiſſoluble; la Faculté même de Louvain déclara depuis qu'il n'était pas au pouvoir du Pape de le caſſer, & que c'était un Sacrement ineffaçable.

Le bien de l'Etat exigeait qu'il ne fût point permis aux Princes du Sang de diſpoſer d'eux ſans la volonté du Roi; ce même bien de l'Etat pouvait dans la ſuite exiger d'eux qu'on reconnût pour Roi légitime de France le fruit de ce mariage déclaré illégitime; mais ce danger était éloigné; l'intérêt préſent parlait; & il importait qu'il fût décidé malgré l'Egliſe qu'un Sacrement tel que le Mariage doit être annullé quand il n'avait pas été précédé de l'aveu de celui qui tient lieu du Pére de famille.

Un Edit du Conſeil fit ce que Rome & les Conciles n'euſſent pas fait, & le Roi vint avec le Cardinal faire vérifier cet Edit au Parlement de Paris. Le Cardinal parla dans ce lit de Juſtice en qualité de Premier Miniſtre & de Pair de France. Vous ſaurez quelle était l'éloquen- Sept. 1634.

ce

ce de ces tems-là, par deux ou trois traits de la harangue du Cardinal; il dit, que *convertir une ame, c'était plus que créer le Monde*; que *le Roi n'oſait toucher à la Reine ſa mére, non plus qu'à l'Arche*, & qu'il *n'arrive jamais plus de deux ou trois rechûtes aux grandes maladies, ſi les parties nobles ne ſont gâtées*: preſque toute la harangue eſt dans ce ſtile, & encor était-elle une des moins mauvaiſes qu'on prononçat alors. Le goût qui régnait encor n'ôtait rien au génie du Miniſtre; & l'eſprit du Gouvernement a toujours été compatible avec la fauſſe éloquence, & le faux bel eſprit. Le mariage de Monſieur fut ſolemnellement caſſé; & même l'Aſſemblée générale du Clergé en 1635. ſe conformant à l'Edit du Roi, déclara nuls les mariages des Princes du Sang, contractés ſans la volonté du Roi. Rome ne vérifia pas cette Loi de l'Etat & de l'Egliſe de France.

L'état de la Maiſon Royale devenait problématique en Europe. Si l'héritier préſomptif du Royaume perſiſtait dans un mariage reprouvé en France, les enfans nés de ce mariage étaient bâtards en France, & auraient beſoin d'une guerre civile pour hériter: s'il prenait une autre femme, les enfans nés de ce nouveau mariage étaient bâtards à Rome, & ils faiſaient une guerre civile contre les enfans du premier lit. Ces extrémités furent prévenues par la fermeté de Monſieur; il n'en eut qu'en cette occaſion; & le Roi conſentit enfin au bout de quelques années à reconnaitre la femme de ſon frére; mais

mais l'Edit qui caſſe tous les mariages des Princes du Sang contractés ſans l'aveu du Roi, eſt demeuré dans toute ſa force.

Cette opiniâtreté du Cardinal à pourſuivre le frére du Roi juſques dans l'intérieur de ſa maiſon, à lui ôter ſa femme, à dépouiller le Duc de Lorraine ſon beaufrére, à tenir la Reine mére dans l'exil & dans l'indigence, ſoulève enfin les partiſans de ces Princes; & il y eut un complot de l'aſſaſſiner; on accuſa juridiquement le Pére *Chanteloube* de l'Oratoire, Aumonier de *Marie de Médicis*, d'avoir ſuborné des meurtriers, dont l'un fut roué à Metz. Ces attentats furent très rares: on avait conſpiré bien plus ſouvent contre la vie de *Henri IV.* mais les plus grandes inimitiés produiſent moins de crimes que le fanatiſme.

Le Cardinal mieux gardé que *Henri IV.* n'avait rien à craindre; il triomphait de tous ſes ennemis. La Cour de la Reine *Marie* & de Monſieur, errante & déſolée, était encor plongée dans les diſſenſions qui ſuivent la faction & le malheur.

Le Cardinal de *Richelieu* avait de plus puiſſants ennemis à combattre. Il ſe réſolut, malgré tous les troubles ſecrets qui agitaient l'intérieur du Royaume, d'établir la force & la gloire de la France au dehors, & de remplir le grand projet de *Henri IV.* en faiſant une guerre ouverte à toute la Maiſon d'Autriche en Allemagne, en Italie, en Eſpagne. Cette guerre le rendait néceſſaire à un Maître qui ne l'aimait pas, & auprès duquel on était ſouvent prêt

de

de le perdre. Sa gloire était intéreſſée dans cette entrepriſe; le tems paraiſſait venu d'accabler la puiſſance d'Autriche dans ſon déclin. La Picardie & la Champagne étaient encor les bornes de la France: on pouvait les reculer, tandis que les Suédois étaient encor dans l'Empire. Les Provinces-Unies étaient prêtes d'attaquer le Roi d'Eſpagne dans la Flandre, pour peu que la France les ſecondât. Ce ſont-là les ſeuls motifs de la guerre contre l'Empereur, qui ne finit que par les Traités de Weſtphalie, & de celle contre le Roi d'Eſpagne, qui dura longtems après juſqu'au Traité des Pyrenées. Toutes les autres raiſons ne furent que des prétextes.

La Cour de France juſqu'alors ſous le nom d'Alliée des Suédois, & de Médiatrice dans l'Empire, avait cherché à profiter des troubles de l'Allemagne. Les Suédois avaient perdu une grande bataille à Nortlingue; leur défaite même ſervit à la France, car elle les mit dans ſa dépendance. Le Chancelier *Oxenſtiern* vint rendre hommage dans Compiégne à la fortune du Cardinal, qui dès-lors fut le maître des affaires en Allemagne, au lieu qu'*Oxenſtiern* l'était auparavant. Il fait en même tems un Traité avec les Etats Généraux, pour partager d'avance avec eux les Pays-Bas Eſpagnols, qu'il comptait ſubjuguer aiſément.

6. Décemb. 1634.

Louis XIII. envoya déclarer la guerre à Bruxelles par un Héraut d'armes. Ce Héraut devait préſenter un cartel au Cardinal Infant fils de *Philippe III.* Gouverneur des Pays-Bas.

On

On peut obſerver que ce Prince Cardinal ſuivant l'uſage du tems commandait des armées. Il avait été l'un des Chefs qui gagnèrent la bataille de Nortlingue contre les Suédois. On vit dans ce ſiécle les Cardinaux *de Richelieu*, *de la Valette* & de *Sourdis* endoſſer la cuiraſſe & marcher à la tête des troupes : tous ces uſages ont changé. La déclaration de guerre par un Héraut d'armes ne ſe renouvella plus depuis ce tems-là : On ſe contenta de publier la guerre chez ſoi, ſans l'aller ſignifier à ſes ennemis.

Le Cardinal *de Richelieu* attira encor le Duc de Savoie, & le Duc de Parme dans cette Ligue : il s'aſſura ſurtout du Duc *Bernard de Weimar*, en lui donnant quatre millions de livres par an, & lui promettant le Landgraviat d'Alſace. Aucun des événements ne répondit aux arrangements qu'avait pris la Politique. Cette Alſace que *Weimar* devait poſſeder, tomba longtems après dans les mains de la France, & *Louis XIII.* qui devait partager en une campagne les Pays-Bas Eſpagnols avec les Hollandais, perdit ſon armée, & fut près de voir toute la 1636.
Picardie en proie aux Eſpagnols. Ils avaient pris Corbie. Le Comte de *Galas* Général de l'Empereur, & le Duc de Lorraine, étaient déja auprès de Dijon. Les armes de la France furent d'abord malheureuſes de tous les côtés. Il falut faire de grands efforts pour réſiſter à ceux qu'on croyait ſi facilement abattre.

Enfin le Cardinal fut en peu de tems ſur le point d'être perdu par cette guerre même qu'il avait ſuſcitée pour ſa grandeur & pour celle de

de la France. Le mauvais ſuccès des affaires publiques diminua quelque tems ſa puiſſance à la Cour. *Gaſton* dont la vie était un reflux perpétuel de querelles & de raccommodements avec le Roi ſon frére, était revenu en France; & le Cardinal fut obligé de laiſſer à ce Prince & au Comte de *Soiſſons* le commandement de l'ar-
1636. mée, qui reprit Corbie. Il ſe vit alors expoſé au reſſentiment des deux Princes. C'était, comme on l'a déja dit, le tems des conſpirations, ainſi que des duels. Les mêmes perſonnes, qui depuis excitèrent avec le Cardinal de *Retz* les premiers troubles de la Fronde, & qui firent les Baricades, embraſſaient dès-lors toutes les occaſions d'exercer cet eſprit de faction qui les dévorait. *Gaſton* & le Comte de *Soiſſons* conſentirent à tout ce qu'ils pouraient attenter contre le Cardinal. Il fut réſolu de l'aſſaſſiner chez le Roi même; mais le Duc d'Orléans, qui ne faiſait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le ſignal dont les conjurés étaient convenus.

Les Impériaux furent chaſſés de Bourgogne, les Eſpagnols de la Picardie: le Duc de *Weimer* réuſſit en Alſace, & s'empara de preſque tout ce Landgraviat que la France lui avait garanti. Enfin après plus d'avantages que de malheurs, la fortune qui ſauva la vie du Cardinal de tant de conſpirations, ſauva auſſi ſa gloire qui dépendait des ſuccès.

Cet amour de la gloire lui faiſait rechercher l'empire des Lettres & du bel eſprit juſques dans la criſe des affaires publiques & des ſiennes, & parmi

parmi les attentats contre ſa perſonne. Il érigeait dans ce tems-là même l'Académie Fran- 1637.
çaiſe, & donnait dans ſon Palais des piéces auxquelles il travaillait quelquefois. Il reprenait ſa hauteur & ſa fierté ſévère, dès que le péril était paſſé. Car ce fut encor dans ce tems qu'il fomenta les premiers troubles d'Angleterre, & qu'il écrivit ce billet avant-coureur des 1637.
malheurs de *Charles I. Le Roi d'Angleterre, avant qu'il ſoit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriſer.*

Lorſque le ſiége de Fontarabie fut levé par le Prince de *Condé*, ſon armée battue, & le 1638.
Duc de *la Valette* accuſé de n'avoir pas ſecouru le Prince de *Condé*, il fit condamner *la Valette* fugitif par des Commiſſaires auxquels le Roi préſida lui-même. C'était l'ancien uſage du gouvernement de la Pairie, quand les Rois n'étaient encor regardés que comme les Chefs des Pairs; mais ſous un Gouvernement purement Monarchique, la préſence & la voix du Souverain dirigeait trop l'opinion des Juges.

Cette guerre excitée par le Cardinal ne réuſſit que quand le Duc de *Weimar* eut enfin gagné une bataille complette, dans laquelle il fit 1639.
quatre Généraux de l'Empereur priſonniers, qu'il s'établit dans Fribourg & dans Brizac, & qu'enfin la branche d'Autriche Eſpagnole eut perdu le Portugal par la ſeule conſpiration heureuſe de ces tems-là, & qu'elle perdit encor la Catalogne par une revolte ouverte ſur la fin de 1640. Mais avant que la fortune eût diſpoſé de tous ces événements extraordi-

naires en faveur de la France, le pays étaie expoſé à la ruine. Les troupes commençaient à être mal payées. *Grotius* Ambaſſadeur de Suéde à Paris dit que les finances étaient mal adminiſtrées. Il avait bien raiſon ; car le Cardi-
1636. nal fut obligé, quelque tems après la perte de Corbie, de créer vingt-quatre nouveaux Conſeillers du Parlement & un Préſident. Certainement on n'avait pas beſoin de nouveaux Juges, & il était honteux de n'en faire que pour tirer quelque argent de la vente des Charges. Le Parlement ſe plaignit. Le Cardinal pour toute réponſe fit mettre en priſon cinq Magiſtrats qui s'étaient plaints en hommes libres. Tout ce qui lui réſiſtait dans la Cour, dans le Parlement, dans les Armées, était diſgracié, exilé ou empriſonné.

Louis XIII. avait toujours beſoin d'un Confident qu'on appelle un *Favori*, qui pût amuſer ſon humeur triſte, & recevoir les confidences de ſes amertumes. Le Duc de *St. Simon* occupait ce poſte; mais n'ayant pas aſſez ménagé le Cardinal, il fut éloigné de la Cour & relegué à Blayes.

Le Roi s'attachait quelquefois à des femmes: il aimait Mademoiſelle *de la Fayette*, fille d'honneur de la Reine régnante, comme un homme faible, ſcrupuleux, & peu voluptueux peut aimer. Le Jéſuite *Cauſſin* Confeſſeur du Roi favoriſait cette liaiſon, qui pouvait ſervir à faire rappeller la Reine Mére. Mademoiſelle *de la Fayette* en ſe laiſſant aimer du Roi était dans les intérêts des deux Reines contre le Cardinal: mais le Miniſtre l'emporta ſur

la

la maîtreſſe, & ſur le Confeſſeur, comme il l'avait emporté ſur les deux Reines. Mademoiſelle *de la Fayette* intimidée fut obligée de ſe jetter dans un Couvent, & bientôt après le Pére *Cauſſin* fut arrêté & relegué en baſſe-Bretagne. 1637.

La Ducheſſe de Savoye *Chriſtine* fille de *Henri IV.* veuve de *Louis Amédée*, & Régente de la Savoye, avait auſſi un Confeſſeur Jéſuite qui cabalait dans cette Cour, & qui irritait ſa pénitente contre le Cardinal de *Richelieu*. Le Miniſtre préféra la vengéance & l'intérêt de l'Etat au Droit des Gens; il ne balança pas à faire ſaiſir ce Jéſuite dans les Etats de la Ducheſſe. La Reine femme du Roi, pour avoir écrit à la Ducheſſe de *Chevreuſe*, ennemie du Cardinal & fugitive, eſt traitée comme une ſujette criminelle. Ses papiers ſont ſaiſis, & elle ſubit un interrogatoire devant le Chancelier *Séguier*. 1637.

Tous ces traits raprochés forment le tableau qui peint ce Miniſtère. Le même homme ſemblait deſtiné à dominer ſur toute la famille de *Henri IV.* à perſécuter ſa veuve dans les pays étrangers, à maltraiter *Gaſton* ſon fils, à ſoulever des partis contre la Reine d'Angleterre ſa fille, à ſe rendre maître de la Ducheſſe de Savoye ſon autre fille, enfin à humilier *Louis XIII.* en le rendant puiſſant, & à faire trembler ſon épouſe. Tout le tems de ſon Miniſtère ſe paſſa ainſi à exciter la haine & à ſe venger; & on vit preſque chaque année des rébellions & des châtiments. La revolte du Comte

de *Soiſſons* fut la plus dangereuſe. Elle était apuyée par le Duc *de Bouillon*, fils du Maréchal, qui le reçut dans Sédan; par le Duc de *Guiſe* petit-fils du Balafré, qui avec le courage de ſes ancêtres voulait en faire revivre la fortune; enfin par l'argent du Roi d'Eſpagne, & par ſes troupes des Pays-bas. Ce n'était pas une tentative hazardée comme celles de *Gaſton*.

Le Comte de *Soiſſons* & le Duc de *Bouillon* avaient une bonne armée, & ils ſavaient la conduire; & pour plus grande ſureté, tandis que cette armée devait s'avancer, on devait aſſaſſiner le Cardinal, & faire ſoulever Paris. Le Cardinal *de Retz* encor très-jeune faiſait dans ce complot ſon apprentiſſage de conſpi-
1641. rations. La bataille de la Marfée que le Comte de *Soiſſons* gagna près de Sedan contre les troupes du Roi, devait encourager les conjurés: mais la mort de ce Prince tué dans la bataille tira encor le Cardinal de ce nouveau danger. Il fut cette fois ſeule dans l'impuiſſance de punir. Il ne ſavait pas la conſpiration contre ſa vie, & l'armée révoltée était victorieuſe. Il falut négocier avec le Duc de *Bouillon* poſſeſſeur de Sédan. Le ſeul Duc de *Guiſe*, le même qui depuis ſe rendit Maître de Naples, fut condamné par contumace au Parlement de Paris.

Le Duc de *Bouillon* reçu en grace à la Cour, & raccommodé en apparence avec le Cardinal, jura d'être fidéle, & dans le même tems il tramait une nouvelle conſpiration. Comme tout

ce

ce qui aprochait du Roi haïſſait le Miniſtre, & qu'il falait toujours au Roi un Favori, *Richelieu* lui avait donné lui-même le jeune d'*Effiat Cinq-Mars*, afin d'avoir ſa propre créature auprès du Monarque. Ce jeune homme devenu bientôt Grand Ecuyer, prétendit entrer dans le Conſeil; & le Cardinal qui ne le voulut pas ſouffrir, eut auſſi-tôt en lui un ennemi irréconciliable. Ce qui enhardit le plus *Cinq-Mars* à conſpirer, ce fut le Roi lui-même. Souvent mécontent de ſon Miniſtre, offenſé de ſon faſte, de ſa hauteur, de ſon mérite même, il confiait ſes chagrins à ſon Favori, qu'il appellait *Cher ami*, & parlait de *Richelieu* avec tant d'aigreur, qu'il enhardit *Cinq-Mars* à lui propoſer plus d'une fois de l'aſſaſſiner; & c'eſt ce qui eſt prouvé par une lettre de *Louis XIII.* lui-même au Chancelier *Seguier*. Mais ce même Roi fut enſuite ſi mécontent de ſon Favori, qu'il le bannit ſouvent de ſa préſence; de ſorte que bientôt *Cinq-Mars* haït également *Louis XIII.* & *Richelieu*. Il avait eu déja des intelligences avec le Comte de *Soiſſons*: il les continuait avec le Duc de *Bouillon*; & enfin Monſieur, qui après ſes entrepriſes malheureuſes ſe tenait tranquile dans ſon appanage de Blois, ennuyé de cette oiſiveté & preſſé par ſes confidents, entra dans le complot. Il ne s'en faiſait point qui n'eût pour baze la mort du Cardinal, & ce projet tant de fois tenté, ne fut exécuté jamais.

Louis XIII. & *Richelieu* tous deux attaqués 1642.
déja d'une maladie plus dangereuſe que les conſ-

pirations, & qui les conduiſit bientôt au tombeau, marchaient en Rouſſillon, pour achever d'ôter cette Province à la Maiſon d'Autriche. Le Duc de *Bouillon*, à qui on n'aurait pas dû donner une armée à commander lorſqu'il ſortait d'une bataille contre les troupes du Roi, en commandait pourtant une en Piémont contre les Eſpagnols; & c'était dans ce tems-là même qu'il conſpirait avec Monſieur, & avec *Cinq-Mars*. Les conjurés faiſaient un Traité avec l'Eſpagne, pour introduire leurs troupes en France, & pour y mettre tout en confuſion, dans une Régence qu'on croyait prochaine, & dont chacun eſpérait profiter. *Cinq-Mars* alors ayant ſuivi le Roi à Narbonne, était mieux que jamais dans ſes bonnes graces, & *Richelieu* malade à Taraſcon avait perdu toute ſa faveur, & ne conſervait que l'avantage d'être néceſſaire.

1642. Le bonheur du Cardinal voulut encor que le complot fût découvert, & qu'une copie du Traité lui tombât entre les mains. Il en coûta la vie à *Cinq-Mars*. C'était une anecdote tranſmiſe par les courtiſans de ce tems-là, que le Roi qui avait ſi ſouvent appellé le Grand Ecuyer, *cher ami*, tira ſa montre de ſa poche à l'heure deſtinée pour l'exécution, & dit; *Je crois que cher ami fait à préſent une vilaine mine.* Le Duc de *Bouillon* fut arrêté au milieu de ſon armée à Caſal. Il ſauva ſa vie parce qu'on avait plus beſoin de ſa Principauté de Sédan que de ſon ſang. Celui qui avait deux fois trahi l'Etat conſerva ſa Dignité de Prince, & eut en échan-

échange de Sédan des terres d'un plus grand revenu. *De Thou* à qui on ne reprochait que d'avoir ſçu la conſpiration, & qui l'avait déſapprouvée, fut condamné à mort pour ne l'avoir pas revelée. En vain il repréſenta qu'il n'aurait pu prouver ſa dépoſition, & que s'il avait accuſé le frére du Roi d'un crime d'Etat dont il n'avait point de preuves, il aurait bien plùs mérité la mort. Une juſtification ſi évidente ne fut point reçue du Cardinal ſon ennemi perſonnel. Les Juges le condamnèrent ſuivant une Loi de *Louis XI.* dont le ſeul nom ſuffit pour faire voir que la Loi était cruelle. La Reine elle-même était dans le ſecret de la conſpiration; mais n'étant point accuſée, elle échapa aux mortifications qu'elle aurait eſſuyées. Pour *Gaſton* Duc d'Orléans, il accuſa ſes complices à ſon ordinaire, s'humilia, conſentit à reſter à Blois ſans gardes & ſans honneurs, & ſa deſtinée fut toujours de trainer ſes amis à la priſon ou à l'échaffaut.

Le Cardinal déploya dans ſa vengeance autoriſée de la juſtice, toute ſa rigueur hautaine. On le vit trainer le grand Ecuyer à ſa ſuite de Taraſcon à Lyon ſur le Rhône dans un bateau attaché au ſien, frappé lui-même à mort, & triomphant de celui qui allait mourir par le dernier ſupplice. De-là le Cardinal ſe fit porter à Paris ſur les épaules de ſes gardes, dans une chambre ornée, où il pouvait tenir deux hommes à côté de ſon lit: ſes gardes ſe relayaient; on abbatait des pans de muraille pour le faire entrer plus commodément dans les vil-

4. Dec. 1642. les; c'eſt ainſi qu'il alla mourir à Paris à cinquante-huit ans, & qu'il laiſſa le Roi ſatisfait de l'avoir perdu & embarraſſé d'être le Maître. On dit que ce Miniſtre régna encor après ſa mort, parce qu'on remplit quelques places vacantes de ceux qu'il avait nommés : mais les brevets étaient expédiés avant ſa mort ; & ce qui prouve ſans replique qu'il avait trop régné, & qu'il ne régnait plus, c'eſt que tous ceux qu'il avait fait enfermer à la Baſtille en ſortirent comme des victimes déliées qu'il ne fallut plus immoler à ſa vengeance. Il légua au Roi trois millions de notre monnoie d'aujourdhui à cinquante livres le marc, ſomme qu'il tenait toujours en réſerve. La dépenſe de ſa maiſon, depuis qu'il était Premier Miniſtre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était ſplendeur & faſte, tandis que chez le Roi tout était ſimplicité & négligence ; ſes gardes entraient juſques à la porte de la chambre quand il allait chez ſon Maître : il précédait partout les Princes du Sang. Il ne lui manquait que la Couronne ; & même lorſqu'il était mourant, & qu'il ſe flattait encor de ſurvivre au Roi, il prenait des meſures pour être Régent du Royaume. La veuve de *Henri IV.* l'avait précédé de cinq mois, & *Louis XIII.* le ſuivit cinq mois après.

3. Juil. 1642.

13. Mai 1643.

Il était difficile de dire lequel des trois fut le plus malheureux. La Reine Mére longtems errante mourut à Cologne dans la pauvreté. Le fils Maître d'un beau Royaume, ne goûta jamais ni les plaiſirs de la grandeur s'il en eſt, ni

ni ceux de l'humanité, toujours ſous le joug, & toujours voulant le ſecouer, malade, triſte, ſombre, inſuportable à lui-même, n'ayant pas un ſerviteur dont il fût aimé, ſe défiant de ſa femme, haï de ſon frére, quitté par ſes maîtreſſes ſans avoir connu l'amour, trahi par ſes favoris, abandonné ſur le Trône; le ſort du moindre citoyen paiſible dans ſa famille était bien préférable au ſien.

Le Cardinal de *Richelieu* fut peut-être le plus malheureux des trois, parce qu'il était le plus haï, & qu'avec une mauvaiſe ſanté il avait à ſoutenir de ſes mains teintes de ſang un fardeau immenſe.

Dans ce tems de conſpirations & de ſuplices le Royaume fleurit pourtant, & malgré tant d'afflictions le ſiécle de la politeſſe & des Arts s'annonçait. *Louis XIII.* n'y contribua en rien, mais le Cardinal de *Richelieu* ſervit beaucoup à ce changement. La Philoſophie ne put, il eſt vrai, effacer la rouille ſcholaſtique; mais *Corneille* commença en 1635. par la Tragédie du *Cid*, le ſiécle qu'on appelle celui de *Louis XIV.* Le *Pouſſin* égala *Raphael* d'Urbin dans quelques parties de la Peinture. La Sculpture fut bientôt perfectionnée par *Girardon*, & le Mauzolée même du Cardinal de *Richelieu* en eſt une preuve. Les Français commencèrent à ſe rendre recommandables ſurtout par les graces & les politeſſes de l'eſprit: c'était l'aurore du bon goût. La Nation n'était pas encor ce qu'elle devint depuis, ni le Commerce n'était bien cultivé, ni la police générale établie. L'intérieur

rieur du Royaume était encor à régler ; nulle belle ville, excepté Paris, qui manquait encor de bien des choſes néceſſaires, comme on le peut voir ci-après dans le *Siécle de Louis XIV.* Tout était auſſi différent dans la manière de vivre que dans les habillements de tout ce qu'on voit aujourdhui. Si les hommes de nos jours voyaient les hommes de ce tems-là, ils ne croiraient pas voir leurs péres. Les petites bottines, le pourpoint, le manteau, le grand collet de point, les mouſtaches, & une petite barbe en pointe, les rendaient auſſi méconnaiſſables pour nous, que leurs paſſions pour les complots, leur fureur des duels, leurs feſtins au cabaret, leur ignorance générale malgré leur eſprit naturel. La Nation n'était pas auſſi riche qu'elle l'eſt devenue en eſpèces monnoyées, & en argent travaillé : auſſi le Miniſtère, qui tirait ce qu'il pouvait du peuple, n'avait guères par année que la moitié du revenu de *Louis XIV.* On était encor moins riche en induſtrie. Les manufactures groſſiéres de draps de Rouen, & d'Elbeuf, étaient les plus belles qu'on connût en France : point de tapiſſeries, point de criſtaux, point de glaces. L'art de l'horlogerie était faible, & conſiſtait à mettre une corde à la fuſée d'une montre ; les pendules n'étaient point inventées ; le Commerce maritime dans les Echelles du Levant était dix fois moins conſidérable qu'aujourdhui ; celui de l'Amérique ſe bornait aux pelleteries du Canada : nul vaiſſeau n'allait aux Indes Orientales, tandis que la Hollande y avait des Royaumes,

mes, & l'Angleterre de grands établiſſements.

Ainſi la Nation poſſédait bien moins d'argent qu'elle n'en a eu depuis ; le Gouvernement empruntait à un plus haut prix ; les moindres intérêts qu'il donnait pour la conſtitution des rentes était de ſept & demi pour cent à la mort du Cardinal *de Richelieu*. On peut tirer de là une preuve invincible parmi tant d'autres, que le Teſtament qu'on lui attribue ne peut être de lui. Le fauſſaire ignorant & abſurde qui a pris ſon nom, dit au chapitre I. de la ſeconde partie, que la jouïſſance fait le rembourſement entier de ces rentes en ſept années & demie ; il a pris le denier ſeptiéme, ſept & demi pour la ſeptiéme partie & demi de cent ; & il n'a pas vû que le rembourſement d'un capital en ſept années & demie, ne donne pas ſept & demi par année, mais près de quatorze. Tout ce qu'il dit dans ce chapitre eſt d'un homme qui n'entend pas mieux les premiers élémens de l'Arithmétique que ceux des affaires. J'entre ici dans ce petit détail, ſeulement pour faire voir combien les noms en impoſent aux hommes : tant que cette œuvre de ténébres a paſſé pour être du Cardinal de *Richelieu*, on l'a loué comme un chef-d'œuvre, & ceux qui enfin ont vû que le Teſtament lui était fauſſement attribué, ont trouvé le chef-d'œuvre un tiſſu d'erreurs & de menſonges.

CHAP.

CHAP. CENT-QUARANTE-SIXIEME.

DU GOUVERNEMENT ET DES MOEURS DE L'ESPAGNE,

DEPUIS PHILIPPE II. JUSQU'A PHILIPPE IV.

ON voit depuis la mort de *Philippe II.* les Monarques Eſpagnols affermir leur pouvoir abſolu dans leurs Etats, & perdre inſenſiblement leur autorité dans l'Europe. Le commencement de la décadence ſe fit ſentir dès les premiéres années du régne de *Philippe III.* : la faibleſſe de ſon caractère ſe répandit ſur toutes les parties de ſon Gouvernement. Il était difficile d'étendre toujours des ſoins vigilants ſur l'Amérique, ſur les vaſtes poſſeſſions en Aſie, ſur celles d'Afrique, ſur l'Italie & les Pays-Bas; mais ſon pére avait vaincu ces difficultés, & les tréſors du Méxique, du Pérou, du Brezil, des Indes Orientales devaient ſurmonter tous les obſtacles. La négligence fut ſi grande, l'adminiſtration des deniers publics ſi infidèle, que dans la guerre qui continuait toujours contre les Provinces-Unies, on n'eut pas de quoi payer les troupes Eſpagnoles; elles ſe mutinèrent, elles paſſèrent au nombre de trois mille hommes

mes ſous les drapeaux du Prince *Maurice*. Un 1604.
ſimple Stadhouder avec un eſprit d'ordre payait mieux ſes troupes que le Souverain de tant de Royaumes. *Philippe III.* aurait pû couvrir les mers de vaiſſeaux, & les petites Provinces de Hollande & de Zélande en avaient plus que lui : leur flotte lui enlevait les principales Iſles Moluques, & ſurtout Amboine, qui pro- 1606.
duit les plus précieuſes épiceries, dont les Hollandais ſont reſtés en poſſeſſion. Enfin ces ſept petites Provinces rendaient ſur Terre les forces de cette vaſte Monarchie inutiles ; & ſur Mer elles étaient plus puiſſantes.

Philippe III. en paix avec la France, avec l'Angleterre, n'ayant la guerre qu'avec cette Ré-
publique naiſſante, eſt obligé de conclure avec 1609.
elle une trêve de douze années, de lui laiſſer tout ce qui était en ſa poſſeſſion, de lui aſſu-rer la liberté du commerce dans les grandes In-des, & de rendre enfin à la Maiſon de *Naſſau* ſes biens ſitués dans les Terres de la Monar-chie. *Henri IV.* eut la gloire de conclure cette trêve par ſes Ambaſſadeurs. C'eſt d'ordinaire le parti le plus faible qui déſire une trêve, & cependant le Prince *Maurice* ne la voulait pas. Il fut plus difficile de l'y faire conſentir, que d'y réſoudre le Roi d'Eſpagne.

L'expulſion des Maures fit bien plus de tort 1609.
à la Monarchie. *Philippe III.* ne pouvait venir à bout d'un petit nombre de Hollandais, & il put malheureuſement chaſſer ſix à ſept-cent-mille Maures de ſes Etats. Ces reſtes des an-ciens vainqueurs de l'Eſpagne étaient la plu-
part

part désarmés, occupés du Commerce & de la culture des terres, bien moins formidables en Espagne que les Protestans ne l'étaient en France, & beaucoup plus utiles, parce qu'ils étaient laborieux dans le pays de la paresse : on les forçait à paraître Chrêtiens ; l'Inquisition les poursuivait sans relâche ; cette persécution produisit quelques révoltes, mais faibles & bientôt appaisées. *Henri IV.* voulut prendre ces Peuples sous sa protection ; mais ses intelligences avec
1609. eux furent découvertes par la trahison d'un Commis du bureau des affaires étrangères ; cet incident hâta leur dispersion. On avait déja pris la résolution de les chasser : ils proposèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or la permission de respirer l'air de l'Espagne ; le Conseil fut inflexible : vingt mille de ces proscrits se réfugièrent dans des montagnes ; mais n'ayant pour armes que des frondes & des pierres, ils y furent bientôt forcés. On fut occupé deux années entiéres à transporter des citoyens hors du Royaume & à dépeupler l'Etat. *Philippe* se priva ainsi des plus laborieux de ses sujets, au lieu d'imiter les Turcs, qui savent contenir les Grecs, & qui sont bien éloignés de les forcer à s'établir ailleurs.

La plus grande partie de ces Maures Espagnols se réfugièrent en Afrique leur ancienne patrie ; quelques-uns passèrent en France, sous la Régence de *Marie de Médicis* ; ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur Religion s'embarquèrent en France pour Tunis ; quelques familles qui firent profession du Christianisme s'établirent

tablirent en Provence, en Languedoc; il en vint à Paris même, & leur race n'y a pas été inconnue. Mais enfin ces fugitifs ſe ſont incorporés à la Nation, qui a profité de la faute de l'Eſpagne, & qui enſuite l'a imitée dans l'émigration des Réformés. C'eſt ainſi que tous les Peuples ſe mêlent, & que toutes les Nations ſont abſorbées les unes dans les autres, tantôt par les perſécutions, tantôt par les conquêtes.

Cette grande émigration, jointe à celle qui arriva ſous *Iſabelle* aux Colonies que l'avarice tranſplantait dans le Nouveau Monde, épuiſait inſenſiblement l'Eſpagne d'habitants; & bientôt la Monarchie ne fut plus qu'un vaſte corps ſans ſubſtance. La ſuperſtition, ce vice des ames faibles, avilit encor le régne de *Philippe III*; ſa Cour ne fut qu'un cahos d'intrigues, comme celle de *Louis XIII*. Ces deux Rois ne pouvaient vivre ſans favoris, ni régner ſans premiers Miniſtres. Le Duc *de Lerme* depuis Cardinal gouverna longtems le Roi & le Royaume: la confuſion où tout était, le chaſſa de ſa place. Son fils lui ſuccéda, & l'Eſpagne ne s'en trouva pas mieux.

Le déſordre augmenta ſous *Philippe IV.* fils 1621.
de *Philippe III.* Son favori le Comte-Duc *Olivarès* lui fit prendre le nom de *Grand* à ſon avénement: s'il l'avait été, il n'eût point eu de premier Miniſtre. L'Europe & ſes ſujets lui refuſèrent ce titre; & quand il eut perdu depuis le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, le Portugal par ſa négligence, la Catalogne par l'abus

l'abus de ſon pouvoir, la voix publique lui donna pour deviſe un foſſé avec ces mots: *Plus on lui ôte, plus il eſt grand.*

Ce beau Royaume était alors peu puiſſant au dehors, & miſérable au dedans. On n'y connaiſſait nulle police. Le Commerce intérieur était ruiné, par les droits qu'on continuait de lever d'une Province à une autre. Chacune de ces Provinces ayant été autrefois un petit Royaume, les anciennes Douanes ſubſiſtaient: ce qui avait été autrefois une Loi néceſſaire, devenait un abus onéreux. On ne ſut point faire de toutes ces parties du Royaume un tout régulier. Le même abus a été introduit en France; mais il était porté en Eſpagne à un tel excès, qu'il n'était pas permis de tranſporter de l'argent de Province à Province. Nulle induſtrie ne ſecondait, dans ces climats heureux, les préſents de la Nature: ni les ſoies de Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étaient préparées par les mains Eſpagnoles: les toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures Flamandes, reſte des monuments de la Maiſon de Bourgogne, fourniſſaient à Madrid ce que l'on connaiſſait alors de magnificence: les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette Monarchie, comme elles le ſeraient dans une République indigente qui craindrait de s'apauvrir. En effet malgré les mines du Nouveau Monde, l'Eſpagne était ſi pauvre, que le Miniſtère de *Philippe IV.* ſe trouva réduit à la néceſſité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix

preſ-

preſque auſſi fort qu'à l'argent : il falut que le Maître du Méxique & du Pérou fit de la fauſſe monnoie pour payer les charges de l'Etat. On n'oſait, ſi on en croit le ſage *Gourville*, impoſer des taxes perſonnelles, parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'ayant preſque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à payer. Jamais ce que dit *Charles-Quint* ne ſe trouva ſi vrai : *En France tout abonde, tout manque en Eſpagne.*

Le régne de *Philippe IV.* ne fut qu'un enchainement de pertes & de diſgraces : & le Comte-Duc *Olivarès* fut auſſi malheureux dans ſon adminiſtration, que le Cardinal de *Richelieu* fut heureux dans la ſienne.

Les Hollandais qui recommencèrent la guerre à l'expiration de la trêve de douze années, enlèvent le Breſil à l'Eſpagne : il leur en eſt reſté Surinam : ils prennent Maſtricht, qui leur eſt enfin demeuré. Les armées de *Philippe* ſont chaſſées de la Valteline & du Piémont par les Français ſans déclaration de guerre ; & enfin lorſque la guerre eſt déclarée en 1635. il eſt malheureux de tous côtés. L'Artois eſt envahi. La Catalogne entiére jalouſe de ſes priviléges auxquels il attentait, ſe révolte & ſe donne à la France. Le Portugal ſecoue le joug. Une conſpiration auſſi-bien exécutée que bien conduite mit ſur le Trône la Maiſon de *Bragance*. Le premier Miniſtre *Olivarès* eut la confuſion d'avoir contribué lui-même à cette grande révolution, en envoyant de l'argent au Duc de *Bragance*, pour ne point laiſſer de prétexte au refus

1625. 1639. 1640. 1641.

refus de ce Prince de venir à Madrid. Cet argent même ſervit à payer des conjurés.

La révolution n'était pas difficile. *Olivarès* avait eu l'imprudence de retirer une garniſon Eſpagnole de la forteresſe de Lisbonne. Peu de troupes gardaient le Royaume. Les Peuples étaient irrités d'un nouvel impôt; & enfin le premier Miniſtre, qui croyait tromper le Duc de *Bragance*, lui avait donné le commandement des armes. La Ducheſſe de Mantoue Vice-Reine fut chaſſée ſans que perſonne prît ſa défenſe. Un Sécretaire d'Etat Eſpagnol, & un de ſes Commis, furent les ſeules victimes immolées à la vengeance publique. Toutes les villes du Portugal imitèrent l'exemple de Lisbonne preſque dans le même jour. *Jean de Bragance* fut partout proclamé Roi ſans le moindre tumulte: un fils ne ſuccède pas plus paiſiblement à ſon pére. Des vaiſſeaux partis de Lisbonne, partirent pour toutes les villes de l'Aſie & de l'Afrique, pour toutes les Iſles qui appartenaient à la Couronne de Portugal; il n'y en eut aucune qui héſitât à chaſſer les Gouverneurs Eſpagnols. Tout ce qui reſtait du Breſil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais ſur les Eſpagnols, retourna aux Portugais; & enfin les Hollandais, unis avec le nouveau Roi *Don Jean de Bragance*, lui rendirent ce qu'ils avaient pris à l'Eſpagne dans le Breſil.

11. Dec. 1640.

Les Iſles Açores, Mozambique, Goa, Macao, furent animées du même eſprit que Lisbonne. Il ſemblait que la conſpiration eût été tramée dans toutes ces Villes. On vit partout com-

combien une domination étrangère eſt odieuſe, & en même tems combien peu le Miniſtère Eſpagnol avait pris de meſures pour conſerver tant d'Etats.

On vit auſſi comme on flatte les Rois dans leurs malheurs, comme on leur déguiſe des vérités triſtes. La manière dont *Olivarès* annonça à *Philippe IV.* la perte du Portugal eſt célèbre. *Je viens vous annoncer*, dit-il, *une heureuſe nouvelle : Votre Majeſté a gagné tous les biens du Duc de Bragance ; il s'eſt aviſé de ſe faire proclamer Roi, & la confiſcation de ſes terres vous eſt acquiſe par ſon crime.* La confiſcation n'eut pas lieu. Le Portugal devint un Royaume conſidérable, ſurtout lors que les richeſſes du Breſil & les Traités avec l'Angleterre rendirent ſon Commerce floriſſant.

Le Comte-Duc *Olivarès*, longtems le Maître de la Monarchie Eſpagnole, & l'émule du Cardinal de *Richelieu*, fut enfin diſgracié pour avoir été malheureux. Ces deux Miniſtres avaient été longtems également Rois, l'un en France, l'autre en Eſpagne ; tous deux ayant pour ennemis la Maiſon Royale, les Grands & le Peuple ; tous deux très-différents dans leurs caractères, dans leurs vertus, & dans leurs vices ; le Comte-Duc auſſi réſervé, auſſi tranquille, & auſſi doux que le Cardinal était vif, hautain, & ſanguinaire. Ce qui conſerva *Richelieu* dans le Miniſtère, & ce qui lui donna preſque toujours l'aſcendant ſur *Olivarès*, ce fut ſon activité. Le Miniſtre Eſpagnol perdit tout par ſa négligence ; il mourut de la mort

des Miniſtres déplacés; on dit que le chagrin les tue; ce n'eſt pas ſeulement le chagrin de la ſolitude après le tumulte, mais celui de ſentir qu'ils ſont haïs & qu'ils ne peuvent ſe venger. Le Cardinal de *Richelieu* avait abrégé ſes jours d'une autre manière, par les inquiétudes qui le dévorèrent dans la plénitude de ſa puiſſance.

Avec toutes les pertes que fit la branche d'Autriche Eſpagnole, il lui reſta encor plus d'Etats que le Royaume d'Eſpagne n'en poſſède aujourdhui. Le Milanais, la Flandre, Naples & Sicile apartenaient à cette Monarchie; & quelque mauvais que fût ſon Gouvernement, elle fit encor beaucoup de peine à la France, juſqu'à la paix des Pyrenées.

Les Eſpagnols depuis le tems de *Philippe II.* juſqu'à *Philippe IV.*, ſe ſignalèrent dans les Arts de génie. Leur Théâtre, tout imparfait qu'il était, l'emportait ſur celui des autres Nations; il ſervit de modèle à celui d'Angleterre; & lorſqu'enſuite la Tragédie commença à paraître en France avec quelque éclat, elle emprunta beaucoup de la ſcène Eſpagnole. L'Hiſtoire, les Romans agréables, les fictions ingénieuſes, la Morale, furent traités en Eſpagne avec un ſuccès qui paſſa beaucoup celui du Théatre; mais la ſaine Philoſophie y fut toujours ignorée. L'Inquiſition & la ſuperſtition y perpétuèrent les erreurs ſcholaſtiques: les Mathématiques furent peu cultivées, & les Eſpagnols dans leurs guerres employèrent preſque toujours des Ingénieurs Italiens. Ils eurent quelques Peintres du ſecond rang, & jamais d'école de Peinture. L'Architecture

chitecture n'y fit point de grands progrès. L'Eſcurial fut bâti ſur les deſſeins d'un Français. Les Arts mécaniques y étaient tous très-groſſiers. La magnificence des grands Seigneurs conſiſtait dans de grands amas de vaiſſelle d'argent, & dans un nombreux domeſtique. Il régnait chez les Grands une généroſité d'oſtentation qui en impoſait aux étrangers, & qui n'était en uſage que dans l'Eſpagne; c'était de partager l'argent qu'on gagnait au jeu avec tous les aſſiſtants de quelque condition qu'ils fuſſent. *Montréſor* raporte que quand le Duc *de Lerme* reçut *Gaſton* frére de *Louis XIII.* & ſa ſuite dans les Pays-Bas, il étala une magnificence bien plus ſinguliére. Ce premier Miniſtre, chez qui *Gaſton* reſta pluſieurs jours, faiſait mettre après chaque repas deux-mille Louis d'or ſur une grande table de jeu. Les ſuivants de Monſieur, & ce Prince lui-même, jouaient avec cet argent.

Les fêtes des combats de taureaux étaient très fréquentes, comme elles le ſont encor aujourdhui; & c'était le ſpectacle le plus magnifique & le plus galant, comme le plus dangereux. Cependant, rien de ce qui rend la vie commode n'était connu. Cette diſette de l'utile & de l'agréable augmenta depuis l'expulſion des Maures. De là vient qu'on voyage en Eſpagne, comme dans les deſerts de l'Arabie, & que dans les villes on trouve peu de reſſource. La ſociété ne fut pas plus perfectionnée que les Arts de la main. Les femmes preſque auſſi renfermées qu'en Afrique, comparant cet eſclavage

avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuſes. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, celui de parler avec les doigts ; un amant ne s'expliquait pas autrement ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe, qui ouvrait en ce moment là ces petites grilles de bois nommées jalouſies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. Tout le monde jouait de la guitarre ; & la triſteſſe n'en était pas moins répandue ſur la face de l'Eſpagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens déſœuvrés. On diſait alors que la fierté, la dévotion, l'amour & l'oiſiveté compoſaient le caractère de la Nation ; mais auſſi il n'y eut aucune de ces révolutions ſanglantes, de ces conſpirations, de ces châtiments cruels, qu'on voyait dans les autres Cours de l'Europe. Ni le Duc de *Lerme*, ni le Comte *Olivarès*, ne répandirent le ſang de leurs ennemis ſur les échaffauts : les Rois n'y furent point aſſaſſinés comme en France, & ne périrent point par la main du bourreau comme en Angleterre.

CHAP.

CHAP. CENT-QUARANTE-SEPTIEME.

DES ALLEMANDS

SOUS

RODOLPHE II.

MATHIAS ET FERDINAND II.

Des malheurs de Fréderic Electeur Palatin. Des Conquêtes de Guſtave Adolphe. Paix de Veſtphalie &c.

PEndant que la France reprenait une nouvelle vie ſous *Henri IV*, que l'Angleterre floriſſait ſous *Elizabeth*, & que l'Eſpagne était la Puiſſance prépondérante de l'Europe ſous *Philippe II.* l'Allemagne & le Nord ne jouaient pas un ſi grand rôle.

Si on la regarde comme le Siége de l'Empire, cet Empire n'était qu'un vain nom, & on peut obſerver que depuis l'abdication de *Charles-Quint* juſqu'au régne de *Léopold*, elle n'a eu aucun crédit en Italie. Les couronnements à Rome & à Milan furent ſupprimés comme des cérémonies inutiles ; on les regardait auparavant comme eſſentielles : mais depuis que *Ferdinand I.* frére & ſucceſſeur de l'Empereur *Charles-Quint*, négligea le voyage de Rome, on s'ac-

coutuma à s'en paſſer. Les prétentions des Empereurs ſur Rome, celles des Papes de donner l'Empire, tombèrent inſenſiblement dans l'oubli : tout s'eſt réduit à une lettre de félicitation que le Souverain Pontife écrit à l'Empereur élû. L'Allemagne reſta avec le titre d'Empire, mais faible, parce qu'elle fut toujours diviſée. Ce fut une République de Princes à laquelle préſidait l'Empereur : & ces Princes ayant tous des prétentions les uns contre les autres, entretinrent preſque toujours une guerre civile, tantot ſourde, tantot éclatante, nourie par leurs intérêts oppoſés, & par les trois Religions de l'Allemagne, plus oppoſées encor que les intérêts des Princes. Il était impoſſible que ce vaſte Etat partagé en tant de Principautés déſunies, ſans commerce alors, & ſans richeſſes, influât beaucoup ſur le ſyſtème de l'Europe. Il n'était point fort au-déhors, mais il l'était au-dedans, parce que la Nation fut toujours laborieuſe & belliqueuſe. Si la Conſtitution Germanique avait ſuccombé, ſi les Turcs avaient envahi une partie de l'Allemagne, & que l'autre eût appellé des Maîtres étrangers, les Politiques n'auraient pas manqué de prouver que l'Allemagne déja déchirée par elle-même, ne pouvait ſubſiſter : ils auraient démontré que la forme ſinguliére de ſon gouvernement, la multitude de ſes Princes, la pluralité des Religions, ne pouvaient que préparer une ruine, & un eſclavage inévitable. Les cauſes de la décadence de l'ancien Empire Romain n'étaient pas à beau-

beaucoup près ſi palpables; cependant le Corps de l'Allemagne eſt reſté inébranlable, en portant dans ſon ſein tout ce qui ſemblait devoir le détruire; & il eſt difficile d'attribuer cette permanence d'une Conſtitution ſi compliquée qu'au génie de la Nation.

L'Allemagne avait perdu Mets, Toul, & Verdun en 1552. ſous l'Empereur *Charles-Quint*; mais ce territoire qui était de l'ancienne France pouvait être regardé plûtôt comme une excreſcence du Corps Germanique, que comme une partie naturelle de cet Etat. *Ferdinand I.* ni ſes ſucceſſeurs ne firent aucune tentative pour recouvrer ces villes. Les Empereurs de la Maiſon d'Autriche devenus Rois de Hongrie, eurent toujours les Turcs à craindre, & ne furent pas en état d'inquiéter la France, quelque faible qu'elle fût, depuis *François II.* juſqu'à *Henri IV.* Des Princes d'Allemagne purent venir la piller, & le Corps de l'Allemagne ne put ſe réunir pour l'accabler.

Ferdinand I. voulut en vain réunir les trois Religions qui partageaient l'Empire, & les Princes qui ſe faiſaient quelquefois la guerre. L'ancienne maxime, *Diviſe pour régner*, ne lui convenait pas. Il falait que l'Allemagne fût réunie pour qu'il fût puiſſant: mais loin d'être unie, elle fut démembrée. Ce fut préciſément de ſon tems que les Chevaliers Teutoniques donnèrent aux Polonois la Livonie reputée Province Impériale, dont les Ruſſes ſont à préſent en poſſeſſion. Les Evêchés de la Saxe & du Brandebourg, tous ſécularisés, ne furent pas un démem-

membrement de l'Etat, mais un grand changement qui rendit ces Princes plus puiſſants, & l'Empereur plus faible.

Maximilien II. fut encor moins Souverain que *Ferdinand I.* Si l'Empire avait conſervé quelque vigueur, il aurait maintenu ſes droits ſur les Pays-Bas, qui étaient réellement une Province Impériale. L'Empereur & la Diette étaient les Juges naturels. Ces Peuples qu'on appella rebelles ſi longtems, devaient être mis par les Loix au ban de l'Empire: cependant *Maximilien II.* laiſſa le Prince d'Orange *Guillaume le taciturne* faire la guerre dans les Pays-Bas à la tête des troupes Allemandes, ſans ſe mêler de la querelle. En vain cet Empereur ſe fit élire Roi de Pologne en 1575. après le départ du Roi de France *Henri III.* départ regardé comme une abdication: *Battori* Vaivode de Tranſilvanie, Vaſſal de l'Empereur, l'emporta ſur ſon Souverain, & la protection de la Porte Ottomane, ſous laquelle était ce *Battori*, fut plus puiſſante que la Cour de Vienne.

Rodolphe II. ſucceſſeur de ſon pére *Maximilien II.* tint les rênes de l'Empire d'une main encor plus faible. Il était à la fois Empereur, Roi de Bohême & de Hongrie, & il n'influa en rien ni ſur la Bohême, ni ſur la Hongrie, ni ſur l'Allemagne, & encor moins ſur l'Italie. Les tems de *Rodolphe* ſemblent prouver qu'il n'eſt point de regle générale en Politique.

Ce Prince paſſait pour être beaucoup plus incapable de gouverner que le Roi de France *Henri III.* La conduite du Roi de France lui coû-

coûta la vie, & perdit preſque le Royaume. La conduite de *Rodolphe* beaucoup plus faible ne cauſa aucun trouble en Allemagne. La raiſon en eſt qu'en France tous les Seigneurs voulurent s'établir ſur les ruines du Trône, & que les Seigneurs Allemands étaient déja tout établis.

Il y a des tems où il faut qu'un Prince ſoit guerrier. *Rodolphe* qui ne le fut pas, vit toute la Hongrie envahie par les Turcs. L'Allemagne était alors ſi mal adminiſtrée, qu'on fut obligé de faire une quête publique pour avoir de quoi s'oppoſer aux Conquérants Ottomans. Des troncs furent établis aux portes de toutes les égliſes: c'eſt la premiére guerre qu'on ait faite avec des aumones; elle fut regardée comme ſainte, & n'en fut pas plus heureuſe; & ſans les troubles du Serrail il eſt vraiſemblable que la Hongrie reſtait pour jamais ſous le pouvoir de Conſtantinople.

On vit préciſément en Allemagne ſous cet Empereur, ce qu'on venait de voir en France ſous *Henri III.*, une Ligue Catholique contre une Ligue Proteſtante, ſans que le Souverain pût arrêter les efforts ni de l'une ni de l'autre. La Religion qui avait été ſi longtems la cauſe de tant de troubles dans l'Empire, n'en était plus que le prétexte. Il s'agiſſait de la ſucceſſion aux Duchés de Cléves & de Juliers. C'était encor une ſuite du Gouvernement féodal, & on ne pouvait guères décider que par les armes à qui ces Fiefs apartenaient. Les Maiſons de Saxe, de Brandebourg, de Neubourg les diſputaient.

taient. L'Archiduc *Léopold*, couſin de l'Empereur, s'était mis en poſſeſſion de Cléves, en attendant que l'affaire fût jugée. Cette querelle fut, comme nous l'avons vû, l'unique cauſe de la mort de *Henri IV.* Il allait marcher au ſecours de la Ligue Proteſtante. Ce Prince victorieux ſuivi de troupes aguerries, des plus grands Généraux, & des meilleurs Miniſtres de l'Europe, était prêt de profiter de la faibleſſe de *Rodolphe*, & de *Philippe III.*

La mort de *Henri IV.* qui fit avorter cette grande entrepriſe, ne rendit pas *Rodolphe* plus heureux. Il avait cédé la Hongrie, l'Autriche, la Moravie à ſon frére *Mathias*, lorſque le Roi de France ſe préparait à marcher contre lui; & lorſqu'il fut délivré d'un ennemi ſi redoutable, il fut encor obligé de céder la Bohême à ce même *Mathias*; & en conſervant le tître d'Empereur, il vécut en homme privé.

Tout ſe fit ſans lui ſous ſon Empire: il ne s'était pas même mêlé de la ſinguliére affaire de ce *Gerhard de Truchſes* Electeur de Cologne, qui voulut garder ſon Archevêché & ſa femme, & qui fut chaſſé de ſon Electorat par les armes de ſes Chanoines & de ſon Compétiteur. Cette inaction ſinguliére venait d'un principe plus ſingulier encor dans un Empereur. La Philoſophie qu'il cultivait, lui avait appris tout ce qu'on pouvait ſavoir alors, excepté à remplir ſes devoirs de Souverain. Il aimait beaucoup mieux s'inſtruire avec le fameux *Ticho Brahé*, que tenir les Etats de Hongrie & de Bohême.

Les fameuſes Tables Aſtronomiques de *Ticho Bra-*

Brahé & de *Kepler* portent le nom de cet Empereur ; elles ſont connues ſous le nom de *Tables Rodolphines*, comme celles qui furent compoſées au douziéme ſiécle en Eſpagne par deux Arabes, portèrent le nom du Roi *Alphonſe*. Les Allemands ſe diſtinguaient principalement dans ce ſiécle par les commencements de la véritable Phyſique. Ils ne réuſſirent jamais dans les Arts de goût, comme les Italiens ; à peine même s'y adonnèrent-ils. Ce n'eſt jamais qu'aux eſprits patients & laborieux qu'apartient le don de l'invention dans les Sciences naturelles. Ce génie ſe remarquait depuis longtems en Allemagne, & s'étendait à leurs voiſins du Nord. *Ticho Brahé* était Danois. Ce fut une choſe bien extraordinaire, ſurtout dans ce tems-là, de voir un Gentilhomme Danois dépenſer cent-mille écus de ſon bien à bâtir, avec les ſecours de *Frédéric II.* Roi de Dannemarck, non ſeulement un Obſervatoire, mais une petite Ville habitée par pluſieurs ſavants : elle fut nommée *Uranibourg*, *la ville des Aſtres*. *Ticho Brahé* avait à la vérité la faibleſſe commune d'être perſuadé de l'Aſtrologie judiciaire, mais il n'en était ni moins bon Aſtronome, ni moins habile Mécanicien. Sa deſtinée fut celle des grands-hommes ; il fut perſécuté dans ſa patrie après la mort du Roi ſon protecteur ; mais il en trouva un autre dans l'Empereur *Rodolphe*, qui le dédommagea de toutes ſes pertes, & de toutes les injuſtices des Cours.

Copernic avait trouvé le vrai ſyſtême du Monde,

de, avant que *Ticho Brahé* inventât le ſien, qui n'eſt qu'ingénieux. Le trait de lumiére qui éclaire aujourdhui le Monde, partit de la petite ville de Thorn dans la Pruſſe Polonaiſe, dès le milieu du ſeiziéme ſiécle.

Kepler né dans le Duché de Virtemberg, devina au commencement du dix-ſeptiéme les loix mathématiques du cours des Aſtres, & fut regardé comme un Légiſlateur en Aſtronomie. Le Chancelier *Bacon* propoſait alors de nouvelles ſciences; mais *Copernic* & *Kepler* en inventaient. L'Antiquité n'avait point fait de plus grands efforts, & la Gréce n'avait pas été illuſtrée par de plus belles découvertes : mais les autres Arts fleurirent à la fois en Gréce, au lieu qu'en Allemagne, la Phyſique ſeule fut cultivée par un petit nombre de ſages inconnus à la multitude : cette multitude était groſſiére; il y avait de vaſtes Provinces où les hommes penſaient à peine, & on ne ſavait que ſe haïr pour la Religion.

Enfin, la Ligue Catholique, & la Proteſtante plongèrent l'Allemagne dans une guerre civile de trente années, qui la réduiſit dans un état plus déplorable que n'avait été celui de la France avant le régne paiſible & heureux de *Henri IV.*

En l'an 1619. époque de la mort de l'Empereur *Mathias* ſucceſſeur de *Rodolphe*, l'Empire allait échaper à la Maiſon d'Autriche; mais *Ferdinand* Archiduc de Grats réunit enfin les ſuffrages en ſa faveur. *Maximilien* de Baviére qui lui diſputait l'Empire, le lui céda; il fit plus, il ſoutint le Trône Imperial aux dépens de ſon

ſon ſang, & de ſes tréſors, & affermit la grandeur d'une Maiſon qui depuis écraſa la ſienne. Deux branches de la Maiſon de Baviére réunies auraient pû changer le ſort de l'Allemagne; ces deux branches ſont celles des Electeurs Palatins & des Ducs de Baviére. Deux grands obſtacles s'oppoſaient à leur intelligence, la rivalité, & la différence des Religions. L'Electeur Palatin *Frédéric* était Réformé, le Duc de Baviére Catholique. Cet Electeur Palatin fut un des plus malheureux Princes de ſon tems, & la cauſe des longs malheurs de l'Allemagne.

Jamais les idées de liberté n'avaient plus prévalu dans l'Europe que dans ces tems-là. La Hongrie, la Bohême & l'Autriche même étaient auſſi jalouſes que les Anglais de leurs priviléges. Cet eſprit dominait en Allemagne depuis les derniers tems de *Charles-Quint*. L'exemple des ſept Provinces-Unies était ſans ceſſe préſent à des Peuples qui prétendaient avoir les mêmes droits, & qui croyaient avoir plus de force que la Hollande. Quand l'Empereur *Mathias* fit élire en 1618. ſon couſin *Ferdinand de Grats* Roi déſigné de Hongrie & de Bohême, quand il lui fit céder l'Autriche par les autres Archiducs, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche ſe plaignirent également qu'on n'eût pas eu aſſez d'égard au droit des Etats. La Religion entra dans les griefs des Bohémiens, & alors la fureur fut extrême. Les Proteſtans voulurent rétablir des Temples que les Catholiques avaient fait abattre. Le Conſeil d'Etat de *Mathias* & de *Ferdinand* ſe déclara contre les Proteſtans;

teſtans ; ceux-ci entrèrent au Conſeil, & précipitèrent de la ſalle dans la rue trois principaux Magiſtrats. Cet emportement ne caractériſe que la violence du peuple, violence preſque toujours plus grande que les tyrannies dont il ſe plaint. Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que les révoltés prétendirent par un manifeſte qu'ils n'avaient fait que ſuivre les Loix, & qu'ils avaient le droit de jetter par les fenêtres les Conſeillers qui les oprimaient. L'Autriche prit le parti de la Bohême, & ce fut parmi ces troubles que *Ferdinand de Grats* fut élu Empereur.

Sa nouvelle Dignité n'en impoſa point aux Proteſtans de Bohême, qui étaient alors très-conſidérables : ils ſe crurent en droit de deſtituer le Roi qu'ils avaient élu ; & ils offrirent leur Couronne à l'Electeur Palatin gendre du Roi d'Angleterre *Jaques I.* Il accepta ce Trône, ſans avoir aſſez de forces pour s'y maintenir. Son parent *Maximilien* de Baviére, avec les
19. troupes Impériales & les ſiennes, lui fit perdre à
Nov. la bataille de Prague, & ſa Couronne, & ſon
1620. Palatinat.

Cette journée fut le commencement de ce carnage de trente années. La victoire de Prague décida pour quelque tems l'ancienne querelle des Princes de l'Empire & de l'Empereur : elle rendit *Ferdinand II.* deſpotique. Il mit l'Electeur Palatin au ban de l'Empire, par un ſimple arrêt de ſon Conſeil Aulique, & proſcrivit
1621. tous les Princes & tous les Seigneurs de ſon parti, au mépris des capitulations Impériales, qui

qui ne pouvaient être un frein que pour les faibles.

L'Electeur Palatin fuyait en Siléſie, en Dannemarck, en Hollande, en Angleterre, en France : il fut au nombre des Princes infortunés à qui manqua toujours la fortune, privé de toutes les reſſources ſur leſquelles il devait compter. Il ne fut point ſecouru par ſon beaupére le Roi d'Angleterre, qui ſe refuſa aux cris de ſa Nation, aux ſollicitations de ſon gendre, & aux intérêts du parti Proteſtant dont il pouvait être le Chef ; ne fut point aidé par *Louis XIII.* malgré l'intérêt viſible qu'avait ce Prince à empêcher les Princes d'Allemagne d'être opprimés. *Louis XIII.* n'était point alors gouverné par le Cardinal de *Richelieu.* Il ne reſta bientôt à la Maiſon Palatine, & à l'Union Proteſtante d'Allemagne, d'autres ſecours que deux guerriers qui avaient chacun une petite armée vagabonde, comme les *Condottieri* d'Italie : l'un était un Prince de Brunſwick, qui n'avait pour tout Etat que l'adminiſtration, ou l'uſurpation de l'Evêché d'Halberſtadt ; il s'intitulait *ami de* DIEU, & *ennemi des Prêtres*, & méritait ce dernier tître, puiſqu'il ne ſubſiſtait que du pillage des égliſes : l'autre ſoutien de ce parti alors ruiné était un avanturier bâtard de la Maiſon de *Mansfeld*, auſſi digne du tître *d'ennemi des Prêtres* que le Prince de Brunſwick. Ces deux ſecours pouvaient bien ſervir à déſoler une partie de l'Allemagne, mais non pas à rétablir le Palatin, & l'équilibre des Princes. L'Empereur 1623.
affermi alors en Allemagne, aſſemble une Diet-

te à Ratisbonne, dans laquelle il déclare que *l'Electeur Palatin s'étant rendu criminel de Leze-Majesté, ses Etats, ses biens, ses Dignités, sont dévolus au Domaine Impérial, mais que ne voulant pas diminuer le nombre des Electeurs, il veut, commande, & ordonne, que Maximilien de Baviére soit investi de l'Electorat Palatin.* Il donna en effet cette investiture du haut du Trône, & son Vice-Chancelier prononça que l'Empereur conferait cette Dignité de *sa pleine puissance.*

La Ligue Protestante prête d'être écrasée, fit de nouveaux efforts pour prévenir sa ruine entiére. Elle mit à sa tête le Roi de Dannemark *Christiern IV.* L'Angleterre fournit quelque argent; mais ni l'argent des Anglais, ni les troupes de Dannemarck, ni *Brunswick*, ni *Mansfeld*, ne prévalurent contre l'Empereur, & ne servirent qu'à dévaster l'Allemagne. *Ferdinand II.* triomphait de tout par les mains de ses deux Généraux, le Duc de *Walstein*, & le Comte *Tilly*. Le Roi de Dannemarck était toujours battu à la tête de ses armées, & *Ferdinand* sans sortir de sa maison était victorieux, & tout-puissant.

Il mettait au ban de l'Empire le Duc de Mecklembourg l'un des Chefs de l'Union Protestante, & donnait ce Duché à *Walstein* son Général. Il proscrivait de même le Duc *Charles* de Mantoue, pour s'être mis en possession sans ses ordres de son pays qui lui appartenait par les droits du sang. Les troupes Impériales surprirent & saccagèrent Mantoue; elles répandirent la ter-

reur

reur en Italie. Il commençait à reſſerrer cette ancienne chaîne qui avait lié l'Italie à l'Empire, & qui était relâchée depuis ſi longtems. Cent-cinquante-mille ſoldats, qui vivaient à diſcrétion dans l'Allemagne, rendaient ſa puiſſance abſolue. Cette puiſſance s'exerçait alors ſur un peuple bien malheureux; on en peut juger par la monnoie, dont la valeur numeraire était alors quatre fois au-deſſus de la valeur ancienne, & qui était encor alterée. Le Duc de *Walſtein* diſait publiquement que le tems était venu de réduire les Electeurs à la condition des Ducs & Pairs de France, & les Evêques à la qualité de Chapelains de l'Empereur. C'eſt ce même *Walſtein* qui voulut depuis ſe rendre indépendant, & qui ne voulait aſſervir ſes Supérieurs, que pour s'élever ſur eux.

L'uſage que *Ferdinand II.* faiſait de ſon bonheur & de ſa puiſſance, fut ce qui détruiſit l'un & l'autre. Il voulut ſe mêler en Maître des affaires de la Suéde & de la Pologne, & prendre parti contre le jeune *Guſtave Adolphe*, qui ſoutenait alors ſes prétentions contre le Roi de Pologne *Sigiſmond* ſon parent. Ainſi ce fut lui-même qui en forçant ce Prince à venir en Allemagne, prépara ſa propre ruine. Il hâta encor ſon malheur, en réduiſant les Princes Proteſtants au déſeſpoir.

Ferdinand II. ſe crut avec raiſon aſſez puiſſant pour caſſer la paix de Paſſau faite par *Charles-Quint*, pour ordonner de ſa ſeule autorité à tous les Princes, à tous les Seigneurs, de rendre les Evêchés & les Bénéfices dont ils s'étaient em-

1629. parés. Cet Edit eſt encor plus fort que celui de la révocation de l'Edit de Nantes, qui a fait tant de bruit ſous *Louis XIV.* Ces deux entrepriſes ſemblables ont eu des ſuccès bien différents. *Guſtave Adolphe* appellé alors par les Princes Proteſtants que le Roi de Dannemarck n'oſait plus ſecourir, vint les venger en ſe vengeant lui-même.

L'Empereur voulait rétablir l'Egliſe pour en être le Maître; & le Cardinal de *Richelieu* ſe déclara contre lui. Rome même le traverſa. La crainte de ſa puiſſance était plus forte que l'intérêt de la Religion. Il n'était pas plus extraordinaire que le Miniſtre du Roi Très-Chrêtien, & la Cour de Rome même, ſoutinſſent le parti Proteſtant contre un Empereur redoutable, qu'il ne l'avait été de voir *François I.* & *Henri II.* ligués avec les Turcs contre *Charles-Quint.*

On aime à attribuer toutes les grande choſes à un ſeul homme, quand il en a fait quelques-unes. C'eſt un préjugé fort commun en France, que le Cardinal de *Richelieu* attira ſeul les armes de *Guſtave Adolphe* en Allemagne, & prépara ſeul cette révolution. Mais il eſt évident qu'il ne fit autre choſe que profiter des conjonctures. *Ferdinand II.* avait en effet déclaré la guerre à *Guſtave*; il voulait lui enlever la Livonie, dont ce jeune Conquérant s'était emparé; il ſoutenait contre lui *Sigiſmond* ſon compétiteur au Royaume de Suéde; il lui refuſait le titre de Roi. L'intérêt, la vengeance & la fierté appellaient *Guſtave* en Allemagne; & quand mê-

même, lorſqu'il fut en Poméranie, le Miniſtère de France ne l'eût pas aſſiſté de quelque argent, il n'en aurait pas moins tenté la fortune des armes dans une guerre déja commencée.

Il était vainqueur en Poméranie, quand la France fit ſon Traité avec lui. Neuf-cent-mille francs une fois payés, & douze-cent-mille francs par an qu'on lui donna, n'étaient ni un objet important, ni un grand effort de politique, ni un ſecours ſuffiſant. *Guſtave Adolphe* fit tout par lui-même. Arrivé en Allemagne avec moins de quinze-mille hommes, il en eut bientôt près de quarante-mille, en recrutant dans le pays qui les nouriſſait, en faiſant ſervir l'Allemagne même à ſes conquêtes en Allemagne. Il force l'Electeur de Brandebourg à lui aſſurer la fortereſſe de Spandau & tous les paſſages; il force l'Electeur de Saxe à lui donner ſes propres troupes à commander. 1631.

L'Armée Impériale commandée par *Tilly* eſt entiérement défaite aux portes de Leipzig. Tout ſe ſoumet à lui des bords de l'Elbe à ceux du Rhin. Il rétablit tout d'un coup le Duc de Mecklenbourg dans ſes Etats à un bout de l'Allemagne, & il eſt déja à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Mayence. 17. Sept. 1631.

L'Empereur immobile dans Vienne, tombé en moins d'une Campagne de ce haut degré de grandeur qui avait paru ſi redoutable, eſt réduit à demander au Pape *Urbain VIII.* de l'argent, & des troupes; on lui refuſa l'un & l'autre. Il veut engager la Cour de Rome à publier une Croiſade contre *Guſtave*. Le Saint

Pére promet un Jubilé au lieu de Croiſade. *Guſtave* traverſe en victorieux toute l'Allemagne; il amène dans Munich l'Electeur Palatin, qui eut du moins la conſolation d'entrer dans le Palais de celui qui l'avait dépoſſedé. Cet Electeur allait être rétabli dans ſon Palatinat, & même dans le Royaume de Bohême, par les mains du Conquérant, lorſqu'à la ſeconde bataille auprès de Leipzig, dans les plaines de Lützen, *Guſtave* fut tué au milieu de ſa victoire. Cette mort fut fatale au Palatin, qui étant alors malade, & croyant être ſans reſſource, termina ſa malheureuſe vie.

6. Nov. 1632.

Si l'on demande comment autrefois des eſſains venus du Nord conquirent l'Empire Romain, qu'on voye ce que *Guſtave* a fait en deux ans contre des Peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire, & on ne ſera point étonné.

C'eſt un événement bien digne d'attention, que ni la mort de *Guſtave*, ni la minorité de ſa fille *Chriſtine* Reine de Suéde, ni la ſanglante défaite des Suédois à Nortlingue, ne nuiſit point à la conquête. Ce fut alors que le Miniſtère de France joua en effet le rolle principal: il fit la loi aux Suédois, & aux Princes Proteſtants d'Allemagne en les ſoutenant; & ce fut ce qui valut depuis l'Alſace au Roi de France, aux dépens de la Maiſon d'Autriche.

Guſtave Adolphe avait laiſſé après lui de très grands Généraux qu'il avait formés: c'eſt ce qui eſt arrivé à preſque tous les Conquérants. Ils furent ſecondés par un Héros de la Maiſon de Saxe, *Bernard de Weimar*, deſcendant de l'au-

l'ancienne branche Electorale dépoſſedée par *Charles-Quint*, & reſpirant encor la haine contre la Maiſon d'Autriche. Ce Prince n'avait pour tout bien qu'une petite armée qu'il avait levée dans ces tems de trouble, formée & aguerrie par lui, & dont la ſolde était au bout de leurs épées. La France payait cette armée, & payait alors les Suédois. L'Empereur qui ne ſortait point de ſon cabinet, n'avait plus de grand Général à leur oppoſer. Il s'était défait lui-même du ſeul homme qui pouvait rétablir ſes armes & ſon Trône; il craignit que ce fameux Duc de *Walſtein*, auquel il avait donné un pouvoir ſans bornes ſur ſes armées, ne ſe ſervît contre lui de ce pouvoir dangereux. Il fit aſſaſſiner ce Général, qui voulait être indépendant. 3. Février 1634.

C'eſt ainſi que *Ferdinand I.* s'était défait par un aſſaſſinat du Cardinal *Martinuſius*, trop puiſſant en Hongrie, & que *Henri III.* avait fait périr le Cardinal & le Duc de *Guiſe*.

Si *Ferdinand II.* avait commandé lui-même ſes armées, comme il le devait dans ces conjonctures critiques, il n'eût point eu beſoin de recourir à cette vengeance des faibles, qu'il crut néceſſaire, & qui ne le rendit pas plus heureux.

Jamais l'Allemagne ne fut plus humiliée que dans ce tems: un Chancelier Suédois y dominait, & y tenait ſous ſa main tous les Princes Proteſtants. Ce Chancelier *Oxenſtiern*, animé d'abord de l'eſprit de *Guſtave Adolphe* ſon Maître, ne voulait point que les Français partageaſſent le fruit des conquêtes de *Guſtave*; mais après la bataille de Nortlingue il fut obligé de prier le

Miniſtre Français de daigner s'emparer de l'Alſace, ſous le titre de Protecteur. Le Cardinal de *Richelieu* promit l'Alſace à *Bernard de Weimar*, & fit ce qu'il put pour l'aſſurer à la France. Juſques-là ce Miniſtère avait temporiſé, & agi ſous main; mais alors il éclata. Il déclara la guerre aux deux branches de la Maiſon d'Autriche, affaiblies toutes les deux en Eſpagne & dans l'Empire. C'eſt-là le fort de cette guerre de trente années. La France, la Suéde, la Hollande, la Savoye, attaquaient à la fois la Maiſon d'Autriche, & le vrai ſiſtème de *Henri IV.* était ſuivi.

15. Fév. 1637. *Ferdinand II.* mourut dans ces triſtes circonſtances à l'âge de cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un régne toujours troublé par des guerres inteſtines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de ſon cabinet. Il fut très malheureux, puiſque dans ſes ſuccès il ſe crut obligé d'être ſanguinaire, & qu'il fallut ſoutenir enſuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuſe que lui; ravagée tour-à-tour par elle-même, par les Suédois & les Français, éprouvant la famine, la diſette, & plongée dans la barbarie, ſuite inévitable d'une guerre ſi longue & ſi malheureuſe.

Ferdinand II. a été loué comme un grand Empereur, & l'Allemagne ne fut jamais plus à plaindre que ſous ſon gouvernement; elle avait été heureuſe ſous ce *Rodolphe* qu'on mépriſe.

Ferdinand II. laiſſa l'Empire à ſon fils *Ferdinand III.* déja élu Roi des Romains; mais il ne lui laiſſa qu'un Empire déchiré, dont la France

&

& la Suéde partagèrent les dépouilles.

Sous le régne de *Ferdinand III.* la puiſſance Autrichienne déclina toujours. Les Suédois établis dans l'Allemagne n'en ſortirent plus; la France jointe à eux ſoutenait toûjours le parti Proteſtant de ſon argent & de ſes armes; & quoiqu'elle fût elle-même embarraſſée dans une guerre d'abord malheureuſe contre l'Eſpagne, quoique le Miniſtère eût ſouvent des conſpirations ou des guerres civiles à étouffer, cependant elle triompha de l'Empire, comme un homme bleſſé terraſſe avec du ſecours un ennemi plus bleſſé que lui. Le Duc *Bernard de Weimar*, deſcendant de l'infortuné Duc de Saxe dépoſſedé par *Charles-Quint*, vengea ſur l'Autriche les malheurs de ſa race. Il avait été l'un des Généraux de *Guſtave*, & il n'y eut pas un ſeul de ces Généraux qui depuis ſa mort n'ait ſoutenu la gloire de la Suéde. Le Duc de *Weimar* fut le plus fatal de tous à l'Empereur. Il avait commencé à la vérité par perdre la grande bataille de Nortlingue; mais ayant depuis raſſemblé avec l'argent de la France une armée qui ne reconnaiſſait que lui, il gagna quatre batailles en moins de quatre mois contre les Impériaux. Il comptait ſe faire une Souveraineté le long du Rhin. La France même lui garantiſſait par ſon Traité la poſſeſſion de l'Alzace.

Ce nouveau Conquérant mourut à trente-cinq ans, & légua ſon armée à ſes fréres, comme on légue ſon patrimoine. Mais la France, qui avait plus d'argent que les fréres du Duc de *Weimar*, acheta l'armée, & continua les conquêtes 1639.

quêtes pour elle. Le Maréchal *de Guébriant*, le Vicomte *de Turenne*, & le Duc *d'Anguien* depuis le grand *Condé*, achevèrent ce que le Duc de *Weimar* avait commencé. Les Généraux Suédois *Bannier* & *Torſtenſon* preſſaient l'Autriche d'un côté, tandis que *Turenne* & *Condé* l'attaquaient de l'autre.

1648. *Ferdinand III.* fatigué de tant de ſecouſſes, fut obligé de conclure enfin la paix de Weſtphalie. Les Suédois & les Français furent par ce fameux Traité les Légiſlateurs de l'Allemagne dans la Politique & dans la Religion. La querelle des Empereurs & des Princes de l'Empire, qui durait depuis ſept-cent ans, fut enfin terminée. L'Allemagne fut une grande Ariſtocratie compoſée d'un Roi, des Electeurs, des Princes, & des Villes Impériales. Il falut que l'Allemagne épuiſée payât encor cinq millions de riſdalers aux Suédois, qui l'avaient dévaſtée & pacifiée. Les Rois de Suéde devinrent Princes de l'Empire, en ſe faiſant céder la plus belle partie de la Poméranie, Stettin, Wiſmar, Rugen, Verden, Brême, & des Territoires conſidérables. Le Roi de France devint Landgrave d'Alzace, ſans être Prince de l'Empire.

La Maiſon Palatine fut enfin rétablie dans ſes droits, excepté dans le haut Palatinat, qui demeura à la branche de Baviére. Les prétentions des moindres Gentilshommes furent diſcutées devant les Plénipotentiaires, comme dans une Cour ſuprême de Juſtice. Il y eut cent-quarante reſtitutions d'ordonnées, & qui furent faites. Les trois Religions, la Romaine, la Luthé-

thérienne, & la Calviniſte, furent également autoriſées. La Chambre Impériale fut compoſée de vingt-quatre Membres Proteſtans, & de vingt-ſix Catholiques, & l'Empereur fut obligé de recevoir ſix Proteſtans juſques dans ſon Conſeil Aulique à Vienne.

L'Allemagne ſans cette paix fût devenue ce qu'elle était ſous les deſcendants de *Charlemagne*, un pays preſque ſauvage. Les villes étaient ruinées de la Siléſie juſqu'au Rhin, les campagnes en friche, les villages déſerts. La ville de Magdebourg réduite en cendres par le Général Impérial *Tilly*, n'était point rebâtie. Le commerce d'Augſbourg & de Nuremberg avait péri. Il ne reſtait guères de manufactures que celles de fer & d'acier: l'argent était d'une rareté extrême; toutes les commodités de la vie ignorées; les mœurs ſe reſſentaient de la dureté que trente ans de guerre avaient miſe dans tous les eſprits. Il a falu un ſiécle entier pour donner à l'Allemagne tout ce qui lui manquait. Les Réfugiés de France ont commencé à y porter cette Réforme, & c'eſt de tous les pays celui qui a tiré le plus d'avantage de la révocation de l'Edit de Nantes. Tout le reſte s'eſt fait de ſoi-même & avec le tems. Les Arts ſe communiquent toujours de proche en proche; & enfin l'Allemagne eſt devenue auſſi floriſſante que l'était l'Italie au ſeiziéme ſiécle, lorſque tant de Princes entretenaient à l'envi dans leurs Cours la magnificence & la politeſſe.

CHAP.

CHAP. CENT-QUARANTE-HUITIEME.

DE L'ANGLETERRE

JUSQU'A L'ANNE'E MDCXLI.

SI l'Eſpagne s'affaiblit après *Philippe II.* ſi la France tomba dans la décadence & dans le trouble après *Henri IV.* juſqu'aux grands ſuccès du Cardinal de *Richelieu*, l'Angleterre déchut longtems depuis le Régne d'*Eliſabeth.* Son Succeſſeur *Jaques I.* devait avoir plus d'influence qu'elle dans l'Europe, puiſqu'il joignait à la Couronne d'Angleterre celle d'Ecoſſe, & cependant ſon Régne fut bien moins glorieux.

Il eſt à remarquer, que les Loix de la ſucceſſion au Trône n'avaient pas en Angleterre cette ſanction & cette force inconteſtable qu'elles ont en France & en Eſpagne. On compte pour un des droits de *Jaques* le Teſtament d'*Eliſabeth* qui l'appellait à la Couronne; & *Ja-*
1603. *ques* avait craint de n'être pas nommé dans le Teſtament d'une Reine reſpectée, dont les dernières volontés auraient pû diriger la Nation.

Malgré ce qu'il devait au Teſtament d'*Eliſabeth*, il ne porta point le deuil de la meurtriére de ſa mére. Dès qu'il fut reconnu Roi, il crut l'être de Droit Divin; il ſe faiſait traiter par cette raiſon de *Sacrée Majeſté.* Ce fut là le premier fondement du mécontentement de la Na-

Nation, & des malheurs inouïs de ſon fils & de ſa poſtérité.

Dans le tems paiſible des premiéres années de ſon Régne, il ſe forma la plus horrible conſpiration qui ſoit jamais entrée dans l'eſprit humain: tous les autres complots qu'ont produit la vengeance, la politique, la barbarie des guerres civiles, le fanatiſme même, n'aprochent pas de l'atrocité de la conjuration des poudres. Les Catholiques Romains d'Angleterre s'étaient attendus à des condeſcendances que le Roi n'eut point pour eux; quelques-uns poſſédés plus que les autres de cette fureur de parti, & de cette mélancholie ſombre qui détermine aux grands crimes, réſolurent de faire régner leur Religion en Angleterre, en exterminant d'un ſeul coup le Roi, la Famille Royale, & tous les Pairs du Royaume. Un *Perci*, de la Maiſon de *Northumberland*, un *Calesbi*, & pluſieurs autres, conçurent l'idée de mettre trente-ſix tonneaux de poudre ſous la chambre où le Roi devait haranguer ſon Parlement. Jamais crime ne fut d'une exécution plus facile, & jamais ſuccès ne parut plus aſſuré. Perſonne ne pouvait ſoupçonner une entrepriſe ſi inouïe; aucun empêchement n'y pouvait mettre obſtacle. Les trente-ſix barils de poudre achetés en Hollande en divers tems, étaient déja placés ſous les ſolives de la chambre, dans une cave de charbon louée depuis pluſieurs mois par *Perci*. On n'attendait que le jour de l'aſſemblée; il n'y aurait eu à craindre que le remords de quelque Conjuré; mais Févr. 1605.

les

les Jéſuites *Garnet* & *Oldecorn*, auxquels ils s'étaient confeſſés, avaient écarté les remords. *Perci* qui allait ſans pitié faire périr la Nobleſſe & le Roi, eut pitié d'un de ſes amis nommé *Monteagle*, Pair du Royaume; & ce ſeul mouvement d'humanité fit avorter l'entrepriſe. Il écrivit par une main étrangère à ce Pair: *Si vous aimez vôtre vie, n'aſſiſtez point à l'ouverture du Parlement*; DIEU *& les hommes concourent à punir la perverſité du tems: le danger ſera paſſé en auſſi peu de tems que vous en mettrez à bruler cette lettre.*

Perci dans ſa ſécurité ne croyait pas poſſible qu'on dévinât que le Parlement entier devait périr par un amas de poudre: cependant, la lettre ayant été lue dans le Conſeil du Roi, & perſonne n'ayant pû conjecturer la nature du complot, dont il n'y avait pas le moindre indice, le Roi réfléchiſſant ſur le peu de tems que le danger devait durer, imagina préciſément quel était le deſſein des Conjurés. On va par ſon ordre, la nuit même qui précédait le jour de l'aſſemblée, viſiter les caves ſous la ſalle: on trouve un homme à la porte, avec une mèche, & un cheval qui l'attendait: on trouve les trente-ſix tonneaux.

Perci & les Chefs au premier avis de la découverte eurent encor le tems de raſſembler cent Cavaliers Catholiques, & vendirent chérement leurs vies. Huit Conjurés ſeulement furent pris & exécutés. Les deux Jéſuites périrent du même ſuplice. Le Roi ſoutint publiquement qu'ils avaient été légitimement condamnés: leur

Ordre

Ordre les ſoutint innocents, & en fit des Martyrs. Tel était l'eſprit du tems dans tous les pays où les querelles de la Religion aveuglaient & pervertiſſaient les hommes.

Cependant la conſpiration des poudres fut le ſeul grand exemple d'atrocité que les Anglais donnèrent au Monde ſous le Régne de *Jacques I.* Loin d'être perſécuteur, il embraſſait ouvertement le Tolérantiſme; il cenſura vivement les Presbitériens, qui enſeignaient alors que l'Enfer eſt néceſſairement le partage de tout Catholique Romain.

Son Régne fut une paix de vingt-deux années; le Commerce fleuriſſait; la Nation vivait dans l'abondance. Ce Régne fut pourtant mépriſé au déhors & au dedans; il le fut au déhors, parce qu'étant à la tête du parti Proteſtant en Europe, il ne le ſoutint pas contre le parti Catholique, dans ſa grande criſe de la guerre de Bohème, & que *Jaques* abandonna ſon gendre l'Electeur Palatin; négotiant quand il falait combattre; trompé à la fois par la Cour de Vienne & par celle de Madrid; envoyant toujours de célèbres Ambaſſades, & n'ayant jamais d'Alliés.

Son peu de crédit chez les Nations étrangères, contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuſet où il la mit lui-même en voulant lui donner trop de poids & trop d'éclat, ne ceſſant de dire à ſon Parlement que DIEU l'avait fait Maître abſolu, que tous leurs priviléges n'étaient

taient que des conceſſions de la bonté des Rois. Par là il excitait les Parlements à examiner les bornes de l'autorité Royale & l'étendue des droits de la Nation. On chercha dès-lors à poſer des limites qu'on ne connaiſſait pas bien encore. L'éloquence du Roi ne ſervit qu'à lui attirer des critiques ſévères: on ne rendit pas à ſon érudition toute la juſtice qu'il croyait mériter. *Henri IV.* ne l'appellait jamais que *Maître Jaques*, & ſes ſujets ne lui donnaient pas des titres plus flatteurs. Auſſi il diſait à ſon Parlement; *Je vous ai joué de la flutte, & vous n'avez point danſé; je vous ai chanté des lamentations, & vous n'avez point été attendris.* Mettant ainſi ſes droits en compromis par de vains diſcours mal reçus, il n'obtint preſque jamais l'argent qu'il demandait. Ses libéralités & ſon indigence l'obligèrent, comme pluſieurs autres Princes, de vendre des Dignités & des titres que la vanité paye toujours chérement. Il créa deux cent Chevaliers Baronnets héréditaires; ce faible honneur fut payé deux mille livres ſterling par chacun d'eux. Toute la prérogative de ces Baronnets conſiſtait à paſſer devant les Chevaliers: ni les uns ni les autres n'entraient dans la Chambre des Pairs; & le reſte de la Nation fit peu de cas de cette diſtinction nouvelle.

Ce qui aliéna ſurtout les Anglais de lui, ce fut ſon abandonnement à ſes Favoris. *Louis XIII. Philippe III.* & *Jaques* avaient en même tems le même faible; & tandis que *Louis XIII.* était abſolument gouverné par *Cadenet* créé Duc

Duc de *Luines*, *Philippe III.* par *Sandoval* fait Duc de *Lerme*, *Jaques* l'était par un Ecoſſais nommé *Carr*, qu'il fit Comte de Sommerſet; & depuis il quitta ce Favori pour *George Villers*, comme une femme abandonne un amant pour un autre.

Ce *George Villers* eſt ce même *Bukingham* fameux alors dans l'Europe par les agréments de ſa figure, par ſes galanteries, & par ſes prétentions. Il fut le premier Gentilhomme qui fût Duc en Angleterre, ſans être parent ou allié des Rois. C'était un de ces caprices de l'eſprit humain, qu'un Roi Théologien écrivant ſur la controverſe ſe livrât ſans réſerve à un Héros de Roman. *Bukingham* mit dans la tête du Prince de Galles, qui fut depuis l'infortuné *Charles I.* d'aller déguiſé & ſans aucune ſuite faire l'amour dans Madrid à l'Infante d'Eſpagne, dont on ménageait alors le mariage avec ce jeune Prince, s'offrant à lui ſervir d'Ecuyer dans ce voyage de Chevalerie errante. *Jaques* que l'on appellait le *Salomon* d'Angleterre, donna les mains à cette bizarre avanture, dans laquelle il hazardait la ſureté de ſon fils. Plus il fut obligé de ménager alors la branche d'Autriche, moins il put ſervir la cauſe Proteſtante, & celle du Palatin ſon gendre.

Pour rendre l'avanture complette, le Duc de *Bukingham* amoureux de la Ducheſſe *d'Olivarès*, outragea de paroles le Duc ſon mari, premier Miniſtre, rompit le mariage avec l'Infante, & ramena le Prince de Galles en Angleterre auſſi précipitamment qu'il en était parti. Il né-

gocia auſſi-tôt le mariage de *Charles* avec *Henriette* fille de *Henri IV.* & ſœur de *Louis XIII.* & quoiqu'il ſe laiſſat emporter en France à de plus grandes témérités qu'en Eſpagne, il réuſſit. Mais *Jaques* ne regagna jamais dans ſa Nation le crédit qu'il avait perdu. Ces prérogatives de la Majeſté Royale, qu'il mêlait dans tous ſes diſcours, & qu'il ne ſoutint pas par ſes actions, firent naître une faction qui depuis renverſa le Trône, & en diſpoſa plus d'une fois après l'avoir ſouillé de ſang. Cette faction fut celle des Puritains, qui ſubſiſte encor en partie ſous le nom de *Wigs*; & le parti oppoſé, qui fut celui de l'Egliſe Anglicane, & de l'autorité Royale, a pris le nom de *Toris.* Ces animoſités inſpirèrent dès-lors à la Nation un eſprit de dureté, de violence & de triſteſſe, qui étouffa le germe des Sciences & des Arts à peine dévelopé.

Quelques génies du tems d'*Eliſabeth* avaient défriché le champ de la Litterature, toujours inculte juſqu'alors en Angleterre. *Shakeſpear*, & après lui *Benjonſon*, avaient dégroſſi le Théatre. *Spencer* avait reſſuſcité la Poëſie épique: *François Bacon* plus eſtimable dans ſes travaux litteraires que dans ſa place de Chancelier, ouvrait une carriére toute nouvelle à la Philoſophie. Les eſprits ſe poliſſaient, s'éclairaient. Les diſputes du Clergé & les animoſités entre le parti Royal & le Parlement, ramenèrent la barbarie.

Les limites du Pouvoir Royal, des Priviléges Parlementaires, & des libertés de la Nation,

tion, étaient difficiles à diſcerner, tant en Angleterre qu'en Ecoſſe. Celles des droits de l'Epiſcopat Anglican & Ecoſſais ne l'étaient pas moins. *Henri VIII.* avait renverſé toutes les barriéres ; *Eliſabeth* en trouva quelques-unes nouvellement poſées, qu'elle abaiſſa & qu'elle releva avec dextérité. *Jaques I.* diſputa ; il ne les abatit point ; mais il prétendit qu'il falait les abatre toutes : & la Nation avertie par lui ſe préparait à les défendre. *Charles I.* bientot après ſon avénement voulut faire ce que ſon pére avait trop propoſé & qu'il n'avait point fait. 1625. & ſuivantes

L'Angleterre était en poſſeſſion, comme l'Allemagne, la Pologne, la Suéde, le Dannemark, d'accorder à ſes Souverains des Subſides, comme un don libre & volontaire. *Charles I.* voulut ſecourir l'Electeur Palatin ſon beau-frére & les Proteſtants, contre l'Empereur. *Jaques* ſon pére avait enfin entamé ce deſſein la derniére année de ſa vie, lorſqu'il n'en était plus tems. Il falait de l'argent pour envoyer des troupes dans le bas Palatinat ; il en falait pour les autres dépenſes ; ce n'eſt qu'avec ce métal qu'on eſt puiſſant, depuis qu'il eſt devenu le ſigne repréſentatif de toutes choſes. Le Roi en demandait comme une dette ; le Parlement n'en voulait accorder que comme un don gratuit ; & avant de l'accorder il voulait que le Roi reformât des abus. Si on attendait dans chaque Royaume que tous les abus fuſſent reformés pour avoir de quoi lever des troupes, on ne ferait jamais la guerre. *Charles I.* était determiné par ſa ſœur la Princeſſe Palatine à cet ar-

mement : c'était elle qui avait forcé le Prince ſon mari à recevoir la Couronne de Bohème, qui enſuite avait pendant cinq ans entiers ſollicité le Roi ſon pére à la ſecourir, & qui enfin obtenait par les inſpirations du Duc de *Bukingham* un ſecours ſi longtems differé. Le Parlement ne donna qu'un très léger ſubſide. Il y avait quelques exemples en Angleterre de Rois qu ne voulant point aſſembler de Parlement, & ayants beſoin d'argent, en avaient extorqué des particuliers par voie d'emprunt. Le prêt était forcé : celui qui prêtait perdait d'ordinaire ſon argent, & celui qui ne prêtait pas, était mis en priſon. Ces moyens tyranniques avaient été mis en uſage dans des occaſions où un Roi affermi & armé pouvait exercer impunément quelques vexations. *Charles I.* ſe ſervit de cette voie, qu'il adoucit ; il emprunta quelques deniers, avec leſquels il eut une flotte & des ſoldats qui revinrent ſans avoir rien fait.

1626. Il falut aſſembler un Parlement nouveau. La Chambre des Communes au lieu de ſecourir le Roi, pourſuivit ſon Favori le Duc de *Bukingham*, dont la puiſſance & la fierté revoltaient la Nation. *Charles* loin de ſouffrir l'outrage qu'on lui faiſait dans la perſonne de ſon Miniſtre, fit mettre en priſon deux Membres de la Chambre des plus ardents à l'accuſer. Cet acte de Deſpotiſme qui violait les Loix, ne fut pas ſoutenu ; & la faibleſſe avec laquelle il relâcha les deux priſonniers, enhardit contre lui les eſprits, que la détention de ces deux Membres avait irrités. Il mit en priſon pour le même

me ſujet un Pair du Royaume, & le relâcha de même. Ce n'était pas le moyen d'obtenir des ſubſides ; auſſi n'en eut-il point. Les emprunts forcés continuèrent. On logea des gens de guerre chez les Bourgeois, qui ne voulurent pas prêter, & cette conduite acheva d'aliéner tous les cœurs. Le Duc de *Bukingham* augmenta le mécontentemenr général par ſon expédition infructueuſe à la Rochelle. Un nouveau Parlement 1627.
fut convoqué ; mais c'était aſſembler des Citoyens irrités : ils ne ſongeaient qu'à rétablir les droits de la Nation & du Parlement ; ils votèrent que la fameuſe Loi *Habeas corpus*, la gardienne de la liberté, ne devait jamais recevoir d'atteinte ; qu'aucune levée de deniers ne devait être faite que par Acte du Parlement ; & que c'était violer la liberté, & la proprieté, de loger les gens de guerre chez les Bourgeois. Le Roi s'opiniâtrant toujours à ſoutenir ſon autorité, & à demander de l'argent, affaibliſſait l'une, & n'obtenait point l'autre. On voulait toujours faire le procès au Duc de *Bukingham*. Un Irlandais fanatique rendu furieux par cette animoſité générale, aſſaſſina le premier Miniſtre 1628.
dans ſa propre maiſon, & au milieu de ſes Courtiſans : ce coup fit voir quelle fureur commençait déja à ſaiſir la Nation. Il y avait un petit droit ſur l'importation & l'exportation des Marchandiſes, qu'on nommait *droit de tonnage & de pondage*. Le feu Roi en avait toujours joui par Acte du Parlement, & *Charles* croyait n'avoir pas beſoin d'un ſecond Acte. Trois Marchands de Londres ayant refuſé de payer cette petite taxe, les Officiers de

la Douane saisirent leurs marchandises. Un de ces trois Marchands était Membre de la Chambre basse. Cette Chambre ayant à soutenir à la fois ses libertés & celles du peuple, poursuivit les Commis du Roi. Le Roi irrité cassa le Parlement, & fit emprisonner quatre Membres de la Chambre. Ce sont-là les faibles & premiers principes qui bouleversèrent tout l'Etat, & qui ensanglantèrent le Trône.

A ces sources du malheur public se joignit le torrent des dissensions Ecclésiastiques en Ecosse. *Charles* voulut remplir les projets de son pére dans la Religion comme dans l'Etat. L'Episcopat n'avait point été aboli en Ecosse au tems de la Réformation, avant *Marie Stuard*; mais ces Evêques Protestants étaient subjugués par les Presbytériens. Une République de Prêtres égaux entr'eux gouvernait le peuple Ecossais. C'était le seul pays de la Terre où les honneurs & les richesses ne rendaient pas les Evêques puissants. La séance au Parlement, les droits honorifiques, les revenus de leur siége leur étaient conservés; mais ils étaient Pasteurs sans troupeau, & Pairs sans crédit. Le Parlement Ecossais, tout Presbytérien, ne laissait subsister les Evêques que pour les avilir. Les anciennes Abayes étaient entre les mains des Séculiers, qui entraient au Parlement en vertu de ce titre d'Abbé. Peu à peu le nombre de ces Abbés titulaires diminua. *Jaques I.* rétablit l'Episcopat dans tous ses droits. Le Roi d'Angleterre n'était pas reconnu de l'Eglise en Ecosse; mais étant né dans le pays, & prodiguant l'argent

gent Anglais, les penſions, & les Charges à pluſieurs Membres, il était plus Maître à Edimbourg qu'à Londres. Le rétabliſſement de l'Epiſcopat n'empêcha pas l'aſſemblée Presbytérienne de ſubſiſter. Ces deux Corps ſe choquèrent toujours; & la République Synodale l'emporta toujours ſur la Monarchie Epiſcopale. *Jaques* qui regardait les Evêques comme attachés au Trône, & les Calviniſtes Presbytériens comme ennemis du Trône, crut qu'il réunirait enfin le Peuple Ecoſſais aux Evêques, en faiſant recevoir une Liturgie nouvelle, qui était préciſément la Liturgie Anglicane. Il mourut avant ce deſſein, que *Charles* ſon fils voulut exécuter.

La Liturgie conſiſtait dans quelques formules de priéres, dans quelques cérémonies, dans un ſurplis que les célébrants devaient porter à l'égliſe. A peine l'Evêque d'Edimbourg eut fait 1637.
lecture dans l'égliſe des Canons qui établiſſaient ces uſages indifférents, que le peuple s'éleva contre lui en fureur, & lui jetta des pierres. La ſédition paſſa de ville en ville. Les Presbytériens firent une Ligue, comme s'il s'était agi du renverſement de toutes les Loix divines & humaines. D'un côté cette paſſion ſi naturelle aux Grands, de ſoutenir leurs entrepriſes, & de l'autre la fureur populaire, excitèrent une guerre civile en Ecoſſe.

On ne ſçut pas alors ce qui la fomentait; & ce qui prépara la fin tragique de *Charles*, c'était le Cardinal de *Richelieu*. Ce Miniſtre Roi voulant empêcher *Marie de Médicis* de trouver un azile en Angleterre chez ſa fille, & engager

ger *Charles* dans les intérêts de la France, eſſuya du Monarque Anglais plus fier que politique des refus qui l'aigrirent. On lit dans une Lettre du Cardinal au Comte d'*Eſtrades*, alors Envoyé en Angleterre, ces propres mots bien remarquables, que nous avons déja raportés :

1637. *Le Roi & la Reine d'Angleterre ſe repentiront, avant qu'il ſoit un an, d'avoir négligé mes offres; on connaîtra bientôt qu'on ne doit pas me mépriſer.*

Il avait parmi ſes Secretaires un Prêtre Irlandais qu'il envoya à Londres & à Edimbourg ſemer la diſcorde avec de l'argent, parmi les Puritains ; & la lettre au Comte d'*Eſtrades* eſt encor un monument de cette manœuvre. Si on ouvrait toutes les Archives, on y verrait toujours la Religion immolée à l'intérêt & à la vengeance.

Les Ecoſſais armèrent. *Charles* eut recours au Clergé Anglican, & même aux Catholiques d'Angleterre, qui tous haïſſaient également les Puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent, que parce que c'était une guerre de Religion ; & il eut même juſqu'à vingt-mille hommes pour quelques mois. Ces vingt-mille hommes ne lui ſervirent guères qu'à négocier ; & quand la plus grande partie de cette armée fut diſſipée faute de paye, les négociations devinrent plus diffi-

1638. & ſuivantes. ciles. Il fallut donc ſe réſoudre encor à la guerre. On trouve peu d'exemples dans l'Hiſtoire d'une grandeur d'ame pareille à celle des Seigneurs qui compoſaient le Conſeil ſecret du Roi : ils lui ſacrifièrent tous une grande partie de leurs biens,

biens. Le célèbre *Laud* Archevêque de Cantorbery, le Marquis *Hamilton* ſurtout, ſe ſignalèrent dans cette généroſité; & le fameux Comte de *Strafford* donna ſeul vingt-mille livres ſterling: mais ces libéralités n'étant pas à beaucoup près ſuffiſantes, le Roi fut encor obligé de convoquer un Parlement.

La Chambre des Communes ne regardait pas les Ecoſſais comme des ennemis, mais comme des fréres qui lui enſeignaient à défendre ſes priviléges. Le Roi ne recueillit d'elle que des plaintes amères contre tous les moyens dont il ſe ſervait pour avoir des ſecours qu'elle lui refuſait. Tous les droits que le Roi s'était arrogés, furent déclarés abuſifs: impôt de tonnage & de pondage, impôt de marine, vente de priviléges excluſifs à des Marchands, logement de ſoldats par billets chez les Bourgeois, enfin tout ce qui gènait la liberté publique. On ſe plaignit ſurtout d'une Cour de Juſtice nommée la *Chambre étoilée*, dont les Arrêts avaient condamné trop ſévèrement pluſieurs citoyens. *Charles* caſſa ce nouveau Parlement, & agrava ainſi les griefs de la Nation.

Il ſemblait que *Charles* prit à tâche de révolter tous les eſprits; car au lieu de ménager la ville de Londres dans des circonſtances ſi délicates, il lui fit intenter un procès devant la *Chambre étoilée*, pour quelques terres en Irlande, & la fit condamner à une amende conſidérable. Il continua à exiger toutes les taxes contre leſquelles le Parlement s'était récrié. Un Roi deſpotique qui en aurait uſé ainſi, aurait révol-

té

té ſes ſujets ; à plus forte raiſon un Roi d'une Monarchie limitée. Mal ſecouru par les Anglais, ſecrétement inquiété par les intrigues du Cardinal de *Richelieu*, il ne put empêcher l'armée des Puritains Ecoſſais de pénétrer juſqu'à Newcaſtle. Ayant ainſi préparé ſes malheurs, il con-
1640. voqua enfin le Parlement qui acheva ſa ruine.

Cette aſſemblée commença, comme toutes les autres, par lui demander la réparation des griefs, abolition de la *Chambre étoilée*, ſuppreſſion des impôts arbitraires, & particuliérement celui de la Marine ; enfin il voulut que le Parlement fût convoqué tous les trois ans. *Charles* ne pouvant plus réſiſter, accorda tout. Il crut regagner ſon autorité en pliant, & il ſe trompa. Il comptait que ſon Parlement l'aiderait à ſe venger des Ecoſſais qui avaient fait une irruption en Angleterre ; & ce même Parlement leur fit préſent de trois-cent-mille livres ſterling, pour les récompenſer de la guerre civile. Il ſe flattait d'abaiſſer en Angleterre le parti des Puritains, & preſque toute la Chambre des Communes était Puritaine. Il aimait tendrement le Comte de *Strafford*, dévoué ſi généreuſement à ſon ſervice ; & la Chambre des Communes pour ce dévouement même accuſa *Strafford* de haute trahiſon. On lui imputa quelques malverſations inévitables dans ces tems de troubles, mais commiſes toutes pour le ſervice du Roi, & ſurtout effacées par la grandeur d'ame avec laquelle il l'avait ſecouru. Les Pairs le condamnerent ; il falait le conſentement du Roi pour l'exécution. Le peuple féroce demandait ce ſang

à grands cris. *Strafford* pouſſa la vertu juſqu'à ſupplier lui-même le Roi de conſentir à ſa mort; & le Roi pouſſa la faibleſſe juſqu'à ſigner cet Acte fatal, qui apprit aux Anglais à répandre un ſang plus précieux. 1641.

CHAP. CENT-QUARANTE-NEUVIEME.

DES MALHEURS ET DE LA MORT DE CHARLES I.

L'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande étaient alors partagées en factions violentes, ainſi que l'était la France; mais celles de la France n'étaient que des cabales de Princes, & de Seigneurs, contre un premier Miniſtre qui les écraſait; & les partis qui diviſaient le Royaume de *Charles I.* étaient des convulſions générales dans tous les eſprits, une ardeur violente & réfléchie de changer la conſtitution de l'Etat, un deſſein mal conçu chez les Royaliſtes d'établir le pouvoir deſpotique, fureur de la liberté dans la Nation, la ſoif de l'autorité dans la Chambre des Communes, le déſir vague dans les Evêques d'écraſer le parti Calviniſte Puritain, le projet formé chez les Puritains d'humilier les Evêques; & enfin le plan ſuivi & caché de ceux qu'on appellait *indépendants*, qui conſiſtait à ſe ſervir des

des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres.

Octobre. 1641. Au milieu de tous ces troubles les Catholiques d'Irlande crurent avoir trouvé enfin le tems de ſecouer le joug de l'Angleterre. La Religion & la liberté, ces deux ſources des plus grandes actions, les précipitèrent dans une entrepriſe horrible, dont il n'y a d'exemple que dans la *St. Barthelemy*. Ils complotèrent d'aſſaſſiner en un jour tous les Proteſtants de leur Iſle, & en effet ils en égorgèrent plus de quarante-mille. Le Roi était alors en Ecoſſe, à peine pacifiée, pendant que la Chambre des Communes gouvernait l'Angleterre. Ces Catholiques Irlandais, pour ſe juſtifier de ce maſſacre, prétendirent avoir reçu une commiſſion du Roi même pour prendre les armes; & *Charles* qui demandait du ſecours contre eux à l'Ecoſſe & à l'Angleterre, ſe vit accuſé du crime même qu'il voulait punir. Le Parlement d'Ecoſſe le renvoye avec raiſon au Parlement de Londres, parce que l'Irlande appartient en effet à l'Angleterre, & non pas à l'Ecoſſe. Il retourne donc à Londres. La Chambre baſſe croyant, ou feignant de croire qu'il a part en effet à la rebellion des Irlandais, n'envoye que peu d'argent & peu de troupes dans cette Iſle, pour ne pas dégarnir le Royaume, & fait au Roi la remontrance la plus terrible.

Elle lui ſignifie, „ qu'il faut déſormais qu'il „ n'ait pour Conſeil que ceux que le Parlement „ lui nommera; & en cas de refus elle le me„ nace de prendre des meſures. „ Trois Membres

bres de la Chambre allèrent lui préſenter à genoux cette reqnète qui lui déclarait la guerre. *Olivier Cromwell* était déja dans ce tems-là admis dans la Chambre baſſe ; & il dit, que ſi *ce projet de remontrance ne paſſait pas dans la Chambre, il vendrait le peu qu'il avait de bien, & ſe retirerait de l'Angleterre.*

Ce diſcours prouve qu'il était alors fanatique de la liberté, que ſon ambition dévelopée foula depuis aux pieds.

Charles n'oſait pas alors diſſoudre le Parlement: on ne lui eût pas obéi. Il avait pour lui pluſieurs Officiers de l'armée aſſemblée auparavant contre l'Ecoſſe, aſſidus auprès de ſa perſonne. Il était ſoutenu par les Evèques & 1641.
les Seigneurs Catholiques épars dans Londres ; eux qui avaient voulu dans la *conſpiration des poudres* exterminer la Famille Royale, ſe livraient alors à ſes intérèts ; tout le reſte était contre le Roi. Déja le peuple de Londres excité par les Puritains de la Chambre baſſe, rempliſſait la Ville de ſéditions : il criait à la porte de la Chambre des Pairs, *Point d'Evêques, Point d'Evêques.* Douze Prélats intimidés réſolurent de s'abſenter, & proteſtèrent contre tout ce qui ſe ferait pendant leur abſence : La Chambre des Pairs les envoya à la Tour, & bientôt après les autres Evèques ſe retirèrent du Parlement.

Dans ce déclin de la puiſſance du Roi, un de ſes Favoris nommé le Lord *Digbi*, lui donna le fatal conſeil de la ſoutenir par un coup d'autorité. Le Roi oublia que c'était préciſément

ment le tems où il ne falait pas la compromettre. Il alla lui-même dans la Chambre des Communes pour y faire arrêter cinq Sénateurs les plus oppoſés à ſes intérêts, & qu'il accuſait de haute-trahiſon. Ces cinq Membres s'étaient évadés; toute la Chambre ſe récria ſur la violation de ſes priviléges. Le Roi comme un homme égaré qui ne ſait plus à quoi ſe prendre, va de la Chambre des Communes à l'Hôtel de Ville, lui demander du ſecours. Le Conſeil de la Ville ne lui répond que par des plaintes contre lui-même. Il ſe retire à Windſor, & là ne pouvant plus ſoutenir la démarche qu'on lui avait conſeillée, il écrit à la Chambre baſſe, *qu'il ſe déſiſte de ſes procédures contre ſes Membres, & qu'il prendra autant de ſoin des priviléges du Parlement que de ſa propre vie.* Sa violence l'avait rendu odieux, & le pardon qu'il en demandait le rendait mépriſable.

La Chambre baſſe commençait alors à gouverner l'Etat. Les Pairs ſont en Parlement *pour eux-mêmes*; c'eſt l'ancien droit des Barons, & des Seigneurs de Fiefs; les Communes ſont en Parlement pour les villes & les bourgs dont elles ſont députées. Le Peuple avait bien plus de confiance dans ſes Députés qui le repréſentent, que dans les Pairs. Ceux-ci pour regagner le crédit qu'ils perdaient inſenſiblement entraient dans les ſentiments de la Nation, & ſoutenaient l'autorité d'un Parlement, dont ils étaient originairement la partie principale.

Pendant cette Anarchie les rebelles d'Irlande triomphent, & teints du ſang de leurs compa-

patriotes, ils s'autoriſent encor du nom du Roi, & ſurtout de celui de la Reine ſa femme, parce qu'elle était Catholique. Les deux Chambres du Parlement propoſent d'armer les Mili- 1642.
ces du Royaume, bien entendu qu'elles ne mettront à leur tête que des Officiers dépendants du Parlement. On ne pouvait rien faire ſelon la Loi ſans le conſentement du Roi au ſujet des Milices. Le Parlement s'attendait bien qu'il ne ſouſcrirait pas à un établiſſement fait contre lui-même. Ce Prince ſe retire, ou plutôt fuit vers le Nord d'Angleterre. Sa femme *Henriette* de France fille de *Henri IV.* qui avait preſque toutes les qualités du Roi ſon Pére, l'activité & l'intrépidité, l'inſinuation, & même la galanterie, ſecourut en Héroïne un époux à qui d'ailleurs elle était infidèle. Elle vend ſes meubles & ſes pierreries, emprunte de l'argent en Angleterre, en Hollande, donne tout à ſon mari, paſſe en Hollande elle-même pour ſolliciter des ſecours par le moyen de la Princeſſe *Marie* ſa fille, femme du Prince d'Orange. Elle négocie dans les Cours du Nord: elle cherche partout de l'appui, excepté dans ſa patrie, ou le Cardinal de *Richelieu* ſon ennemi, & le Roi ſon frére, étaient mourants.

La guerre civile n'était point encor déclarée. Le Parlement avait de ſon autorité mis un Gouverneur, nommé le Chevalier *Otham*, dans Hull, petite ville maritime de la Province d'Yorck. Il y avait depuis longtems des magazins d'armes & de munitions. Le Roi s'y tranſpor-

porte, & veut y entrer. *Otham* fait fermer les portes, & conſervant encor du reſpect pour la perſonne du Roi ſon Maître, il ſe met à genoux ſur les remparts, en lui demandant pardon de lui déſobéir. On lui réſiſta depuis moins reſpectueuſement. Les Manifeſtes du Roi & du Parlement inondent l'Angleterre. Les Seigneurs attachés au Roi ſe rendent auprès de lui. Il fait venir de Londres le grand Sceau du Royaume, ſans lequel on avait crû qu'il n'y a point de Loi ; mais les Loix que le Parlement faiſait contre lui n'en étaient pas moins promulguées. Il arbora ſon Etendart Royal à Nottingham ; mais cet étendart ne fut d'abord entouré que de quelques Milices ſans armes. Enfin avec les ſecours que lui fournit la Reine ſa femme, avec les préſents de l'Univerſité d'Oxford qui lui donna toute ſon argenterie, & avec tout ce que ſes amis lui fournirent, il eut une armée d'environ quatorze mille hommes.

Le Parlement qui diſpoſait de l'argent de la Nation, en avait une plus conſidérable. *Charles* proteſta d'abord en préſence de la ſienne, qu'il *vivrait & mourrait dans la véritable Religion Proteſtante*, qu'il *maintiendrait les Loix du Royaume, & les privileges même du Parlement, armé contre lui.* Ses armées furent preſque toujours commandées par le Prince *Robert*, frére de l'infortuné *Fréderic* Electeur Palatin, Prince d'un grand courage, renommé d'ailleurs pour ſes connaiſſances dans la Phyſique, dans laquelle il fit des découvertes.

Les

Les combats de Worcester & d'Edgehill, 1642.
furent d'abord favorables à la cause du Roi. Il s'avança jusqu'auprès de Londres. La Reine sa femme lui amena de Hollande des soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions. Elle repart sur le champ pour aller chercher de nouveaux secours, qu'elle amena quelques mois après. Les Parlementaires ne furent point découragés; ils sentaient leurs ressources : tout vaincus qu'ils étaient, ils agissaient comme des Maîtres, contre lesquels le Roi était revolté.

Ils condamnaient à la mort pour crime de haute trahison les sujets qui voulaient rendre au Roi des Villes; & le Roi ne voulut point alors user de represailles contre ses prisonniers. Cela seul peut justifier aux yeux de la postérité celui qui fut si criminel aux yeux de son Peuple. Les Politiques le justifient moins d'avoir trop négocié, tandis qu'il devait selon eux profiter d'un premier succès, & n'employer que ce courage actif & intrépide qui seul peut finir de pareils débats.

Charles & le Prince *Robert*, quoique battus 1643.
à Newbury, eurent pourtant l'avantage de la campagne. Le Parlement n'en fut que plus opiniâtre. On voyait ce qui est très-rare, une Compagnie plus ferme & plus inébranlable dans ses vices, qu'un Roi à la tête de son armée.

Les Puritains qui dominaient dans les deux Chambres levèrent enfin le masque : ils s'unirent solemnellement avec l'Ecosse, & signèrent

1648. le fameux convenant par lequel ils s'engagèrent à détruire l'Epiſcopat. Il était viſible, par ce convenant, que l'Ecoſſe & l'Angleterre Puritaines voulaient s'ériger en République. C'était l'eſprit du Calviniſme : il tenta longtems en France cette grande entrepriſe ; il l'exécuta en Hollande ; mais en France & en Angleterre on ne pouvait arriver à ce but ſi cher aux Peuples qu'à travers des flots de ſang.

Tandis que le Presbitérianiſme armait ainſi l'Angleterre & l'Ecoſſe, le Catholiciſme ſervait encor de prétexte aux rebelles d'Irlande, qui teints du ſang de quarante-mille compatriotes, continuaient à ſe défendre contre les troupes envoyées par le Parlement de Londres. Les guerres de Religion ſous *Louis XIII.* étaient toutes récentes ; & l'invaſion des Suédois en Allemagne ſous prétexte de Religion, durait encor dans toute ſa force. C'était une choſe bien déplorable que les Chrêtiens euſſent cherché durant tant de ſiécles dans le Dogme, dans le Culte, dans la Diſcipline, dans la Hierarchie, de quoi enſanglanter preſque ſans relâche la partie de l'Europe où ils ſont établis.

La fureur de la guerre civile était nourie par cette auſtérité ſombre & atroce que les Puritains affectaient. Le Parlement prit ce tems pour faire bruler par le bourreau un petit livre du Roi *Jaques I.* dans lequel ce Monarque ſavant ſoutenait qu'il était permis de ſe divertir le Dimanche après le ſervice divin. On croyait par-là ſervir la Religion, & outrager le Roi régnant. Quelque tems après ce même Parlement

ment s'aviſa d'indiquer un jour de jeûne par ſemaine, & d'ordonner qu'on payat la valeur du repas qu'on ſe retranchait, pour ſubvenir à la guerre civile.

Il ne faut pas croire que dans aucune des Factions, ni en Angleterre, ni en Irlande, ni en Ecoſſe, ni auprès du Roi, ni parmi ſes ennemis, il y eût beaucoup de ces eſprits déliés, qui dégagés des préjugés de leur parti, ſe ſervent des erreurs & du fanatiſme des autres pour les gouverner. Ce n'était pas là le génie de ces Nations. Preſque tout le monde était de bonne foi dans le parti qu'il avait embraſſé. Ceux qui en changeaient pour des mécontentements particuliers, changeaient preſque tous avec hauteur. Les *Indépendants* étaient les ſeuls qui cachaſſent leurs deſſeins; premiérement parce qu'étant à peine comptés pour Chrêtiens, ils auraient trop révolté les autres Sectes; en ſecond lieu parce qu'ils avaient des idées fanatiques de l'égalité primitive des hommes, & que ce ſiſtème d'égalité choquait trop l'ambition des autres.

Une des grandes preuves de cette atrocité inflexible répandue alors dans les eſprits, c'eſt le ſuplice de l'Archevêque de Cantorbery *Guillaume Laud*, qui après avoir été quatre ans en priſon fut enfin condamné par le Parlement. Le ſeul crime bien conſtaté qu'on lui reprocha, était de s'être ſervi de quelques cérémonies de l'Egliſe Romaine en conſacrant une égliſe de Londres. La ſentence porta qu'il ſerait pendu, & qu'on lui arracherait le cœur

pour lui en battre les joues ; ſuplice ordinaire des traitres : on lui fit graee en lui coupant la tête.

Charles voyant les Parlements d'Angleterre & d'Ecoſſe réunis contre lui, preſſé entre les armées de ees deux Royaumes, erut devoir faire au moins une trêve avec les Catholiques rebelles d'Irlande, afin d'engager à ſon parti une partie des troupes Anglaiſes qui ſervaient dans cette Iſle. Cette politique lui réuſſit. Il eut à ſon ſervice, non ſeulement beaucoup d'Anglais de l'armée d'Irlande, mais encor un grand nombre d'Irlandais qui vinrent groſſir ſon armée. Alors le Parlement l'accuſa hautement d'avoir été l'auteur de la rebellion d'Irlande & du maſſacre. Malheureuſement ees troupes nouvelles, ſur leſquelles il devait tant compter, furent
1644. entiérement défaites par le Lord *Fairfax*, l'un des Généraux Parlementaires ; & il ne reſta au Roi que la douleur d'avoir donné à ſes ennemis le prétexte de l'accuſer d'être complice des Irlandais.

Il marchait d'infortune en infortune. Le Prince *Robert* ayant ſoutenu longtems l'honneur des armes Royales, eſt battu auprès d'Yorek, & ſon
1644. armée eſt diſſipée par *Mancheſter* & *Fairfax*. *Charles* ſe retire dans Oxford, où il eſt bientôt aſſiégé. La Reine fuit en Franee. Le danger du Roi excite à la vérité ſes amis à faire de nouveaux efforts. Le ſiége d'Oxford fut levé. Il raſſembla des troupes ; il eut quelques ſuecès. Cette apparenee de fortune ne dura pas. Le Parlement était toujours en état de lui oppoſer

ſer une armée plus forte que la ſienne. Les Généraux *Eſſex*, *Mancheſter*, & *Valler* attaquèrent *Charles* à Newbury ſur le chemin d'Oxford. *Cromwell* était Colonel dans leur armée; il s'était deja fait connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On a écrit qu'à cette bataille de Newbury le corps que *Mancheſter* commandait ayant plié, & *Mancheſter* lui-même étant entraîné dans la fuite, *Cromwell* courut à lui tout bleſſé, & lui dit: *Vous vous trompez, Milord, ce n'eſt pas de ce côté que ſont les ennemis*; qu'il le ramena enſuite au combat, & qu'enfin on ne dut qu'à *Cromwell* le ſuccès de cette journée. Ce qui eſt certain, c'eſt que *Cromwell*, qui commençait à avoir autant de crédit dans la Chambre des Communes, qu'il avait de réputation dans l'armée, accuſa ſon Général de n'avoir pas fait ſon devoir. 27. Octobre 1644.

Le penchant des Anglais pour des choſes inouïes fit éclater alors une étrange nouveauté, qui dévelopa le caractère de *Cromwell*, & qui fut à la fois l'origine de ſa grandeur, de la chute du Parlement & de l'Epiſcopat, du meurtre du Roi & de la deſtruction de la Monarchie. La ſecte des *Indépendants* commençait à faire quelque bruit. Les Presbitériens les plus emportés, s'étaient jettés dans ce parti: ils reſſemblaient aux Quakers, en ce qu'ils ne voulaient d'autres Prêtres qu'eux-mêmes, & qu'ils ne voulaient d'autre explication de l'Evangile que celle de leurs propres lumiéres: ils différaient d'eux en ce qu'ils étaient auſſi turbulents que les Quakers étaient pacifiques. Leur projet

chimérique était l'égalité entre tous les hommes; mais ils allaient à cette égalité par la violence. *Olivier Cromwell* les regarda comme des inſtruments propres à favoriſer ſes deſſeins.

La ville de Londres partagée entre pluſieurs factions, ſe plaignait alors du fardeau de la guerre civile que le Parlement apeſantiſſait ſur elle. *Cromwell* fit propoſer à la Chambre des Communes par quelques *Indépendants*, de réformer l'armée, & de s'engager eux & les Pairs à renoncer à tous les Emplois civils & militaires. Tous ces Emplois étaient entre les mains des Membres des deux Chambres. Trois Pairs étaient Genéraux des armées Parlementaires. La plupart des Colonels & des Majors, des Tréſoriers, des Munitionnaires, des Commiſſaires de toute eſpèce, étaient de la Chambre des Communes. Pouvait-on ſe flatter d'engager par la force de la parole tant d'hommes puiſſants à ſacrifier leurs Dignités & leurs revenus? C'eſt pourtant ce qui arriva dans une ſeule ſéance. La Chambre des Communes ſurtout fut éblouïe de l'idée de régner ſur les eſprits du peuple par un déſintéreſſement ſans exemple. On ap-
1645. pella cet Acte *l'Acte du renoncement à ſoi-même*. Les Pairs héſitèrent; mais la Chambre des Communes les entraina. Les Lords d'*Eſſex*, *d'Emby*, *Fairfax*, *Manchester* ſe dépoſérent eux-mêmes du Généralat; & le Chevalier *Fairfax*, fils du Général, n'étant point de la Chambre des Communes, fut nommé ſeul Commandant de l'armée. C'était ce que voulait

lait *Cromwell* : il avait un empire abſolu ſur le Chevalier *Fairfax* : il en avait un ſi grand dans la Chambre, qu'on lui conſerva un Régiment, quoiqu'il fût membre du Parlement, & que même il fût ordonné au Général de lui confier le commandement de la Cavalerie qu'on envoyait alors à Oxford. Le même homme qui avait eu l'adreſſe d'ôter à tous les Sénateurs tous les emplois militaires, eut celle de faire conſerver dans leurs poſtes les Officiers du parti des *Indépendants* ; & dès-lors on s'aperçut bien que l'armée devait gouverner le Parlement. Le nouveau Général *Fairfax* aidé de *Cromwell* réforma toute l'armée, incorpora des Régiments dans d'autres, changea tous les Corps, établit une diſcipline nouvelle : ce qui dans tout autre tems eût excité une révolte, ſe fit alors ſans réſiſtance.

Cette armée animée d'un nouvel eſprit marcha droit au Roi près d'Oxford ; & alors ſe donna la bataille déciſive de Nazeby. *Cromwell* Général de la Cavalerie, après avoir mis en déroute celle du Roi, revint défaire ſon Infanterie, & eut preſque ſeul l'honneur de cette célèbre journée. L'armée Royale après un grand carnage fut ou priſonniére, ou diſperſée. Toutes les villes ſe rendirent à *Fairfax* & à *Cromwell*. Le jeune Prince de Galles, qui fut depuis *Charles II.* partageant de bonne heure les infortunes de ſon pére, fut obligé de s'enfuir dans la petite Iſle de Scilley. Le Roi ſe retira enfin dans Oxford avec les débris de ſon armée, & demanda au Parlement la paix ; qu'on était bien

1645. 14. Juin.

loin de lui accorder. La Chambre des Communes insultait à sa disgrace. Le Général lui avait envoyé la cassette du Roi trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la Reine sa femme. Quelques-unes de ces lettres n'étaient que des expressions de tendresse & de douleur. La Chambre les lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité.

Le Roi était dans Oxford, ville presque sans fortifications, entre l'armée victorieuse des Anglais & celle des Ecossais payée par les Anglais. Il crut trouver sa sureté dans l'armée Ecossaise moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains; mais la Chambre des Communes ayant donné à l'armée Ecossaise deux-cent-mille livres sterling d'arrérages, & lui en devant encor autant, le Roi cessa dès-lors d'être libre.

16. Fevrier. 1645. Les Ecossais le livrèrent au Commissaire du Parlement Anglais, qui d'abord ne sut comment il devait traiter son Roi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée d'Ecosse payée retournait en son pays; le Parlement n'avait plus à craindre que sa propre armée, qui l'avait rendu victorieux. *Cromwell* & ses *Indépendants* y étaient les maîtres. Ce Parlement, ou plûtôt la Chambre des Communes, toute-puissante encor à Londres, & sentant que l'armée allait l'être, voulut se débarrasser de cette armée devenue si dangereuse à ses Maîtres: elle vota d'en faire marcher une partie en Irlande, & de licentier l'autre. On peut bien croire que *Cromwell* ne le souffrit pas. C'était là le moment de la crise; il forma un Conseil d'Officiers, & un

un autre de ſimples ſoldats nommés *Agitateurs*, qui d'abord firent des remontrances, & qui bientôt donnèrent des Loix. Le Roi était entre les mains de quelques Commiſſaires du Parlement, dans un château nommé Olmby. Des ſoldats du Conſeil des Agitateurs allèrent l'enlever au Parlement dans ce château, & le conduiſirent à Newmarket.

Après ce coup d'autorité l'armée marcha vers Londres. *Cromwell* voulant mettre dans ſes violences des formes uſitées, fit accuſer par l'armée onze Membres du Parlement ennemis ouverts du Parti indépendant. Ces Membres n'oſèrent plus dès ce moment rentrer dans la Chambre. La ville de Londres ouvrit enfin les yeux, mais trop tard, & trop inutilement, ſur tant de malheurs: elle voyait un Parlement oppreſſeur opprimé par l'armée, ſon Roi captif entre les mains des ſoldats, ſes citoyens expoſés. Le Conſeil de Ville aſſemble ſes milices; on entoure à la hâte Londres de retranchements; mais l'armée étant arrivée aux portes, Londres les ouvrit, & ſe tut. Le Parlement remit la 1647.
Tour au Général *Fairfax*, remercia l'armée d'avoir déſobéi, & lui donna de l'argent.

Il reſtait toujours à ſavoir ce qu'on ferait du Roi priſonnier, que les *Indépendants* avaient transféré à la maiſon Royale de Hamptoncourt. *Cromwell* d'un côté, les Presbitériens de l'autre, traitaient ſecrétement avec lui. Les Ecoſſais lui propoſaient de l'enlever. *Charles* craignant également tous les partis, trouva le moyen de s'enfuir de Hamptoncourt & de paſſer

ſer dans l'Iſle de Wigt, où il crut trouver un azile, & où il ne trouva qu'une nouvelle priſon.

Dans cette Anarchie d'un Parlement factieux & mépriſé, d'une ville diviſée, d'une armée audacieuſe, d'un Roi fugitif & priſonnier; le même eſprit qui animait depuis longtems les *Indépendants*, ſaiſit tout à coup pluſieurs ſoldats de l'armée; ils ſe nommèrent les *Aplaniſſeurs*, nom qui ſignifiait qu'ils voulaient tout mettre au niveau, & ne reconnaître aucun Maître au-deſſus d'eux, ni dans l'armée, ni dans l'Etat, ni dans l'Egliſe. Ils ne faiſaient que ce qu'avait fait la Chambre des Communes: ils imitaient leurs Officiers; & leur droit paraiſſait auſſi bon que celui des autres; leur nombre était conſidérable. *Cromwell* qui voyait qu'ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils ſe ſervaient de ſes principes, & qu'ils allaient lui ravir le fruit de tant de politique & de tant de travaux, prit tout
1647. d'un coup le parti de les exterminer au péril de ſa vie. Un jour qu'ils s'aſſemblaient, il marche à eux à la tête de ſon Régiment des *Fréres rouges*, avec leſquels il avait toujours été victorieux, leur demande *au nom de* DIEU ce qu'ils veulent, & les charge avec tant d'impétuoſité, qu'ils réſiſtèrent à peine. Il en fit pendre pluſieurs, & diſſipa ainſi une faction dont le crime était de l'avoir imité.

Cette action augmenta encor ſon pouvoir dans l'armée, dans le Parlement, & dans Londres. Le Chevalier *Fairfax* était toujours Général; mais avec bien moins de crédit que lui. Le Roi priſonnier dans l'Iſle de Wigt, ne ceſſait de faire

faire des propoſitions de paix ; comme ſi on eût été encor en guerre, & comme ſi on eût voulu l'écouter. Le Duc d'Yorck, un de ſes fils, qui fut depuis *Jaques II.* âgé alors de quinze ans, priſonnier au Palais de *St. James*, ſe ſauva plus heureuſement de la priſon que ſon pére ne s'était ſauvé de Hamptoncourt : il ſe retira en Hollande ; & quelques partiſans du Roi ayant dans ce tems là même gagné une partie de la flotte Anglaiſe, cette flotte fit voile au port de la Brille, où ce jeune Prince était retiré. Le Prince de Galles, ſon frére, & lui montèrent ſur cette flotte pour aller au ſecours de leur pére ; & ce ſecours hâta ſa perte.

Les Ecoſſais honteux de paſſer dans l'Europe pour avoir vendu leur Maître, aſſemblaient de loin quelques troupes en ſa faveur. Pluſieurs jeunes Seigneurs les ſecondaient en Angleterre. *Cromwell* marche à eux à grandes 1648.
journées, avec une partie de l'armée. Il les défait entiérement à Preſton, & prend priſonnier le Duc *Hamilton* Général des Ecoſſais. La ville de Colcheſter dans le Comté d'Eſſex, ayant pris le parti du Roi, ſe rendit à diſcrétion au Général *Fairfax* ; & ce Général fit exécuter à ſes yeux comme des traîtres pluſieurs Seigneurs qui avaient ſoulevé la ville en faveur de leur Prince.

Pendant que *Fairfax* & *Cromwell* achevaient ainſi de tout ſoumettre, le Parlement qui craignait encor plus *Cromwell* & les *Indépendants*, qu'il n'avait craint le Roi, commençait à traiter avec lui, & cherchait tous les moyens poſſi-

sibles de se délivrer d'une armée dont il dépendait plus que jamais. Cette armée qui revenait triomphante demande enfin qu'on mette le Roi en Justice comme la cause de tous les maux, que ses principaux partisans soient punis, qu'on ordonne à ses enfans de se soumettre, sous peine d'être déclarés traitres. Le Parlement ne répond rien. *Cromwell* se fait présenter des requêtes par tous les Régiments de son armée, pour qu'on fasse le procès au Roi. Le Général *Fairfax* assez aveuglé pour ne pas voir qu'il agissait pour *Cromwell*, fait transférer le Monarque prisonnier de l'Isle de Wigt au château de Hulst, & de là à Windsor, sans daigner seulement en rendre compte au Parlement. Il mène l'armée à Londres, saisit tous les postes, fait payer à la Ville quarante mille livres sterling.

Le lendemain la Chambre des Communes veut s'assembler; elle trouve des soldats à la porte qui chassent la plupart de ces Membres Presbytériens, les anciens auteurs de tous les troubles dont ils étaient alors les victimes; on ne laisse entrer que les *Indépendants*, & les Presbytériens rigides, ennemis toujours implacables de la Royauté. Les Membres exclus protestent; on déclare leur protestation séditieuse. Ce qui restait de la Chambre des Communes n'était plus qu'une troupe de Bourgeois esclaves de l'armée; les Officiers Membres de cette Chambre y dominaient; la ville était asservie à l'armée; & ce même Conseil de Ville, qui n'aguères avait pris le parti du Roi, dirigé alors par les vainqueurs, demanda par une requête qu'on lui fit son procès.

La

La Chambre des Communes établit un Comité de trente-huit perſonnes, pour dreſſer contre le Roi des accuſations juridiques : on érige une Cour de Juſtice nouvelle compoſée de *Fairfax*, de *Cromwell*, d'*Ireton* gendre de *Cromwell*, de *Waller*, & de cent-quarante-ſept autres Juges. Quelques Pairs qui s'aſſemblaient encor dans la Chambre-haute ſeulement pour la forme, tous les autres s'étant rétirés, furent ſommés de joindre leur aſſiſtance juridique à cette Chambre illégale ; aucun d'eux ne voulut y conſentir. Leur refus n'empêcha point la nouvelle Cour de Juſtice de continuer ſes procédures.

Alors la Chambre-baſſe déclara enfin que le pouvoir ſouverain réſide originairement dans le peuple, & que les repréſentans du peuple avaient l'autorité légitime : c'était une queſtion que l'armée jugeait par l'organe de quelques citoyens ; c'était renverſer toute la conſtitution de l'Angleterre. La Nation eſt à la vérité repréſentée légalement par la Chambre des Communes, mais elle l'eſt auſſi par un Roi & par les Pairs. On s'eſt toujours plaint dans les autres Etats, quand on a vû des particuliers jugés par des Commiſſaires ; & c'étaient ici des Commiſſaires nommés par la moindre partie du Parlement, qui jugeaient leur Souverain. Il n'eſt pas douteux que la Chambre des Communes ne crût en avoir le droit ; elle était compoſée d'*Indépendants*, qui penſaient tous que la Nature n'avait mis aucune différence entre le Roi & eux, & que la ſeule qui ſubſiſtait était celle de la

la victoire. Les Mémoires de *Ludlow*, Colonel alors dans l'armée, & l'un des Juges, font voir combien leur fierté était flattée en secret, de condamner en Maîtres celui qui avait été le leur. Ce même *Ludlow* Presbytérien rigide, ne laisse pas douter que le fanatisme n'eût part à cette catastrophe. Il dévelope tout l'esprit du tems en citant ce passage de l'ancien Testament: *Le pays ne peut être purifié de sang que par le sang de celui qui l'a répandu.*

Janvier 1648. Enfin *Fairfax*, *Cromwell*, les *Indépendants*, les *Presbytériens*, croyaient la mort du Roi nécessaire à leur dessein d'établir une République. *Cromwell* ne se flattait certainement pas alors de succéder au Roi; il n'était que Lieutenant-Général dans une armée pleine de factions. Il espérait avec grande raison, dans cette armée & dans la République, le crédit attaché à ses grandes actions militaires, & à son ascendant sur les esprits: mais s'il avait formé dèslors le dessein de se faire reconnaître pour le Souverain de trois Royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être. L'esprit humain dans tous les genres ne marche que par degrés, & ces degrés amenèrent nécessairement l'élévation de *Cromwell*, qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune.

1649. 10. Février. *Charles I.* Roi d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, fut exécuté par la main du bourreau dans la place de Wittehall; son corps fut transporté à la Chapelle de Windsor; mais on n'a jamais pu le retrouver. Plus d'un Roi d'Angleterre avait été dépose anciennement par des arrêts

rêts du Parlement; des femmes de Rois avaient péri par le dernier ſuplice : des Commiſſaires Anglais avaient jugé à mort la Reine d'Ecoſſe *Marie Stuard*, ſur laquelle ils n'avaient d'autre droit que celui des brigands ſur ceux qui tombent entre leurs mains; mais on n'avait vû encor aucun peuple faire périr ſon propre Roi ſur un échaffaut avec l'appareil de la Juſtice. Il faut remonter juſqu'à trois-cent ans avant nôtre Ere pour trouver dans la perſonne d'*Agis* Roi de Lacédémone l'exemple d'une pareille cataſtrophe.

CHAP. CENT-CINQUANTIEME.

DE CROMWELL.

APrès le meurtre de *Charles I.* la Chambre des Communes défendit ſous peine de mort de reconnaître pour Roi ni ſon fils, ni aucun autre. Elle abolit la Chambre-haute où il ne ſiégeait plus que ſeize Pairs du Royaume, & reſta ainſi Souveraine en apparence de l'Angleterre & de l'Irlande.

Cette Chambre qui devait être compoſée de cinq-cent-treize Membres, ne l'était alors que d'environ quatre-vingt. Elle fit un nouveau grand Sceau, ſur lequel était gravés ces mots: *Le Parlement de la République d'Angleterre.* On avait déja abattu la ſtatue du Roi élevée dans la Bourſe de Londres, & on avait mis en ſa pla-

place cette inſcription : *Charles le dernier Roi, & le premier Tyran.*

Cette même Chambre condamna à mort pluſieurs Seigneurs qui avaient été faits priſonniers en combattant contre le Roi. Il n'était pas étonnant qu'on violât les loix de la guerre après avoir violé celles des Nations ; & pour les enfreindre plus pleinement encor, le Duc *Hamilton* Ecoſſais fut du nombre des condamnés. Ce traitement ſervit beaucoup à déterminer les Ecoſſais à reconnaître pour leur Roi *Charles II.* mais en même tems l'amour de la liberté était ſi profondément gravé dans tous les cœurs, qu'ils bornèrent le pouvoir Royal autant que le Parlement d'Angleterre l'avait limi-
1649. té dans les premiers troubles. L'Irlande reconnaiſſait le nouveau Roi ſans conditions. *Cromwell* alors ſe fit nommer Gouverneur d'Irlande : il partit avec l'élite de ſon armée, & fut ſuivi de ſa fortune ordinaire.

Cependant *Charles II.* était rappellé en Ecoſſe par le Parlement, mais aux mêmes conditions que ce Parlement Ecoſſais avait faites au Roi ſon pére. On voulait qu'il fût Presbytérien, comme les Pariſiens avaient voulu que *Henri IV.* ſon grand-pére fût Catholique. On reſtreignait en tout l'autorité Royale ; *Charles* la voulait pleine & entiére. L'exemple de ſon pére n'affaibliſſait point en lui des idées qui ſemblaient nées dans le cœur des Monarques. Le premier fruit de ſa nomination au Trône d'Ecoſſe, était déja une guerre civile. Le Marquis de *Montroſs*, homme célèbre dans ces tems-là,

là, par ſon attachement à la Famille Royale, & par ſa valeur, avait amené d'Allemagne & du Dannemark quelques ſoldats dans le Nord d'Ecoſſe, & ſuivi des montagnards, il prétendait joindre aux droits du Roi celui de conquête; il fut défait, pris, & pendu à une potence haute de trente pieds.

Charles II. n'ayant pas d'autre reſſource vint 1650.
de Hollande ſe remettre à la diſcrétion de ceux qui venaient de faire pendre ſon Général, & ſon appui, & entra dans Edimbourg par la porte où les membres de *Montroſs* étaient expoſés. La nouvelle République d'Angleterre ſe prépara dès ce moment à faire la guerre à l'Ecoſſe, ne voulant pas que dans la moitié de l'Iſle il y eût un Roi qui prétendit à l'être de l'autre. Cette nouvelle République ſoutenait la révolution avec autant de conduite qu'elle l'avait fait avec fureur. C'était une choſe inouïe de voir un petit nombre de citoyens obſcurs, ſans aucun Chef à leur tête, tenir tous les Pairs du Royaume dans l'éloignement & dans le ſilence, dépouiller tous les Evêques, contenir les Peuples, entretenir en Irlande environ ſeize-mille combattans & autant en Angleterre, maintenir une grande flotte bien pourvüe, & payer exactement toutes les dépenſes, ſans qu'aucun des Membres de la Chambre s'enrichît aux dépens de la Nation. Pour ſubvenir à tant de fraix, on employait avec une économie ſévère les revenus autrefois attachés à la Couronne, & les terres des Evêques & des Chapitres qu'on vendit pour dix années. Enfin la Na-

tion payait une taxe de cent-vingt-mille livres ſterling par mois ; taxe dix fois plus forte que cet impôt de la Marine que *Charles I.* s'était arrogé, & qui avait été la premiére cauſe de tant de déſaſtres.

Ce Parlement d'Angleterre n'était pas gouverné par *Cromwell*, qui alors était en Irlande avec ſon gendre *Ireton* ; mais il était dirigé par la faction des *Indépendants*, dans laquelle il conſervait toujours un grand crédit. La Chambre réſolut de faire marcher une armée contre l'Ecoſſe, & d'y faire ſervir *Cromwell* ſous le Général *Fairfax*. *Cromwell* reçut ordre de quitter l'Irlande qu'il avait preſque ſoumiſe. Le Général *Fairfax* ne voulut point marcher contre l'Ecoſſe : il n'était point *Indépendant*, mais *Presbitérien*. Il prétendait qu'il ne lui était pas permis d'aller attaquer ſes fréres, qui n'attaquaient point l'Angleterre. Quelques repréſentations qu'on lui fit, il demeura inflexible, & ſe démit du Généralat pour paſſer le reſte de ſes jours en paix. Cette réſolution n'était point extraordinaire, dans un tems & dans un pays où chacun ſe conduiſait ſuivant ſes principes. C'eſt-là l'époque de la grande fortune de *Cromwell*. Il eſt nommé Général à la place de *Fairfax*. Il ſe rendit en Ecoſſe avec une armée accoutumée à vaincre depuis près de dix ans. D'abord il bat les Ecoſſais à Dombar, & ſe rend maître de la ville d'Edimbourg. De là il ſuit *Charles II.* qui s'était avancé juſqu'à Worceſter en Angleterre, dans l'eſpérance que les Anglais de ſon parti viendraient

Juin. 1650.

l'y

l'y joindre; mais ce Prince n'avait avec lui que de nouvelles troupes ſans diſcipline. *Cromwell* l'attaqua ſur les bords de la Saverne, & remporta preſque ſans réſiſtance la victoire la plus complette qui eût jamais ſignalé ſa fortune. Environ ſept-mille priſonniers furent menés à Londres, & vendus pour aller travailler aux plantations Anglaiſes en Amérique. L'armée victorieuſe ſe rend maitreſſe de l'Ecoſſe entiére. *Cromwell* pourſuit le Roi partout. 1650. 3. Septembre N. S.

L'imagination qui a produit tant de Romans, n'a guère inventé d'avantures plus ſinguliéres, ni des dangers plus preſſants, ni des extrémités plus cruelles que tout ce que *Charles II.* eſſuya en fuyant la pourſuite du meurtrier de ſon pére. Il falut qu'il marchât preſque ſeul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigue & de faim, juſques dans le Comté de Strafford. Là au milieu d'un bois, pourſuivi par les ſoldats de *Cromwell*, il ſe cacha dans le creux d'un chêne, où il fut obligé de paſſer un jour & une nuit. Ce chêne ſe voyait encor au commencement de ce ſiécle. Les Aſtronomes l'ont placé dans les Conſtellations du Pôle Auſtral, & ont ainſi éterniſé la mémoire de tant de malheurs. Ce Prince errant de village en village, déguiſé, tantôt en poſtillon, tantôt en fille, tantôt en bucheron, ſe ſauva enfin dans une petite barque, & arriva en Normandie après ſix ſemaines d'avantures incroyables. Novembre 1650.

Cromwell cependant revint à Londres en triomphe. La plupart des Députés du Parlement,

leur Orateur à la tête, le Conſeil de Ville précédé du Maire, allèrent au devant de lui à quelques milles de Londres. Son premier ſoin, dès qu'il fut dans la ville, fut de porter le Parlement à un abus de la victoire dont les Anglais devaient être flattés. La Chambre réunit l'Ecoſſe à l'Angleterre comme un pays de conquête, & abolit la Royauté chez les vaincus, comme elle l'avait exterminée chez les vainqueurs.

Octobre. 1650.

Jamais l'Angleterre n'avait été plus puiſſante que depuis qu'elle était République. Ce Parlement tout Républicain, forma le projet ſingulier de joindre les ſept Provinces-unies à l'Angleterre, comme il venait d'y joindre l'Ecoſſe. Le Stathouder *Guillaume II.* gendre de *Charles I.* venait de mourir après avoir voulu ſe rendre Souverain en Hollande, comme *Charles* en Angleterre, & n'ayant pas mieux réuſſi que lui. Il laiſſait un fils au berceau; & le Parlement eſpérait que les Hollandais ſe paſſeraient de Stathouder, comme l'Angleterre ſe paſſait de Monarque, & que la nouvelle République de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de la Hollande pourait tenir la balance de l'Europe: mais les partiſans de la Maiſon d'Orange s'étant oppoſés à ce projet, qui tenait beaucoup de l'entouſiaſme de ces tems-là, ce même entouſiaſme porta le Parlement Anglais à déclarer la guerre à la Hollande. On ſe battit ſur mer avec des ſuccès balancés. Les plus ſages du Parlement redoutant le grand crédit de *Cromwell*, ne continuaient cette guerre que pour avoir un prétexte

1651.

texte d'augmenter la flotte aux dépens de l'armée, & de détruire ainſi peu à peu la puiſſance dangereuſe du Général.

Cromwell les pénétra, comme ils l'avaient pénétré: ce fut alors qu'il dévelopa tout ſon caractère: *Je ſuis*, dit-il au Major-Général *Vernon*, *pouſſé à un dénouement qui me fait dreſſer les cheveux à la tête.* Il ſe rendit au Parlement ſuivi d'Officiers & de ſoldats choiſis, qui s'emparèrent de la porte. Dès qu'il eut pris ſa place: *Je crois*, dit-il, *que ce Parlement eſt aſſez mûr pour être diſſous.* Quelques Membres lui ayant reproché ſon ingratitude, il ſe met au milieu de la Chambre: *Le Seigneur*, dit-il, *n'a plus beſoin de vous; il a choiſi d'autres inſtruments pour accomplir ſon ouvrage.* Après ce diſcours fanatique il les charge d'injures, dit à l'un qu'il eſt un yvrogne, à l'autre qu'il mène une vie ſcandaleuſe, que l'Evangile les condamne, & qu'ils ayent à ſe diſſoudre ſur le champ. Ses Officiers & ſes ſoldats entrent dans la Chambre; *Qu'on emporte la maſſe du Parlement*, dit-il, *qu'on nous défaſſe de cette marotte.* Son Major-Général *Hariſſon* va droit à l'Orateur, & le fait deſcendre de la chaire avec violence. *Vous m'avez forcé*, s'écria *Cromwell*, *à en uſer ainſi; car j'ai prié le Seigneur toute la nuit qu'il me fit plutôt mourir que de commettre une telle action.* Ayant dit ces paroles, il fit ſortir tous les Membres du Parlement l'un après l'autre, ferma la porte lui-même, & emporta la clé dans ſa poche. 30. Avril. 1653.

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que le

Parlement étant détruit avec cette violence, & nulle autorité législative n'étant reconnue, il n'y eut point de confusion. *Cromwell* assembla le Conseil des Officiers. Ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution de l'Etat, & il n'arrivait en Angleterre que ce qu'on a vû dans tous les pays de la Terre, ou le fort a donné la loi au faible. *Cromwell* fit nommer par ce Conseil cent-quarante-quatre Députés du Peuple, qu'on prit pour la plupart dans les boutiques & dans les atteliers des Artisans. Le plus accrédité de ce nouveau Parlement d'Angleterre était un Marchand de cuir nommé *Barebone*; c'est ce qui fit qu'on appella cette assemblée *Le Parlement des Barebone.* * *Cromwell* en qualité de Général écrivit une Lettre circulaire à tous ces Députés, & les somma de venir gouverner l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Au bout de cinq mois ce prétendu Parlement, aussi mépriſé qu'incapable, fut obligé de se casser lui-même, & de remettre à son tour le pouvoir souverain au Conseil de guerre. Les Officiers seuls déclarèrent alors *Cromwell* Protecteur des trois Royaumes. On envoya chercher le Maire de Londres & les Aldermans.

22e. Décembre 1653. N. S. *Cromwell* fut installé à Wittehall dans le Palais des Rois, où il prit dès-lors son logement. On lui donna le titre d'Alteſſe, & la ville de Londres l'invita à un festin, avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux Monarques. C'est ainsi qu'un Citoyen obscur du pays de Galles parvint à se faire Roi sous un autre nom, par

* Cela signifie *Os décharné.*

par ſa valeur ſecondée de ſon hypocriſie.

Il était âgé alors de près de cinquante-trois ans, & en avait paſſé quarante-deux ſans aucun Emploi ni civil, ni militaire. A peine était-il connu en 1642. lorſque la Chambre des Communes dont il était Membre, lui donna une commiſſion de Major de Cavalerie. C'eſt de là qu'il parvint à gouverner la Chambre & l'armée, & que vainqueur de *Charles I.* & de *Charles II.* il monta en effet ſur leur Trône, & régna ſans être Roi, avec plus de pouvoir & plus de bonheur qu'aucun Roi. Il choiſit d'abord parmi les ſeuls Officiers compagnons de ſes victoires quatorze Conſeillers, à chacun deſquels il aſſigna mille livres ſterling de penſion. Les troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magazins fournis de tout; le Tréſor public dont il diſpoſait, était rempli de trois-cent-mille livres ſterling: il en avait cent-cinquante-mille en Irlande. Les Hollandais lui demandèrent la paix, & il en dicta les conditions, qui furent, qu'on lui payerait trois-cent mille livres ſterling; que les vaiſſeaux des Provinces-Unies baiſſeraient pavillon devant les vaiſſeaux Anglais, & que le jeune Prince d'Orange ne ſerait jamais rétabli dans les Charges de ſes ancêtres. C'eſt ce même Prince qui détrona depuis *Jaques II.* dont *Cromwell* avait détroné le pére.

Toutes les Nations courtiſèrent à l'envi le Protecteur. La France rechercha ſon alliance contre l'Eſpagne, & lui livra la ville de Dunkerque. Ses flottes prirent ſur les Eſpagnols la

Jamaïque, qui eſt reſtée à l'Angleterre. L'Irlande fut entiérement ſoumiſe & traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs les terres des vaincus; & ceux qui étaient le plus attachés à leur patrie, périrent par la main des bourreaux.

Cromwell gouvernant en Roi aſſemblait des Parlements, mais il s'en rendait le Maître, & les caſſait à ſa volonté. Il découvrit toutes les conſpirations contre lui, & prévint tous les ſoulévements. Il n'y eut aucun Pair du Royaume dans ces Parlements qu'il convoquait. Tous
1656. vivaient obſcurément dans leurs terres. Il eut l'adreſſe d'engager un de ces Parlements à lui offrir le titre de Roi, afin de le refuſer, & de mieux conſerver la puiſſance réelle. Il menait dans le Palais des Rois une vie ſombre & retirée, ſans aucun faſte, ſans aucun excès. Le Général *Ludlow* ſon Lieutenant en Irlande rapporte, que quand le Protecteur y envoya ſon fils *Henri Cromwell*, il l'envoya avec un ſeul domeſtique. Ses mœurs furent toujours auſtères; il était ſobre, tempérant, économe ſans être avide du bien d'autrui, laborieux, & exact dans toutes les affaires. Sa dextérité ménageait toutes les Sectes, ne perſécutant ni les Catholiques, ni les Anglicans, qui alors à peine oſaient paraître, & il avait des Chapelains de tous les partis; entouſiaſte avec les fanatiques, maintenant les *Presbytériens*, qu'il avait trompés & accablés, & qu'il ne craignait plus; ſe moquant d'eux avec les *Déiſtes*, & ne donnant ſa confiance qu'aux *Indépendants*, qui

qui ne pouvaient ſubſiſter que par lui. C'eſt avec cette conduite qu'il conſerva juſqu'à ſa mort ſon autorité cimentée de ſang & maintenue par la force & par l'artifice.

La nature malgré ſa ſobrieté avait fixé la fin de ſa vie à cinquante-huit ans. Il mourut d'une fiévre ordinaire cauſée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie; car dans les derniers tems il craignait toujours d'être aſſaſſiné; il ne couchait jamais deux nuits de ſuite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé *Richard Cromwell* ſon ſucceſſeur. A peine eut-il expiré qu'un de ſes Chapelains Presbytérien nommé *Herry*, dit aux aſſiſtans; *Ne vous allarmez pas, s'il a protégé le peuple de* DIEU *tant qu'il a été parmi nous, il le protégera bien davantage à préſent qu'il eſt monté au Ciel, où il ſera aſſis à la droite de* JESUS-CHRIST. Le fanatiſme était ſi puiſſant, & *Cromwell* ſi reſpecté, que perſonne ne rit d'un pareil diſcours. 13. Sept. 1658.

Quelques intérêts divers qui partageaſſent tous les eſprits, *Richard Cromwell* fut proclamé paiſiblement Protecteur dans Londres. Le Conſeil ordonna des funerailles plus magnifiques que pour aucun Roi d'Angleterre. On choiſit pour modéle les ſolemnités pratiquées à la mort du Roi d'Eſpagne *Philippe II.* Il eſt à remarquer qu'on avait repréſenté *Philippe II.* en Purgatoire pendant deux mois dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, & qu'enſuite on l'avait repréſenté dans le Ciel, le corps étant ſur un lit brillant d'or, dans une ſalle tendue de même, éclairée de cinq-cent flam-

flambeaux, dont la lumiére renvoyée par des plaques d'argent égalait l'éclat du Soleil. Tout cela fut pratiqué pour *Olivier Cromwell*: on le vit ſur ſon lit de parade, la Couronne en tête & un ſceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe Catholique, ni à la profuſion. Le cadavre embaumé, que *Charles II.* fit exhumer depuis & porter au gibet, fut enterré dans le tombeau des Rois.

CHAPIT. CENT-CINQUANTE-UNIEME.

DE L'ANGLETERRE

SOUS CHARLES II.

LE ſecond Protecteur *Richard Cromwell* n'ayant pas les qualités du premier, ne pouvait en avoir la fortune. Son ſceptre n'était point ſoutenu par l'épée; & n'ayant ni l'intrépidité ni l'hypocriſie d'*Olivier*, il ne ſçut ni ſe faire craindre de l'armée, ni en impoſer aux Partis & aux Sectes qui diviſaient l'Angleterre. Le Conſeil guerrier d'*Olivier Cromwell* brava d'abord *Richard*. Ce nouveau Protecteur prétendit s'affermir en convoquant un Parlement, dont une Chambre compoſée d'Officiers repréſentait les Pairs d'Angleterre, & dont l'autre formée de Députés Anglais, Ecoſſais, & Irlandais

dais repréſentait les trois Royaumes : mais les Chefs de l'armée le forcèrent de diſſoudre ce Parlement. Ils rétablirent eux-mêmes l'ancien Parlement qui avait fait couper la tête à *Charles I.* & qu'enſuite *Olivier Cromwell* avait diſſous avec avec tant de hauteur. Ce Parlement était tout Républicain, auſſi-bien que l'armée. On ne voulait point de Roi, mais on ne voulait pas non plus de Protecteur. Les Officiers demandèrent à la fois au Parlement établi par eux, que tous les partiſans de la Maiſon Royale fuſſent à jamais privés de leurs Emplois, & que *Richard Cromwell* fût privé du Protectorat. Ils le traitaient honorablement, demandant pour lui vingt-mille livres ſterling de rente, & huit-mille pour ſa mére : mais le Parlement ne donna à *Richard Cromwell* que deux-mille livres une fois payées, & lui ordonna de ſortir dans ſix jours de la Maiſon des Rois ; il obéit ſans murmure, & vécut en particulier paiſible. 12. May 1659.

On n'entendait point parler alors des Pairs, ni des Evêques. *Charles II.* paraiſſait abandonné de tout le monde, auſſi-bien que *Richard Cromwell* ; & on croyait dans toutes les Cours de l'Europe que la République Anglaiſe ſubſiſterait. Un Officier de *Cromwell* nommé *Monk* fut celui qui rétablit le Trône : il commandait en Ecoſſe l'armée qui avait ſubjugué le pays. Le Parlement de Londres ayant voulu caſſer quelques Officiers de cette armée, ce Général ſe réſolut à marcher en Angleterre pour tenter la fortune. Les trois Royaumes alors n'étaient qu'une Anarchie. Une partie de l'armée de *Monk* reſtée en

en Ecoſſe ne pouvait la tenir dans la ſujétion. L'autre partie qui ſuivait *Monk* en Angleterre, avait en tête celle de la République. Le Parlement redoutait ces deux armées, & voulait en être le Maître. Il y avait là de quoi renouveller toutes les horreurs des guerres civiles.

Monk ne ſe ſentant pas aſſez puiſſant pour ſuccéder aux deux Protecteurs, forma le deſſein de rétablir la Famille Royale, & au lieu de répandre du ſang, il embrouilla tellement les affaires par ſes négociations, qu'il augmenta l'Anarchie, & mit la Nation au point de déſirer un Roi. A peine y eut-il du ſang répandu. *Lambert* un des Généraux de *Cromwell*, & des plus ardents Républicains, voulut en vain renouveller la guerre; il fut prévenu avant qu'il eût raſſemblé un aſſez grand nombre des anciennes troupes de *Cromwell*, & fut battu & pris par celles de *Monk*. On aſſembla un nouveau Parlement. Les Pairs ſi longtems oiſifs & oubliés, revinrent enfin dans la Chambre-haute. Les deux Chambres reconnurent *Charles II.* pour Roi, & il fut proclamé dans Londres.

1660. 8. May

Charles II. rappellé ainſi en Angleterre, ſans y avoir contribué que de ſon conſentement, & ſans qu'on lui eût fait aucune condition, partit de Breda où il était retiré. Il fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre: il ne paraiſſait pas qu'il y eût eu de guerre civile. Le Parlement exhuma le corps d'*Olivier Cromwell*, d'*Ireton* ſon gendre, d'un nommé *Bradshaw* Préſident de la Chambre, qui avait jugé *Charles I.* On les traina au gibet ſur la claye.

De

De tous les Juges de *Charles I.* qui vivaient encor, il n'y en eut que dix qu'on exécuta : aucun d'eux ne témoigna le moindre repentir, aucun ne reconnut le Roi régnant : tous remercièrent DIEU *de mourir martyrs pour la plus juſte & la plus noble des cauſes.* Non ſeulement ils étaient de la faction intraitable des *Indépendants*, mais de la ſecte des *Anabatiſtes*, qui attendaient fermement le ſecond avénement de JESUS-CHRIST, & la cinquiéme Monarchie.

Il n'y avait plus que neuf Evêques en Angleterre ; le Roi en completta bientôt le nombre. L'ordre ancien fut rétabli ; on vit les plaiſirs & la magnificence d'une Cour ſuccéder à la triſte férocité qui avait régné ſi longtems. *Charles II.* introduiſit la galanterie & les fêtes dans le Palais de Wittehall ſouillé du ſang de ſon Pére. Les *Indépendants* ne parurent plus ; les *Puritains* furent contenus. L'eſprit de la Nation Anglaiſe changea tellement, que la guerre civile précédente fut tournée en ridicule. Ces Sectes ſombres & ſévères qui avaient mis tant d'entouſiaſme dans les eſprits, furent l'objet de la raillerie des Courtiſans & de toute la jeuneſſe. Le Déiſme dont le Roi faiſait une profeſſion aſſez ouverte, fut la Religion dominante au milieu de tant de Religions.

La Société Royale de Londres déja formée, mais qui ne s'établit par des Lettres Patentes qu'en 1660. commença à adoucir les mœurs en éclairant les eſprits. Les Belles-Lettres renaquirent & ſe perfectionnèrent de jour en jour. On n'avait guères connu du tems de *Cromwell* d'autre

tre Science & d'autre Litterature, que celle d'appliquer des paſſages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament aux diſſenſions publiques, & aux révolutions les plus atroces. On s'appliqua alors à connaître la Nature, & à ſuivre la route que le Chancelier *Bacon* avait montrée. La Science des Mathématiques fut portée bientôt à un point, que les *Archimèdes* n'avaient pû même deviner. Un grand homme a connu enfin les loix primitives, juſqu'alors cachées, de la conſtitution générale de l'Univers; & tandis que toutes les autres Nations ſe repaiſſaient de fables, les Anglais trouvèrent les plus ſublimes vérités. Tout ce que les recherches de pluſieurs ſiécles avaient connu en Phyſique n'aprochait pas de la ſeule découverte de la nature de la lumiére. Les progrès furent rapides & immenſes en vingt ans: c'eſt là un mérite, une gloire, qui ne paſſeront jamais. Le fruit du génie & de l'étude reſte; & les effets de l'ambition, du fanatiſme & des paſſions s'anéantiſſent avec les tems qui les ont produits. L'eſprit de la Nation acquit ſous le Régne de *Charles II.* une réputation immortelle, quoique le Gouvernement n'en eût point.

L'eſprit Français qui régnait à la Cour, la rendit aimable & brillante; mais en l'aſſujettiſſant à des mœurs nouvelles, elle l'aſſervit auſſi aux intérêts de *Louis XIV.* & le Gouvernement Anglais vendu longtems à celui de France, fit quelquefois regretter le tems, où l'Uſurpateur *Cromwell* rendait ſa Nation reſpectable.

Le Parlement d'Angleterre, & celui d'Ecoſſe réta-

rétablis s'empreſſèrent d'accorder au Roi, dans chacun de ces deux Royaumes, tout ce qu'ils pouvaient lui donner, comme une eſpèce de réparation du meurtre de ſon pére. Le Parlement d'Angleterre ſurtout, qui ſeul pouvait le rendre puiſſant, lui aſſigna un revenu de douze-cent-mille livres ſterling, pour lui & pour toutes les parties de l'adminiſtration, indépendemment des fonds deſtinés pour la flotte ; jamais *Eliſabeth* n'en avait eu tant. Cependant *Charles II.* prodigue fut toujours indigent. La Nation ne lui pardonna pas de vendre pour moins de deux-cent-quarante-mille livres ſterling Dunkerque acquiſe par les négociations & les armes de *Cromwell.*

La guerre qu'il eût d'abord contre les Hollandais fut très onereuſe, puisqu'elle coûta ſept millions & demi de livres ſterling au peuple ; & elle fut honteuſe, puiſque l'Amiral *Ruyter* entra juſques dans le port de Chatam, & y brula les vaiſſeaux Anglais.

Des accidents funeſtes ſe mèlèrent à ces déſaſtres. Une peſte ravagea Londres au commencement de ce Régne, & la ville preſque entiére fut 1666.
détruite par un incendie. Ce malheur arrivé après la contagion & au fort d'une guerre malheureuſe contre la Hollande, paraiſſait irréparable. Cependant, à l'étonnement de l'Europe, Londres fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle, plus réguliére, plus commode qu'elle n'était auparavant. Un ſeul impôt ſur le charbon, & l'ardeur des citoyens, ſuffirent à ce travail immenſe. Ce fut un grand exemple de ce que peuvent

les

les hommes, & qui rend croyable ce qu'on raporte des anciennes villes de l'Aſie & de l'Egypte, conſtruites avec tant de célérité.

Ni ces accidents, ni ces travaux, ni la guerre de 1672. contre la Hollande, ni les cabales dont la Cour & le Parlement furent remplis, ne dérobèrent rien aux plaiſirs & à la guaieté que *Charles II.* avait amenés en Angleterre, comme des productions du climat de la France, où il avait demeuré pluſieurs années Une maitreſſe Françaiſe, l'eſprit Français, & ſurtout l'argent de la France, dominaient à la Cour. Quoique tout changeât ainſi en Angleterre, l'amour de la liberté ne changea point dans le peuple, ni la paſſion du pouvoir abſolu dans le Roi, & dans ſon frére qui lui ſuccéda. Ce fut la ſource de tant d'intrigues & de tant de conſpirations, qui mêlèrent les troubles aux plaiſirs, & qui firent dreſſer des échaffauts au milieu des fêtes de la Cour. Le zèle de la Religion, & l'entouſiaſme fanatique, n'eurent aucune part aux efforts du Lord *Shaftersburi*, & de tant d'autres, pour faire exclure le Duc d'York de la ſucceſſion. Le Lord *Shaftersburi* était Déiſte déclaré. On objectait au Duc d'York, depuis *Jaques II.* qu'il était Catholique, mais on ne craignait en lui que le Catholiciſme deſpotique.

Charles II. parait être le premier Roi d'Angleterre qui ait acheté par des penſions ſecrettes les ſuffrages des Membres du Parlement, du moins dans un pays où il n'y a preſque rien de ſecret; cette méthode n'avait jamais été publi-

blique ; on n'avait point de preuve que les Rois ſes prédéceſſeurs euſſent pris ce parti, qui abrège les difficultés, & qui prévient les contradictions.

Le ſecond Parlement convoqué en 1679. procéda contre dix-huit Membres des Communes du Parlement précédent, qui avait duré dix-huit années. On leur reprocha d'avoir reçu des penſions ; mais comme il ny avait point de loi qui défendit de recevoir des gratifications de ſon Souverain, on ne put les pourſuivre.

Cette nouvelle politique de la Cour, n'empêcha pas la Chambre des Communes de voter unanimément, que le Duc d'York, comme profeſſant la Religion Romaine, devait être exclus du droit à la Couronne. C'était ainſi qu'en France les Ligueurs Catholiques avaient prétendu faire exclure *Henri IV.* Le Duc de *Montmouth*, fils naturel de *Charles II.* voulait jouer le rôle du Duc de *Guiſe* ; mais il porta depuis ſa tête ſur un échafaut ; & les mêmes motifs qui avaient engagé le parti des *Wigs* à exclure le Duc d'York du Trône, l'en renverſèrent quand il y fut monté. Cependant *Charles II.* voyant que la Chambre des Communes, qui avait détroné & fait mourir ſon pére, voulait déshériter ſon frére de ſon vivant, & craignant pour lui-même les ſuites d'une telle entrepriſe, caſſa ce Parlement, & régna ſans en aſſembler déſormais. 1679. & ſuivantes. 1681.

Tout fut tranquille dès le moment que l'autorité Royale & la Parlementaire ne ſe choquèrent plus. Le Roi fut réduit enfin à vivre avec économie de ſon revenu, & d'une penſion

de cent mille livres ſterling, que lui faiſait *Louis XIV.* Il entretenait ſeulement quatre mille hommes de troupes, & on lui reprochait cette garde, comme s'il eût eu ſur pied une puiſſante armée. Les Rois n'avaient ordinairement avant lui que cent hommes pour leur garde ordinaire.

On ne connut alors en Angleterre que deux partis politiques, celui des *Toris*, qui embraſſaient une ſoumiſſion entiére aux Rois, & celui des *Wigs* qui ſoutenaient les droits des Peuples, & qui limitaient ceux du pouvoir Souverain. Ce dernier parti l'a preſque toujours emporté ſur l'autre.

Mais ce qui a fait la puiſſance de l'Angleterre, c'eſt que tous les partis ont également concouru depuis le tems d'*Eliſabeth* à favoriſer le Commerce. Le même Parlement qui fit couper la tête à ſon Roi, fut occupé d'établiſſements maritimes, comme ſi on eût été dans les tems les plus paiſibles. Le ſang de *Charles I.* était encor fumant, quand ce Parlement, quoique preſque tout compoſé de fanatiques, fit en 1650. le fameux Acte de la Navigation, qu'on attribue au ſeul *Cromwell*, & auquel il n'eut d'autre part que celle d'en être fâché, parce que cet Acte très-préjudiciable aux Hollandais fut une des cauſes de la guerre entre l'Angleterre & les ſept Provinces, & que cette guerre emportant toutes les grandes dépenſes du côté de la Marine, tendait à diminuer l'armée de terre dont *Cromwell* était Général. Cet Acte de la Navigation a toujours ſubſiſté dans toute ſa force. L'avantage de cet

Acte

Acte conſiſte à ne permettre qu'aucun vaiſſeau étranger puiſſe aporter en Angleterre des marchandiſes qui ne ſont pas du pays auquel apartient le vaiſſeau.

Il y eut dès le tems de la Reine *Eliſabeth* une Compagnie des Indes, antérieure même à celle de Hollande, & on en forma même encor du tems du Roi *Guillaume* une nouvelle. Depuis 1597. juſqu'en 1612. les Anglais furent ſeuls en poſſeſſion de la pèche de la baleine; mais leurs plus grandes richeſſes vinrent toujours de leurs troupeaux. D'abord ils ne ſurent que vendre les laines; mais depuis *Eliſabeth* ils manufacturèrent les plus beaux draps de l'Europe. L'Agriculture longtems négligée leur a tenu lieu enfin des mines du Potoſe. La culture des terres a été ſurtout encouragée, lorſqu'on a commencé en 1589. à donner des récompenſes à l'exportation des grains. Le Gouvernement a toujours accordé depuis ce tems-là cinq ſchellins pour chaque meſure de froment portée à l'étranger, lorſque cette meſure, qui contient vingt-quatre boiſſeaux de Paris, ne vaut à Londres que deux livres huit ſols ſterling. La vente de tous les autres grains a été encouragée à proportion, & dans les derniers tems il a été prouvé dans le Parlement que l'exportation des grains avait valu en quatre années cent-ſoixante-dix-millions trois-cent-trente-mille livres de France.

L'Angleterre n'avait pas encor toutes ces grandes reſſources du tems de *Charles II.*: elle était encor tributaire de l'induſtrie de la France, qui

tirait d'elle plus de huit-millions chaque année par la balance du Commerce. Les Manufactures de toiles, de glaces, de cuivre, d'airain, d'acier, de papier, de chapeaux même, manquaient aux Anglais. C'eſt la révocation de l'Edit de Nantes qui leur a donné preſque toute cette nouvelle induſtrie.

On peut juger par ce ſeul trait ſi les flatteurs de *Louis XIV.* ont eu raiſon de le louer d'avoir privé la France de citoyens utiles. Auſſi en 1687. la Nation Anglaiſe ſentant de quel avantage lui ſeraient les ouvriers Français refugiés chez elle, leur a donné quinze-cent-mille francs d'aumones, & a nouri treize mille de ces nouveaux citoyens dans la ville de Londres, aux dépends du public, pendant une année entiére.

Cette application au Commerce dans une Nation guerriére, l'a miſe enfin en état de ſoudoyer une partie de l'Europe contre la France. Elle a de nos jours multiplié ſon crédit, ſans augmenter ſes fonds, au point que les dettes de l'Etat aux particuliers ont monté à près de ſoixante & dix de nos millions de rente. C'eſt préciſément la ſituation où s'eſt trouvé le Royaume de France, dans lequel l'Etat ſous le nom du Roi doit à peu près la même ſomme par année aux rentiers & à ceux qui ont acheté des Charges. Cette manœuvre inconnue à tant d'autres Nations, & ſurtout à celles de l'Aſie, a été le triſte fruit de nos guerres, & le dernier effort de l'induſtrie politique.

CHAP.

CHAP. CENT-CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'ITALIE,

ET PRINCIPALEMENT DE ROME,

A LA FIN

DU SEIZIEME SIECLE.

Du Concile de Trente. De la Reforme du Calendrier, &c.

AUtant que la France & l'Allemagne furent bouleverſées à la fin du ſeiziéme, & au commencement du dix-ſeptiéme Siécle, languiſſantes, ſans Commerce, privées des Arts & de toute Police, abandonnées à l'Anarchie; autant les Peuples d'Italie commencèrent en général à jouïr du repos, & cultivèrent à l'envi les Arts de goût, qui ailleurs étaient ignorés, ou groſſiérement exercés. Naples & Sicile furent ſans révolutions; on n'y eut même aucune inquiétude. Quand le Pape *Paul IV.* pouſſé par ſes neveux voulut ôter ces deux Royaumes à *Philippe II.* par les armes de *Henri II.* Roi de France, il prétendait les transférer au Duc d'Anjou, qui fut depuis *Henri III.* moyennant vingt-mille ducats d'or de tribut annuel au

lieu de ſix mille, & ſurtout à condition que ſes neveux y auraient des Principautés conſidérables & indépendantes.

Ce Royaume était alors le ſeul au Monde qui fût tributaire. On prétendait que la Cour de Rome voulait qu'il ceſſat de l'être, & qu'il fût enfin réuni au St. Siége; ce qui aurait pû rendre les Papes aſſez puiſſants pour tenir en Maîtres la balance de l'Italie: mais il était impoſſible que ni *Paul IV.* ni toute l'Italie enſemble, ôtaſſent Naples à *Philippe II.* pour l'ôter enſuite au Roi de France, & dépouiller les deux plus puiſſants Monarques de la Chrêtienté. L'entrepriſe de *Paul IV.* ne fut qu'une témérité malheureuſe; le fameux Duc d'*Albe* alors Vice-Roi de Naples inſulta aux démarches de ce Pontife, en faiſant fondre les cloches, & tout le bronze de Bénévent qui apartenait au St. Siége, pour en faire des canons. Cette guerre fut preſque auſſi-tôt finie que commencée. Le Duc d'*Albe* ſe flattait de prendre Rome, comme elle avait été priſe ſous *Charles-Quint*; mais il alla au bout de quelques mois baiſer les pieds du Pontife; on rendit les cloches à Bénévent, & tout fut fini.

Ce fut un ſpectacle affreux après la mort de *Paul IV.* que la condamnation de ſes deux ne-
1560. veux, le Prince de *Palliane*, & le Cardinal *Caraffa*: le ſacré Collége vit avec horreur ce Cardinal condamné par les ordres de *Pie IV.* mourir par la corde, comme était mort le Cardinal *Poli* ſous *Léon X.*; mais une action de cruauté ne fit pas un régne cruel; & la Nation Ro-

Romaine ne fut pas tyrannisée.

Le Concile de Trente fut terminé sous *Pie IV.* d'une manière paisible; il ne produisit aucun effet nouveau ni parmi les Catholiques qui croyaient tous les articles de foi enseignés par ce Concile, ni parmi les Protestants qui ne les croyaient pas: il ne changea rien aux usages des Nations Catholiques qui adoptaient quelques régles de discipline différentes de celles du Concile. La France surtout conserva ce qu'on appelle les libertés de son Eglise, qui sont en effet les libertés de sa Nation. Vingt-quatre articles qui choquent les droits de la Juriſdiction civile, ne furent jamais adoptés en France: les principaux de ces articles donnaient aux seuls Evêques l'administration de tous les Hôpitaux, attribuaient au seul Pape le jugement des causes criminelles de tous les Evêques, soumettaient les Laïcs en plusieurs cas à la Juriſdiction Epiſcopale. Voila pourquoi la France rejetta toujours le Concile dans la Discipline qu'il établit. Les Rois d'Espagne le reçurent dans tous leurs Etats avec le plus grand respect, & les plus grandes modifications, mais secrettes, & sans éclat. Venise imita l'Espagne. Les Catholiques d'Allemagne demandèrent encor l'usage de la coupe, & le mariage des Prêtres. *Pie IV.* accorda la Communion sous les deux espèces, par des Brefs à l'Empereur *Maximilien II.* & à l'Archevêque de Mayence: mais il fut inflexible sur le célibat des Prêtres. L'Hiſtoire des Papes en donne pour raison que *Pie IV.* étant délivré du Concile, n'en avait plus rien à craindre: 1563.

dre: de là vient, ajoute l'Auteur, que ce Pape qui violait les Loix divines & humaines, faiſait le ſcrupuleux ſur le célibat: il eſt très faux que *Pie IV.* violat les Loix divines & humaines; & il eſt très évident qu'en conſervant l'ancienne Diſcipline du Célibat Sacerdotal depuis ſi longtems établie dans l'Occident, il ſe conformait à une opinion devenue une loi de l'Egliſe.

Tous les autres uſages de la Diſcipline Eccléſiaſtique particuliére à l'Allemagne, ſubſiſtèrent. Les queſtions préjudiciables à la puiſſance ſéculiére ne réveillèrent plus ces guerres qu'elles avaient autrefois fait naitre: il y eut toujours des difficultés, des épines entre la Cour de Rome & les Cours Catholiques; mais le ſang ne coula point pour ces petits démêlés. L'Interdit de Veniſe ſous *Paul V.* a été depuis la ſeule querelle éclatante: les guerres de Religion en Allemagne, & en France, occupaient alors aſſez; & la Cour de Rome ménageait d'ordinaire les Souverains Catholiques, de peur qu'ils ne devinſſent Proteſtants. Malheur ſeulement aux Princes faibles, quand ils avaient en tête un Prince puiſſant comme *Philippe*, qui était le Maître au Conclave.

Il manqua à l'Italie la Police générale: ce fut là ſon véritable fléau: elle fut infeſtée longtems de brigands au milieu des Arts, & dans le ſein de la paix, comme la Grèce l'avait été dans les tems ſauvages. Des frontiéres du Milanez au fond du Royaume de Naples, des troupes de bandits courants ſans ceſſe d'une

ne Province à une autre, achetaient la protection des petits Princes; on les forçait à les tolérer. On ne put les exterminer dans l'Etat du St. Siége juſqu'au régne de *Sixte-Quint*; & après lui ils reparurent quelquefois. Ce fatal exemple encourageait les particuliers à l'aſſaſſinat: l'uſage du ſtilet n'était que trop commun dans les Villes, tandis que les bandits couraient les campagnes; les écoliers de Padoue s'étaient accoutumés à aſſommer les paſſans ſous les arcades qui bordent les ruës.

Malgré ces déſordres trop communs, l'Italie était le pays le plus floriſſant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puiſſant: on n'entendait plus parler de ces guerres étrangères qui l'avaient déſolée depuis le Régne du Roi de France *Charles VIII.* ni de ces guerres inteſtines de Principauté contre Principauté, & de Ville contre Ville: on ne voyait plus de ces conſpirations autrefois ſi fréquentes. Naples, Veniſe, Rome, Florence, attiraient les étrangers par leur magnificence, & par la culture de tous les Arts. Les plaiſirs de l'eſprit n'étaient encor bien connus que dans ce climat: la Religion s'y montrait aux Peuples ſous un appareil impoſant, néceſſaire aux imaginations ſenſibles. Ce n'était qu'en Italie qu'on avait élevé des Temples dignes de l'Antiquité; & *St. Pierre* de Rome les ſurpaſſait tous. Si les pratiques ſuperſtitieuſes, de fauſſes traditions, des Miracles ſuppoſés ſubſiſtaient encor, les ſages les mépriſaient, & ſavaient que les abus ont été de tous les tems l'amuſement de la populace.

Peut-

Peut-être les Ecrivains ultramontains qui ont tant déclamé contre ces uſages, n'ont pas aſſez diſtingué entre le peuple & ceux qui le conduiſent : il n'aurait pas fallu mépriſer le Sénat de Rome, parce que les malades guéris par la nature tapiſſaient de leurs offrandes les temples d'*Eſculape*, parce que mille tableaux votifs de voyageurs échapés aux naufrages, ornaient ou défiguraient les Autels de *Neptune*, & que dans *Egnatia* l'encens brulait & fumait de lui-même ſur une pierre ſacrée. Plus d'un Proteſtant après avoir goûté les délices du ſéjour de Naples, s'eſt répandu en invectives contre les trois Miracles qui ſe font à jour nommé dans cette Ville, quand le ſang de *St. Janvier*, de *St. Jean Baptiſte*, & de *St. Etienne*, conſervé dans des bouteilles, ſe liquéfie étant aproché de leurs têtes. Ils accuſent ceux qui préſident à ces Egliſes d'imputer à la Divinité des prodiges inutiles. Le ſavant & ſage *Addiſſon* dit qu'il n'a jamais vû à *More blounding trik*, un tour plus groſſier. Tous ces Auteurs pouvaient obſerver que ces inſtitutions ne nuiſent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la Police civile & eccléſiaſtique, que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont beſoin de ſignes viſibles qui les mettent continuellement ſous la main de la Divinité ; & qu'enfin ces ſignes ne pouvaient être abolis que quand ils ſeraient mépriſés du même peuple qui les révère.

A *Pie IV.* ſuccéda ce Dominicain *Gisleri*, *Pie V.* ſi haï dans Rome même, pour y avoir

fait

fait exercer avec trop de cruauté le Miniſtère de l'Inquiſition, publiquement combattu ailleurs par les Tribunaux ſéculiers. La fameuſe Bulle, *In Cœna Domini*, émanée ſous *Paul III.* & publiée par *Pie V.* & dans laquelle on brave tous les droits des Souverains, révolta pluſieurs Cours, & fit élever contre elle les voix de pluſieurs Univerſités.

L'extinction de l'Ordre des *Humiliés* fut un des principaux événements de ſon Pontificat. Les Religieux de cet Ordre établis principalement au Milanez, vivaient dans le ſcandale; *St. Charles Borromée* Archevêque de Milan voulut les reformer; quatre d'entr'eux conſpirèrent contre ſa vie; l'un des quatre lui tira un coup d'arquebuſe dans ſon palais, pendant qu'il faiſait la priére. Ce ſaint homme qui ne fut que légérement bleſſé demanda au Pape la grace des coupables: mais le Pape punit leur attentat par le dernier ſuplice, & abolit l'Ordre entier. 1571.

Ce qui conſacra la mémoire de *Pie V.* ce fut ſon empreſſement à défendre la Chrêtienté contre les Turcs. Son plus bel éloge vint de Conſtantinople même, où l'on fit des réjouïſſances publiques de ſa mort.

Grégoire XIII. Buoncompagno, Succeſſeur de *Pie V.* rendit ſon nom immortel par la réforme du Calendrier, qui porte ſon nom; & en cela il imita *Jules Céſar.* Ce beſoin où les Nations furent toujours de réformer l'année, montre bien la lenteur des Arts les plus néceſſaires. Les hommes avaient ſçû ravager le Monde d'un bout

bout à l'autre, avant d'avoir ſçu connaître les tems & régler leurs jours. Les anciens Romains n'avaient d'abord connu que dix mois lunaires, & une année de trois-cent-quatre jours; enſuite leur année fut de trois-cent-cinquante-cinq. Tous les remèdes à cette fauſſe computation furent autant d'erreurs. Les Pontifes depuis *Numa Pompilius* furent les Aſtronomes de la Nation, ainſi qu'ils l'avaient été chez les Babyloniens, chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez preſque tous les Peuples de l'Aſie. La ſcience des tems les rendait plus vénérables au peuple, rien ne conciliant plus l'autorité que la connaiſſance des choſes utiles inconnues au vulgaire.

Comme chez les Romains le ſuprême Pontificat était toujours entre les mains d'un Sénateur, *Jules Céſar* en qualité de Pontife reforma le Calendrier autant qu'il le put; il ſe ſervit de *Sozigéne* Mathématicien Grec d'Alexandrie. *Alexandre* avait tranſporté dans cette ville les Sciences & le Commerce; c'était la plus célèbre école de Mathématiques, & c'était là que les Egyptiens, & même les Hébreux, avaient enfin puiſé quelques connaiſſances réelles. Les Egyptiens avaient ſçu auparavant élever des maſſes énormes de pierre; mais les Grecs leur enſeignèrent tous les beaux-Arts, ou plutôt les exercèrent chez eux ſans pouvoir former d'élèves Egyptiens. En effet on ne compte chez ce peuple d'eſclaves efféminés aucun homme diſtingué dans les Arts de la Gréce.

Les Pontifes Chrètiens réglèrent l'année ainſi que les Pontifes de l'ancienne Rome, parce que c'était

c'était à eux d'indiquer les célébrations des fêtes. Le premier Concile de Nicée en 325. voyant le dérangement que le tems aportait au Calendrier de *Céſar*, conſulta comme lui les Grecs d'Alexandrie, ces Grecs répondirent que l'équinoxe du Printems arrivait alors le 21. Mars, & les Péres réglèrent le tems de la fête de Pâques ſuivant ce principe.

Deux légers mécomptes dans le calcul de *Jules Céſar*, & dans celui des Aſtronomes conſultés par le Concile, augmentèrent dans la ſuite des ſiécles. Le premier de ces mécomptes vient du fameux Nombre d'Or de l'Athénien *Méton*; il donne dix-neuf années à la révolution par laquelle la Lune revient au même point du Ciel: il ne s'en manque qu'une heure & demie; mépriſe inſenſible dans un ſiécle, & conſidérable après pluſieurs ſiécles. Il en était de même de la révolution apparente du Soleil, & des points qui fixent les Equinoxes & les Solſtices; L'équinoxe du Printems au ſiécle du Concile de Nicée arrivait le 21. Mars; mais au tems du Concile de Trente, l'équinoxe avait avancé de dix jours, & tombait à l'onze de ce mois. La cauſe de cette préceſſion des Equinoxes inconnue à toute l'Antiquité, n'a été découverte que de nos jours: cette cauſe eſt un mouvement particulier à la Terre, mouvement dont la période s'achéve en vingt-cinq-mille neuf-cent années, & qui fait paſſer ſucceſſivement les Equinoxes, & les Solſtices, par tous les points du Zodiaque. Ce mouvement eſt l'effet de la gravitation, dont le ſeul *Newton*

a connu & calculé les phénomènes, qui ſemblaient hors de la portée de l'eſprit humain.

Il ne s'agiſſait pas du tems de *Grégoire XIII.* de ſonger à deviner la cauſe de cette préceſſion des Equinoxes, mais de mettre ordre à la confuſion qui commençait à troubler ſenſiblement l'année civile. *Grégoire* fit conſulter tous les célèbres Aſtronomes de l'Europe. Un Médecin nommé *Lilio*, né à Rome, eut l'honneur de fournir la manière la plus ſimple, & la plus facile, de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on l'avait dans le nouveau Calendrier; il ne falait que retrancher dix jours à l'année 1582. où l'on était pour lors, & prévenir le dérangement dans les ſiécles avenir pour une précaution aiſée. Ce *Lilio* a été depuis ignoré; & le Calendrier porte le nom du Pape *Grégoire*, ainſi que le nom de *Sozigène* fut couvert par celui de *Céſar*. Il n'en était pas ainſi chez les anciens Grecs; la gloire de l'invention demeurait aux Artiſtes.

Grégoire XIII. eut celle de preſſer la concluſion de cette réforme néceſſaire; il eut plus de peine à la faire recevoir par les Nations, qu'à la faire rédiger par les Mathématiciens. La France réſiſta quelques mois; & enfin, ſur un édit de *Henri III.* enrégiſtré au Parlement de Paris, on s'accoutuma à compter comme il le falait; mais l'Empereur *Maximilien II.* ne put perſuader à la Diette d'Augsbourg que l'Equinoxe était avancé de dix jours. On craignit que la Cour de Rome en inſtruiſant les hommes ne prît le droit de les maitriſer. Ainſi l'ancien

3. Novembre 1582.

cien Calendrier ſubſiſta encor quelque tems chez les Catholiques même de l'Allemagne : Les Proteſtants de toutes les Communions s'obſtinèrent à ne pas recevoir des mains du Pape une vérité qu'il aurait falu recevoir des Turcs s'ils l'avaient propoſée.

Les derniers jours du Pontificat de *Grégoire XIII.* fûrent célèbres par cette Ambaſſade d'obédience qu'il reçut du Japon. Rome faiſait des conquêtes ſpirituelles à l'extrémité de la Terre, tandis qu'elle faiſait tant de pertes en Europe. Trois Rois ou Princes du Japon, alors diviſé en pluſieurs Souverainetés, envoyèrent chacun un de leurs plus proches parents ſaluer le Roi d'Eſpagne *Philippe II.* comme le plus puiſſant de tous les Rois Chrètiens, & le Pape comme pére de tous les Rois : les lettres de ces trois Princes au Pape commençaient toutes par un acte d'adoration envers lui. La premiére du Roi de Congo était écrite, *A l'adorable qui tient ſur Terre la place du Roi du Ciel*; elle finit par ces mots : *Je m'adreſſe avec crainte & reſpect à Votre Sainteté, que j'adore, & dont je baiſe les pieds très-ſaints.* Les deux autres diſent à peu près la même choſe. L'Eſpagne ſe flattait alors que le Japon deviendrait une de ſes Provinces, & le St. Siége voyait déja le tiers de cet Empire ſoumis à ſa Juriſdiction eccléſiaſtique. 1575.

Le Peuple Romain eût été très-heureux ſous le Gouvernement de *Grégoire XIII.*, ſi la tranquillité publique de ſes Etats n'avait pas été quelquefois troublée par les bandits. Il abolit quel-

quelques impôts onéreux, & ne démembra point l'Etat en faveur de ſon bâtard, comme avaient fait quelques-uns de ſes prédéceſſeurs.

CHAP. CENT-CINQUANTE-TROISIEME.

DE SIXTE-QUINT.

LE Régne de *Sixte-Quint* a plus de célébrité que celui de *Grégoire XIII.* & de *Pie V.* quoique ces deux Pontifes ayent fait de plus grandes choſes ; l'un s'étant ſignalé par la Bataille de Lépante dont il fut le premier mobile, & l'autre par la réforme des tems. Il arrive quelquefois, que le caractère d'un homme, & la ſingularité de ſon élévation, arrêtent ſur lui les yeux de la poſtérité plus que les actions mémorables des autres. La diſproportion qu'on croit voir entre la naiſſance de *Sixte-Quint* fils d'un pauvre vigneron, & l'élévation à la Dignité ſuprême, augmente ſa réputation ; cependant nous avons vû que jamais une naiſſance obſcure & baſſe ne fut regardée comme un obſtacle au Pontificat, dans une Religion & dans une Cour, ou toutes les places ſont reputées le prix du mérite, quoiqu'elles ſoient auſſi celui de la brigue. *Pie V.* n'était guères d'une famille plus relevée ; *Adrien VI.* fut le fils d'un Artiſan ; *Nicolas V.* était né dans l'obſcurité ; le pére du fameux *Jean XXII.* qui ajouta un troi-

troiſiéme cercle à la Tiare, & qui porta trois Couronnes, ſans poſſéder aucune terre, raccommodait des ſouliers à Cahors; c'était le métier du pére d'*Urbain*. *Adrian IV.* l'un des plus grands Papes, fils d'un mendiant, avait été mendiant lui-même. L'Hiſtoire de l'Egliſe eſt pleine de ces exemples, qui encouragent la ſimple vertu, & qui confondent la vanité humaine. Ceux qui ont voulu relever la naiſſance de *Sixte-Quint* n'ont pas ſongé qu'en cela ils rabaiſſaient ſa perſonne; ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premiéres difficultés. Il y a plus loin d'un gardeur de porcs, tel qu'il le fut dans ſon enfance, aux ſimples places qu'il eut dans ſon Ordre, que de ces Places au Trône de l'Egliſe. On a compoſé ſa vie à Rome ſur des journaux qui n'aprennent que des dattes, & ſur des panégyriques qui n'aprennent rien; le Cordelier qui a écrit la vie de *Sixte-Quint* commence par dire *qu'il a l'honneur de parler du plus haut, du meilleur, du plus grand des Pontifes, des Princes & des Sages, du glorieux & de l'immortel Sixte.* Il s'ôte lui-même tout crédit par ce début.

L'eſprit de *Sixte-Quint* & de ſon Régne eſt la partie eſſentielle de ſon hiſtoire: ce qui le diſtingue des autres Papes, c'eſt qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, & même avec violence, quand il eſt un ſimple Moine; dompter tout d'un coup la fougue de ſon caractère, dès qu'il eſt Cardinal; ſe donner quinze ans pour incapable d'affaires, & ſurtout de régner, afin de déterminer un jour en

ſa faveur les ſuffrages de tous ceux qui compteraient régner ſous ſon nom ; reprendre toute ſa hauteur au moment même qu'il eſt ſur le Trone ; mettre dans ſon Pontificat une ſévérité inouïe, & de la grandeur dans toutes ſes entrepriſes ; embellir Rome, & laiſſer le Tréſor Pontifical très riche ; licentier les ſoldats, les Gardes même de ſes prédéceſſeurs, & diſſiper les bandits par la ſeule force des Loix, ſans avoir de troupes ; ſe faire craindre de tout le monde par ſa place, & par ſon caractère ; c'eſt-là ce qui mit ſon nom parmi les noms illuſtres, du vivant même de *Henri IV.* & d'*Elizabeth.* Les autres Souverains riſquaient alors leur Trône, quand ils tentaient quelque entrepriſe ſans le ſecours de ces nombreuſes armées qu'ils ont entretenues depuis : il n'en était pas ainſi des Souverains de Rome, qui réuniſſant le Sacerdoce & l'Empire, n'avaient pas même beſoin d'une Garde.

Sixte-Quint ſe fit une grande réputation, en embelliſſant & en poliçant Rome, comme *Henri IV.* embelliſſait & poliçait Paris : mais ce ce fut-là le moindre mérite de *Henri*, & c'était le premier de *Sixte.* Auſſi ce Pape fit en ce genre de bien plus grandes choſes que le Roi de France : il commandait à un peuple bien plus paiſible, & alors infiniment plus induſtrieux ; & il avait dans les ruines, & dans les exemples de l'ancienne Rome, & encor dans les travaux de ſes Prédéceſſeurs, tout l'encouragement à ſes grands deſſeins.

Du tems des *Céſars* Romains, quatorze aqueducs

ducs immenſes ſoutenus ſur des arcades, voituraient des fleuves entiers à Rome, l'eſpace de pluſieurs milles, & y entretenaient continuellement cent-cinquante fontaines jailliſſantes, & cent dix-huit grands bains publics; outre l'eau néceſſaire à ces mers artificielles, ſur leſquelles on repréſentait des batailles navales. Cent mille ſtatues ornaient les places publiques, les carrefours, les temples, les maiſons. On voyait quatre-vingt-dix Coloſſes élevés ſur des portiques: quarante-huit Obéliſques de marbre granite, taillés dans la haute Egypte, étonnaient l'imagination, qui concevait à peine comment on avait pû tranſporter du Tropique aux bords du Tybre ces maſſes prodigieuſes. Il reſtait aux Papes de reſtaurer quelques aqueducs, de relever quelques Obéliſques enſevelis ſous des décombres, de déterrer quelques ſtatues.

Sixte-Quint rétablit la fontaine *Mazia*, dont la ſource eſt à vingt milles de Rome, auprès de l'ancienne Préneſte; & il la fit conduire par un aqueduc de treize-mille pas: il fallut élever des arcades dans un chemin de ſept milles de longueur; un tel ouvrage, qui eût été peu de choſe pour l'Empire Romain, était beaucoup pour Rome, pauvre, & reſſerrée.

Cinq Obéliſques furent relevés par ſes ſoins. Le nom de l'Architecte *Fontana* qui les rétablit, eſt encor célèbre à Rome; celui des Artiſtes qui les taillèrent, qui les tranſportèrent de ſi loin, n'eſt pas connu. On lit dans quelques voyageurs, & dans cent Auteurs qui les ont copiés, que quand il falut élever ſur ſon pié-d'eſtal l'O-

bélisque du Vatican, les cordes employées à cet usage se trouvèrent trop courtes, & que malgré la défense sous peine de mort de parler pendant cette opération, un homme du peuple s'écria, *Mouillez les cordes.* Ces contes qui rendent l'histoire ridicule, sont le fruit de l'ignorance ; les Cabestans dont on se servait ne pouvaient avoir besoin de ce ridicule secours.

L'ouvrage qui donna quelque supériorité à Rome moderne sur l'ancienne, fut la coupole de *St. Pierre* de Rome. Il ne restait dans le Monde que trois monuments antiques de ce genre, une partie du Dôme du Temple de *Minerve* dans Athénes, celui du *Panthéon* à Rome, & celui de la grande Mosquée de Constantinople, autrefois *Ste. Sophie*, ouvrage de *Justinien.* Mais ces coupoles assez élevées dans l'intérieur étaient trop écrasées au déhors. Le *Bruneleschi* qui rétablit l'Architecture en Italie au quatorziéme siécle, remédia à ce défaut par un coup de l'Art, en établissant deux coupoles l'une sur l'autre, dans la cathédrale de Florence ; mais ces coupoles tenaient encor un peu du Gothique, & n'étaient pas dans les nobles proportions. *Michel Ange Buonarota*, Peintre, Sculpteur, & Architecte, également célèbre dans ces trois genres, donna dès le tems de *Jules II.* le dessein des deux Dômes de *St. Pierre* ; & *Sixte-Quint* fit construire en vingt-deux mois cet ouvrage, dont rien n'aproche.

La Bibliothéque commencée par *Nicolas V.* fut tellement augmentée alors, que *Sixte-Quint* peut passer pour en être le vrai fondateur. Le vais-

vaiſſeau immenſe qui la contient eſt encor un beau monument. Il n'y avait point alors dans l'Europe de Bibliothéque ni ſi ample, ni ſi curieuſe : mais la ville de Paris l'a emporté depuis ſur Rome en ce point; & ſi l'Architecture de la Bibliothéque Royale de Paris n'eſt pas comparable à celle du Vatican, les livres y ſont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, & prêtés aux particuliers avec une toute autre facilité.

Le malheur de *Sixte-Quint* & de ſes Etats, fut que toutes ſes grandes fondations apauvrirent ſon peuple, au lieu que *Henri IV.* ſoulagea le ſien. L'un & l'autre à leur mort laiſſèrent à peu près la même ſomme en argent comptant; car quoique *Henri IV.* eût quarante millions en réſerve dont il pouvait diſpoſer, il n'y en avait qu'environ vingt dans les caves de la Baſtille; & les cinq millions d'écus d'or que *Sixte* mit dans le Château *St. Ange* revenaient à peu près à vingt millions de nos livres d'alors. Cet argent ne pouvait être ravi à la circulation, dans un Etat preſque ſans Commerce & ſans Manufactures, tel que celui de Rome, ſans apauvrir les habitans. *Sixte* pour amaſſer ce tréſor, & pour ſuvenir à ces dépenſes, fut obligé de donner encor plus d'étendue à la vénalité des Emplois que n'avaient fait ſes prédéceſſeurs. *Sixte IV.*, *Jules II.*, *Léon X.* avaient commencé; *Sixte* agrava beaucoup ce fardeau : il créa des rentes à huit, à neuf, à dix pour cent, pour le payement deſquelles les impôts furent augmentés. Le peuple oublia

qu'il embelliſſait Rome ; il ſentit ſeulement qu'il l'apauvriſſait, & ce Pontife fut plus haï qu'admiré.

Il faut toujours regarder les Papes ſous deux aſpects, comme Souverains d'un Etat, & comme Chefs de l'Egliſe. *Sixte-Quint* en qualité de premier Pontife voulut renouveller les tems de *Grégoire VII.* Il déclara *Henri IV.* alors Roi de Navarre incapable de ſuccéder à la Couronne de France. Il priva la Reine *Elizabeth* de ſes Royaumes par une Bulle ; & ſi la flotte invincible de *Philippe II.* eût abordé en Angleterre, la Bulle eût pû être miſe à exécution. La manière dont il ſe conduiſit avec *Henri III.* après l'aſſaſſinat du Duc de *Guiſe* & du Cardinal ſon frére, ne fut pas ſi emportée. Il ſe contenta de le déclarer excommunié, s'il ne faiſait pénitence de ces deux meurtres. C'était imiter *Saint Ambroiſe* ; c'était agir comme *Adrian IV.* qui exigea une pénitence publique du meurtre de *Bequet*, canoniſé ſous le nom de *Thomas de Canterburi.* Il était avéré que le Roi de France *Henri III.* venait d'aſſaſſiner dans ſa propre maiſon deux Princes, dangereux à la vérité, mais auxquels on n'avait point fait le procès, & qu'il eût été très difficile de convaincre de crime en Juſtice réglée. Ils étaient les Chefs d'une Ligue funeſte, mais que le Roi lui-même avait ſignée. Toutes les circonſtances de ce double aſſaſſinat étaient horribles ; & ſans entrer ici dans les juſtifications priſes de la politique & du malheur des tems, la ſureté du Genre humain ſemblait demander un frein à

de pareilles violences. *Sixte-Quint* perdit le fruit de ſa démarche auſtère & inflexible, en ne ſoutenant que les droits de la Thiare & du ſacré Collége, & non ceux de l'humanité; en ne blâmant pas le meurtre du Duc de *Guiſe* autant que celui du Cardinal; en n'inſiſtant que ſur la prétendue immunité de l'Egliſe, ſur le droit que les Papes reclamaient de juger les Cardinaux; en commandant au Roi de France de relâcher le Cardinal de *Bourbon* & l'Archevêque de Lyon qu'il retenait en priſon par les raiſons d'Etat les plus fortes; enfin en lui ordonnant de venir dans l'eſpace de ſoixante jours expier ſon crime dans Rome. Il eſt très vrai que *Sixte-Quint*, Chef des Chrêtiens, pouvait dire à un Prince Chrêtien; *Purgez vous devant* DIEU *d'un double homicide*: mais il ne pouvait pas lui dire; *C'eſt à moi ſeul de juger vos ſujets Eccléſiaſtiques, c'eſt à moi de vous juger dans ma Cour.*

Ce Pape parut encor moins conſerver la grandeur & l'impartialité de ſon Miniſtère, quand après le parricide du Moine *Jacques Clément*, il prononça devant les Cardinaux ces propres paroles, fidélement raportées par le Secretaire du Conſiſtoire: *Cette mort*, dit-il, *qui donne tant d'étonnement & d'admiration, ſera cruë à peine de la poſtérité. Un très puiſſant Roi entouré d'une forte armée, qui a réduit Paris à lui demander miſéricorde, eſt tué d'un ſeul coup de couteau par un pauvre Religieux. Certes ce grand exemple a été donné, afin que chacun connaiſſe la force des jugements de* DIEU. Ce diſcours du Pa-

pe parut horrible, en ce qu'il ſemblait regarder le crime d'un ſcélerat inſenſé comme une inſpiration de la Providence.

Sixte était en droit de refuſer les vains honneurs d'un ſervice funèbre à *Henri III.* qu'il regardait comme exclus de la participation aux priéres. Auſſi dit-il dans le même Conſiſtoire; *Je les dois au Roi de France, mais je ne les dois pas à* Henri de Valois *impénitent.*

Tout céde à l'intérêt: ce même Pape qui avait privé ſi fiérement *Eliſabeth* & le Roi de Navarre de leurs Royaumes, qui avait ſignifié au Roi *Henri III.* qu'il fallait venir répondre à Rome dans ſoixante jours, ou être excommunié, refuſa pourtant à la fin de prendre le parti de la Ligue & de l'Eſpagne contre *Henri IV.* alors hérétique. Il ſentait que ſi *Philippe II.* réuſſiſſait, ce Prince Maître à la fois de la France, du Milanez, & de Naples, le ſerait bientôt du St. Siége & de toute l'Italie. *Sixte-Quint* fit donc ce que tout homme ſage eût fait à ſa place; il aima mieux s'expoſer à tous les reſſentiments de *Philippe II.* que de ſe ruiner lui-même en prêtant la main à la ruine de *Henri IV.* Il mourut dans ces inquiétudes, n'oſant ſecourir *Henri IV.* & craignant *Philippe II.* Le peuple Romain qui gémiſſait ſous le fardeau des taxes, & qui haïſſait un Gouvernement triſte & dur, éclata à la mort de *Sixte*; on eut beaucoup de peine à l'empêcher de troubler la pompe funèbre, & de déchirer en piéces celui qu'il avait adoré à genoux. Ses tréſors furent tous diſſipés un an après ſa mort, ainſi

1590. 26. Aouſt

que

que ceux de *Henri IV.* Deſtinée ordinaire qui fait voir aſſez la vanité des deſſeins des hommes.

CHAP. CENT-CINQUANTE-QUATRIEME.

DES SUCCESSEURS DE SIXTE-QUINT.

ON voit combien l'éducation, la patrie, tous les préjugés gouvernent les hommes. *Grégoire XIV.* né Milanez & ſujet du Roi d'Eſpagne, fut gouverné par la faction Eſpagnole, à laquelle *Sixte* né ſujet de Rome avait réſiſté. Il immola tout à *Philippe II.* Une armée d'Italiens fut levée pour aller ravager la France aux dépens de ce même Tréſor que *Sixte-quint* avait amaſſé pour défendre l'Italie, & cette armée ayant été battuë & diſſipée, il ne reſta à *Grégoire XIV.* que la honte de s'être apauvri pour *Philippe II.* & d'être dominé par lui.

Clément VIII. Aldobrandin, né Florentin, ſe conduiſit avec plus d'eſprit & d'adreſſe: il connut très-bien que l'intérêt du St. Siége était de tenir autant qu'il pouvait la balance entre la France & la Maiſon d'Autriche. Ce Pape accrut le Domaine Eccléſiaſtique du Duché de Ferrare. C'était encor un effet de ces Loix Féodales ſi épineuſes & ſi conteſtées, & c'était une ſuite

ſuite évidente de la faibleſſe de l'Empire. La Comteſſe *Matilde* dont nous avons tant parlé, avait donné aux Papes, Ferrare, Modéne & Reggio, avec bien d'autres terres. Les Empereurs reclamèrent toujours contre la donation de ces Domaines, qui étaient des Fiefs de la Couronne de Lombardie. Ils devinrent malgré l'Empire Fiefs du St. Siége, comme Naples qui relevait du Pape après avoir relevé des Empereurs. Ce n'eſt que de nos jours que Modéne & Reggio ont été enfin ſolemnellement déclarés Fiefs Impériaux. Mais depuis *Grégoire VII.* ils étaient, ainſi que Ferrare, dépendants de Rome; & la Maiſon de Modéne, autrefois propriétaire de ces terres, ne les poſſédait plus qu'à titre de Vicaire du St. Siége. En vain la Cour de Vienne, & les Diettes Impériales prétendaient
1597. toujours la ſuzeraineté. *Clément VIII.* enleva Ferrare à la Maiſon d'*Eſte*, & ce qui pouvait produire une guerre violente ne produiſit que des proteſtations. Depuis ce tems Ferrare fut preſque déſerte.

Ce Pape fit la cérémonie de donner l'abſolution & la diſcipline à *Henri IV.* en la perſon-
1595. ne des Cardinaux *Du Perron* & *D'Oſſat*; mais on voit combien la Cour de Rome craignait toujours *Philippe II.* par les ménagements & les artifices dont uſa *Clément VIII.* pour parvenir à reconcilier *Henri IV.* avec l'Egliſe. Ce Prince avait abjuré ſolemnellement la Religion Réformée; & cependant les deux tiers des Cardinaux perſiſtèrent dans un Conſiſtoire à lui refuſer l'abſolution. Les Ambaſſadeurs du Roi eurent

eurent beaucoup de peine à empêcher que le Pape ſe ſervit de cette formule, *Nous réhabilitons Henri dans ſa Royauté.* Le Miniſtère de Rome voulait bien reconnaître *Henri IV.* pour Roi de France, & oppoſer ce Prince à la Maiſon d'Autriche; mais en même tems elle ſoutenait autant qu'elle pouvait ſon ancienne prétention de diſpoſer des Royaumes.

Sous *Borgheſe Paul V.* renâquit l'ancienne querelle de la Juriſdiction Séculiére & de l'Eccléſiaſtique, qui avait fait verſer autrefois tant de Sang. Le Sénat avait défendu les nouvelles donations aux Egliſes faites ſans ſon concours, & ſurtout l'aliénation des biens-fonds en fa- 1605.
veur des Moines. Il ſe crût auſſi en droit de faire arrêter & de juger un Chanoine de Vicence, & un Abbé de Nervéſe, convaincus de rapines & de meurtres.

Le Pape écrivit à la République que les décrêts & l'empriſonnement des deux Eccléſiaſtique bleſſaient l'honneur de DIEU; il exigea que les ordonnances du Sénat fuſſent remiſes à ſon Nonce, & qu'on lui rendit auſſi les deux coupables, qui ne devaient être juſticiables que de la Cour Romaine.

Paul V. qui peu de tems auparavant avait fait plier la République de Génes dans une occaſion pareille, crut que Veniſe aurait la même condeſcendance. Le Sénat envoya un Ambaſſadeur extraordinaire pour ſoutenir ſes droits. *Paul* répondit à l'Ambaſſadeur, que ni les droits ni les raiſons de Veniſe ne valaient rien, & qu'il fallait obéir. Le Sénat n'obéit point. Le

Do-

17. Avril 1606. Doge & les Sénateurs furent excommuniés, & tout l'Etat de Veniſe mis en interdit; c'eſt-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, ſous peine de damnation éternelle, de dire la Meſſe, de faire le Service, d'adminiſtrer aucun Sacrement, & de prêter ſon miniſtère à la ſépulture des morts. C'était ainſi que *Grégoire VII.* & ſes ſucceſſeurs en avaient uſé envers pluſieurs Empereurs, bien ſûrs alors que les Peuples aimeraient mieux abandonner leurs Empereurs que leurs égliſes, & comptant toujours ſur des Princes prêts à envahir les Domaines des excommuniés. Mais les tems étaient changés: *Paul V.* par cette violence hazardait qu'on lui obéit, que Veniſe fit fermer toutes les Egliſes, & renonçat à la Religion Catholique: elle pouvait aiſément embraſſer la Grecque, ou la Luthérienne, ou la Calviniſte; & on parlait en effet alors de ſe ſéparer de la Communion du Pape. Le changement ne ſe fût pas fait ſans troubles; le Roi d'Eſpagne aurait pû en profiter. Le Sénat ſe contenta de défendre la publication du Monitoire dans toute l'étendue de ſes terres. Le grand Vicaire de l'Evêque de Padoüe, à qui cette défenſe fut ſignifiée, répondit au Podeſtat, qu'il ferait ce que DIEU lui inſpirerait; mais le Podeſtat ayant repliqué que DIEU avait inſpiré au Conſeil des Dix de faire pendre quiconque déſobéirait, l'Interdit ne fut publié nulle part; & la Cour de Rome fut aſſez heureuſe pour que tous les Vénitiens continuaſſent à vivre en Catholiques malgré elle.

Il n'y eut que quelques Ordres Religieux qui

qui obéirent. Les Jéſuites ne voulurent pas donner l'exemple les premiers. Leurs Députés ſe rendirent à l'Aſſemblée générale des Capucins; ils leur dirent que *dans cette grande affaire l'Univers avait les yeux ſur les Capucins, & qu'on attendait leur démarche pour ſavoir quel parti on devait prendre.* Les Capucins ne balancèrent pas à fermer leurs égliſes. Les Jéſuites & les Théatins fermèrent alors les leurs. Le Sénat les fit tous embarquer pour Rome; & les Jéſuites furent bannis à perpétuité.

Le Roi d'Eſpagne excitait le Pape contre les Vénitiens, & le Roi *Henri IV.* ſe déclarait pour eux. Les Vénitiens armèrent à Vérone, à Padoue, à Bergame, à Breſcia; ils levèrent quatre mille ſoldats en France. Le Pape de ſon côté ordonna la levée de quatre mille Corſes, & de quelques Suiſſes Catholiques. Le Cardinal *Borgheſe* devait commander cette petite armée. Les Turcs remercièrent DIEU ſolemnellement de la diſcorde qui diviſait le Pape & Veniſe. Le Roi *Henri IV.* eut la gloire, comme je l'ai déja dit, d'être l'arbitre du différend, & d'exclure *Philippe III.* de la médiation. *Paul V.* eſſuya la mortification de ne pouvoir même obtenir que l'accommodement ſe fit à Rome. Le Cardinal *de Joyeuſe*, envoyé par le Roi de France à Veniſe, revoqua au nom du Pape 1607.
l'Excommunication & l'Interdit. Le Pape abandonné par l'Eſpagne ne montra plus que de la modération, & les Jéſuites reſtèrent bannis de la République pendant plus de cinquante ans: ils n'y ont été rapellés qu'en 1657. à la priére du

du Pape *Alexandre VII.* mais ils n'ont jamais pû y rétablir leur crédit.

Paul V. depuis ce tems ne voulut plus faire aucune déciſion qui pût compromettre ſon autorité ; on le preſſa en vain de faire un article de foi de l'immaculée Conception de la *Ste. Vierge* : il ſe contenta de défendre d'enſeigner le contraire en public, pour ne pas choquer les Dominicains, qui prétendent qu'elle a été conçue comme les autres dans le péché originel. Les Dominicains étaient alors très puiſſants en Eſpagne & en Italie.

Il s'appliqua à embellir Rome, à raſſembler les plus beaux ouvrages de ſculpture, de peinture. Rome lui doit ſes plus belles fontaines, ſurtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vaſe antique tiré des Thermes de *Veſpaſien*, & celle qu'on apelle *l'Acqua Paola*, ancien ouvrage d'*Auguſte* que *Paul V.* rétablit ; il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq-mille pas, à l'exemple de *Sixte-Quint.* C'était à qui laiſſerait dans Rome les plus nobles monuments. Il acheva le Palais de Monte-Cavallo. Le Palais *Borgheſe* eſt un des plus conſidérables. Rome ſous chaque Pape devenait la plus belle ville du monde. *Urbain VIII.* conſtruiſit ce grand Autel de *St. Pierre*, dont les colomnes & les ornements paraitraient partout ailleurs des ouvrages immenſes, & qui n'ont là qu'une juſte proportion : c'eſt le chef-d'œuvre du Florentin *Bernini*, digne de mêler ſes ouvrages avec ceux de ſon compatriote *Michel-Ange.*

Cet *Urbain VIII.* dont le nom était *Barberino*,

rino, aimait tous les Arts : il réuſſiſſait dans la Poëſie Latine. Les Romains dans une profonde paix jouïſſaient de toutes les douceurs que les talents répandent dans la ſocieté, & de la gloire qui leur eſt attachée. *Urbain* réunit à l'Etat Eccléſiaſtique le Duché d'Urbino, Peſaro, 1644.
Sinigaglia, après l'extinction de la Maiſon de la *Rovere*, qui tenait ces Principautés en Fief du St. Siége. La domination des Pontifes Romains devint donc toujours plus puiſſante depuis *Alexandre VI.* Rien ne troubla plus la tranquilité publique ; à peine s'aperçut-on de la petite guerre qu'*Urbain VIII*, ou plutôt ſes deux neveux, firent à *Edouard* Duc de Parme, pour l'argent que ce Duc devait à la Chambre Apoſtolique ſur ſon Duché de Caſtro. Ce fut une guerre peu ſanglante & paſſagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être néceſſairement conformes à l'eſprit de leur Gouvernement. Le Cardinal *Barberin* auteur de ces troubles marchait à la tête de ſa petite armée avec des Indulgences. La plus forte bataille qui ſe donna fut entre quatre ou cinq-cent hommes de chaque parti. La fortereſſe de Piégaia ſe rendit à diſcrétion, dès qu'elle vit aprocher l'artillerie : cette artillerie conſiſtait en deux coulevrines. Cependant il falut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'Hiſtoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne raporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation,

tion, comme l'ancienne Rome finiſſait tout par des victoires.

Les cérémonies de la Religion, celles des préſéances, les Arts, les Antiquités, les édifices, les jardins, la muſique, les aſſemblées occupèrent le loiſir des Romains, tandis que la guerre de trente ans ruina l'Allemagne, que le ſang des Peuples & du Roi coulait en Angleterre, & que bientôt après la guerre civile de la Fronde déſola la France. Mais ſi Rome était heureuſe par ſa tranquillité, & illuſtre par ſes monuments, le peuple au fonds était dans la miſére. L'argent qui ſervit à élever tant de chefs-d'œuvres d'Architecture retournait aux autres Nations par le déſavantage du commerce.

Les Papes étaient obligés d'acheter des étrangers le bled dont manquent les Romains, & qu'on revendait en détail dans la ville. Cette coutûme dure encor aujourdhui: il y a des Etats que le luxe enrichit, il y en a d'autres qu'il apauvrit. La ſplendeur de quelques Cardinaux, & des parents des Papes ſervait à faire mieux remarquer l'indigence des autres citoyens, qui pourtant à la vue de tant de beaux édifices ſemblait s'enorgueillir dans leur pauvreté d'être habitans de Rome.

Les voyageurs qui allaient admirer cette ville étaient étonnés de ne voir d'Orviete à Terracine, dans l'eſpace de plus de cent milles, qu'un terrain dépeuplé d'hommes & de beſtiaux. La Campagne de Rome, il eſt vrai, eſt un pays inhabitable, infecté par des marais croupiſ-

piſſants, que les anciens Romains avaient deſſechés. Rome d'ailleurs eſt dans un terrain ingrat, ſur le bord d'un fleuve qui n'eſt pas navigable. Sa ſituation entre ſept montagnes était plutôt celle d'un repaire, que d'une Ville. Ses premiéres guerres furent les pillages d'un peuple qui ne pouvait guères vivre que de rapine; & lorſque le Dictateur *Camille* eut pris Veies, à quelques lieues de Rome dans l'Ombrie, tout le peuple Romain voulut quitter ſon territoire ſtérile, & ſes ſept montagnes, pour ſe tranſplanter au pays de Veies. On ne rendit depuis les environs de Rome fertiles qu'avec l'argent des Nations vaincues, & par le travail d'une foule d'eſclaves. Mais ce terrain fut plus couvert de Palais que de moiſſons. Il a repris enfin ſon premier état de campagne déſerte.

Le Saint Siége poſſédait ailleurs de riches contrées, comme celle de Bologne. L'Evêque de Salisbury *Burnet*, attribue la miſére du peuple dans les meilleurs Cantons de ce pays aux taxes & à la forme du Gouvernement. Il a prétendu, avec preſque tous les Ecrivains, qu'un Prince élective qui régne peu d'années n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire de ces établiſſements utiles qui ne peuvent devenir avantageux qu'avec le tems. Il a été plus aiſé de relever les Obéliſques, & de conſtruire des Palais & des Temples, que de rendre la Nation commerçante & opulente. Quoique Rome fût la Capitale des Peuples Catholiques, elle était cependant moins peuplée que Veniſe & Naples, & fort au-deſſous de Paris, de Londres;

elle n'aprochait pas d'Amſterdam pour l'opulence, & pour les Arts néceſſaires qui la produiſent. On ne comptait à la fin du dix-ſeptiéme ſiécle qu'environ cent-vingt-mille habitans dans Rome par le dénombrement imprimé des familles, & ce calcul ſe trouvait encor vérifié par les régiſtres des naiſſances. Il naiſſait année commune trois-mille ſix-cent enfans: ce nombre des naiſſances multiplié par 34. donne toujours à peu près la ſomme des habitants, & cette ſomme eſt ici de cent vingt-deux-mille quatre-cent. Environ huit-mille Juifs établis à Rome n'étaient pas compris dans ce dénombrement: ces Juifs ont toujours vécu paiſiblement à Rome, ainſi qu'à Livourne. On n'a jamais exercé contre eux en Italie les cruautés qu'ils ont ſouffertes en Eſpagne & en Portugal. L'Italie était le pays de l'Europe où la Religion inſpirait alors le plus de douceur.

Rome fut le centre des Arts & de la politeſſe juſqu'au ſiécle de *Louis XIV.* & c'eſt ce qui détermina la Reine *Chriſtine* à y fixer ſon ſéjour. Mais bientôt l'Italie fut égalée dans plus d'un genre par la France, & ſurpaſſée de beaucoup dans quelques-uns. Les Anglais eurent ſur elle autant de ſupériorité par les Sciences que par le Commerce. Rome conſerva la gloire de ſes antiquités & des travaux qui la diſtinguèrent depuis *Jules II.*

C H.

CH. CENT-CINQUANTE-CINQUIEME.

SUITE DE L'ITALIE

AU DIX-SEPTIEME SIECLE.

De Venise.

LA Toſcane était, comme l'Etat du Pape, depuis le ſeiziéme ſiécle, un pays tranquille & heureux. Florence rivale de Rome attirait chez elle la même foule d'étrangers qui venaient admirer les chefs-d'œuvres antiques & les modernes dont elle était remplie. On y voyait cent-ſoixante ſtatues publiques. Les deux ſeules qui décoraient Paris, celle de *Henri IV.* & le cheval qui porte la ſtatue de *Louis XIII.* avaient été fondus à Florence, & c'étaient des préſents des Grands Ducs.

Le Commerce avait rendu la Toſcane ſi floriſſante, & ſes Souverains ſi riches, que le Grand Duc *Coſme II.* fut en état d'envoyer vingt-mille hommes au ſecours du Duc de Mantoue, contre le Duc de Savoye en 1613. ſans mettre aucun impôt ſur ſes ſujets: exemple rare chez des Nations plus puiſſantes.

La ville de Veniſe jouïſſait d'un avantage plus ſingulier; c'eſt que depuis le quatorziéme ſiécle ſa tranquilité intérieure ne fut pas alterée un ſeul moment; nul trouble, nulle ſédi-

tion, nul danger dans la Ville. Si on allait à Rome & à Florence pour y voir les grands monuments des beaux-Arts, les étrangers s'empreſſaient d'aller goûter dans Veniſe la liberté & les plaiſirs, & on y admirait encor, ainſi qu'à Rome, d'excellents morceaux de peinture. Les Arts de l'eſprit y étaient cultivés; les ſpectacles y attiraient les étrangers. Rome était la Ville des cérémonies, & Veniſe la Ville des divertiſſements; elle avait fait la paix avec les Turcs après la bataille de Lépante, & ſon commerce quoique déchu était encor conſidérable dans le Levant: elle poſſedait Candie, & pluſieurs Iſles, l'Iſtrie, la Dalmatie, une partie de l'Albanie, & tout ce qu'elle conſerve de nos jours en Italie.

1618. Au milieu de ſes proſpérités elle fut ſur le point d'être détruite par une conſpiration qui n'avait point d'exemple depuis la fondation de la République. L'Abbé de *St. Real* qui a écrit cet événement célèbre avec le ſtile de *Salluſte*, y a mêlé quelques embelliſſements de Roman, mais le fonds en eſt très vrai. Veniſe avait eu une petite guerre avec la Maiſon d'Autriche ſur les côtes de l'Iſtrie. Le Roi d'Eſpagne *Philippe III.* poſſeſſeur du Milanez, était toujours l'ennemi ſecret des Vénitiens. Le Duc d'*Oſſone* Vice-roi de Naples, *Don Pédre* de Tolède Gouverneur de Milan, & le Marquis de *Bedemar* ſon Ambaſſadeur à Veniſe, depuis Cardinal *de la Cueva*, s'unirent tous trois pour anéantir la République; les meſures étaient ſi extraordinaires, & le projet ſi hors de vraiſemblance, que

que le Sénat, tout vigilant & tout éclairé qu'il était, ne pouvait en concevoir de ſoupçon. Veniſe était gardée par ſa ſituation, & par les lagunes qui l'environnent. La fange de ces lagunes, que les eaux portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne laiſſe jamais le chemin ouvert aux vaiſſeaux ; il faut chaque jour indiquer une route nouvelle. Veniſe avait une flotte formidable ſur les côtes d'Iſtrie, où elle faiſait la guerre à l'Archiduc d'Autriche *Ferdinand*, qui fut depuis l'Empereur *Ferdinand II.* Il paraiſſait impoſſible d'entrer dans Veniſe : cependant le Marquis de *Bedemar* raſſemble des étrangers dans la Ville, attirés les uns par les autres, juſqu'au nombre de cinq-cent. Les principaux conjurés les engagent ſous différents prétextes, & s'aſſurent de leur ſervice avec l'argent que l'Ambaſſadeur fournit. On doit mettre le feu à la Ville en pluſieurs endroits à la fois ; des troupes du Milanez doivent arriver par la Terre ferme ; des matelots gagnés doivent montrer le chemin à des barques chargées de ſoldats que le Duc d'*Oſſone* a envoyées à quelques lieues de Veniſe ; un des conjurés, Officier de Marine au ſervice de la République, & qui commandait douze vaiſſeaux pour elle, ſe charge de faire bruler ces vaiſſeaux, & d'empêcher par ce coup extraordinaire le reſte de la flotte de venir à tems au ſecours de la ville. Tous les conjurés étant des étrangers, de Nations différentes, il n'eſt pas ſurprenant que le complot fût découvert. Le Procurateur *Nani*, Hiſtorien célèbre de la République, dit

que le Sénat fut inſtruit de tout par pluſieurs perſonnes: il ne parle point de ce prétendu remords que ſentit un des conjurés nommé *Jaffier*, quand *Renaud* leur Chef les harangua pour la derniére fois, & qu'il leur fit, dit-on, une peinture ſi vive des horreurs de leur entrepriſe, que ce *Jaffier* au lieu d'être encouragé ſe livra au repentir. Toutes ces harangues ſont de l'imagination des Ecrivains: on doit s'en défier en liſant l'Hiſtoire: il n'eſt ni dans la nature des choſes, ni dans aucune vraiſemblance, qu'un Chef de Conjurés leur faſſe une deſcription patétique des horreurs qu'ils vont commettre, & qu'il effraie les imaginations qu'il doit enhardir: tout ce que le Sénat put trouver de Conjurés fut noyé incontinent dans les canaux de Veniſe. On reſpecta dans *Bedemar* le caractère d'Ambaſſadeur qu'on pouvait ne pas ménager; & le Sénat le fit ſortir ſecrétement de la Ville, pour le dérober à la fureur du peuple.

Veniſe échapée à ce danger fut dans un état floriſſant juſqu'à la priſe de Candie. Cette République ſoutint ſeule la guerre contre l'Empire Turc pendant près de trente ans, depuis 1641. juſqu'à 1669. Le ſiége de Candie, le plus long & le plus mémorable dont l'Hiſtoire faſſe mention, dura près de vingt ans; tantôt tourné en blocus, tantôt rallenti & abandonné, puis recommencé à pluſieurs repriſes, fait enfin dans les formes deux ans & demi ſans relâche, juſqu'à ce que ce monceau de cendres fut rendu aux Turcs avec l'Iſle preſque toute entiére en 1669.

Avec

Avec quelle lenteur, avec quelle difficulté le Genre-humain ſe civiliſe, & la Societé ſe perfectionne ! On voyait auprès de Veniſe, aux portes de cette Italie où tous les Arts étaient en honneur, des peuples auſſi peu policés que l'étaient alors ceux du Nord. L'Iſtrie, la Croatie, la Dalmatie étaient preſque barbares : c'était pourtant cette même Dalmatie ſi fertile & ſi agréable ſous l'Empire Romain ; c'était cette terre délicieuſe, que *Dioclétien* avait choiſie pour ſa retraite, dans un tems où ni la ville de Veniſe, ni ce nom, n'exiſtaient pas encore. Voila quelle eſt la viciſſitude des choſes humaines. Les Morlaques ſurtout paſſaient pour les Peuples les plus farouches de la Terre. C'eſt ainſi que la Sardaigne, la Corſe ne ſe reſſentaient ni des mœurs, ni de la culture de l'eſprit, qui faiſaient la gloire des autres Italiens. Il en était comme de l'ancienne Grèce, qui voyait auprès de ſes limites des Nations encor ſauvages.

DE MALTHE.

Les Chevaliers de Malthe ſe ſoutenaient dans cette Iſle, que *Charles-Quint* leur donna après que *Soliman* les eut chaſſés de Rhodes en 1523. Le Grand Maître *Villiers L'Isle-Adam*, ſes Chevaliers & les Rhodiens attachés à eux furent d'abord errants de ville en ville, à Meſſine, à Gallipoli, à Rome, à Viterbe. *L'Isle-Adam* alla juſqu'à Madrid implorer *Charles-Quint* ; il paſſa en France, en Angleterre, tâchant de relever partout les débris de ſon Ordre qu'on croyait entiérement ruiné. *Charles-Quint* fit préſent de Malthe aux Che-

valiers en 1525. auſſi-bien que de Tripoli ; mais Tripoli leur fut bientôt enlevé par les Amiraux de *Soliman*. Malthe n'était qu'un rocher preſque ſtérile : le travail y avait forcé autrefois la terre à être féconde, quand ce pays était poſſédé par les Carthaginois ; car les nouveaux poſſeſſeurs y trouvèrent des débris de colomnes, de grands édifices de marbre, avec des inſcriptions en Langue Punique. Ces reſtes de grandeur étaient des témoignages que le pays avait été floriſſant. Les Romains ne dédaignèrent pas de le prendre ſur les Carthaginois ; les Arabes s'en emparèrent au neuviéme ſiécle, & le Normand *Roger* Comte de Sicile l'annexa à la Sicile vers la fin du douziéme ſiécle. Quand *Villiers L'Isle-Adam* eut tranſporté le ſiége de ſon Ordre dans cette Iſle, le même *Soliman* indigné de voir tous les jours ſes vaiſſeaux expoſés aux courſes des ennemis qu'il avait cru détruire, voulut prendre Malthe, comme il avait pris Rhodes. Il envoya trente mille ſol-
1665. dats devant cette petite Place, qui n'était défendue que par ſept-cent Chevaliers, & environ huit-mille ſoldats étrangers. Le Grand Maitre *Jean de la Valette* âgé de ſoixante & onze ans, ſoutint quatre mois le ſiége.

Les Turcs montèrent à l'aſſaut en pluſieurs endroits différents : on les repouſſait avec une machine d'une nouvelle invention ; c'étaient de grands cercles de bois couverts de laine enduite d'eau-de-vie, d'huile, de ſalpêtre & de poudre à canon, & on jettait ces cercles enflammés ſur les aſſaillans. Enfin environ ſix mille hom-

hommes de ſecours étant arrivés de Sicile, les Turcs levèrent le ſiége. Le principal bourg de Malthe qui avait ſoutenu le plus d'aſſauts fut nommé *la Cité victorieuſe*, nom qu'il conſerve encor aujourdhui. Le Grand Maître *de la Valette* fit bâtir une Cité nouvelle qui porte le nom de *la Valette*, & qui rendit Malthe imprenable. Cette petite Iſle a toujours depuis ce tems bravé toute la puiſſance Ottomane; mais l'Ordre n'a jamais été aſſez riche pour tenter de grandes conquêtes, ni pour équiper des flottes nombreuſes. Ce Monaſtère de Guerriers ne ſubſiſte guères que des redevances des Bénéfices qu'il poſſède dans les Etats Catholiques, & il a fait bien moins de mal aux Turcs, que les Corſaires Algériens n'en ont fait aux Chrétiens.

CHAP. CENT-CINQUANTE-SIXIEME.

DE LA HOLLANDE

AU DIX-SEPTIEME SIECLE.

LA Hollande mérite d'autant plus d'attention, que c'eſt un Etat d'une eſpèce toute nouvelle, devenu puiſſant ſans poſſéder preſque de terrain, riche en n'ayant pas de ſon fonds de quoi nourrir la vingtiéme partie de ſes habitans, & conſidérable en Europe par ſes travaux au bout de l'Aſie. Vous voyez cette Ré- 1609.
publique reconnue libre & Souveraine par le Roi d'Eſ-

d'Eſpagne ſon ancien Maître, après avoir acheté ſa liberté par quarante ans de guerre. Le travail & la ſobrieté furent les premiers gardiens de cette liberté. On raconte que le Marquis de *Spinola* & le Préſident *Richardot* allant à la Haye en 1608. pour négocier chez les Hollandais mêmes cette premiére trêve, ils virent ſur leur chemin ſortir d'un petit bateau huit ou dix perſonnes, qui s'aſſirent ſur l'herbe & firent un repas de pain, de fromage, & de bierre, chacun portant ſoi-même ce qui lui était néceſſaire. Les Ambaſſadeurs Eſpagnols demandèrent à un payſan, qui étaient ces voyageurs? Le payſan répondit: *Ce ſont les Députés des Etats nos Souverains Seigneurs & Maîtres.* Les Ambaſſadeurs Eſpagnols s'écrièrent; *Voilà des gens qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec leſquels il faut faire la paix.* C'eſt à peu près ce qui était arrivé autrefois à des Ambaſſadeurs de Lacédémone, & à ceux du Roi de Perſe. Les mêmes mœurs peuvent avoir ramené la même avanture. En général les particuliers de ces Provinces étaient pauvres alors, & l'Etat riche; au lieu que depuis les citoyens ſont devenus riches, & l'Etat pauvre. C'eſt qu'alors les premiers fruits du Commerce avaient été conſacrés à la défenſe publique.

Ce peuple ne poſſédait encor ni le Cap de Bonne Eſpérance dont il ne s'empara qu'en 1553. ſur les Anglais, ni Cochin & ſes dépendances, ni Malaca. Il ne trafiquait point encor directement à la Chine. Le Commerce du Japon, dont ils ſont aujourdhui les maîtres, leur fut

fut interdit juſqu'en 1609. par les Portugais, ou plûtôt par l'Eſpagne, Maîtreſſe encor du Portugal. Mais ils avaient déja conquis les Moluques : ils commençaient à s'établir à Java ; & la Compagnie des Indes depuis 1602. juſqu'en 1609. avait déja gagné plus de deux fois ſon capital. Des Ambaſſadeurs de Siam avaient déja fait à ce peuple de Commerçants en 1608. le même honneur qu'ils firent depuis à *Louis XIV.* Des Ambaſſadeurs du Japon vinrent en 1609. conclure auſſi un Traité à la Haye. L'Empereur de Maroc & de Fez leur envoya demander un ſecours d'hommes & de vaiſſeaux. Ils augmentaient depuis quarante ans leur fortune & leur gloire par le Commerce & par la guerre.

† [La douceur de ce Gouvernement, & la tolérance de toutes les manières d'adorer DIEU, dangereuſe peut-être ailleurs, mais là néceſſaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, & ſurtout de Wallons que l'Inquiſition perſécutait dans leur patrie, & qui d'eſclaves devinrent citoyens.

La Religion Calviniſte, dominante dans la Hollande, ſervit encor à ſa puiſſance. Ce Pays alors ſi pauvre n'aurait pû ni ſuffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres Religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par ſerment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux,

† Tout ce paſſage, juſqu'à ces mots, *de la Campagne*, eſt tiré de l'avant-propos du Siécle de *Louis XIV.* & eſt ici remis à ſa véritable place.

eux, l'eſpèce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les Miniſtres des Autels jouïſſaient de la douceur du mariage, & que les eſpérances des familles n'étaient point enſevelies dans le célibat du Cloître.

Amſterdam malgré les incommodités de ſon port devint le magazin du Monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la Mer furent contenues par de doubles digues. Des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre; les rues devinrent de larges quais ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandiſes abordèrent aux portes des particuliers, & les étrangers ne ſe laſſent point d'admirer ce mélange ſingulier formé par les faîtes des maiſons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaiſſeaux, qui donnent à la fois dans un meme lieu, le ſpectacle de la Mer, de la Ville & de la Campagne.]

Mais le mal eſt tellement mêlé avec le bien, les hommes s'éloignent ſi ſouvent de leurs principes, que cette République fut prette de détruire elle-même la liberté pour laquelle elle avait combattu, & que l'intolérance fit couler le ſang chez un peuple dont le bonheur & les loix étaient fondées ſur la tolérance. Deux Docteurs Calviniſtes firent ce que tant de Docteurs avaient fait ailleurs. *Gomar* & *Armin* diſputèrent dans Leyde avec fureur ſur ce qu'ils n'entendaient pas; & ils diviſèrent les Provinces-Unies. La querelle fut ſemblable en pluſieurs points à celle

1609. & ſuivants.

le des *Thomiſtes* & des *Scotiſtes*, des *Janſeniſtes* & des *Moliniſtes*, ſur la prédeſtination, ſur la grace, ſur la liberté, ſur des queſtions obſcures & frivoles, dans leſquelles on ne ſait pas même définir les choſes dont on diſpute. Le loiſir dont on jouït pendant la trêve donna la malheureuſe facilité à un peuple ignorant de s'entêter de ces querelles; & enfin d'une Controverſe ſcolaſtique, il ſe forma deux partis dans l'Etat. Le Prince d'Orange *Maurice* était à la tête des *Gomariſtes*; le Penſionnaire *Barnevelt* favoriſait les *Arminiens*. *Du Maurier* dit avoir apris de l'Ambaſſadeur ſon pére, que *Maurice* ayant fait propoſer au Penſionnaire *Barnevelt* de concourir à donner au Prince un pouvoir Souverain, ce zélé Républicain ne fit voir que le danger & l'injuſtice, & que dès-lors la ruine de *Barnevelt* fut réſolue. Ce qui eſt avéré, c'eſt que le Stadhouder prétendait accroitre ſon autorité par les *Gomariſtes*, & *Barnevelt* la reſtraindre par les *Arminiens*: c'eſt que pluſieurs villes levèrent des ſoldats qu'on appellait *Attendants*, parce qu'ils *attendaient* les ordres du Magiſtrat, & qu'ils ne prenaient point l'ordre du Stadhouder; c'eſt qu'il y eut des ſéditions ſanglantes dans quelques villes, & que le Prince *Maurice* pourſuivit ſans relâche le parti contraire à ſa puiſſance. Il fit enfin aſſembler un Con- 1618.
cile Calviniſte à Dordrecht, compoſé de toutes les Egliſes Reformées de l'Europe, excepté de celle de France, qui n'avait pas la permiſſion de ſon Roi d'y envoyer des Députés. Les Péres de ce Synode, qui avaient tant crié contre

la

la dureté des Péres de pluſieurs Conciles, & contre leur autorité, condamnèrent les *Arminiens*, comme ils avaient été eux-mêmes condamnés par le Concile de Trente. Plus de cent Miniſtres Arminiens furent bannis des Sept Provinces. Le Prince *Maurice* tira du corps de la Nobleſſe & des Magiſtrats vingt-ſix Commiſſaires pour juger le grand Penſionnaire *Barnevelt*, le célèbre *Grotius*, & quelques autres du parti. On les avait retenus ſix mois en priſon avant de leur faire leur procès.

L'un des grands motifs de la revolte des Sept Provinces & des Princes d'Orange contre l'Eſpagne, fut d'abord, que le Duc d'*Albe* faiſait languir longtems des priſonniers ſans les juger, & qu'enfin il les faiſait condamner par des Commiſſaires. Les mêmes griefs dont on s'était plaint ſous la Monarchie Eſpagnole renâquirent dans
1619. le ſein de la liberté. *Barnevelt* eut la tête tranchée dans la Haye, plus injuſtement encor que les Comtes d'*Egmont*, & de *Horn* à Bruxelles. C'était un vieillard de ſoixante & dix ans, qui avait ſervi quarante ans ſa République dans toutes les affaires politiques, avec autant de ſuccès que *Maurice* & ſes fréres en avaient eu par les armes. La ſentence portait *qu'il avait contriſté au poſſible l'Egliſe de* DIEU. *Grotius* depuis Ambaſſadeur de Suéde en France, & plus illuſtre par ſes ouvrages que par ſon Ambaſſade, fut condamné à une priſon perpétuelle, dont ſa femme eut la hardieſſe & le bonheur de le tirer. Cette violence fit naître des conſpirations qui attirèrent de nouveaux ſupplices. Un fils

fils de *Barnevelt* réſolut de venger le ſang de ſon pére ſur celui de *Maurice*. Le complot fut découvert. Ses complices à la tête deſquels était un Miniſtre *Arminien*, périrent tous par la main 1623.
du bourreau. Ce fils de *Barnevelt* eut le bonheur d'échaper, tandis qu'on ſaiſiſſait les conjurés: mais ſon jeune frére eut la tête tranchée, uniquement pour avoir ſcû la conſpiration. *De Thou* mourut en France préciſément pour la même cauſe. La condamnation du jeune Hollandais était bien plus cruelle; c'était le comble de l'injuſtice de le faire mourir parce qu'il n'avait pas été le délateur de ſon frére. Si ces tems d'atrocités euſſent continué, les Hollandais libres euſſent été plus malheureux que leurs ancêtres, eſclaves du Duc d'*Albe*.

Amſterdam quoique remplie de *Gomariſtes* favoriſa toujours les *Arminiens*, & embraſſa le parti de la tolérance. L'ambition & la cruauté du Prince *Maurice* laiſſérent une profonde playe dans le cœur des Hollandais; & le ſouvenir de la mort de *Barnevelt* ne contribua pas peu dans la ſuite à faire exclure du Stathouderat le jeune Prince d'Orange *Guillaume III.* qui fut depuis Roi d'Angleterre. Il était encor au berceau lorſque le Penſionnaire *de Wit* ſtipula dans le Traité de paix des Etats-Généraux avec *Cromwell* en 1653. qu'il n'y aurait plus de Stathouder en Hollande. *Cromwell* pourſuivait encor dans cet enfant le Roi *Charles I.* ſon grand-pére, & le Penſionnaire *de Wit* vengeait le ſang d'un Penſionnaire. Cette manœuvre de *de Wit* fut enfin la cauſe funeſte de ſa mort, &

de

de celle de ſon frére : mais voilà à peu près toutes les cataſtrophes ſanglantes cauſées en Hollande par le combat de la liberté & de l'ambition. La Compagnie des Indes indépendante de ces factions n'en bâtit pas moins Batavia dès l'année 1618. malgré les Rois du Pays, & malgré les Anglais qui vinrent attaquer ce nouvel établiſſement. La Hollande marécageuſe & ſtérile en plus d'un Canton ſe faiſait ſous le cinquiéme degré de la Ligne de l'Equateur un Royaume dans la contrée la plus fertile de la Terre, où les Campagnes ſont couvertes de ris, de poivre, de canelle, & où la vigne porte deux fois l'année. Elle s'empara depuis de Bantham de la même Iſle, & en chaſſa les Anglais. Cette ſeule Compagnie eut huit grands Gouvernements dans les Indes, en y comptant le Cap de Bonne Eſpérance, quoiqu'à la pointe de l'Afrique, poſte important qu'elle enleva aux Portugais en 1653.

Dans le même tems que les Hollandais s'établiſſaient ainſi aux extrémités de l'Orient, ils commencèrent à étendre leurs conquêtes du côté de l'Occident en Amérique, après l'expiration de la trève de douze années avec l'Eſpagne. La Compagnie d'Occident ſe rendit Maîtreſſe de preſque tout le Brezil depuis 1623. juſqu'en 1636. On vit avec étonnement par les régiſtres de cette Compagnie qu'elle avait dans ce court eſpace de tems équipé huit-cent vaiſſeaux, tant pour la guerre, que pour le Commerce, & qu'elle en avait enlevé cinq-cent-quarante-cinq aux Eſpagnols. Cette Compagnie l'em-

l'emportait alors sur celle des Indes Orientales; mais enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Rois d'Espagne, il défendit mieux qu'eux ses possessions, & regagna le Brezil, où il a trouvé des trésors nouveaux.

La plus fructueuse des expéditions Hollandaises fut celle de l'Amiral *Pierre Hen*, qui enleva tous les gallions d'Espagne, revenants de 1628.
la Havane, & raporta dans ce seul voyage vingt millions à sa patrie. Les trésors du Nouveau Monde conquis par les Espagnols servaient à fortifier contr'eux leurs anciens sujets devenus leurs ennemis redoutables. La République pendant quatre-vingt ans, si vous en exceptez une trêve de douze années, soutint cette guerre dans les Pays-bas, dans les grandes Indes, & dans le Nouveau Monde; & elle fut assez puissante pour conclure une paix avantageuse à Munster en 1647. indépendamment de la France son Alliée, & longtems sa Protectrice, sans laquelle elle avait promis de ne pas traiter. Bientôt après en 1652. & dans les années suivantes, elle ne craint point de rompre avec son Alliée l'Angleterre; elle a autant de vaisseaux qu'elle; son Amiral *Tromp* ne cède au fameux Amiral *Blaz*, qu'en mourant dans une bataille. Elle secourt ensuite le Roi de Dannemarck assiégé dans Copenhague par le Roi de Suéde *Charles X.* Sa flotte commandée par l'Amiral *Obdam* bat la flotte Suédoise, & délivre Copenhague. Toujours rivale du Commerce des Anglais, elle leur fait la guerre sous *Charles II.* comme sous *Cromwell*, & avec de

bien plus grands ſuccès. Elle devient l'Arbitre des Couronnes en 1668. *Louis XIV.* eſt obligé par elle de faire la paix avec l'Eſpagne. Cette même République, auparavant ſi attachée à la France, eſt depuis ce tems-là juſqu'à la fin du dix-ſeptiéme ſiécle l'apui de l'Eſpagne contre la France même. Elle eſt longtems une des parties principales dans les affaires de l'Europe. Elle ſe relève dans ſes chutes: & enfin quoiqu'affaiblie elle ſubſiſte par le ſeul Commerce, qui a ſervi à ſa fondation, ſans avoir fait en Europe aucune conquête que celle de Maſtricht & d'un très-petit & mauvais pays, qui ne ſert qu'à défendre ſes frontiéres; on ne l'a point vue s'agrandir depuis la paix de Munſter, en cela plus ſemblable à l'ancienne République de Tyr, puiſſante par le ſeul Commerce, qu'à celle de Carthage qui eut tant de poſſeſſions en Afrique, & à celle de Veniſe qui s'était trop étendue dans la Terre ferme.

CHAP. CENT-CINQUANTE-SEPTIEME.

DU DANNEMARK, DE LA SUEDE, ET DE LA POLOGNE, AU DIX-SEPTIEME SIECLE.

VOus ne voyez point le Dannemark entrer dans le ſiſtème de l'Europe au ſeiziéme ſiécle. Il n'y a rien de mémorable qui attire les yeux des autres Nations depuis la dépoſition ſolemnelle du Tyran *Chriſtiern II.* Ce Royaume compoſé du Dannemark & de la Norwége, fut longtems gouverné à peu près comme la Pologne: ce fut une Ariſtocratie à laquelle préſidait un Roi électif. C'eſt l'ancien Gouvernement de preſque toute l'Europe. Mais dans l'année 1660. les Etats aſſemblés déférent au Roi *Frédéric III.* le droit héréditaire & la Souveraineté abſolue. Le Dannemark devient le ſeul Royaume de la Terre où les Peuples ayent établi le pouvoir arbitraire par un Acte ſolemnel. La Norwége, qui a ſix cent lieues de long, ne rendait pas cet Etat puiſſant: un terrain de rochers ſtériles ne peut être beaucoup peuplé. Les Iſles qui compoſent le Dannemark ſont plus fertiles; mais on n'en avait pas encor tiré

les mêmes avantages qu'aujourdhui. On ne s'attendait pas alors que les Danois auraient un jour une Compagnie des Indes, & un établiſſement à Trankebar; que le Roi pourrait entretenir aiſément trente vaiſſeaux de guerre, & une armée de vingt-cinq mille hommes. Les Gouvernements ſont comme les hommes, ils ſe forment tard. L'eſprit de commerce, d'induſtrie, d'économie s'eſt communiqué de proche en proche. Je ne parlerai point ici des guerres que le Dannemark a ſi ſouvent ſoutenues contre la Suéde; elles n'ont preſque point laiſſé de grandes traces, & vous aimez mieux conſidérer les mœurs & la forme des Gouvernements, que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événements dignes de la poſtérité.

Les Rois en Suéde n'étaient pas plus deſpotiques qu'en Dannemark aux ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiécles. Les quatre Etats compoſés de mille Gentilshommes, de cent Eccléſiaſtiques, de cent-cinquante Bourgeois, & d'environ deux cent-cinquante payſans, faiſaient les Loix du Royaume. On n'y connaiſſait non plus qu'en Dannemark & dans le reſte du Nord, aucun de ces titres de Comte, de Marquis, de Baron, ſi fréquents dans le reſte de l'Europe. Ce fut le Roi *Eric* fils de *Guſtave Vaſa*, qui les introduiſit vers l'an 1561. Cet *Eric* cependant était bien loin de régner avec un pouvoir abſolu & il laiſſa au Monde un nouvel exemple des malheurs qui peuvent ſuivre le déſir d'être deſpotique & l'incapacité de l'être. Le fils du reſtau-

taurateur de la Suéde fut accuſé de pluſieurs crimes par-devant les Etats aſſemblés, & dépoſé par une ſentence unanime, comme le Roi *Chriſtiern II.* l'avait été en Dannemark: on le condamna à une priſon perpétuelle, & on donna la Couronne à *Jean* ſon frére. 1569.

Comme votre principal deſſein dans cette foule d'événements eſt de porter la vuë ſur ceux qui tiennent aux mœurs & à l'eſprit du tems, il faut ſavoir que ce Roi *Jean* qui était Catholique, craignant que les partiſans de ſon frére ne le tiraſſent de la priſon, & ne le remiſſent ſur le Trône, lui envoya publiquement du poiſon comme le Sultan envoye un cordeau, & le fit enterrer avec ſolemnité le viſage découvert, afin que perſonne ne doutât de ſa mort, & qu'on ne pût ſe ſervir de ſon nom pour troubler le nouveau Régne.

Le Jéſuite *Poſſevin*, que le Pape *Grégoire XIII.* envoya dans la Suéde & dans tout le Nord en qualité de Nonce, impoſa au Roi *Jean* pour pénitence de cet empoiſonnement de ne faire qu'un repas tous les mécredis; pénitence tournée en ridicule, mais qui montre au moins que le crime doit être expié. Ceux du Roi *Eric* avaient été punis plus rigoureuſement. 1580.

Ni le Roi *Jean*, ni le Nonce *Poſſevin*, ne purent réuſſir à faire dominer la Religion Catholique. Le Roi *Jean* qui ne s'accommodait pas de la Luthérienne, tenta de faire recevoir la Grecque; mais il n'y réuſſit pas davantage. Ce Roi avait quelque teinture des Lettres, & il était preſque le ſeul dans ſon Royaume qui ſe

mêlât de Controverſe. Il y avait une Univerſité à Upſal, mais elle était réduite à deux ou trois Profeſſeurs ſans étudiants. La Nation ne connaiſſait que les armes, ſans avoir pourtant fait encor de progrès dans l'Art militaire. On n'avait commencé à ſe ſervir d'artillerie que du tems de *Guſtave Vaſa*; les autres Arts étaient ſi inconnus, que quand ce Roi *Jean* tomba malade en 1592. il mourut ſans qu'on pût lui trouver un Médecin; tout au contraire des autres Rois, qui quelquefois en ſont trop environnés. Il n'y avait encor ni Médecin ni Chirurgien en Suéde. Quelques Epiciers vendaient ſeulement des drogues médecinales, qu'on prenait au hazard. On en uſait ainſi dans preſque tout le Nord. Les hommes bien loin d'y être expoſés à l'abus des Arts, n'avaient pas ſçû encor ſe procurer les Arts néceſſaires.

Cependant la Suéde pouvait alors devenir très puiſſante. *Sigiſmond* fils du Roi *Jean* avait été élu Roi de Pologne huit ans avant la
1600. mort de ſon pére. La Suéde s'emparait alors de la Finlande & de l'Eſtonie. *Sigiſmond* Roi de Suéde & de Pologne pouvait conquérir toute la Moſcovie, qui n'était alors ni bien fortifiée, ni bien armée: mais *Sigiſmond* étant Catholique, & la Suéde Luthérienne, il ne conquit rien, & perdit la Couronne de Suéde. Les mêmes Etats qui avaient dépoſé ſon on-
1604. cle *Eric*, le dépoſérent auſſi, & déclarèrent Roi un autre de ſes oncles, qui fut *Charles IX.* pére du grand *Guſtave Adolphe*. Tout cela ne ſe paſſa pas ſans les troubles, les guerres, &

les

les conſpirations qui accompagnent de tels changemens. *Charles IX.* n'était regardé que comme un Uſurpateur par les Princes alliés de *Sigiſmond*; mais en Suéde il était Roi légitime.

Guſtave Adolphe ſon fils lui ſuccéda ſans au- 1611.
cun obſtacle, n'ayant pas encor dix-huit ans accomplis, qui eſt l'âge de la majorité des Rois de Suéde & de Dannemarck, ainſi que des Princes de l'Empire. Les Suédois ne poſſédaient point alors la Scanie, la plus belle de leurs Provinces; elle avait été cédée au Dannemarck dès le 14e. ſiécle, de ſorte que le territoire de Suéde était preſque toujours le théatre de toutes les guerres entre les Suédois & les Danois. La premiére choſe que fit *Guſtave Adolphe*, ce fut d'entrer dans cette province de Scanie; mais il ne put jamais la reprendre. Ses premiéres guerres furent infructueuſes: il fut obligé de faire la paix avec le Dannemarck. 1613.
Il avait tant de panchant pour la guerre, qu'il alla attaquer les Moſcovites au-delà de Narva, dès qu'il fut délivré des Danois. Enſuite il ſe jetta ſur la Livonie, qui appartenait alors 1620.
aux Polonais, & attaquant partout *Sigiſmond* ſon couſin, il pénétra juſqu'en Lituanie. L'Empereur *Ferdinand II.* était allié de *Sigiſmond*, & craignait *Guſtave Adolphe*. Il envoya quelques troupes contre lui. On peut juger de là que le Miniſtère de France n'eut pas grande peine à faire venir *Guſtave* en Allemagne. Il fit avec *Sigiſmond* & la Pologne une trêve, pendant laquelle il garda ſes conquêtes. Vous ſavez comme il ébranla le Trône de *Ferdinand*

II. & comme il mourut à la fleur de ſon âge au milieu de ſes victoires.

1632. *Chriſtine* ſa fille, non moins célèbre que lui, ayant régné auſſi glorieuſement que ſon pére avait combattu, & ayant préſidé aux Traités de Weſtphalie qui pacifièrent l'Allemagne, étonna l'Europe par l'abdication de ſa Couronne à l'âge de vingt-ſept ans. *Puffendorff* dit qu'elle fut obligée de ſe démettre: mais en même tems il avoue que lorſque cette Reine communiqua pour la premiére fois ſa réſolution au Sénat en 1651. les Sénateurs en larmes la conjurèrent de ne pas abandonner le Royaume; qu'elle n'en fut pas moins ferme dans le mépris de ſon Trône, & qu'enfin ayant aſ-
21. May. N. S. ſemblé les Etats, elle quitta la Suéde malgré
1654. les priéres de tous ſes ſujets. Elle n'avait jamais paru incapable de porter le poids de la Couronne, mais elle aimait les beaux Arts. Si elle avait été Reine en Italie, où elle ſe retira, elle n'eût point abdiqué. C'eſt le plus grand exemple de la ſupériorité réelle des Arts, de la politeſſe, & de la ſocieté perfectionnée, ſur la grandeur qui n'eſt que grandeur.

Charles X. ſon couſin Duc des Deux-Ponts, fut choiſi par les Etats pour ſon ſucceſſeur. Ce Prince ne connaiſſait que la guerre. Il marcha en Pologne, & la conquit avec la même rapidité que nous avons vû *Charles XII.* ſon petit-fils la ſubjuguer, & il la perdit de même. Les Danois alors défenſeurs de la Pologne parce qu'ils étaient toujours ennemis de la Sué-

de.

de, tombèrent ſur elle; mais *Charles X.* quoique chaſſé de la Pologne, marcha ſur la Mer glacée, d'Isle en Isle juſqu'à Copenhague. Cet événement prodigieux fit enfin conclure une paix qui rendit à la Suéde la Scanie, perduë depuis trois ſiécles. 1658.

Son fils *Charles XI.* fut le premier Roi abſolu, & ſon petit-fils *Charles XII.* fut le dernier. Je n'obſerverai ici qu'une ſeule choſe, qui montre combien l'eſprit du Gouvernement a changé dans le Nord, & combien il a fallu de tems pour le changer. Ce n'eſt qu'après la mort de *Charles XII.* que la Suéde toujours guerriére s'eſt enfin tournée à l'Agriculture & au Commerce, autant qu'un terrain ingrat, & la médiocrité de ſes richeſſes le peut permettre. Les Suédois ont eu enfin une Compagnie des Indes, & leur fer dont ils ne ſe ſervaient autrefois que pour combattre, a été porté avec avantage ſur leurs vaiſſeaux, du port de Gottembourg aux Provinces Méridionales du Mogol & de la Chine.

La Pologne était le ſeul pays de la Terre, qui joignant le nom de République à celui de la Monarchie, ſe donnât toujours un Roi étranger, comme les Vénitiens choiſiſſent un Général de Terre. C'eſt encor le ſeul Royaume qui n'ait point eu l'eſprit de conquête, occupé ſeulement de défendre ſes frontiéres contre les Turcs & contre les Moſcovites.

Les Factions Catholique & Proteſtante, qui avaient troublé tant d'Etats, pénétrèrent enfin chez cette Nation. Les Proteſtants furent aſſez con-

conſidérables pour ſe faire accorder la liberté de conſcience en 1587. & leur parti était déja ſi fort, que le Nonce du Pape *Annibal* de Capoue, n'employa qu'eux pour tâcher de donner la Couronne à l'Archiduc *Maximilien*, frére de l'Empereur *Rodolphe II.* En effet les Proteſtants Polonais élûrent ce Prince Autrichien, tandis que la faction oppoſée choiſiſſait le Suédois *Sigiſmond*, petit-fils de *Guſtave Vaſa*, dont nous avons parlé. *Sigiſmond* devait être Roi de Suéde, ſi les droits du ſang avaient été conſultés: mais vous avez vû que les Etats de la Suéde diſpoſaient du Trone. Il était ſi loin de régner en Suéde, que *Guſtave Adolphe* ſon couſin fut ſur le point de le détroner en Pologne, & ne renonça à cette entrepriſe que pour aller tenter de détrôner l'Empereur.

C'eſt une choſe étonnante que les Suédois ayent ſouvent parcouru la Pologne en vainqueurs, & que les Turcs bien plus puiſſants n'ayent jamais pénétré beaucoup au-delà de leurs frontiéres. Le Sultan *Oſman* attaqua les Polonais avec deux-cent-mille hommes, du tems de *Sigiſmond*, du côté de la Moldavie: les Coſaques, ſeuls peuples alors attachés à la République & ſous ſa protection, rendirent par une réſiſtance opiniâtre l'irruption des Turcs inutile. Que peut-on conclure du mauvais ſuccès d'un tel armement, ſinon que les Capitaines d'*Oſman* ne ſavaient pas faire la guerre?

1632. *Sigiſmond* mourut la même année que *Guſtave Adolphe.* Son fils *Ladislas* qui lui ſuccéda, vit commencer la fatale défection de ces Coſaques,

ques, qui ayant été ſi longtems le rempart de la République, ſe ſont enfin donnés aux Ruſſes & aux Turcs. Ces Peuples, qu'il faut diſtinguer des Coſaques du Tanaïs, habitent les deux rives du Boriſtène : leur vie eſt entiérement ſemblable à celle des anciens Scithes & des Tartares des bords du Pont-Euxin. Au Nord & à l'Orient de l'Europe, toute cette partie du Monde était encor agreſte : c'eſt l'image de ces prétendus Siécles héroïques où les hommes ſe bornant au néceſſaire pillaient ce néceſſaire chez leurs voiſins. Les Seigneurs Polonais des Palatinats qui touchent à l'Ukraine voulurent traiter quelques Coſaques comme leurs vaſſaux, c'eſt-à-dire, comme des ſerfs. Toute la Nation, qui n'avait de bien que ſa liberté, ſe ſouleva unanimément, & déſola longtems les terres de la Pologne. Ces Coſaques étaient de la Religion Grecque, & ce fut encor une raiſon de plus pour les rendre irréconciliables avec les Polonais. Les uns ſe donnèrent aux Ruſſes, les autres aux Turcs, à condition toujours de vivre dans leur libre Anarchie. Ils ont conſervé le peu qu'ils ont de la Religion des Grecs, & ils ont enfin perdu preſque entiérement leur liberté, ſous l'Empire de la Ruſſie, qui après avoir été policé de nos jours a voulu les policer auſſi.

Le Roi *Ladislas* mourut ſans laiſſer d'enfans de ſa femme *Marie Louïſe de Gonzague*, la même qui avait aimé le grand Ecuyer *Cinq-Mars*. *Ladislas* avait deux fréres, tous deux dans les Ordres, l'un Jéſuite & Cardinal, nommé *Jean Ca-*

Caſimir; l'autre Evêque de Breſlau & de Kiovie. Le Cardinal & l'Evêque diſputèrent le Trône.

1648. *Caſimir* fut élu. Il renvoya ſon Chapeau, & prit la Couronne de Pologne. Mais après avoir vû pendant vingt années ſon Royaume toujours troublé par des factions, dévaſté tantôt par le Roi de Suéde *Charles X.*, tantôt par les Moſcovites & par les Coſaques, il ſuivit l'exemple de la Reine *Chriſtine*: il abdiqua comme

1668. elle, mais avec moins de gloire, & alla mourir à Paris, Abbé de *St. Germain* des Prés.

La Pologne ne fut pas plus heureuſe ſous ſon ſucceſſeur *Michel Coribut*. Tout ce qu'elle a perdu en divers tems compoſerait un Royaume immenſe. Les Suédois lui avaient enlevé la Livonie, que les Ruſſes poſſédent aujourdhui avec la Courlande. Ces mêmes Ruſſes, après leur avoir pris autrefois les Provinces de Pleſkou & de Smolenskou, s'emparèrent encor de preſque toute la Kiovie, & de l'Ukraine. Les Turcs prirent ſous le Régne de *Michel* la Podolie & la Volhinie. La Pologne ne put ſe

1672. conſerver qu'en ſe rendant tributaire de la Porte Ottomane. Le Grand Maréchal de la Couronne *Jean Sobieſky* lava cette honte à la vérité dans le ſang des Turcs à la bataille de

1674. Chokzim: cette célèbre bataille délivra la Pologne du tribut, & valut à *Sobieſky* la Couronne; mais apparemment cette victoire ſi célèbre ne fut pas auſſi ſanglante & auſſi déciſive qu'on le dit, puiſque les Turcs gardèrent alors la Podolie, & une partie de l'Ukraine, avec l'importante fortereſſe de Kamieniek qu'ils avaient pri-

priſe. Il eſt vrai que *Sobieſky* devenu Roi rendit depuis ſon nom immortel par la délivrance de Vienne : mais il ne put jamais reprendre Kamieniek, & les Turcs ne l'ont rendu qu'après ſa mort à la paix de Carlowitz, en 1699. La Pologne dans toutes ces ſecouſſes ne changea jamais ni de Gouvernement ni de Loix, ni de mœurs ; ne devint ni plus riche ni plus pauvre ; mais ſa diſcipline militaire ne s'étant point perfectionnée, & le Czar *Pierre* ayant enfin par le moyen des étrangers introduit chez lui cette diſcipline ſi avantageuſe, il eſt arrivé que les Ruſſes autrefois mépriſés de la Pologne, l'ont forcée à recevoir le Roi qu'ils ont voulu lui donner, & que dix mille Ruſſes ont impoſé des loix à la Nobleſſe Polonaiſe aſſemblée.

Quant à la Religion, elle cauſa peu de troubles dans cette partie du Monde. Les Unitaires eurent quelque tems des égliſes dans la Pologne, dans la Lithuanie, au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Ces Unitaires, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, prétendaient ſoutenir la cauſe de DIEU même en le regardant comme un Etre unique, incommunicable, qui n'avait un fils que par adoption. Ce n'était pas entiérement le dogme des Anciens *Euſébeïens*. Ils prétendaient ramener ſur la Terre la pureté des premiers âges du Chriſtianiſme, renonçant à la Magiſtrature & à la profeſſion des armes. Des citoyens qui ſe faiſaient un ſcrupule de combattre ne ſemblaient pas propres pour un pays où l'on était ſans ceſſe en armes contre

les

les Turcs. Cependant cette Religion fut assez floriſſante en Pologne juſqu'à l'année 1658. On la proſcrivit dans ce tems-là, parce que ſes Secretaires qui avaient renoncé à la guerre, n'avaient pas renoncé à l'intrigue. Ils étaient liés avec *Ragotſki* Prince de Tranſilvanie, alors ennemi de la République. Cependant ils ſont encor en grand nombre en Pologne, quoiqu'ils y ayent perdu la liberté de faire une profeſſion ouverte de leurs ſentiments.

Le Déclamateur *Maimbourg* prétend qu'ils ſe réfugièrent en Hollande, où *il n'y a*, dit-il, *que la Religion Catholique qu'on ne tolère pas.* Le Déclamateur *Maimbourg* ſe trompe ſur cet article comme ſur bien d'autres. Les Catholiques ſont ſi tolérés dans les Provinces-Unies qu'ils y compoſent plus du tiers de la Nation; & jamais les Unitaires ou les *Sociniens* n'y ont eu d'aſſemblée publique. Cette Religion eſt étendue ſourdement en Hollande, en Tranſilvanie, en Siléſie, en Pologne, mais ſurtout en Angleterre. On peut compter parmi les révolutions de l'eſprit humain, que cette Religion qui a dominé dans l'Egliſe pendant trois-cent-cinquante années depuis *Conſtantin*, ſe ſoit reproduite dans l'Europe depuis deux ſiécles, & ſoit répandue dans tant de Provinces ſans avoir aujourdhui de temple en aucun endroit du Monde. Il ſemble qu'on ait craint d'admettre parmi les Communions du Chriſtianiſme une Secte qui avait autrefois triomphé ſi longtems de toutes les autres Communions.

CHAP.

CHAP. CENT-CINQUANTE-HUITIEME.

DE LA RUSSIE,

AUX SEIZIEME ET DIX-SEPTIEME SIECLES.

NOus ne donnions point alors le nom de Ruſſie à la Moſcovie, & nous n'avions qu'une idée vague de ce pays; la ville de Moſcou plus connue en Europe que le reſte de ce vaſte Empire, lui faiſait donner le nom de Moſcovie. Le Souverain prend le titre d'Empereur de toutes les Ruſſies, parce qu'en effet il y a pluſieurs Provinces de ce nom qui lui apartiennent, ou ſur leſquelles il a des prétentions: la Ruſſie blanche, qui eſt le pays de Moſcou, & l'ancienne contrée des Roxéans; la Ruſſie noire, dont une partié apartient aux Polonais vers la Lithuanie; la Ruſſie rouge, qui eſt à l'Occident du Boriſtène.

La Moſcovie ou Ruſſie ſe gouvernait au ſeiziéme ſiécle à peu près comme la Pologne. Les Boiards ainſi que les Nobles Polonais comptaient pour toute leur richeſſe les habitans de leurs terres. Les cultivateurs étaient leurs eſclaves. Le Czar était ſouvent choiſi par ces Boiards; mais auſſi ce Czar nommait ſouvent ſon ſucceſſeur; ce qui n'eſt jamais arrivé en Pologne.

L'Ar-

L'artillerie était très peu en uſage au ſeiziéme ſiécle dans toute cette partie du Monde, la diſcipline militaire inconnue; chaque Boiard amenait ſes payſans au rendez-vous des troupes, & les armait de fléches, de ſabres, de bâtons ferrés en forme de piques, & de quelques fuſils. Jamais d'opérations réguliéres en Campagne, nuls magazins, point d'hôpitaux: tout ſe faiſait par incurſion; & quand il n'y avait plus rien à piller, le Boiard ainſi que le Staroſte Polonais, & le Mirza Tartare, ramenait ſa troupe.

Labourer ſes champs, voila la vie des Ruſſes juſqu'au tems de *Pierre le Grand*, & c'eſt la vie des trois quarts des habitans de la Terre.

Les Ruſſes conquirent aiſément au milieu du ſeiziéme ſiécle les Royaumes de Cazan & d'Aſtracan ſur les Tartares affaiblis, & plus mal diſciplinés qu'eux encore. Mais juſqu'à *Pierre le Grand*, ils ne purent ſe ſoutenir contre la Suéde du côté de la Finlande; des troupes réguliéres devaient néceſſairement l'emporter ſur eux. Depuis *Jean Baſilovits*, ou *Baſilides*, qui conquit Aſtracan & Cazan, une partie de la Livonie, Pleskou, Novogorod, juſqu'au Czar *Pierre*, il n'y a rien eu de grand.

Ce *Baſilide* eut une étrange reſſemblance avec *Pierre I.* C'eſt que tous deux firent mourir leurs fils. *Jean Baſilide* ſoupçonnant ſon fils d'une conſpiration pendant le ſiége de Pleskou, le tua d'un coup de pique; & *Pierre* ayant fait condamner le ſien à la mort, ne permit pas que ce Prince ſurvécût à ſa condamnation & à ſa grace.

L'Hiſ-

L'Hiſtoire ne fournit guères d'événement plus extraordinaire que celui des faux *Demetrius*, qui agita ſi longtems la Ruſſie après la mort 1584.
de *Jean Baſilides*. Ce Czar laiſſa deux fils, l'un nommé *Fédor* ou *Théodor*, l'autre *Demetri* ou *Demetrius*. *Fédor* régna ; *Démetri* fut confiné dans un village nommé Uglis avec la Czarine ſa mére. Juſques-là les mœurs groſſiéres de cette Cour n'avaient point encor adopté la politique des Sultans, & des anciens Empereurs Grecs, de ſacrifier les Princes du Sang à la ſûreté du Trône. Un premier Miniſtre nommé *Boris-Gudenou*, dont *Fédor* avait épouſé la ſœur, perſuada au Czar *Fédor*, qu'on ne pouvait bien régner qu'en imitant les Turcs, & en aſſaſſinant ſon frére. Ce premier Miniſtre *Boris* envoya un Officier dans le village où était élevé le jeune *Demétri*, avec ordre de le tuer. L'Officier de retour dit qu'il avait exécuté ſa commiſſion, & demanda la récompenſe qu'on lui avait promiſe. *Boris* pour toute récompenſe fit tuer le meurtrier, afin de ſupprimer les preuves du crime. On prétend que *Boris* quelque tems après empoiſonna le Czar *Fédor* ; & quoiqu'il en fût ſoupçonné, il n'en monta pas moins ſur le Trône.

Il parut alors dans la Lithuanie un jeune 1597.
homme qui prétendait être le Prince *Demetri* échapé à l'aſſaſſin. Pluſieurs perſonnes qui l'avaient vû auprès de ſa mére, le reconnaiſſaient à des marques certaines. Il reſſemblait parfaitement au Prince ; il montrait la croix d'or enrichie de pierreries qu'on avait attachée au

cou de *Demetri* à ſon baptême. Un Palatin de Sandomir le reconnut d'abord pour le fils de *Jean Baſilide*, & pour le véritable Czar. Une Diéte de Pologne examina ſolemnellement les preuves de ſa naiſſance, & les ayant trouvé inconteſtables, lui fournit une armée pour chaſſer l'uſurpateur *Boris*, & pour reprendre la Couronne de ſes Ancêtres.

Cependant on traitait en Ruſſie *Demetri* d'Impoſteur, & même de Magicien. Les Ruſſes ne pouvaient croire que *Demetri* préſenté par des Polonais Catholiques, & ayant deux Jéſuites pour conſeil, pût être leur véritable Roi. Les Boyards le regardaient tellement comme un impoſteur, que le Czar *Boris* étant mort, ils mirent ſans difficulté ſur le Trône le fils de *Boris* âgé de quinze ans.

1605. Cependant *Demetri* s'avançait en Ruſſie avec l'armée Polonaiſe. Ceux qui étaient mécontents alors du Gouvernement Moſcovite, ſe déclarèrent en ſa faveur. Un Général Ruſſe étant en préſence de l'armée de *Demetri*, s'ecria, *Il eſt le ſeul légitime héritier de l'Empire*, & paſſa de ſon côté avec les troupes qu'il commandait. La révolution fut bientôt pleine & entiére; *Demetri* ne fut plus un Magicien. Le peuple de Moſcou courut au Château, & traina en priſon le fils de *Boris* & ſa mére. *Demetri* fut
1605. proclamé Czar, ſans aucune contradiction. On publia que le jeune *Boris* & ſa mére s'étaient tués en priſon: il eſt plus vraiſemblable que *Demetri* les fit mourir.

La veuve de *Jean Baſilide*, mére du vrai ou faux

faux *Demetri*, était depuis longtems releguée dans le Nord de la Ruſſie; le nouveau Czar l'envoya chercher dans une eſpèce de caroſſe auſſi magnifique qu'on en pouvait avoir alors. Il alla pluſieurs milles au-devant d'elle: tous deux ſe reconnurent avec des tranſports & des larmes en préſence d'une foule innombrable; perſonne alors dans l'Empire ne douta que *Demetri* ne fût le véritable Empereur. Il épouſa la fille du Palatin de Sandomir ſon premier pro- 1606.
tecteur, & ce fut ce qui le perdit. Le peuple vit avec horreur une Imperatrice Catholique, une Cour compoſée d'étrangers, & ſurtout une égliſe qu'on bâtiſſait pour des Jéſuites. *Demetri* dès-lors ne paſſa plus pour un Ruſſe.

Un Boyard nommé *Zuſki* ſe mit à la tête de pluſieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du Czar: il entre dans le palais le ſabre dans une main, & une croix dans l'autre; on égorge la Garde Polonaiſe. *Demetri* eſt chargé de chaines. Les conjurés amènent devant lui la Czarine veuve de *Jean Baſilide*, qui l'avait reconnu ſi ſolemnellement pour ſon fils. Le Clergé l'obligea de jurer ſur la croix, & de déclarer enfin ſi *Demetri* était ſon fils ou non. Alors ſoit que la crainte de la mort forçat cette Princeſſe à un faux ſerment, & l'emportat ſur la nature, ſoit qu'en effet elle rendit gloire à la vérité, elle déclara en pleurant que le Czar n'était point ſon fils, que le véritable *Demetri* avait été en effet aſſaſſiné dans ſon enfance, & qu'elle n'avait reconnu le nouveau Czar qu'à l'exemple de tout le peu-

ple, & pour venger le ſang de ſon fils ſur la famille des aſſaſſins. On prétendit alors que *Demetri* était un homme du peuple nommé *Griſka Utropoya*, qui avait été quelque tems Moine dans un Couvent de Ruſſie. On lui avait reproché auparavant de n'être pas du rite Grec, & de n'avoir rien des mœurs de ſon pays; & alors on lui reprochait d'être à la fois un payſan Ruſſe & un Moine Grec. Quel
1606. qu'il fût, le Chef des conjurés *Zuſki* le tua de ſa main, & ſe mit à ſa place.

Ce nouveau Czar monté en un moment ſur le Trône, renvoya dans leur pays le peu de Polonais échapés au carnage: comme il n'avait d'autre droit au Trône, ni d'autre mérite que d'avoir aſſaſſiné *Démétri*, les autres Boyards, qui de ſes égaux devenaient ſes ſujets, prétendirent bientôt que le Czar aſſaſſiné n'était point un Impoſteur, qu'il était le véritable *Démétri*, & que ſon meurtrier n'était pas digne de la Couronne. Ce nom de *Démétri* devint cher aux Ruſſes. Le Chancelier de celui qu'on venait de tuer s'aviſa de dire qu'il n'était pas mort, qu'il guérirait bientôt de ſes bleſſures, & qu'il reparaîtrait à la tête de ſes fidéles ſujets.

Ce Chancelier parcourut la Moſcovie, menant avec lui dans une litiére un jeune homme auquel il donnait le nom de *Démétri*, & qu'il traitait en Souverain. A ce nom ſeul les Peuples ſe ſoulevèrent; il ſe donna des batailles au nom de ce *Démétri* qu'on ne voyait pas; mais le parti du Chancelier ayant été battu,

ce

ce ſecond *Démétri* diſparut bientôt. Les imaginations étaient ſi frappées de ce nom, qu'un troiſiéme *Démétri* ſe préſenta en Pologne. Celui-là fut plus heureux que les autres: il fut ſoutenu par le Roi de Pologne *Sigiſmond*, & vint aſſiéger le Tyran *Zuſki*, dans Moſcou même. *Zuſki* enfermé dans Moſcou tenait encor en ſa puiſſance la veuve du premier *Démétri*, & le Palatin de Sandomir, pére de cette veuve. Le troiſiéme redemanda la Princeſſe comme ſa femme. *Zuſki* rendit la fille & le pére, eſpérant peut-être adoucir le Roi de Pologne, ou ſe flattant que la Palatine ne reconnaitrait pas ſon mari dans un impoſteur; mais cet impoſteur était victorieux. La veuve du premier *Démétri* ne manqua pas de reconnaître ce troiſiéme pour ſon véritable époux; & ſi le premier trouva une mére, le troiſiéme trouva auſſi aiſément une épouſe. Le beau-pére jura que c'était-là ſon gendre, & les peuples ne doutèrent plus. Les Boyards partagés entre l'Uſurpateur *Zuſki*, & l'Impoſteur, ne reconnurent ni l'un ni l'autre. Ils dépoſérent *Zuſki*, & le mirent dans un Couvent. C'était encor une ſuperſtition des Ruſſes, comme de l'ancienne Egliſe Grecque, qu'un Prince qu'on avait fait Moine ne pouvait plus régner: ce même uſage s'était inſenſiblement établi autrefois dans l'Egliſe Latine. *Zuſki* ne reparut plus; & *Démétri* fut aſſaſſiné dans un feſtin par des Tartares.

Les Boyards alors offrirent leur Couronne au Prince *Ladiſlas* fils de *Sigiſmond* Roi de Po- 1610.

logne. *Ladislas* ſe préparait à venir la recevoir, lorſqu'il parut encor un quatriéme *Démétri* pour la lui diſputer. Celui-ci publia que DIEU l'avait toujours conſervé, quoiqu'il eût été aſſaſſiné à Uglis par le Tyran *Boris*, à Moſcou par l'Uſurpateur *Zuſki*, & enſuite par des Tartares. Il trouva des partiſans qui crurent ces trois Miracles. La Ville de Pleskou le reconnut pour Czar; il y établit ſa Cour quelques années, pendant que les Ruſſes ſe repentant d'avoir appellé les Polonais, les chaſſaient de tous côtés, & que *Sigiſmond* renonçait à voir ſon fils *Ladislas* ſur le Trône des Czars. Au milieu de ces troubles on mit ſur le Trône le fils du Patriarche *Fédor Romanow*. Ce Patriarche était parent par les femmes du Czar *Jean Baſilide*. Son fils *Michel Fédérowitz*, c'eſt-à-dire fils de *Fédor*, fut élu à l'âge de dix-ſept ans par le crédit du pére. Toute la Ruſſie reconnut ce *Fédérowitz*, & la Ville de Pleskou lui livra le quatriéme *Démétri*, qui finit par être pendu.

Il en reſtait un cinquiéme; c'était le fils du premier qui avait régné en effet, & qui avait épouſé la fille du Palatin de Sandomir: ſa mére l'enleva de Moſcou, lorſqu'elle alla trouver le troiſiéme *Démétri*, & qu'elle feignit de le reconnaitre pour ſon véritable mari. Elle ſe re-
1613. tira enſuite chez les Coſaques avec cet enfant, qu'on regardait comme le petit-fils de *Jean Baſilide*, & qui en effet pouvait bien l'être: mais dès que *Michel Féderowitz* fut ſur le Trône, il força les Coſaques à lui livrer la mére & l'enfant, & les fit noyer l'un & l'autre.

On

On ne s'attendait pas à un ſixiéme *Démétri*. Cependant, ſous l'empire de *Michel Fédérowitz* en Ruſſie, & ſous le régne de *Ladislas* en Pologne, on vit encor un nouveau prétendant de ce nom à la Cour de Ruſſie. Quelques jeunes gens en ſe baignant avec un Coſaque de leur âge, aperçurent ſur ſon dos des caractères Ruſſes, imprimés avec une aiguille; on y liſait, *Démétri fils du Czar Démétri*. Celui-ci paſſa pour ce même fils de la Palatine de Sandomir, que le Czar *Fédérowitz* avait fait noyer dans un Etang glacé. DIEU avait opéré un Miracle pour le ſauver; il fut traité en fils du Czar à la Cour de *Ladislas*, & on prétendait bien ſe ſervir de lui pour exciter de nouveaux troubles en Ruſſie. La mort de *Ladislas* ſon protecteur lui ôta toute eſpérance. Il ſe retira en Suéde, & de là dans le Holſtein; mais malheureuſement pour lui, le Duc de *Holſtein* ayant envoyé en Moſcovie une Ambaſſade pour établir un commerce de ſoye de Perſe, & ſon Ambaſſadeur n'ayant réuſſi qu'à faire des dettes à Moſcou, le Duc de *Holſtein* obtint quittance de la dette en livrant ce dernier *Démétri*, qui fut mis en quartiers.

Toutes ces avantures qui tiennent du fabuleux, & qui ſont pourtant très-vrayes, n'arrivent point chez les Peuples policés, qui ont une forme de gouvernement réguliére. Le Czar *Alexis*, fils de *Michel Baſilowitz*, & petit-fils du Patriarche *Fédor Romanow* couronné en 1645. n'eſt guère connu dans l'Europe que pour avoir été le pére de *Pierre le Grand*. La

Ruſſie juſqu'au Czar *Pierre le Grand* reſta preſque inconnue aux Peuples Méridionaux de l'Europe, enſevelie ſous un Deſpotiſme malheureux du Prince ſur les Boyards, & des Boyards ſur les cultivateurs. Les abus dont ſe plaignent aujourdhui les Nations policées, auraient été des Loix Divines pour les Ruſſes. Il y a quelques réglements parmi nous qui excitent les murmures des Commerçants & des Manufacturiers; mais dans tous ces pays du Nord il était très-rare d'avoir un lit; on couchait ſur des planches, que les moins pauvres couvraient d'un gros drap acheté aux Foires éloignées, ou bien d'une peau d'animal, ſoit domeſtique, ſoit ſauvage. Lorſque le Comte de *Carlile*, Ambaſſadeur de *Charles II.* d'Angleterre à Moſcou, traverſa tout l'Empire Ruſſe d'Arcangel en Pologne en 1663. il trouva partout cet uſage, & la pauvreté générale que cet uſage ſuppoſe, tandis que l'or & les pierreries brillaient à la Cour au milieu d'une pompe groſſiére.

Un Tartare de la Crimée, un Coſaque du Tanaïs, réduit à la vie ſauvage du Citoyen Ruſſe, était bien plus heureux que ce Citoyen, puiſqu'il était libre d'aller où il voulait, & qu'il était défendu au Ruſſe de ſortir de ſon pays ſous peine de mort. Vous connaiſſez par l'hiſtoire de *Charles XII.* & par celle de *Pierre I.* qui s'y trouve renfermée, quelle différence immenſe un demi-ſiécle a produite dans cet Empire. Trente ſiécles n'auraient pû faire ce qu'a fait *Pierre* en voyageant quelques années.

CHAP.

CHAP. CENT-CINQUANTE-NEUVIEME.

DE L'EMPIRE OTTOMAN

AU DIX-SEPTIEME SIECLE.

SIEGE DE CANDIE. FAUX MESSIE.

APrès la mort de *Sélim II.* les Ottomans conſervèrent leur ſupériorité dans l'Europe & dans l'Aſie. Ils étendent encor leurs frontiéres ſous le régne d'*Amurath III.* Ses Géné- 1585.
raux prirent ſur les fils de *Sélim*, d'un côté Raab en Hongrie, & de l'autre Fibris en Perſe. Les Janiſſaires redoutables aux ennemis l'étaient toujours à leurs Maîtres: mais *Amurath III.* leur fit voir qu'il était digne de leur commander. Ils vinrent un jour lui demander la tête du Teſterdar, c'eſt-à-dire, du Grand Tréſorier. Ils étaient répandus en tumulte à la porte intérieure du Serrail, & menaçaient le Sultan même: il leur fait ouvrir la porte ſuivi de tous les Officiers du Serrail; il fond ſur eux le ſabre à la main; il en tue pluſieurs; le 1593.
reſte ſe diſſipe & obéit. Cette Milice ſi fiére ſoufre qu'on exécute à ſes yeux les principaux auteurs de l'émeute: mais quelle Milice que des ſoldats que leur Maître était obligé de combattre. On pouvait quelquefois la réprimer, mais on ne pouvait ni l'accoutumer au joug, ni

ni la diſcipliner, ni l'abolir, & elle diſpoſa ſouvent de l'Empire.

Mahomet III. fils d'*Amurath* méritait plus qu'aucun Sultan que ces Janiſſaires uſaſſent contre lui du droit qu'ils s'arrogeaient de juger leurs Maîtres. Il commença ſon régne par faire étrangler dix-neuf de ſes fréres, & par faire noyer douze femmes de ſon pére qu'on croyait enceintes. On murmura à peine. Il ny a que les faibles de punis. Ce Barbare gouverna avec ſplendeur. Il protégea la Tranſilvanie contre l'Empereur *Rodolphe II.* qui abandonnait le ſoin de ſes Etats & de l'Empire; il dé-
1596. vaſta la Hongrie: il prit Agria en perſonne à la vûe de l'Archiduc *Mathias*, & ſon régne affreux ne laiſſa pas de maintenir la grandeur Ottomane.

1603. Pendant le régne d'*Achmet I.* ſon fils, depuis 1603. juſqu'en 1631. tout dégénére. *Sha-Abas le Grand*, Roi de Perſe, eſt toujours vainqueur des Turcs. Il reprend ſur eux Tauris, ancien théâtre de la guerre entre les Turcs & les Perſans; il les chaſſe de toutes leurs conquêtes, & par-là il délivre *Rodolphe*, *Mathias*, & *Ferdinand II.* d'inquiétude. Il combat pour les Chrêtiens ſans le ſavoir. *Achmet* conclut en 1615. une paix honteuſe avec l'Empereur *Mathias*: il lui rend Agria, Caniſe, Peſt, Albe-Royale, conquiſe par ſes Ancêtres. Tel eſt le contrepoids de la fortune. C'eſt ainſi que vous avez vû *Uſſum Caſſan*, *Iſmael Sophi*, arrêter les progrès des Turcs contre l'Empire & contre Veniſe, & dans les tems antérieurs *Tamerlan* fau-

ſauver Conſtantinople.

Ce qui ſe paſſe après la mort d'*Achmet* nous prouve bien que le Gouvernement Turc n'était pas cette Monarchie abſolue que nos Hiſtoriens nous ont repréſentée comme la loi du Deſpotiſme établie ſans contradiction. Ce pouvoir était entre les mains du Sultan comme un glaive à deux tranchants qui bleſſait ſon Maître quand il était manié d'une main faible. L'Empire était ſouvent, comme le dit le Comte *Marſigli*, une Démocratie militaire pire encor que le pouvoir arbitraire. L'ordre de ſucceſſion n'était point établi; les Janiſſaires & le Divan ne choiſirent point pour leur Empereur le fils d'*Achmet* qui s'appellait *Oſman*, mais *Muſtapha* 1617.
frére d'*Achmet*. Ils ſe dégoutèrent au bout de deux mois de *Muſtapha*, qu'on diſait incapable de régner: ils le mirent en priſon, & proclamérent le jeune *Oſman* ſon neveu âgé de douze ans: ils régnèrent en effet ſous ſon nom. *Muſtapha* du fond de ſa priſon avait encor un parti. Sa faction perſuada aux Janiſſaires que le jeune *Oſman* avait deſſein de diminuer leur nombre pour affaiblir leur pouvoir. On dépoſa *Oſman* ſur ce prétexte; on l'enferma aux ſept Tours; & le grand viſir *Daout* alla lui- 1622.
même égorger ſon Empereur. *Muſtapha* fut tiré de la priſon pour la ſeconde fois, reconnu Sultan, & au bout d'un an dépoſé encor par les mêmes Janiſſaires qui l'avaient deux fois élû. Jamais Prince depuis *Vitellius* ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Conſtantinople monté ſur un âne, expo-

exposé aux outrages de la populace, puis conduit aux sept Tours, & étranglé dans sa prison.

Tout change sous *Amurath IV.* surnommé *Gasi l'Intrépide.* Il se fait respecter des Janissaires, en les occupant contre les Persans, &
1628. en les conduisant lui-même. Il enlève Erzerom à la Perse. Dix ans après il prend d'assaut
12. Bagdat, cette ancienne Séleucie capitale de la
Dec. Mesopotamie, que nous apellons *Diarbesir*,
1638. & qui est demeurée aux Turcs ainsi qu'Erzerom. Les Persans n'ont cru depuis pouvoir mettre leurs frontiéres en sureté qu'en dévastant trente lieuës de leur propre pays par-delà Bagdat, & en faisant une solitude stérile de la plus fertile contrée de la Perse. Les autres Peuples défendent leurs frontiéres par des Citadelles; les Persans ont défendu les leurs par des déserts.

Dans le même tems qu'il prenait Bagdat, il envoyait quarante mille hommes au secours du Grand Mogol *Cha-Gean* contre son fils *Aurengzeb.* Si ce torrent qui se débordait en Asie fût tombé sur l'Allemagne, occupée alors par les Suédois & les Français, & déchirée par elle-même, l'Allemagne était en risque de perdre la gloire de n'avoir jamais été entiérement subjuguée.

Les Turcs avouent que ce Conquérant n'avait de mérite que la valeur, qu'il était cruel, & que la débauche augmentait encor sa cruauté;
1639. un excès de vin termina ses jours & déshonora sa mémoire.

Ibra-

Ibrahim ſon fils eut les mêmes vices, avec plus de faibleſſe, & nul courage. Cependant c'eſt ſous ce Régne que les Turcs conquirent l'Iſle de Candie, & qu'il ne leur reſta plus à prendre que la Capitale & quelques fortereſſes qui ſe défendirent vingt-quatre années. Cette Iſle ſi célèbre dans l'Antiquité par ſes Loix, par ſes Arts, & même par ſes fables, avait déja été conquiſe par les Mahométans Arabes au commencement du neuvieme ſiécle. Ils y avaïent bâti Candie, qui depuis ce tems donna ſon nom à l'Iſle entiére. Les Empereurs Grecs les en avaient chaſſés au bout de quatre-vingt ans; mais lorſque du tems des Croiſades, les Princes Latins ligués pour ſecourir Conſtantinople envahirent l'Empire Grec au lieu de le défendre, Veniſe fut aſſez riche pour acheter l'Iſle de Candie, & aſſez heureuſe pour la conſerver.

Une avanture ſinguliére, & qui tient du Roman, attira les armes Ottomanes ſur Candie. Six galéres de Malthe s'emparèrent d'un grand vaiſſeau Turc, & vinrent avec leur priſe mouiller dans un petit port de l'Iſle nommée Caliſmène. On prétendit que le vaiſſeau Turc portait un fils du Grand Seigneur: ce qui le fit croire, c'eſt que le Kiſlar-Aga Chef des Eunuques noirs, avec pluſieurs Officiers du Serrail, était dans le navire, & que cet enfant était élevé par lui avec des ſoins & des reſpects. Cet Eunuque ayant été tué dans le combat, les Officiers aſſurèrent que l'enfant apartenait à *Ibrahim*, & que ſa mére l'envoyait en Egypte. Il fut longtems traité à Malthe comme

me fils du Sultan, dans l'eſpérance d'une rançon proportionnée à ſa naiſſance. Le Sultan dédaigna de propoſer la rançon, ſoit qu'il ne voulût point traiter avec les Chevaliers de Malthe, ſoit que le priſonnier ne fût point en effet ſon fils. Ce prétendu Prince négligé enfin par les Malthois ſe fit Dominicain; on l'a connu longtems ſous le nom du *Pére Ottoman*; & les Dominicains ſe ſont toujours vanté d'avoir le fils d'un Sultan dans leur Ordre.

La Porte ne pouvant ſe venger ſur Malthe, qui de ſon rocher inacceſſible brave la puiſſance Turque, fit tomber ſa colère ſur les Vénitiens; elle leur reprochait d'avoir malgré les Traités de paix, reçu dans leur port la priſe faite par les galéres de Malthe. La
1645. flotte Turque aborda en Candie. On prit la Canée, & en peu de tems preſque toute l'Iſle.

Ibrahim n'eut aucune part à cet événement. On a fait quelquefois les plus grandes choſes ſous les Princes les plus faibles. Les Janiſſaires furent abſolument les Maîtres du tems d'*Ibrahim*: s'ils firent des conquêtes, ce ne fut pas pour lui, mais pour eux, & pour l'Empire. Enfin il fut dépoſé ſur une déciſion du Muphti,
1648. & ſur un arrêt du Divan. L'Empire Turc fut alors une véritable Démocratie; car après avoir enfermé le Sultan dans l'appartement de ſes femmes, on ne proclama point d'Empereur; l'adminiſtration continua au nom du Sultan, qui ne régnait plus.

Nos

Nos Hiſtoriens prétendent qu'*Ibrahim* fut enfin étranglé par quatre muets, dans la fauſſe 1649.
ſuppoſition que les muets ſont employés à l'exécution des ordres ſanguinaires qui ſe donnent dans le Serrail ; mais ils n'ont jamais été que ſur le pied des boufons & des nains ; on ne les employe à rien de ſérieux. Il ne faut regarder que comme un Roman la rélation de la mort de ce Prince étranglé par quatre muets ; les Annales Turques ne diſent point comment il mourut : ce fut un ſecret du Serrail. Toutes les fauſſetés qu'on nous a débitées ſur le Gouvernement des Turcs dont nous ſommes ſi voiſins, doivent bien redoubler nôtre défiance ſur l'Hiſtoire ancienne. Comment peut-on eſpérer de nous faire connaitre les Scythes, les Gomérites, & les Celtes, quand on nous inſtruit ſi mal de ce qui ſe paſſe autour de nous ? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événements publics dans l'Hiſtoire des Nations, & qu'on perd ſon tems à vouloir approfondir les détails ſecrets, quand ils ne nous ont pas été tranſmis par des témoins oculaires & accrédités.

Par une fatalité ſinguliére, ce tems funeſte à *Ibrahim* l'était à tous les Rois. Le Trône de l'Empire d'Allemagne était ébranlé par la fameuſe guerre de trente ans. La guerre civile déſolait la France, & forçait la mére de *Louis XIV.* à fuir de ſa Capitale avec ſes enfans. *Charles I.* à Londres était condamné à mort par ſes ſujets. *Philippe IV.* Roi d'Eſpagne après avoir perdu preſque toutes ſes poſſeſſions en Aſie,

avait

avait perdu encor le Portugal. Le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle était le tems des Uſurpateurs preſque d'un bout du Monde à l'autre. *Cromwell* ſubjuguait l'Angleterre, l'Ecoſſe, & l'Irlande. Un rebelle nommé *Liſtching* forçait le dernier Empereur de la race Chinoiſe à s'étrangler avec ſa femme & ſes enfans, & ouvrait l'Empire de la Chine aux Conquérants Tartares. *Aurengzeb* dans le Mogol ſe révoltait contre ſon pére; il le fit languir en priſon, & jouït paiſiblement du fruit de ſes crimes. Le plus grand des Tyrans *Muleï-Iſmaël* exerçait dans l'Empire de Maroc de plus horribles cruautés. Ces deux Uſurpateurs, *Aurengzeb*, & *Muleï-Iſmaël*, furent de tous les Rois de la Terre ceux qui vécurent le plus heureuſement & le plus longtems. La vie de l'un & de l'autre a paſſé cent années. *Cromwell* auſſi méchant qu'eux, vécut moins, mais régna & mourut tranquille. Si on parcourt l'Hiſtoire du Monde, on voit les faibleſſes punies, mais les grands crimes heureux, & l'Univers eſt une vaſte ſcène de brigandage abandonnée à la fortune.

Cependant la guerre de Candie était ſemblable à celle de Troye. Quelquefois les Turcs menaçaient la Ville, quelquefois ils étaient aſſiégés eux-mêmes dans la Canée dont ils avaient fait leur place-d'armes. Jamais les Vénitiens ne montrèrent plus de réſolution & de courage; ils battirent ſouvent les flottes Turques. Le tréſor de *St. Marc* fut épuiſé à lever des ſoldats. Les troubles du Serrail, les irruptions des Turcs

Turcs en Hongrie firent languir l'entrepriſe ſur Candie quelques années, mais jamais elle ne fut interrompue. Enfin en 1667. *Achmet Cuprogli*, ou *Kuperli*, Grand Viſir de *Mahomet IV.* & fils d'un Grand Viſir, aſſiégea régulièrement Candie défendue par le Capitaine-Général *Franceſco Moroſini*, & par *St. André Montbrun* Officier Français, à qui le Sénat donna le Commandement des troupes de terre.

Cette ville ne devait jamais être priſe, pour peu que les Princes Chrêtiens euſſent imité *Louis XIV.* qui en 1669. envoya ſix à ſept mille hommes au ſecours de la ville ſous le commandement du Duc de *Beaufort*, & du Duc de *Navailles*. Le port de Candie fut toujours libre; il ne fallait qu'y tranſporter aſſez de ſoldats pour réſiſter aux Janiſſaires. La République ne fut pas aſſez puiſſante pour lever des troupes ſuffiſantes. Le Duc *de Beaufort*, le même qui avait joué du tems de la Fronde un perſonnage plus étrange qu'illuſtre, alla attaquer & renverſer les Turcs dans leurs tranchées, ſuivi de la Nobleſſe de France. Mais un magazin de poudre & de grenades ayant ſauté dans ces tranchées, tout le fruit de cette action fut perdu. Les Français croyant marcher ſur un terrain miné, ſe retirèrent en deſordre pourſuivis par les Turcs, & le Duc *de Beaufort* fut tué dans cette action avec beaucoup d'Officiers Français.

Louis XIV. allié de l'Empire Ottoman ſecourut ainſi ouvertement Veniſe, & enſuite l'Allemagne contre cet Empire, ſans que les Turcs

paruſſent en avoir beaucoup de reſſentiment. On ne ſait point pourquoi ce Monarque rappella bientôt après ſes troupes de Candie. Le Duc de *Navailles* qui les commandait après la mort du Duc *de Beaufort*, était perſuadé que la place ne pouvait plus tenir contre les Turcs. Le Capitaine-Général *Franceſco Moroſini*, qui ſoutint ſi longtems ce fameux ſiége, pouvait abandonner des ruines ſans capituler, & ſe retirer par la Mer dont il fut toujours le Maître. Mais en capitulant il conſervait encor quelques places dans l'Iſle à la République, & la capitulation était un Traité de paix. Le Viſir *Achmet Cuprogli* mettait toute ſa gloire & celle de l'Empire Ottoman à prendre Candie.

Ce Viſir & *Moroſini* firent donc la paix, dont le prix fut la ville de Candie réduite en cendres, & où il ne reſta qu'une vingtaine de Chrêtiens malades. Jamais les Chrêtiens ne firent avec les Turcs de capitulation plus honorable, ni de mieux obſervée par les vainqueurs. Il fut permis à *Moroſini* de faire embarquer tout le canon amené à Candie pendant la guerre. Le Viſir prêta des chaloupes pour conduire des citoyens qui ne pouvaient trouver place ſur
1669. les vaiſſeaux Vénitiens. Il donna cinq-cent ſe-
Sept. quins au Bourgeois qui lui préſenta les clefs, & deux-cent à tous ceux qui l'accompagnaient. Les Turcs & les Vénitiens ſe viſitèrent comme des Peuples amis juſqu'au jour de l'embarquement.

Le vainqueur de Candie *Cuprogli* était un des meilleurs Généraux de l'Europe, un des plus

plus grands Miniſtres, & en même tems juſte & humain. Il acquit une gloire immortelle dans cette longue guerre, où de l'aveu des Turcs il périt deux-cent mille de leurs ſoldats.

Les *Moroſini*, (car il y en avait quatre de ce nom dans la ville aſſiégée) les *Cornaro*, les *Giuſtiniani*, les *Benzoni*, le Marquis de *St André Montbrun*, le Marquis de *Frontenac*, rendirent leurs noms célèbres dans l'Europe. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a comparé cette guerre à celle de Troye. Le grand Viſir avait un Grec auprès de lui qui mérita le ſurnom d'*Uliſſe*; il s'appellait *Payanotos*. Le Prince *Cantemir* prétend que ce Grec détermina le Conſeil de Candie à capituler par un ſtratagème digne d'*Uliſſe*. Quelques vaiſſeaux Français chargés de proviſions pour Candie étaient en route. *Payanotos* fit arborer le pavillon Français à pluſieurs vaiſſeaux Turcs, qui ayant pris le large pendant la nuit, entrèrent le jour à la rade occupée par la flotte Ottomane, & furent reçus avec des cris d'allegreſſe. *Payanotos* qui négocia avec le Conſeil de guerre de Candie, leur perſuada que le Roi de France abandonnait les intérêts de la République en faveur des Turcs, dont il était l'allié; & cette feinte hâta la capitulation. Le Capitaine-Général *Moroſini* fut accuſé en plein Sénat d'avoir trahi Veniſe. Il fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accuſer. C'eſt encor une reſſemblance avec les anciennes Républiques Grecques, & ſurtout avec la Romaine. *Moroſini* ſe juſtifia depuis en faiſant ſur les Turcs la conquête du Péloponnèſe,

qu'on nomme aujourdhui *Morée*, conquête dont Veniſe a joui trop peu de tems. Ce grand homme mourut Doge, & laiſſa après lui une réputation qui durera autant que Veniſe.

DE SABATEI-SEVI,

QUI PRIT LA QUALITE' DE MESSIE.

PEndant la guerre de Candie il arriva chez les Turcs un événement qui fut l'objet de l'attention de l'Europe & de l'Aſie. Il s'était répandu un bruit général, fondé ſur la vaine curioſité, que l'année 1666. devait être l'époque d'une grande révolution ſur la Terre. Le nombre miſtique de 666. qui ſe trouve dans l'Apocalipſe était la ſource de cette opinion. Jamais l'attente de l'*Ante-Chriſt* ne fut ſi univerſelle. Les Juifs de leur côté prétendirent que leur Meſſie devait naître cette année.

Un Juif de Smyrne nommé *Sabatei-Sevi*, homme aſſez ſavant, fils d'un riche courtier de la factorie Anglaiſe, profita de cette opinion générale, & s'annonça pour le Meſſie. Il était éloquent, & d'une figure avantageuſe, affectant de la modeſtie, recommandant la juſtice, parlant en Oracle, diſant partout que les tems étaient accomplis. Il voyagea d'abord en Grèce & en Italie. Il enleva une fille à Livourne, & la mena à Jéruſalem, où il commença à prêcher ſes fréres. Un de ſes diſciples nommé *Nathan* s'offrit

s'offrit à jouer le rolle d'*Elie*, tandis que *Sabatei-Sévi* jouerait celui du *Meſſie*. Ils réformèrent tous deux la Synagogue de Jéruſalem. *Nathan* expliquait les Prophètes, & faiſait voir clairement qu'au bout de l'année le Sultan devait être détroné, & que Jéruſalem devait devenir la Maîtreſſe du Monde. Tous les Juifs de la Syrie furent perſuadés. Les Synagogues retentiſſaient des anciennes prédictions. On ſe fondait ſur ces paroles d'*Iſaïe*: *Levez-vous, Jéruſalem, levez-vous dans votre force & dans votre gloire; il n'y aura plus d'incirconcis ni d'impurs au milieu de vous.* Tous les Rabins avaient à la bouche ce paſſage: *Ils feront venir vos fréres de tous les climats à la montagne ſainte de Jéruſalem, ſur des chars, ſur des litiéres, ſur des mulets, ſur des charettes.* Enfin cent paſſages que les femmes & les enfants répétaient, nourriſſaient leur eſpérance. Il n'y avait point de Juif qui ne ſe préparât à loger quelqu'un des dix anciennes Tribus diſperſées. La perſuaſion fut ſi forte, que les Juifs abandonnaient partout leur Commerce, & ſe tenaient prêts pour le voyage de Jéruſalem.

Nathan choiſit à Damas douze hommes pour préſider aux douze Tribus. *Sabatei-Sévi* alla ſe montrer à ſes fréres de Smyrne; & *Nathan* lui écrivait; *Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, quand ſerons-nous dignes d'être à l'ombre de vôtre ane? Je me proſterne pour être foulé ſous la plante de vos pieds.* *Sabatei* dépoſa dans Smyrne quelques Docteurs de la Loi qui ne le reconnaiſſaient pas, & en établit de plus dociles.

Un de ſes plus violents ennemis, nommé *Samuel Pennia*, ſe convertit à lui publiquement, & l'annonça comme le fils de DIEU. *Sabatei* s'étant un jour préſenté devant le Cadi de Smyrne avec une foule de ſes ſuivants, tous aſſurèrent qu'ils voyaient une colomne de feu entre lui & le Cadi. Quelques autres Miracles de cette eſpèce mirent le ſceau à la certitude de ſa Miſſion. Pluſieurs Juifs même s'empreſſaient de porter à ſes pieds leur or & leurs pierreries.

Le Bacha de Smyrne voulut le faire arrêter. *Sabatei* partit pour Conſtantinople avec les plus zélés de ſes diſciples. Le grand Vizir *Achmet Cuprogli*, qui partait alors pour le ſiége de Candie, l'envoya prendre dans le vaiſſeau qui le portait à Conſtantinople, & le fit mettre en priſon. Tous les Juifs obtenaient aiſément l'entrée dans la priſon pour de l'argent, comme c'eſt l'uſage en Turquie: ils vinrent ſe proſterner à ſes pieds & baiſer ſes fers. Il les prêchait, les exhortait, les béniſſait, & ne ſe plaignait jamais. Les Juifs de Conſtantinople perſuadés que la venue d'un Meſſie aboliſſait toutes les dettes, ne payaient plus leurs créanciers. Les Marchands Anglais de Galata s'aviſèrent d'aller trouver *Sabatei* dans ſa priſon: ils lui dirent qu'en qualité de Roi des Juifs il devait ordonner à ſes ſujets de payer leurs dettes. *Sabatei* écrivit en ces mots à ceux dont on ſe plaignait: *A vous qui attendez le ſalut d'Iſraël* &c... *ſatisfaites à vos dettes légitimes; ſi vous le refuſez, vous n'entrerez point avec nous dans notre joie & dans notre Empire.*

La

La priſon de *Sabatei* était toujours remplie d'adorateurs. Les Juifs commençaient à exciter quelques tumultes dans Conſtantinople. Le peuple était alors très-mécontent de *Mahomet IV.* On craignait que la prédiction des Juifs ne cauſât des troubles. Il ſemblait qu'un Gouvernement auſſi ſévère que celui des Turcs dût faire mourir celui qui ſe diſait *Roi d'Iſraël.* Cependant on ſe contenta de le transférer au château des Dardanelles. Les Juifs alors s'écrièrent qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de le faire mourir.

Sa réputation s'étant étendue dans tous les pays de l'Europe, il reçut aux Dardanelles les députations des Juifs de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Veniſe, d'Amſterdam : ils payaient chérement la permiſſion de lui baiſer les pieds, & c'eſt probablement ce qui lui conſerva la vie. Les partages de la Terre ſainte ſe faiſaient tranquillement dans le château des Dardanelles. Enfin le bruit de ſes Miracles fut ſi grand, que le Sultan *Mahomet* eut la curioſité de voir cet homme, & de l'interroger lui-même. On amena le Roi des Juifs au Serrail. Le Sultan lui demanda en Turc, *s'il était le Meſſie. Sabatei* répondit modeſtement *qu'il l'était*; mais comme il s'exprimait incorrectement en Turc; *Tu parles bien mal*, lui dit *Mahomet*, *pour un Meſſie qui devrait avoir le don des langues. Fais-tu des Miracles? Quelquefois*, répondit l'autre. *Eh bien*, dit le Sultan, *qu'on le dépouille tout nud; il ſervira de but aux fléches de mes Icoglans, & s'il eſt invulnerable, nous le*

reconnaîtrons pour le Meſſie. Sabatei ſe jetta à genoux, & avoua que c'était un Miracle qui était au-deſſus de ſes forces. On lui propoſa alors d'être empalé, ou de ſe faire Muſulman, & d'aller publiquement à la Moſquée. Il ne balança pas; & il embraſſa la Religion Turque dans le moment. Il prêcha alors qu'il n'avait été envoyé que pour ſubſtituer la Religion Turque à la Juive, ſelon les anciennes Prophéties. Cependant les Juifs des pays éloignés crurent encor longtems en lui; & cette ſcène qui ne fut point ſanglante augmenta partout leur confuſion & leur opprobre.

Quelque tems après que les Juifs eurent eſſuïé cette honte dans l'Empire Ottoman, les Chrêtiens de l'Egliſe Latine eurent une autre mortification: ils avaient toujours juſqu'alors conſervé la garde du St. Sépulchre à Jéruſalem, avec les ſecours d'argent que fourniſſaient pluſieurs Princes de leur Communion, & ſurtout
1674. le Roi d'Eſpagne. Mais ce même *Payanotos* qui avait conclu le Traité de la reddition de Candie, obtint du grand Viſir *Achmet Cuprogli*, que l'Egliſe Grecque aurait deſormais la garde de tous les lieux ſaints de Jéruſalem. Les Religieux du rite Latin formèrent une oppoſition juridique. L'affaire fut plaidée d'abord devant le Cadi de Jéruſalem, & enſuite au grand Divan de Conſtantinople. On décida que l'Egliſe Grecque ayant compté Jéruſalem dans ſon diſtrict avant le tems des Croiſades, ſa prétention était juſte. Cette peine que prenaient les Turcs d'examiner les droits de leurs ſujets Chrêtiens,

cette

cette permiſſion qu'ils leurs donnaient d'exercer leur Religion dans le lieu même qui en fut le berceau, eſt un exemple bien frapant d'un Gouvernement à la fois ſanguinaire & tolérant. Quand les Grecs voulurent en vertu de l'arrêt du Divan ſe mettre en poſſeſſion, les mêmes Latins réſiſtèrent, & il y eut du ſang répandu. Le Gouvernement ne punit perſonne de mort: nouvelle preuve de l'humanité du Viſir *Achmet Cuprogli*, dont les exemples ont été rarement imités. Un de ſes prédéceſſeurs en 1638. avait fait étrangler *Cirille* fameux Patriarche Grec de Conſtantinople, ſur les accuſations réitérées de ſon Egliſe. Le caractère de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les tems de douceur ou de cruauté.

CHAPIT. CENT-SOIXANTIEME.

PROGRÈS DES TURCS.

SIEGE DE VIENNE.

LE torrent de la puiſſance Ottomane ne ſe répandait pas ſeulement en Candie & dans les Iſles de la République Vénitienne, il pénétrait ſouvent en Pologne & en Hongrie. Le même *Mahomet IV.* dont le Grand Viſir avait pris Candie, marcha en perſonne contre les Polonais, ſous prétexte de prendre ſous ſa protection les Coſaques maltraités par eux. Il enleva

leva aux Polonais l'Ukraine, la Podolie, la Volinie, la ville de Kaminiek, & ne leur don-
1672. na la paix qu'en leur impoſant ce tribut annuel de vingt-mille écus, dont *Jean Sobieski* les délivra bientôt.

Les Turcs avaient laiſſé reſpirer la Hongrie pendant la guerre de trente ans qui bouleverſa l'Allemagne. Ils poſſédaient depuis 1541. les deux bords du Danube à peu de choſe près, juſqu'à Bude incluſivement. Les conquêtes d'*Amurath IV.* en Perſe l'avaient empêché de porter ſes armes vers l'Allemagne. La Tranſilvanie entiére apartenait à des Princes que les Empereurs *Ferdinand II.* & *Ferdinand III.* étaient obligés de ménager, & qui étaient tributaires des Turcs. Ce qui reſtait de la Hongrie jouïſſait de la liberté. Il n'en fut pas de même du tems de l'Empereur *Léopold:* la haute Hongrie & la Tranſilvanie furent le théatre des révolutions, des guerres, des dévaſtations.

De tous les Peuples qui ont paſſé ſous nos yeux dans cette Hiſtoire, il n'y en a point eu de plus malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, pauvre, partagé entre la faction Catholique & la Proteſtante, & entre pluſieurs partis, fut à la fois occupé par les armées Turques & Allemandes. On dit que *Ragotsky* Prince de la Tranſilvanie fut la premiére cauſe de tous ces malheurs. Il était tributaire de la Porte; le refus de payer le tribut attira ſur lui les armes Ottomanes. L'Empereur *Léopold* envoya contre les Turcs ce *Montecuculi*, qui depuis fut l'émule de *Turenne*. *Louis XIV.* fit marcher

ſix

ſix mille hommes au ſecours de l'Empereur d'Allemagne ſon ennemi naturel. Ils eurent part à la célèbre bataille de *St. Gothard*, où *Montecuculi* battit les Turcs. Mais malgré cette victoire l'Empire Ottoman fit une paix avantageuſe, par laquelle il garda Bude, Neuhauſel même, & la Tranſilvanie. 1663. 1664.

Les Hongrois délivrés des Turcs voulurent alors défendre leur liberté contre *Léopold*; & cet Empereur ne connut que les droits de ſa Couronne. De nouveaux troubles éclatèrent. Le jeune *Emerick Tekéli* Seigneur Hongrois, qui avait à venger le ſang de ſes amis & de ſes parents, répandu par la Cour de Vienne, ſouleva la partie de la Hongrie qui obéiſſait à l'Empereur *Léopold*. Il ſe donna à l'Empereur *Mahomet IV.* qui le déclara Roi de la haute Hongrie. La Porte Ottomane donnait alors quatre Couronnes à des Princes Chrètiens, celles de la haute Hongrie, de la Tranſilvanie, de la Valachie & de la Moldavie.

Il s'en fallut peu que le ſang des Seigneurs Hongrois du parti de *Tekéli* répandu à Vienne par la main des boureaux, ne coutat Vienne & l'Autriche à *Léopold* & à ſa Maiſon. Le Grand Viſir *Cara Muſtapha* ſucceſſeur d'*Achmet Cuprogli*, fut chargé par *Mahomet IV.* d'attaquer l'Empereur d'Allemagne, ſous prétexte de venger *Tekéli*. Le Sultan *Mahomet* vint aſſembler ſon armée dans les plaines d'Andrinople. Jamais les Turcs n'en levèrent une plus nombreuſe: elle était de plus de cent-quarante-mille hommes de troupes réguliéres; les Tartares

tares de Crimée étaient au nombre de trente mille ; les volontaires, ceux qui ſervent l'Artillerie, qui ont ſoin des bagages & des vivres, les ouvriers en tout genre, les domeſtiques, compoſaient avec l'armée environ trois-cent-mille hommes. Il fallut épuiſer toute la Hongrie pour fournir des proviſions à cette multitude. Rien ne mit obſtacle à la marche de *Kara Muſtapha*. Il avança ſans réſiſtance juſqu'aux
1683. portes de Vienne, & en forma auſſi-tôt le ſiége.
16. Juillet Le Comte de *Staremberg* Gouverneur de la Ville avait une garniſon dont le fonds était de ſeize-mille hommes, mais qui n'en compoſait pas en effet plus de huit-mille. On arma les Bourgeois qui étaient reſtés dans Vienne ; on arma juſqu'à l'Univerſité. Les Profeſſeurs, les écoliers montèrent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major. La retraite de l'Empereur *Léopold* augmentait encor la terreur. Il avait quitté Vienne dès le 7e. Juillet avec l'Imperatrice ſa belle-mére, l'Impératrice ſa femme, & toute ſa famille. Vienne mal fortifiée ne devait pas tenir longtems. Les Annales Turques prétendent que *Kara Muſtapha* avait deſſein de ſe former dans Vienne & dans la Hongrie un Empire indépendant du Sultan. Il s'était figuré que la réſidence des Empereurs d'Allemagne devait contenir des tréſors immenſes ; & dans cette idée il ne pouſſa pas le ſiége aſſez vivement, de peur que la Ville étant priſe d'aſſaut, le pillage ne le privât de ces tréſors imaginaires. Il ne fit jamais donner d'aſſaut général, quoiqu'il y eût de très-grandes brèches au

au corps de la Place, & que la Ville fût ſans reſſource. Cet aveuglement du Grand Viſir, ſon luxe, & ſa molleſſe ſauvèrent Vienne qui devait périr. Il laiſſa au Roi de Pologne *Jean Sobiesky* le tems de venir au ſecours, au Duc de Lorraine *Charles V.* & aux Princes de l'Empire celui d'aſſembler une armée. Les Janiſſaires murmuraient; le découragement ſuccéda à leur indignation: ils s'écriaient; *Venez, infidèles, la ſeule vue de vos chapeaux nous fera fuïr.*

En effet, dès que le Roi de Pologne & le Duc de Lorraine deſcendirent de la montagne de Calemberg, les Turcs prirent la fuite ſans combattre. *Kara Muſtapha* qui avait compté trouver tant de tréſors dans Vienne, laiſſa tous les ſiens au pouvoir de *Sobiesky*, & bientôt après il fut étranglé. *Tekéli* que ce Vizir avait fait Roi, ſoupçonné bientôt après par la Porte Ottomane de négocier avec l'Empereur d'Allemagne, fut arrêté par le nouveau Viſir, & envoyé les fers aux pieds & aux mains à Conſtantinople. Les Turcs perdirent preſque toute la Hongrie. 1683. 12. Sept. 1685.

Le régne de *Mahomet IV.* ne fut plus fameux que par des diſgraces. *Moroſini* prit tout le Péloponnèſe qui valait mieux que Candie. Les bombes de l'armée Vénitienne détruiſirent dans cette conquête plus d'un ancien monument que les Turcs avaient épargnés; & entr'autres le fameux Temple d'Athènes dédié *aux Dieux Inconnus.* Les Janiſſaires qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du Sultan, réſolurent 1687.

de

de le dépoſer. Le Caïmacan Gouverneur de Conſtantinople; *Muſtapha Kuprogli*, le Schérif de la Moſquée de *Ste. Sophie*, & le Nakif Garde de l'Etendart de *Mahomet*, vinrent ſignifier au Sultan qu'il fallait quitter le Trône, & que telle était la volonté de la Nation. Le Sultan leur parla longtems pour ſe juſtifier. Le Nakif lui repliqua qu'il était venu pour lui commander de la part du peuple d'abdiquer l'Empire, & de le laiſſer à ſon frére *Soliman*. *Mahomet IV.* répondit; *La volonté de* DIEU *ſoit faite; puiſque ſa colère doit tomber ſur ma tête, allez dire à mon frére que* DIEU *déclare ſa volonté par la bouche du peuple.*

La plupart de nos Hiſtoriens prétendent que *Mahomet IV.* fut égorgé par les Janiſſaires; mais les Annales Turques font foi qu'il vécut encor cinq ans renfermé dans le Serrail. Le même *Muſtapha Kuprogli* qui avait dépoſé *Mahomet IV.*, fut Grand Viſir ſous *Soliman III.* Il reprit une partie de la Hongrie, & rétablit la réputation de l'Empire Turc. Mais depuis ce tems les limites de cet Empire ne paſſèrent jamais Belgrade ou Temiſwar. Les Sultans conſervèrent Candie; mais ils ne ſont rentrés dans le Péloponnèſe qu'en 1715. Les célèbres batailles que le Prince Eugène a données contre les Turcs, ont fait voir qu'on pouvait les vaincre, mais non pas qu'on pût faire ſur eux beaucoup de conquêtes.

Ce Gouvernement qu'on nous peint ſi deſpotique, ſi arbitraire, parait ne l'avoir jamais été que ſous *Mahomet II.*, *Soliman*, & *Selim*, qui

qui firent tout plier ſous leur volonté. Mais ſous preſque tous les autres Padichas ou Empereurs, & ſurtout dans nos derniers tems, vous retrouvez dans Conſtantinople le Gouvernement d'Alger & de Tunis ; vous voyez en 1703. le Padisha *Muſtapha II.* juridiquement dépoſé par la milice & par les citoyens de Conſtantinople. On ne choiſit point les enfans pour lui ſuccéder, mais ſon frére *Achmet III.* Ce même Empereur *Achmet* eſt condamné en 1730. par les Janiſſaires & par le peuple à réſigner le Trone à ſon neveu *Mahmoud*, & il obéit ſans réſiſtance, après avoir inutilement ſacrifié ſon Grand Viſir & ſes principaux Officiers au reſſentiment de la Nation. Voila ces Souverains ſi abſolus. On s'imagine qu'un homme eſt par les Loix le Maître arbitraire d'une grande partie de la Terre, parce qu'il peut faire impunément quelques crimes dans ſa maiſon, & ordonner le meurtre de quelques eſclaves ; mais il ne peut perſécuter ſa Nation, & il eſt plus ſouvent opprimé qu'oppreſſeur.

Les mœurs des Turcs ſont un grand contraſte ; ils ſont à la fois féroces & charitables, intéreſſés & ne commettant preſque jamais de larcin ; leur oiſiveté ne les porte ni au jeu ni à l'intempérance ; très-peu uſent du privilège d'épouſer pluſieurs femmes, & de jouïr de pluſieurs eſclaves ; & il n'y a pas de grande Ville en Europe où il y ait moins de femmes publiques. Invinciblement attachés à leur Religion, ils haïſſent, ils mépriſent les Chrêtiens, ils les regardent comme des idolâtres ; & cependant

ils

ils les ſouffrent, ils les protègent dans tout leur Empire, & dans la capitale; on permet aux Chrêtiens de faire leurs proceſſions dans le vaſte quartier qu'ils ont à Conſtantinople, & on voit quatre Janiſſaires précéder ces proceſſions dans les rues. Les Turcs ſont fiers, & ne connaiſſent point la Nobleſſe: ils ſont braves, & n'ont point l'uſage du duel: c'eſt une vertu qui leur eſt commune avec tous les peuples de l'Aſie, & cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était auſſi l'uſage des Grecs & des Romains; & l'uſage contraire ne s'introduiſit chez les Chrêtiens que dans les tems de barbarie & de Chevalerie, où l'on ſe fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de ſe mettre à table ou de prier DIEU avec une longue épée au côté. La Nobleſſe Chrêtienne ſe diſtingua par cette coutume; bientôt ſuivie, comme on l'a déja dit, par le plus vil peuple, & miſe au rang de ces ridicules dont on ne s'aperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours.

CHAP.

CHAPIT. CENT-SOIXANTE-UNIEME.

DE LA PERSE,

DE SES MOEURS,

DE SA DERNIERE REVOLUTION;

ET DE THAMAS KOULI-KAN,

OU SCHA-NADIR.

LA Perſe était alors plus civiliſée que la Turquie; les Arts y étaient plus en honneur, les mœurs plus douces, la police générale bien mieux obſervée. Ce n'eſt pas ſeulement un effet du climat; les Arabes y avaient cultivé les Arts cinq ſiécles entiers. Ce furent ces Arabes qui bâtirent Iſpaham, Chiras, Casbin, Cachan & pluſieurs autres grandes villes: les Turcs au contraire n'en ont bâti aucune, & en ont laiſſé pluſieurs tomber en ruïne. Les Tartares ſubjuguèrent deux fois la Perſe après le règne des Califes Arabes, mais ils n'y abolirent point les Arts; & quand la famille des *Sophis* régna, elle y aporta les mœurs douces de l'Arménie, où cette famille avait habité longtems. Les ouvrages de la main paſſaient pour être mieux travaillés, plus finis en Perſe qu'en Turquie. Les Sciences y avaient de bien plus grands encouragements : point de ville dans laquelle il n'y

eût pluſieurs Colléges fondés où l'on enſeignait les Belles-Lettres. La langue Perſane plus douce & plus harmonieuſe que la Turque, a été féconde en Poëſies agréables. Les anciens Grecs qui ont été les premiers précepteurs de l'Europe, ſont encor ceux des Perſans. Ainſi leur Philoſophie était au ſeiziéme & au dix-ſeptiéme ſiécles à peu près au même état que la notre. Ils tenaient l'Aſtrologie de leur propre pays, & ils s'y attachaient plus qu'aucun peuple de la Terre, comme nous l'avons déja indiqué. La coûtume de marquer de blanc les jours heureux, & de noir les jours funeſtes, s'eſt conſervée chez eux avec ſcrupule. Elle était très familiére aux Romains, qui l'avaient priſe des Nations Aſiatiques. Les payſans de nos Provinces ont moins de foi aux jours propres à ſemer & à planter indiqués dans leurs almanacs, que les courtiſans d'Iſpaham n'en avaient aux heures favorables ou dangereuſes pour les affaires. Les Perſans étaient, comme pluſieurs de nos Nations, pleins d'eſprit & d'erreurs. Quelques voyageurs ont aſſuré que ce pays n'était pas auſſi peuplé qu'il pourait l'être. Il eſt très-vraiſemblable que du tems des Mages il était plus peuplé & plus fertile. L'Agriculture était alors un point de Religion : c'eſt de toutes les profeſſions celle qui a le plus de beſoin d'une nombreuſe famille, & qui en conſervant la ſanté & la force met le plus aiſément l'homme en état de former & d'entretenir pluſieurs enfans.

Cependant Iſpahan avant les derniéres révolutions était auſſi grand & auſſi peuplé que Lon-

Londres. On comptait dans Tauris plus de cinq-cent mille habitans. On comparait Cachan à Lyon. Il eſt impoſſible qu'une ville ſoit bien peuplée, ſi les campagnes ne le ſont pas, à moins que cette ville ne ſubſiſte uniquement du Commerce étranger. On n'a que des idées bien vagues ſur la population de la Turquie, de la Perſe, & de tous les Etats de l'Aſie, excepté de la Chine : mais il eſt indubitable que tout pays policé qui met ſur pied de grandes armées, & qui a beaucoup de manufactures, poſſéde le nombre d'hommes néceſſaire.

La Cour de Perſe étalait plus de magnificence que la Porte Ottomane. On croit lire une rélation du tems de *Xerxès*, quand on voit dans nos voyageurs ces chevaux couverts de riches brocards, leurs harnois brillants d'or & de pierreries, & ces quatre-mille vaſes d'or dont parle *Chardin*, leſquels ſervaient pour la table du Roi de Perſe. Les choſes communes, & ſurtout les comeſtibles, étaient à trois fois meilleur marché à Iſpahan & à Conſtantinople que parmi nous. Ce prix eſt la démonſtration de l'abondance. Les voyageurs, comme *Chardin*, qui ont bien connu la Perſe, ne nous diſent pas au moins que toutes les terres apartiennent au Roi. Ils avouent qu'il y a, comme partout ailleurs, des Domaines Royaux, des terres données au Clergé, & des fonds que les particuliers poſſédent de droit, leſquels leur ſont tranſmis de pére en fils.

Tout ce qu'on nous dit de la Perſe, nous perſuade qu'il n'y avait point de pays Monar-

chique où l'on jouît plus des droits de l'humanité. On s'y était procuré plus qu'en aucun pays de l'Orient des reſſources contre l'ennui, qui eſt partout le poiſon de la vie. On ſe raſſemblait dans des ſalles immenſes qu'on appellait les maiſons à caffé, où les uns prenaient de cette liqueur, qui n'eſt en uſage parmi nous que depuis la fin du dix-ſeptiéme ſiécle; les autres jouaient, ou liſaient, ou écoutaient des faiſeurs de contes, tandis qu'à un bout de la ſalle un eccléſiaſtiqne prêchait pour quelque argent, & qu'à un autre bout ces eſpèces d'hommes qui ſe ſont fait un art de l'amuſement des autres déployaient tous leurs talents. Tout cela annonce un peuple ſociable, & tout nous dit qu'il méritait d'être heureux. Il le fut, à ce qu'on prétend, ſous le régne de *Schah-Abas* qu'on a appellé le *Grand*. Ce prétendu grand homme était très-cruel: mais il y a des exemples que des hommes féroces ont aimé l'ordre & le bien public. La cruauté ne s'exerce que ſur des particuliers expoſés ſans ceſſe à la vue du Tyran, & ce Tyran eſt quelquefois par ſes loix le bienfaicteur de la patrie.

Scha-Abas deſcendant d'*Iſmaël Sophi*, ſe rendit deſpotique en détruiſant une milice telle à peu près que celles des Janiſſaires, & que les Gardes Prétoriennes. C'eſt ainſi que le Czar *Pierre* a détruit la milice des Strelits pour établir ſa puiſſance. Nous voyons dans toute la Terre les troupes diviſées en pluſieurs petits Corps affermir le Trône, & les troupes réunies en un grand Corps diſpoſer du Trône & le renverſer.

verſer. *Scha-Abas* tranſporta des Peuples d'un pays dans un autre, c'eſt ce que les Turcs n'ont jamais fait. Ces Colonies réuſſiſſent rarement. De trente-mille familles Chrêtiennes que *Scha-Abas* tranſporta de l'Arménie, & de la Georgie dans le Mezanderan vers la Mer Caſpienne, il n'en eſt reſté que quatre à cinq cent: mais il conſtruiſit des édifices publics, il rebâtit des villes, il fit d'utiles fondations. Il reprit ſur les Turcs tout ce que *Soliman* & *Selim* avaient conquis ſur la Perſe. Il chaſſa les Portugais d'Ormus; & toutes ces actions lui méritèrent le nom de *Grand*. Il mourut en 1629. Son fils *Scha-Sophi* plus cruel que *Scha-Abas*, mais moins guerrier, moins politique, abruti par la débauche, eut un régne malheureux. Le Grand Mogol *Scha-Gean* enleva Candahar à la Perſe, & le Sultan *Amurath IV.* prit d'aſſaut Bagdat en 1638.

Depuis ce tems vous voyez la Monarchie Perſane décliner ſenſiblement, juſqu'à ce qu'enfin la molleſſe de la Dynaſtie des Sophis a cauſé ſa ruine entiére. Les Eunuques gouvernaient le Serrail & l'Empire ſous *Muza-Sophi*, & ſous *Huſſein* le dernier de cette race. C'eſt le comble de l'aviliſſement dans la Nature humaine, & l'oprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité: & c'eſt le dernier attentat du Deſpotiſme, de confier le gouvernement à ces malheureux. Partout où leur pouvoir a été exceſſif, la décadence & la ruine ſont arrivées.

La faibleſſe de *Scha-Huſſein* faiſait tellement

languir l'Empire, & la confuſion le troublait ſi violemment par les factions des Eunuques noirs & des Eunuques blancs, que ſi *Myri-Weis* & ſes Aguans n'avaient pas détruit cette Dynaſtie, elle l'eût été par elle-même. C'eſt le ſort de la Perſe que toutes ſes Dynaſties commencent par la force & finiſſent par la faibleſſe. Preſque toutes les familles ont eu le ſort de *Serdan-pull*, que nous nommons *Sardanapale*. Ces Aguans qui ont bouleverſé la Perſe au commencement du ſiécle où nous ſommes, étaient une ancienne Colonie de Tartares habitants les montagnes de Candahar entre l'Inde & la Perſe. Preſque toutes les révolutions qui ont changé le ſort de ces pays-là, ſont arrivées par des Tartares. Les Perſans avaient reconquis Candahar ſur le Mogol vers l'an 1650. ſous *Scha-Abas II.* & ce fut pour leur malheur. Le Miniſtère de *Scha-Huſſein*, petit-fils de *Scha-Abas II.* traita mal les Aguans. *Myri-Weis* qui n'était qu'un particulier, mais un particulier courageux & entreprenant, ſe mit à leur tête.

C'eſt encor ici une de ces révolutions où le caractère des Peuples qui la firent, eut plus de part que le caractère de leurs Chefs: car *Myri-Weis* ayant été aſſaſſiné & remplacé par un autre Barbare nommé *Maghmud*, ſon propre neveu, qui n'était âgé que de dix-huit ans, il n'y avait pas d'apparence que ce jeune homme pût faire beaucoup par lui-même, & qu'il conduiſit ces troupes indiſciplinées de montagnards féroces, comme nos Généraux conduiſent

ſent des armées réglées. Le Gouvernement de *Huſſein* était mépriſé, & la Province de Candahar ayant commencé les troubles, les Provinces du Caucaſe du côté de la Georgie ſe révoltèrent auſſi. Enfin *Maghmud* aſſiégea Iſpahan en 1722. *Scha-Huſſein* lui remit cette capitale, abdiqua le Royaume à ſes pieds, & le reconnut pour ſon Maître, trop heureux que *Maghmud* daignât épouſer ſa fille.

Tous les tableaux des cruautés & des malheurs des hommes que nous examinons depuis le tems de *Charlemagne*, n'ont rien de plus horrible que les ſuites de la révolution d'Iſpahan. *Maghmud* crut ne pouvoir s'affermir qu'en faiſant égorger les familles des principaux Citoyens. La Perſe entiére a été trente années ce qu'avait été l'Allemagne avant la paix de Weſtphalie, ce que fut la France du tems de *Charles VI.*, l'Angleterre dans les guerres de la *Roſe rouge* & de la *Roſe blanche*. Mais la Perſe eſt tombée d'un état plus floriſſant dans un plus grand abîme de malheurs.

La Religion eut encor part à ces déſolations. Les Aguans tenaient pour *Omar*, comme les Perſans pour *Ali*; & ce *Maghmud* Chef des Aguans mêlait les plus lâches ſuperſtitions aux plus déteſtables cruautés. Il mourut en démence en 1725. après avoir déſolé la Perſe. Un nouvel Uſurpateur de la nation des Aguans lui ſuccéda; il s'appellait *Aſraf*. La déſolation de la Perſe redoublait de tous côtés. Les Turcs l'inondaient du côté de la Georgie, l'ancienne Colchide. Les Ruſſes fondaient ſur ſes Provinces

du Nord à l'Occident de la Mer Caſpienne, vers les portes de Derbent dans le Shirvan, qui était autrefois l'Ibérie & l'Albanie. On ne nous dit point ce que devint parmi tant de troubles le Roi détrôné *Scha-Huſſein*. Ce Prince n'eſt connu que pour avoir ſervi d'époque au malheur de ſon pays.

Un des fils de cet Empereur nommé *Thamas*, échapé au maſſacre de la famille Impériale, avait encor des ſujets fidéles qui ſe raſſemblèrent autour de ſa perſonne vers Tauris. Les guerres civiles & les tems de malheur produiſent toujours des hommes extraordinaires qui euſſent été ignorés dans des tems paiſibles. Le fils d'un berger devint le protecteur du Prince *Thamas*, & le ſoutien du Trône dont il fut enſuite l'Uſurpateur. Cet homme qui s'eſt placé au rang des plus grands conquérants s'appellait *Nadir*. Il gardait les moutons de ſon pére dans les plaines du Coraſſan partie de l'ancienne Hircanie & de la Bactriane. Il ne faut pas ſe figurer ces bergers comme les nôtres. La vie paſtorale qui s'eſt conſervée dans plus d'une contrée de l'Aſie, n'eſt pas ſans opulence: les tentes de ces riches bergers valent beaucoup mieux que les maiſons de nos cultivateurs. *Nadir* vendit pluſieurs grands troupeaux de ſon pére, & ſe mit à la tête d'une troupe de bandits, choſe encor fort commune dans ces pays où les Peuples ont gardé les mœurs des tems antiques. Il ſe donna avec ſa troupe au Prince *Thamas*; & à force d'ambition, de courage, & d'activité, il fut à la tête d'une armée.

Il

Il ſe fit appeller alors *Thamas Kouli-Kan*, *le Kan eſclave de Thamas*. Mais l'eſclave était le Maître ſous un Prince auſſi faible & auſſi efféminé que ſon pére *Huſſein*. Il reprit Iſpahan & toute la Perſe, pouſuivit le nouveau Roi *Aſraf* juſqu'à Candahar, le vainquit, le prit priſonnier, & lui fit couper la tête après lui avoir arraché les yeux. 1729.

Kouli-Kan ayant ainſi rétabli le Prince *Thamas* ſur le Trône de ſes ayeux, & l'ayant mis en état d'être ingrat, voulut l'empêcher de l'être. Il l'enferma dans la Capitale du Coraſſan, & agiſſant toujours au nom de ce Prince priſonnier, il alla faire la guerre au Turc, ſachant bien qu'il ne pouvait affermir ſa puiſſance que par la même voie qu'il l'avait acquiſe. Il battit les Turcs à Erivan, reprit tout ce pays & aſſûra ſes conquêtes en faiſant la paix avec les Ruſſes. Ce fut alors qu'il ſe fit déclarer Roi de Perſe ſous le nom de *Scha-Nadir*. Il n'oublia pas l'ancienne coûtume de crever les yeux à ceux qui peuvent avoir droit au Trône. Cette cruauté fut exercée ſur ſon Souverain *Thamas*. Les mêmes armées qui avaient ſervi à déſoler la Perſe, ſervirent auſſi à la rendre redoutable à ſes voiſins. *Kouli-Kan* mit les Turcs pluſieurs fois en fuite. Il fit enfin avec eux une paix honorable, par laquelle ils rendirent tout ce qu'ils avaient jamais pris aux Perſans, excepté Bagdat & ſon territoire. 1736.

Kouli-Kan chargé de crimes & de gloire alla enſuite conquérir l'Inde, comme nous le verrons au Chapitre du Mogol. De retour dans ſa

ſa patrie il trouva un parti formé en faveur des Princes de la Maiſon Royale qui exiſtaient encore, & au milieu de ces nouveaux troubles il fut aſſaſſiné par ſon propre neveu, ainſi que l'avait été *Myri-Weis* le premier auteur de la révolution. La Perſe alors eſt devenue encor le théatre des guerres civiles. Tant de dévaſtations y ont détruit le Commerce & les Arts, en détruiſant une partie du peuple; mais quand le terrain eſt fertile & la nation induſtrieuſe, tout ſe répare à la longue.

CHAP. CENT-SOIXANTE-DEUXIEME.

DU MOGOL.

CEtte prodigieuſe varieté de Mœurs, de Coutumes, de Loix, de Révolutions, qui ont toutes le même principe, l'Intérêt, forme le tableau de l'Univers. Nous n'avons vu ni en Perſe, ni en Turquie, de fils révolté contre ſon pére. Vous voyez dans l'Inde les deux fils du Grand Mogol *Gean-Guir* lui faire la guerre l'un après l'autre au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. L'un de ces deux Princes nommé *Scha-Gean*, s'empare de l'Empire en 1627. après la mort de ſon pére *Gean-Guir*, au préjudice d'un petit-fils, à qui *Gean-Guir* avait laiſſé le Trône. L'ordre de ſucceſſion n'était point dans l'Aſie une loi reconnue comme

me dans les Nations de l'Europe. Ces Peuples avaient une ſource de malheurs de plus que nous.

Scha-Gean qui s'était révolté contre ſon pére, vit auſſi dans la ſuite ſes enfans ſoulevés contre lui. Il eſt difficile de comprendre comment des Souverains, qui ne pouvaient empêcher leurs propres enfans de lever contre eux des armées, étaient auſſi abſolus qu'on veut nous le faire croire. Il parait que l'Inde était gouvernée à-peu-près comme l'étaient les Royaumes de l'Europe du tems des grands Fiefs. Les Gouverneurs des Provinces de l'Indouſtan étaient les Maitres dans leurs Gouvernements, & on donnait des Viceroyautés aux enfans des Empereurs. C'était manifeſtement un ſujet éternel de guerres civiles: auſſi dès que la ſanté de l'Empereur *Scha-Gean* devint languiſſante, ſes quatre enfans, qui avaient chacun le commandement d'une Province, armèrent pour lui ſuccéder. Ils s'accordaient pour détrôner leur pére, & ſe faiſaient la guerre entre eux; c'était préciſément l'avanture de *Louis le Débonnaire*, ou *le Faible*. *Aureng-Zeb*, le plus ſcélérat des quatres fréres, fut le plus heureux.

La même hypocriſie que nous avons vue dans *Cromwell*, ſe retrouve dans ce Prince Indien; la même diſſimulation & la même cruauté, avec un cœur plus dénaturé. Il ſe ligua d'abord avec un de ſes fréres, & ſe rendit Maître de la perſonne de ſon pére *Scha-Gean*, qu'il tint toujours en priſon; enſuite il aſſaſſina

ſina ce même frére, dont il s'était ſervi comme d'un inſtrument dangereux, qu'il fallait exterminer; il pourſuit ſes deux autres fréres, dont il triomphe, & qu'il fait enfin étrangler l'un après l'autre.

Cependant le pére d'*Aureng-Zeb* vivait encore. Son fils le retenait dans la priſon la plus dure; & le nom du vieil Empereur était ſouvent le prétexte des conſpirations contre le Tyran. Il envoya enfin un Médécin à ſon pére attaqué d'une indiſpoſition légère, & le vieillard
1666. mourut. *Aureng-Zeb* paſſa dans toute l'Aſie pour l'avoir empoiſonné. Nul homme n'a mieux montré que le bonheur n'eſt pas le prix de la vertu. Cet homme ſouillé du ſang de ſes fréres, & coupable de la mort de ſon pére, réuſſit dans toutes ſes entrepriſes. Il ne mourut qu'en 1707. âgé d'environ cent-trois ans. Jamais Prince n'eut une carriére ſi longue & ſi fortunée. Il ajouta à l'Empire des Mogols les Royaumes de Viſapour & de Golconde, tout le pays de Carnate, & preſque toute cette grande preſqu'iſle que bordent les Côtes de Coromandel & de Malabar. Cet homme qui eût péri par le dernier ſuplice s'il eût pû être jugé par les Loix ordinaires des Nations, a été ſans contredit le plus puiſſant Prince de l'Univers. La magnificence des Rois de Perſe, toute éblouiſſante qu'elle nous a paru, n'était que l'effort d'une Cour médiocre qui étale quelque faſte, en comparaiſon des richeſſes d'*Aureng-Zeb*.

De tout tems les Princes Aſiatiques ont accumulé des tréſors; ils ont été riches de tout

ce

ce qu'ils entaſſaient, au lieu que dans l'Europe les Princes ſont riches de l'argent qui circule dans leurs Etats. Le tréſor de *Tamerlan* ſubſiſtait encor, & tous ſes ſucceſſeurs l'avaient augmenté. *Aureng-Zeb* y ajouta des richeſſes étonnantes: un ſeul de ſes Trônes a été eſtimé par *Tavernier* cent-ſoixante millions de ſon tems, qui ſont plus de trois-cent du nôtre. Douze colomnes d'or qui ſoutenaient le dais de ce Trône, étaient entourées de groſſes perles: le dais était de perles & de diamants, ſurmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries; tout le reſte était proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus ſolemnel de l'année était celui où l'on peſait l'Empereur dans des balances d'or en préſence du peuple, & ce jour-là il recevait pour plus de cinquante millions de préſents.

Si jamais le climat a influé ſur les hommes, c'eſt aſſurément dans l'Inde; les Empereurs y étalaient le même luxe, vivaient dans la même molleſſe que les Rois Indiens dont parle *Quinte-Curce*; & les vainqueurs Tartares prirent inſenſiblement ces mêmes mœurs & devinrent Indiens.

Tout cet excès d'opulence & de luxe n'a ſervi qu'au malheur de l'Indouſtan. Il eſt arrivé en 1739. au petit-fils d'*Aureng-Zeb Mahamad Scha* la même choſe qu'à *Créſus*. On avait dit à ce Roi de Lydie, Vous avez beaucoup d'or, mais celui qui ſe ſervira du fer mieux que vous, vous enlévera tout cet or.

Thamas Kouli-Kan élevé au Trône de Perſe après avoir détrôné ſon Maître, vaincu les Aguans,

Aguans, & pris Candahar, eſt venu juſqu'à la capitale des Indes, ſans autre raiſon que l'envie d'arracher au Mogol tous ces tréſors, que les Mogols avaient pris aux Indiens. Il n'y a guéres d'exemple, ni d'une plus grande armée que celle du Grand Mogol *Mahamad* levée contre *Thamas Kouli-Kan*, ni d'une plus grande faibleſſe. Il opoſa douze-cent-mille hommes, dix-mille piéces de canon, & deux mille éléphans armés en guerre, au vainqueur de la Perſe, qui n'avait pas avec lui ſoixante mille combattans. *Darius* n'avait pas armé tant de forces contre *Alexandre*.

On ajoute encor que cette multitude d'Indiens était couverte par des retranchements de ſix lieues d'étendue du côté que *Thamas Kouli-Kan* pouvait attaquer; c'était bien ſentir ſa faibleſſe. Cette armée innombrable devait entourer les ennemis, leur couper la communication, & les faire périr par la diſette dans un pays qui leur était étranger. Ce fut au contraire la petite armée Perſane qui aſſiégea la grande, lui coupa les vivres, & la détruiſit en détail. Le Grand Mogol *Mahamad* ſemblait n'être venu que pour étaler ſa vaine grandeur, & pour la ſoumettre à des brigands aguerris. Il vint s'humilier devant *Thamas Kouli-Kan*, qui lui parla en Maître, & le traita en ſujet. Le vainqueur entra dans Déli, ville qu'on nous repréſente plus grande & plus peuplée que Paris & Londres. Il trainait à ſa ſuite ce riche & miſérable Empereur. Il l'enferma d'abord dans

dans une tour, & se fit proclamer lui-même Empereur des Indes.

Quelques Officiers Mogols essayèrent de profiter d'une nuit, où les Persans s'étaient livrés à la débauche, pour prendre les armes contre leurs vainqueurs. *Thamas Kouli-Kan* livra la ville au pillage; presque tout fut mis à feu & à sang. Il emporta beaucoup plus de trésors de Déli, que les Espagnols n'en prirent à la Conquète du Méxique. Ces richesses amassées par un brigandage de quatre siécles ont été aportées en Perse par un autre brigandage, & n'ont pas empêché les Persans d'être longtems le plus malheureux peuple de la Terre: elles y sont disperséés ou ensevelies pendant les guerres civiles jusqu'au tems où quelque Tyran les rassemblera.

Kouli-Kan en partant des Indes pour retourner en Perse, eut la vanité de laisser le nom d'Empereur à ce *Mahamad-Scha* qu'il avait détrôné; mais il laissa le Gouvernement à un Vice-Roi qui avait élevé le Grand Mogol, & qui s'était rendu indépendant de lui. Il détacha trois Royaumes de ce vaste Empire, Cachemire, Caboul & Multan, pour les incorporer à la Perse, & imposa à l'Indoustan un tribut de quelques millions.

L'Indoustan fut gouverné alors par le Vice-Roi, & par un Conseil que *Thamas Kouli-Kan* avait établi. Le petit-fils d'*Aureng-Zeb* garda le titre de Roi des Rois, & de Souverain du Monde, & ne fut plus qu'un fantome. Tout est rentré ensuite dans l'ordre ordinaire, quand

quand *Kouli-Kan* a été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes : le Mogol n'a plus payé de tribut ; les Provinces enlevées par le vainqueur Persan sont retournées à l'Empire.

Il ne faut pas croire que ce *Mahamad* Roi des Rois ait été Despotique avant son malheur ; *Aureng-Zeb* l'avait été à force de soins, de victoires & de cruautés. Le Despotisme est un état violent qui semble ne pouvoir durer. Il est impossible que dans un Empire où des Vice-Rois soudoyent des armées de vingt-mille hommes, ces Vices-Rois obéissent longtems & aveuglément. Les terres que l'Empereur donne à ces Vice-Rois deviennent dès-là-même indépendantes de lui. Gardons-nous donc bien de croire que dans l'Inde le fruit de tous les travaux des hommes appartienne à un seul homme. Plusieurs Castes Indiennes ont conservé leurs anciennes possessions. Les autres terres ont été données aux Grands de l'Empire, aux Rayas, aux Nabab, aux Omras. Ces terres sont cultivées comme ailleurs par des Fermiers qui s'y enrichissent, & par des Colons qui travaillent pour leurs Maitres. Le petit peuple est pauvre dans le riche pays de l'Inde, ainsi que dans presque tous les pays du Monde ; mais il n'est point serf & attaché à la glèbe, ainsi qu'il l'a été dans nôtre Europe, & qu'il l'est encor en Pologne, en Bohême & dans plusieurs pays de l'Allemagne. Le payſan dans toute l'Asie peut sortir de son pays quand il en est mécontent, & en aller chercher un meilleur, s'il en trouve.

Ce

Ce qu'on peut réſumer de l'Inde en général, c'eſt qu'elle eſt gouvernée comme un pays de Conquête par trente Tyrans qui reconnaiſſent un Empereur amolli comme eux dans les délices, & qui dévorent la ſubſtance du peuple. Il n'y a point là de ces grands Tribunaux permanents dépoſitaires des Loix qui protègent le faible contre le fort.

C'eſt un problème qui parait d'abord difficile à réſoudre, que l'or & l'argent venu de l'Amérique en Europe, aille s'engloutir continuellement dans l'Indouſtan pour n'en plus ſortir, & que cependant le peuple y ſoit ſi pauvre qu'il y travaille preſque pour rien: mais la raiſon en eſt que cet argent ne va pas au peuple; il va aux Marchands qui payent des droits immenſes aux Gouverneurs; ces Gouverneurs en rendent beaucoup au Grand Mogol, & enfouïſſent le reſte. La peine des hommes eſt moins payée que partout ailleurs dans ce pays le plus riche de la Terre, parce que dans tout pays le prix des Journaliers ne paſſe guères leur ſubſiſtance & leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre des Indes, & la chaleur du climat, font que cette ſubſiſtance & ce vêtement ne coûtent preſque rien. L'ouvrier qui cherche les diamants dans les mines, gagne de quoi acheter un peu de ris & une chemiſe de coton: partout la pauvreté ſert à peu de fraix la richeſſe.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des Idolâtres qui ſont encor dans l'Inde en grand nombre: leurs ſuperſtitions ſont les mêmes que

du tems d'*Alexandre* ; les Bramins y enſeignent la même Religion ; les femmes ſe jettent encor dans des buchers allumés ſur le corps de leurs maris : nos voyageurs, nos négociants en ont vu pluſieurs exemples. Les diſciples ſe ſont fait auſſi quelquefois un point d'honneur de ne pas ſurvivre à leurs maîtres. *Tavernier* rapporte qu'il fut témoin dans Agra même, l'une des Capitales de l'Inde, que le grand Bramin étant mort, un négociant qui avait étudié ſous lui, vint à la loge des Hollandais, arrêta ſes comptes, leur dit qu'il était réſolu d'aller trouver ſon maître dans l'autre Monde, & ſe laiſſa mourir de faim, quelque effort qu'on fit pour lui perſuader de vivre.

Une choſe digne d'obſervation, c'eſt que les Arts ne ſortent preſque jamais des familles où ils ſont cultivés : les filles des artiſans ne prennent des maris que du métier de leurs péres ; c'eſt une coutume très ancienne en Aſie, & qui avait paſſé autrefois en loi dans l'Egypte.

La loi de l'Aſie & de l'Afrique qui a toujours permis la pluralité des femmes, n'eſt pas une loi dont le peuple toujours pauvre puiſſe faire uſage ; les riches ont toujours compté les femmes au nombre de leurs biens, & ils ont pris des Eunuques pour les garder ; c'eſt un uſage immémorial établi dans l'Inde comme dans toute l'Aſie. Lorſque les Juifs voulurent avoir un Roi, il y a plus de trois mille ans, *Samuel* leur Magiſtrat & leur Prêtre, qui s'oppoſait à l'établiſſement de la Royauté, remontra aux Juifs que ce Roi leur impoſerait des tri-

tributs pour avoir de quoi donner à ſes Eunuques. Il fallait que les hommes fuſſent dès longtems bien pliés à l'eſclavage, pour qu'une telle coutume ne parût point extraordinaire.

Lorſqu'on finiſſait ce Chapitre, une nouvelle révolution a bouleverſé l'Indouſtan. Les Princes Tributaires, les Vice-Rois, ont tous ſecoué le joug. Les peuples de l'intérieur ont détroné le Souverain. L'Inde eſt devenue comme la Perſe le théatre des guerres civiles. Ces déſaſtres font voir que le Gouvernement était très mauvais, & en même tems, que ce prétendu deſpotiſme n'exiſtait pas. L'Empereur n'était pas aſſez puiſſant pour ſe faire obéir d'un Raya.

Nos voyageurs ont cru que le pouvoir arbitraire réſidait eſſentiellement dans la perſonne des Grands Mogols, parce qu'*Aureng-Zeb* avait tout aſſervi. Ils n'ont pas conſidéré que cette puiſſance uniquement fondée ſur le droit des armes, ne dure qu'autant qu'on eſt à la tête d'une armée, & que ce Deſpotiſme qui détruit tout, ſe détruit enfin lui-même. Il n'eſt pas une forme de Gouvernement, mais une ſubverſion de tout Gouvernement; il admet le caprice pour toute régle; il ne s'apuye point ſur des loix qui aſſurent ſa durée; & ce coloſſe tombe par terre, dès qu'il n'a plus le bras levé: il ſe forme de ſes débris pluſieurs petites Tyrannies, & l'Etat ne reprend une forme conſtante que quand les Loix régnent.

CHAP. CENT-SOIXANTE-TROISIEME.

DE LA CHINE

AU DIX-SEPTIEME SIECLE

ET AU

COMMENCEMENT DU DIX-HUITIEME.

IL vous eſt fort inutile ſans doute, de ſavoir que dans la Dynaſtie Chinoiſe qui régnait après la Dynaſtie des Tartares de *Gengis-Kan*, l'Empereur *Quancum* ſuccéda à *Kinkum*, & *Kicum* à *Quancum*. Il eſt bon que ces noms ſe trouvent dans les Tables Chronologiques; mais vous attachant toujours aux événements & aux mœurs, vous franchiſſez tous ces eſpaces vuides, pour venir aux tems marqués par de grandes choſes. Cette même molleſſe qui a perdu la Perſe & l'Inde, fit à la Chine dans le ſiécle paſſé une révolution plus complette que celle de *Gengis-Kan*, & de ſes petits-fils. L'Empire Chinois était au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle bien plus heureux que l'Inde, la Perſe, & la Turquie. L'eſprit humain ne peut certainement imaginer un Gouvernement meilleur que celui où tout ſe décide par de grands Tribunaux, ſubordonnés les uns aux autres, dont

dont les Membres ne ſont reçus qu'après pluſieurs examens ſévères. Tout ſe régle à la Chine par ces Tribunaux. Six Cours ſouveraines ſont à la tête de toutes les Cours de l'Empire. La premiére veille ſur tous les Mandarins des Provinces; la ſeconde dirige les finances; la troiſiéme a l'intendance des Rites, des Sciences & des Arts; la quatriéme a l'intendance de la guerre; la cinquiéme préſide aux Juriſdictions chargées des affaires criminelles; la ſixiéme a ſoin des ouvrages publics. Le réſultat de toutes les affaires décidées à ces Tribunaux eſt porté à un Tribunal Suprême. Sous ces Tribunaux il y en a quarante-quatre ſubalternes, qui réſident à Pékin. Chaque Mandarin dans ſa Province, dans ſa Ville, eſt aſſiſté d'un Tribunal. Il eſt impoſſible que dans une telle adminiſtration l'Empereur exerce un pouvoir arbitraire. Les Loix générales émanent de lui: mais par la conſtitution du Gouvernement il ne peut rien faire ſans avoir conſulté des hommes élevés dans les Loix, & élus par les ſuffrages. Que l'on ſe proſterne devant l'Empereur comme devant un DIEU, que le moindre manque de reſpect à ſa perſonne ſoit puni ſelon la loi comme un ſacrilége, cela ne prouve certainement pas un Gouvernement deſpotique & arbitraire. Le Gouvernement deſpotique ſerait celui où le Prince pourait, ſans contrevenir à la loi, ôter à un citoyen les biens, ou la vie, ſans forme, & ſans autre raiſon que ſa volonté. Or s'il y eut jamais un Etat dans lequel la vie, l'honneur, & les biens des hommes ayent été protégés

par les Loix, c'eſt l'Empire de la Chine. Plus il y a de grands Corps dépoſitaires de ces Loix, moins l'adminiſtration eſt arbitraire; & ſi quelquefois le Souverain abuſe de ſon pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expoſe à être connu de lui, il ne peut en abuſer contre la multitude qui lui eſt inconnue & qui vit ſous la protection des Loix.

La culture des terres pouſſée à un point de perfection dont on n'a pas encor aproché en Europe, fait aſſez voir que le peuple n'était pas accablé de ces impôts qui gênent le cultivateur; le grand nombre d'hommes occupés de donner des plaiſirs aux autres montre que les Villes étaient floriſſantes autant que les Campagnes étaient fertiles. Il n'y avait point de Cité dans l'Empire où les feſtins ne fuſſent accompagnés de ſpectacles. On n'allait point au Théatre, on faiſait venir les Théatres dans ſa maiſon; l'art de la Tragédie, de la Comédie était commun ſans être perfectionné; car les Chinois n'ont perfectionné aucun des Arts de l'eſprit, excepté la Morale; mais ils jouïſſaient avec profuſion de ce qu'ils connaiſſaient: & enfin ils étaient heureux autant que la Nature humaine le comporte.

Ce bonheur fut ſuivi vers l'an 1630. de la plus terrible cataſtrophe, & de la déſolation la plus générale. La famille des Conquérants Tartares deſcendants de *Gengis-Kan* avait fait ce que tous les Conquérants ont tâché de faire; elle avait affaibli la nation des vainqueurs, afin de ne pas craindre ſur le Trone des vaincus la même révolution qu'elle y avait faite. Cette Dynaſ-

Dynaſtie des *Ivan* ayant été enfin dépoſſedée par la Dynaſtie *Ming*, les Tartares qui habitèrent au Nord de la grande muraille ne furent plus regardés que comme des eſpèces de Sauvages, dont il n'y avait rien ni à eſpérer ni à craindre. Au-delà de la grande muraille eſt le Royaume de Leaotong, incorporé par la famille de *Gengis-Kan* à l'Empire de la Chine, & devenu entiérement Chinois. Au Nord-Eſt de Leaotong, étaient quelques hordes de Tartares Mantchoux que le Viceroi de Leaotong traita durement. Ils firent des repréſentations hardies, telles qu'on nous dit que les Scythes en firent de tout tems depuis l'invaſion de *Cyrus*; car le génie des Peuples eſt toujours le mème, juſqu'à ce qu'une longue opreſſion les faſſe dégénérer. Le Gouverneur pour toute réponſe fit bruler leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, & voulut tranſplanter les habitants. Alors ces Tartares qui étaient libres ſe choiſirent un Chef pour faire la guerre. Ce Chef nommé *Taitſou* ſe fit bientôt Roi; il battit les Chinois, entra victorieux dans le Leaotong, & prit d'aſſaut la Capitale. 1622.

Cette guerre ſe fit comme toutes celles des tems les plus reculés. Les armes à feu étaient inconnues dans cette partie du Monde. Les anciennes armes, comme la fléche, la lance, la maſſue, le cimeterre, étaient en uſage: on ſe ſervait peu de boucliers & de caſques, encor moins de braſſards & de bottines de métal. Les fortifications conſiſtaient dans un foſſé, un mur, des tours; on ſappait le mur, ou on montait à l'eſcalade. La ſeule force du corps

Cavalerie, & quatre-cent-mille d'Infanterie. Il vint avec l'élite de ſes troupes aux portes de Pékin, & l'Empereur ne ſortit jamais de ſon palais; il ignorait une partie de ce qui ſe paſſait. *Liſtching* le rebelle (on l'appelle ainſi parce qu'il ne réuſſit pas) renvoya à l'Empereur deux de ſes principaux Eunuques faits priſonniers, avec une lettre fort courte par laquelle il l'exhortait à abdiquer l'Empire.

C'eſt ici qu'on voit bien ce que c'eſt que l'orgueil Aſiatique, & combien il s'accorde avec la molleſſe. L'Empereur ordonna qu'on coupât la tête aux deux Eunuques, pour lui avoir aporté une lettre dans laquelle on lui manquait de reſpect. On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que les têtes des Princes du ſang & d'une foule de Mandarins que *Liſtching* avait entre ſes mains répondraient de celles de ſes deux Eunuques.

Pendant que l'Empereur délibérait ſur la réponſe, *Liſtching* était déja entré dans Pekin. L'Impératrice eut le tems de faire ſauver quelques-uns de ſes enfants mâles; après quoi elle s'enferma dans ſa chambre, & ſe pendit. L'Empereur y accourut, & ayant fort approuvé cet exemple de fidélité, il exhorta quarante autres femmes qu'il avait à l'imiter. Le Pére *de Mailla* Jéſuite, qui a écrit cette hiſtoire dans Pékin même au ſiécle paſſé, prétend que toutes ces femmes obéirent ſans replique; mais il ſe peut qu'il y en eût quelques-unes qu'il falut aider. L'Empereur qu'il nous dépeint comme un très-bon Prince, aperçut après cette exécution

cution ſa fille unique âgée de quinze ans, que l'Impératrice n'avait pas jugé à propos d'expoſer à ſortir du Palais; il l'exhorta à ſe pendre comme ſa mére, & ſes belles-méres; mais la Princeſſe n'en voulant rien faire, ce bon Prince, ainſi que le dit *Mailla*, lui donna un grand coup de ſabre, & la laiſſa pour morte. On s'attend qu'un tel pére & un tel époux ſe tuera ſur le corps de ſes femmes & de ſa fille; mais il alla dans un pavillon hors de la ville pour attendre des nouvelles; & enfin ayant appris que tout était déſeſpéré, & que *Liſtching* était dans ſon Palais, il s'étrangla, & mit fin à un Empire & à une vie qu'il n'avait pas oſé défendre. Cet étrange événement arriva l'année 1641. C'eſt ſous ce dernier Empereur de la race Chinoiſe que les Jéſuites avaient enfin pénétré dans la Cour de Pékin. Le Pére *Adam Schall*, natif de Cologne, avait tellement réuſſit auprès de cet Empereur par ſes connaiſſances en Phyſique & en Mathématique, qu'il était devenu Mandarin. C'était lui qui le premier avait fondu du canon de bronze à la Chine: mais le peu qu'il y en avait à Pékin, & qu'on ne ſavait pas employer, ne ſauva pas l'Empire. Le Mandarin *Schall* quitta Pékin avant la révolution.

Après la mort de l'Empereur, les Tartares & les rebelles ſe diſputèrent la Chine. Les Tartares étaient unis & aguerris; les Chinois étaient diviſés & indiſciplinés. Il falut petit-à-petit céder tout aux Tartares. Leur Nation avait pris un caractère de ſupériorité qui ne dépendait

dait pas de la conduite de leur Chef. Il en était comme des Arabes de *Mahomet*, qui furent pendant plus de trois-cent ans ſi redoutables par eux-mêmes.

La mort de l'Empereur *Taitſong*, que les Tartares perdirent en ce tems-là, ne les empêcha pas de pourſuivre leurs Conquêtes. Ils élurent un de ſes neveux encor enfant : c'eſt *Changti* pére du célèbre *Camg-hi*, ſous lequel la Religion Chrêtienne a fait des progrès à la Chine. Ces Peuples qui avaient d'abord pris les armes pour défendre leur liberté, ne connaiſſaient pas le droit héréditaire. Nous voyons que tous les Peuples commencent par élire des Chefs pour la guerre; enſuite ces Chefs deviennent abſolus, excepté chez quelques Nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit & devient ſacré avec le tems.

Une minorité ruine preſque toujours des Conquérants, & ce fut pendant cette minorité de *Chagtti* que les Tartares achevèrent de ſubjuguer la Chine. L'Uſurpateur *Liſtching* fut tué par un autre Uſurpateur Chinois, qui prétendait venger le dernier Empereur. On reconnut dans pluſieurs Provinces des enfants vrais ou faux du dernier Prince détroné & étranglé, comme on avait produit des *Démétri* en Ruſſie. Des Mandarins Chinois tâchèrent d'uſurper des Provinces, & les grands Uſurpateurs Tartares vinrent enfin à bout de tous les petits. Il y eut un Général Chinois qui arrêta quelque tems leurs progrès, parce qu'il avait quelques canons, ſoit qu'il les eût des Portugais de Macao,

cao, ſoit que le Jéſuite *Schall* les eût fait fondre. Il eſt très-remarquable que les Tartares dépourvûs d'Artillerie l'emportèrent à la fin ſur ceux qui en avaient: c'était le contraire de ce qui était arrivé dans le Nouveau Monde, & une preuve de la ſupériorité des Peuples du Nord ſur ceux du Midi.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que les Tartares conquirent pié à pié tout ce vaſte Empire de la Chine ſous deux minorités; car leur jeune Empereur *Changti* étant mort en 1661. à l'âge de vingt-quatre ans, avant que leur domination fût entiérement affermie, ils élurent ſon fils *Cam-hi* au même âge de huit ans auquel ils avaient élu ſon pére, & ce *Cam-hi* a rétabli l'Empire de la Chine, ayant été aſſez ſage & aſſez heureux pour ſe faire également obéir des Chinois & des Tartares. Les Miſſionnaires qu'il fit Mandarins l'ont loué comme un Prince parfait. Quelques Voyageurs, & ſûrtout *Le Gentil*, qui n'ont point été Mandarins, diſent qu'il était d'une avarice ſordide & plein de caprices: mais ces détails perſonnels n'entrent point dans cette peinture générale du Monde; il ſuffit que l'Empire ait été heureux ſous ce Prince; c'eſt par-là qu'il faut regarder & juger les Rois.

Pendant le cours de cette révolution qui dura plus de trente ans, une des plus grandes mortifications que les Chinois éprouvèrent, fut que leurs vainqueurs les obligeaient à ſe couper les cheveux à la manière Tartare. Il y en eut qui aimèrent mieux mourir que de renoncer

cer à leur chevelure. Nous avons vu les Moſcovites exciter quelques ſéditions, quand le Czar *Pierre I.* les a obligés à ſe couper leurs barbes, tant la coutume a de force ſur le vulgaire.

Le tems n'a pas encor confondu la nation conquerante avec le peuple vaincu, comme il eſt arrivé dans nos Gaules, dans l'Angleterre, & ailleurs. Mais les Tartares ayant adopté les loix, les uſages & la Religion des Chinois, les deux nations n'en compoſeront bientôt qu'une ſeule.

Sous le régne de ce *Cam-hi* les Miſſionnaires d'Europe jouïrent d'une grande conſidération; pluſieurs furent logés dans le Palais Impérial: ils bâtirent des égliſes; ils eurent des maiſons opulentes. Ils avaient réuſſi en Amérique, en enſeignant à des Sauvages les Arts néceſſaires: ils réuſſirent à la Chine, en enſeignant les Arts les plus relevés à une nation ſpirituelle. Mais bientôt la jalouſie corrompit les fruits de leur ſageſſe, & cet eſprit d'inquiétude & de contention, attaché en Europe aux connaiſſances & aux talents, renverſa les plus grands deſſeins.

On fut étonné à la Chine de voir des Sages qui n'étaient pas d'accord ſur ce qu'ils venaient enſeigner, qui ſe perſécutaient & s'anatématiſaient réciproquement, qui s'intentaient des procès criminels à Rome, * & qui faiſaient décider dans des Congrégations de Cardinaux, ſi l'Em-

* Voyez dans les *Oeuvres Mêlées* le Chapitre *des Cérémonies* ſur les uſages des Chinois.

l'Empereur de la Chine entendait auſſi-bien ſa langue que des Miſſionnaires venus d'Italie & de France.

Ces querelles allèrent ſi loin, que l'on craignit dans la Chine, ou qu'on feignit de craindre les mêmes troubles qu'on avait eſſuyés au Japon. Le ſucceſſeur de *Cam-hi* défendit l'exercice de la Religion Chrêtienne, tandis qu'on permettait la Muſulmane & les différentes ſortes de Bonzes. Mais cette même Cour ſentant le beſoin des Mathématiques autant que le prétendu danger d'une Religion nouvelle, conſervèrent les Mathématiciens en impoſant ſilence aux Miſſionnaires.

Ce qui mérite bien nôtre attention, c'eſt le tremblement de Terre que la Chine eſſuya en 1699. ſous l'Empereur *Cam-hi*. Ce phénomène fut plus funeſte que celui qui de nos jours a détruit Lima & Lisbonne; il fit périr, dit-on, environ quatre-cent-mille hommes. Ces ſecouſſes ont dû être fréquentes dans notre Globe: la quantité de volcans qui vomiſſent la fumée & la flamme, font penſer que la premiére écorce de la Terre porte ſur des goufres, & qu'elle eſt remplie de matiére inflammable. Il eſt vraiſemblable que nôtre habitation a éprouvé autant de révolutions en Phyſique que la rapacité & l'ambition en a cauſé parmi les Peuples.

CHAP. CENT-SOIXANTE-QUATRIEME.

DU JAPON

AU DIX-SEPTIEME SIECLE.

DAns la foule des révolutions que nous avons vues d'un bout de l'Univers à l'autre, il paraît un enchainement fatal de cauſes qui entrainent les hommes comme les vents pouſſent les ſables & les flots. Ce qui s'eſt paſſé au Japon en eſt une nouvelle preuve. Un Prince Portugais ſans puiſſance, ſans richeſſes, imagine au quinziéme ſiécle, d'envoyer quelques vaiſſeaux ſur les Côtes d'Afrique. Bientôt après les Portugais découvrent l'Empire du Japon. L'Eſpagne devenue pour un tems Souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immenſe. La Religion Chrêtienne y eſt portée à la faveur de ce commerce, & à la faveur de cette tolérance de toutes les Sectes admiſes ſi généralement dans l'Aſie, elle s'y introduiſit, elle s'y établit. Trois Princes Japonnois Chrêtiens viennent à Rome baiſer les pieds du Pape *Grégoire XIII.* Le Chriſtianiſme allait devenir au Japon la Religion dominante, & bientôt l'unique, lorſque ſa puiſſance même ſervit à la détruire. Nous avons déja remarqué que les Miſſionnaires y avaient beaucoup d'ennemis; mais auſſi, ils s'y étaient fait

ſait un parti très puiſſant. Les Bonzes craignirent pour leurs anciennes poſſeſſions, & l'Empereur enfin craignit pour l'Etat. Les Eſpagnols s'étaient rendus Maîtres des Philippines voiſines du Japon. On ſavait ce qu'ils avaient fait en Amérique; il n'eſt pas étonnant que les Japonois fuſſent allarmés. L'Empereur du Japon dès l'an 1586. proſcrivit la Religion Chrêtienne; l'exercice en fut défendu aux Japonois ſous peine de mort : mais comme on permettait toujours le Commerce aux Portugais & aux Eſpagnols, leurs Miſſionnaires faiſaient dans le peuple autant de proſélites qu'on en condamnait aux ſupplices. Le Gouvernement défendit aux Marchands étrangers d'introduire des Prêtres Chrêtiens dans le pays : malgré cette défenſe le Gouverneur des Iſles Philippines envoya des Cordeliers en Ambaſſade à l'Empereur Japonois. Ces Ambaſſadeurs commencèrent par faire conſtruire une Chapelle publique dans la Ville Capitale nommée Méaco; ils furent chaſſés, & la perſécution redoubla. Il y eut longtems des alternatives de cruauté & d'indulgence. Il eſt évident que la raiſon d'Etat fut la ſeule cauſe des perſécutions, & qu'on ne ſe déclara contre la Religion Chrêtienne que par la crainte de la voir ſervir d'inſtrument aux entrepriſes des Eſpagnols. Car jamais on ne perſécuta au Japon la Religion de *Confucius* quoiqu'apportée par un peuple dont les Japonois ſont jaloux, & auquel ils ont ſouvent fait la guerre. Le ſavant & judicieux obſervateur *Kempfer*, qui a ſi longtems été ſur les lieux,

nous

nous dit que l'an 1674. on fit le dénombrement des habitans de Meaco; il y avait douze Religions dans cette Capitale, qui vivaient toutes en paix; & ces douze Sectes composaient plus de quatre-cent-mille habitans, sans compter la Cour nombreuse du Dairi Souverain Pontife. Il paraît que si les Portugais & les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience, ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze Religions. Ils y faisaient encor en 1636. le Commerce le plus avantageux, puis qu'ils en raportèrent à Macao deux-mille trois-cent-cinquante caisses d'argent.

Les Hollandais qui trafiquaient au Japon depuis 1600. étaient jaloux du Commerce des Espagnols. Ils prirent en 1637. vers le Cap de Bonne Espérance un vaisseau Espagnol qui faisait voile du Japon à Lisbonne: ils y trouvèrent des lettres d'un Officier Portugais nommé *Moro*, espèce de Consul de la Nation; ces lettres renfermaient le plan d'une conspiration des Chrêtiens du Japon contre l'Empereur; on spécifiait le nombre des vaisseaux & des soldats qu'on attendait de l'Europe, & des établissements d'Asie, pour faire réussir le projet. Les lettres furent envoyées à la Cour du Japon: *Moro* reconnut son écriture, & fut brulé publiquement. Alors le Gouvernement aima mieux renoncer à tout commerce avec les étrangers que se voir exposé à de telles entrepriſes. L'Empereur *Jemits* dans une assemblée de tous les Grands porta ce fameux Edit, que désormais

aucun Japonois ne pourait ſortir du pays ſous peine de mort, qu'aucun étranger ne ſerait reçu dans l'Empire, que tous les Eſpagnols ou Portugais ſeraient renvoyés, que tous les Chrêtiens du pays ſeraient mis en priſon, & qu'on donnerait environ mille écus à quiconque découvrirait un Prêtre Chrêtien. Ce parti extrême de ſe ſéparer tout d'un coup du reſte du Monde, & de renoncer à tous les avantages du Commerce, ne permet pas de douter que la conſpiration n'ait été véritable : mais ce qui rend la preuve complette, c'eſt qu'en effet les Chrêtiens du pays, avec quelques Portugais à leur tête, s'aſſemblèrent en armes au nombre de plus de trente mille; ils furent battus en 1738. & ſe retirèrent dans une fortereſſe ſur le bord de la Mer, dans le voiſinage du port de Nangazaki.

Cependant toutes les Nations étrangères étaient alors chaſſées du Japon; les Chinois mêmes étaient compris dans cette loi générale, parce que quelques Miſſionnaires s'étaient vantés au Japon d'être ſur le point de convertir la Chine au Chriſtianiſme; les Hollandais eux-mêmes qui avaient découvert la conſpiration, étaient chaſſés comme les autres : on avait déja démoli le Comptoir qu'ils avaient à Firando; leurs vaiſſeaux étaient déja partis : il en reſtait un que le Gouvernement ſomma de tirer ſon canon contre la Fortereſſe où les Chrêtiens étaient réfugiés. Le Capitaine Hollandais nommé *Kokbeker* rendit ce funeſte ſervice : les Chrêtiens

furent

furent bientôt forcés, & périrent dans d'affreux ſupplices. Encor une fois, quand on ſe repréſente un Capitaine Portugais nommé *Moro*, & un Capitaine Hollandais nommé *Kokbeker*, ſuſcitant dans le Japon de ſi étranges événements, on reſte convaincu de l'eſprit remuant des Européans, & de cette fatalité qui diſpoſe des Nations.

Le ſervice odieux qu'avaient rendu les Hollandais au Japon, ne leur attira pas la grace qu'ils eſpéraient, d'y commercer & de s'y établir librement; mais ils obtinrent au moins la permiſſion d'aborder dans une petite Iſle nommée Déſima, près du port de Nangazaki; c'eſt là qu'il leur eſt permis d'apporter une quantité déterminée de marchandiſes.

Il falut d'abord marcher ſur la croix, renoncer à toutes les marques du Chriſtianiſme, & jurer qu'ils n'étaient pas de la Religion des Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite Iſle, qui leur ſert de priſon: dès qu'ils y arrivent; on s'empare de leurs vaiſſeaux & de leurs marchandiſes, auxquelles on met le prix. Ils viennent chaque année ſubir cette priſon pour gagner de l'argent: ceux qui ſont Rois à Batavia & dans les Moluques, ſe laiſſent ainſi traiter en eſclaves; on les conduit, il eſt vrai, de la petite Iſle où ils ſont retenus, juſqu'à la Cour de l'Empereur; & ils ſont partout reçus avec civilité & avec honneur, mais gardés à vûe, & obſervés: leurs conducteurs & leurs gardes ſont un ſerment par écrit ſigné de leur

ſang, qu'ils obſerveront toutes les démarches des Hollandais, & qu'ils en rendront un compte fidéle.

On a imprimé dans pluſieurs livres qu'ils abjuraient le Chriſtianiſme au Japon : cette opinion a ſa ſource dans l'avanture d'un Hollandais, qui s'étant échapé & vivant parmi les naturels du pays, fut bientôt reconnu ; il dit pour ſauver ſa vie qu'il n'était pas Chrêtien, mais Hollandais. Le Gouvernement Japonois a défendu depuis ce tems qu'on bâtit des vaiſſeaux qui puſſent aller en haute Mer. Ils ne veulent avoir que de longues barques à voiles & à rames, pour le commerce de leurs Iſles. La fréquentation des étrangers eſt devenue chez eux le plus grand des crimes ; il ſemble qu'ils les craignent encor après le danger qu'ils ont couru. Cette terreur ne s'accorde ni avec le courage de la Nation, ni avec la grandeur de l'Empire ; mais l'horreur du paſſé a plus agi en eux que la crainte de l'avenir. Toute la conduite des Japonois a été celle d'un peuple généreux, facile, fier & extrême dans ſes réſolutions ; ils reçurent d'abord les étrangers avec cordialité, & quand ils ſe ſont crus outragés & trahis par eux, ils ont rompu avec eux ſans retour.

Lorſque le Miniſtre *Colbert*, d'éternelle mémoire, établit le premier une Compagnie des Indes en France, il voulut eſſayer d'introduire le commerce des Français au Japon, comptant ſe ſervir des ſeuls Proteſtans, qui pouvaient jurer

rer qu'ils n'étaient pas de la Religion des Portugais; mais les Hollandais s'oppoſérent à ce deſſein; & les Japonois contents de recevoir tous les ans chez eux une nation qu'ils font priſonniére, ne voulurent pas en recevoir deux.

Je ne parlerai point ici du Royaume de Siam, qu'on nous repréſentait beaucoup plus vaſte & plus opulent qu'il n'eſt; on verra dans le ſiécle de *Louis XIV.* le peu qu'il eſt néceſſaire d'en ſavoir. La Corée, la Cochinchine, le Tunquin, le Laos Ava, le Pégu, ſont des Pays dont on a peu de connaiſſance; & dans ce prodigieux nombre d'Iſles répanduës aux extrémités de l'Aſie, il n'y a guères que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur Domination & de leur Commerce, qui puiſſe entrer dans le plan de cette Hiſtoire générale. Il en eſt ainſi de tous les Peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, & d'une infinité de Peuplades dans le Nouveau Monde. Je remarquerai ſeulement; qu'avant le ſeiziéme ſiécle plus de la moitié du Globe ignorait l'uſage du pain & du vin; une grande partie de l'Amérique & de l'Afrique Orientale l'ignore encore, & il faut y porter ces nourritures pour y célébrer les Myſtères de nôtre Religion.

Les Antropofages ſont beaucoup plus rares qu'on ne le dit, & depuis cinquante ans aucun de nos Voyageurs n'en a vû. Il y a beaucoup d'eſpèces d'hommes manifeſtement différentes les unes des autres. Pluſieurs Nations vivent

encor dans l'état de la pure nature, & tandis que nous faiſons le tour du Monde, pour découvrir ſi leurs terres n'ont rien qui puiſſe aſſouvir nôtre cupidité, ces Peuples ne s'informent pas s'il exiſte d'autres hommes qu'eux, & paſſent leurs jours dans une heureuſe indolence, qui ſerait un malheur pour nous.

Il reſte beaucoup à découvrir pour nôtre vaine curioſité; mais ſi on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert.

Fin du Tome quatriéme.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES

contenus dans ce quatriéme Volume.

CHAP. CXLIII. *De* HENRI IV. . . Page 1.
CHAP. CXLIV. *De la France ſous* LOUIS XIII. *juſqu'au Miniſtère du Cardinal de* Richelieu. . . . . 29.
CHAP. CXLV. *Du Miniſtère du Cardinal de* Richelieu. . . . . 58.
CH. CXLVI. *Du Gouvernement & des Mœurs de l'Eſpagne, depuis* PHILIPPE II. *juſqu'à* PHILIPPE IV. . 108.
CH. CXLVII. *Des Allemands ſous* RODOLPHE II. MATHIAS & FERDINAND II. *Des malheurs de* FREDERIC *Electeur Palatin. Des Conquêtes de* GUSTAVE ADOLPHE. *Paix de Veſtphalie. &c.* . . . . . 119.
CH. CXLVIII. *De l'Angleterre juſqu'à l'année* MDCXLI. . . . . 140.
CH. CXLIX. *Des malheurs & de la mort de* CHARLES I. . . . . 155.
CHAP. CL. *De* CROMWELL. . 175.
CHAP. CLI. *De l'Angleterre ſous* CHARLES II. . . . . 186.

CHAP.

CHAP. CLII. *De l'Italie, & principalement de Rome, à la fin du XVI. ſiécle. Du Concile de Trente, De la Réforme du Calendrier, &c.* . Pag. 197.
CHAP. CLIII. *De* SIXTE-QUINT. . . 208.
CHAP. CLIV. *Des ſucceſſeurs de* SIXTE-QUINT. . . . . 217.
CHAP. CLV. *Suite de l'Italie au XVII. ſiécle. De Veniſe; de Malthe.* . . . 227.
CHAP. CLVI. *De la Hollande au XVII. ſiécle.* . . . . . 233.
CHAP. CLVII. *Du Dannemark, de la Suéde, & de la Pologne, au XVII. ſiécle.* . . . . . 243.
CH. CLVIII. *De la Ruſſie, aux XVI. & XVII. ſiécles.* . . . . . 255.
CH. CLIX. *De l'Empire Ottoman au XVII. ſiécle. Siége de Candie. Faux Meſſie.* . . . . . 265.
CHAP. CLX. *Progrès des Turcs. Siége de Vienne.* . . . . . 271.
CHAP. CLXI. *De la Perſe, de ſes mœurs, de ſa dernière révolution, & de* THAMAS KOULI-KAN, *ou* SCHA-NADIR. . . . . 279.
CH. CLXII. *Du Mogol.* . . . . . 288.
CH. CLXIII. *De la Chine au XVII. ſiécle & au commencement du XVIII.* 308.
CH. CLXIV. *Du Japon au XVII. ſiécle.* 319.

ERRATA

Pour le Tome quatriéme.

Page 13. *Note pour la ligne* 18. Il y avait 220 mille ames à Paris au tems du ſiége que fit *Henri IV.* en 1590. Il ne s'en trouva que 180. mille en 1593.

14. *ligne* 23. ſuvenir. *corrigez* ſubvenir.

21. - - 18. hommes ; quarante. *corr.* hommes. Quarante.

22. - - 30. *Warade.* corr. *Varade.*

23. - - - 3. id. - - - id.

23. - - 12. id. - - - id.

26. - - 23. *Sucarés. corr. Suarés.*

27. - - 3. *après* condamnés, *ajoutez*, au banniſſement & à une.

28. - - 15. Le Seigneur. *corr.* le Vainqueur.

34. - - 24. fondamentables. *corr.* fondamentales.

39. - - 17. ſecourrait. *corr.* ſécourerait.

61. - - 13. Répuplique. *corr.* République.

65. - - 15. *après* refuſa, *ajoutez*, la permiſſion d'y.

73. - - 10. les intrigues. *corr.* ſes intrigues.

74. - - 25. devenu alors. *corr.* devenait alors.

76. - - 27. la niéce. *corr.* ſa niéce.

92. - - 10. le gout, *mettez*, ce mauvais gout.

92. - - 16. *après* l'Edit, *ôtez*, du Roi.

93. - - 25. il ſe réſolut. *corr.* il réſolut.

97. - - 3. *après* des piéces, *ajoutez*, de Théatre auxquelles.

102. - - 11. introduire leurs troupes. *corr.* introduire des troupes.

106. - - 12. les rendaient. *corr.* les rendraient.

111. - - 12. *Iſabelle* aux. *corr. Iſabelle* & aux

114. - - 19. *après* vaiſſeaux, *ôtez*, partis de Lisbonne.

114. - - 20. *après* partirent, *ajoutez*, de Lisbonne pour.

119. - - 15. ſi on la regarde comme. *corr.* ſi on regarde l'Allemagne comme.

129. - - 12. ne fût point. *corr.* il ne fut point.

Page 133. *ligne* 6. neuf cent mille francs. *corr.* trois cent mille écus.
141. - - 20. un *Calesbi.* corr. un *Catesbi.*
150. - - 31. *après* reconnu, *ajoutez,* d'accomplir ce.
154. - - 12. Enfin il voulût. *corr.* enfin elle voulut.
155. - - 20. fureur de la *corr.* la fureur de la.
156. - - 12. alors en Ecoſſe. *corr.* alors dans l'Ecoſſe.
170. - - 16. *Cromwel* qui voyait. *corr. Cromwel* voyant.
172. - - 16. fait payer à la ville. *corr.* oblige la ville de payer.
175. - - 25. lequel était. *corr.* lequel étaient.
206. - - 12. l'avait. *corr.* le voit.
206. - - 15. pour une. *corr.* par une
207. - - 20. de Congo. *corr.* de Bungo.
213. - - 26. ſuvenir. *corr.* ſubvenir.
217. - - 9. Milanez. *corr.* Milanais.
219. - - 12. *après* le Senat, *ajoutez,* de Veniſe avait.
229. - - 6. jamais le chemin. *corr.* jamais le même chemin.
432. *en marge du côté de la ligne* 22. 1665. *corr.* 1565.
240. - - 10. *après* la Ligne, *ôtez,* de l'Equateur.
241. - - 26. *Blaz.* corr. *Blak.*
252. - - 33. Kamieniek. *corr.* Kaminiek.
255. - - 15. Roxéans. *corr.* Roxélans.
256. - - 13. *après* ſes Champs, *ajoutez,* conduire ſes troupeaux & combattre, voila &.
256. - - 26. eu de grand. *corr.* eu de conſidérable.
265. - - 9. *après* prirent, *otez,* ſur les fils de *Selim.*
265. - - 10. Fibris. *corr.* Tibris.
268. - - 10. Diarbeſzir. *corr.* Diarbekir.
270. - - 10. vanté. *corr.* vantés.
276. - - 20. factorie. *corr.* factorerie.
287. - - 8. point les enfans. *corr.* point un de ſes enfans.
315. - - 21. *Chagtti.* corr. *Changti.*
318. - - 13. conſervèrent. *corr.* conſerva.
319. - - 20. introduiſit. *corr.* introduit.

2967